







~~47~~ = 7. 62 = 8

1774

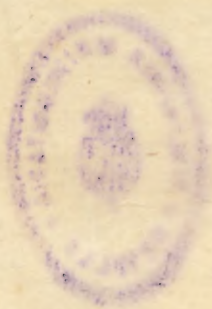
HISTOIRE

GÉNÉRALE

DU VOYAGE

DE LA FRANCE





Ind 213

no 27

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME QUARANTE-QUATRIE'ME.



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME QUATRIÈME.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE;

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :

C O N T E N A N T

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES;
COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

*d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :*

EN R I C H I

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-QUATRIÈME.



A P A R I S,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THE
GENERAL
DES VOYAGES.

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUS LES VOLUMES DE VOYAGES
PAR MAIL ET A LA VENTE.

On ou les volumes (selon le nombre des volumes)
langues de l'Europe et de l'Asie.

EN QUATRE VOLUMES SEPARABLES.
DE PLUS, ON EN A EN ANGLETERRE, DANS LES
BIBLIOTHEQUES, LES VOLUMES DE L'ASIE.
AVEC LES SEPTIEMES ET LES HUITIEMES
de l'Asie, les Indes, l'Afrique, l'Europe,
l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Asie.

POUR SERVIR DE GUIDE COMPLET
A L'ETUDE DE LA GEOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE, DE L'EUROPE, DE L'AMERIQUE.

DE CANTON, CHINE, JAPON, INDU-CHINE,
TOME QUATRIEME.

A PARIS
Chez M. DIDOT, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts.

M. DIDOT, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts.
Avec une notice sur l'histoire de l'Asie.



AVERTISSEMENT.



APPELLONS , en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour observer les variétés d'un long Ouvrage , que les premiers Tomes de ce Recueil sont une simple Traduction de l'Anglois ; & que diverses raisons , dont on a rendu compte à l'entrée du Sixième , ayant arrêté l'Auteur au milieu de sa carrière , on s'est engagé , pour satisfaire le Public , & par soumission pour des ordres respectables , à continuer une entreprise qui demandoit un redoublement de peine & de soin. Ce qu'on regrettoit alors , c'étoit de se voir enchaîné au plan d'autrui , pendant qu'on en reconnoissoit les défauts. On avoit senti dans le cours de la Traduction , que la méthode Angloise bleissoit les meil-

Tome XLIV.

ij **AVERTISSEMENT.**

Leurs loix de l'ordre & du goût ; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuyeuses répétitions ; qu'elle étoit sujette à des inégalités continuelles , à des interruptions , à des renversemens & des obscurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier , lorsqu'on étoit obligé d'envoyer chaque semaine , à la Presse , les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité ; & lorsque l'impatience des Souscripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme ?

Il auroit fallu , pour donner à la partie Angloise de l'Ouvrage une forme dont elle étoit digne par le fond , qu'au lieu d'arriver par lambeaux , les six Volumes qu'elle contient eussent passé la Mer ensemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté , dans un sujet dont on auroit eu toutes les parties sous les yeux. Mais outre les deux

AVERTISSEMENT. iij

raisons que j'ai touchées , c'est-à-dire , l'usage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à mesure qu'elles sortent de la Presse , & l'impatiente vivacité des Souscripteurs , on faisoit regarder le passage hebdomadaire des feuilles comme une grace insigne , dans un tems de guerre ; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux sentimens particuliers d'estime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Aguesseau. Ensuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail , il est arrivé par les mêmes causes , que je n'ai pu continuer le mien sans suivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé , pour changer de marche. En cedant à la nécessité , je n'ai pas laissé de mettre , dans sa méthode , plusieurs changemens dont le Public a paru satisfait. Ils sont expliqués , dans les

Avertissemens des Tomes dont je
a ij

vj *AVERTISSEMENT.*

n'ai partagé le travail avec personne. S'il n'en résulte pas un Ouvrage sans reproche, j'ose du moins penser, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru jusqu'à présent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puisse trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de Relations étrangères, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe; sans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui composeront quelque jour, en elles-mêmes, une très précieuse Collection.

A la vérité, lorsqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagements, je me suis assujetti au Plan dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois soutenu par l'espérance que cette tyrannie cesserait un jour. J'entrevois dans l'éloignement, qu'après être sorti des

AVERTISSEMENT. v

Régions où les Anglois m'avoient laissé, il me seroit libre de secouer une partie du joug. J'ai pris plaisir plus d'une fois à l'annoncer, comme une espee de récompense que je me promettois, pour avoir sacrifié si long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems est venu d'en faire hautement profession ; & je n'ai pas eu d'autre vue, en rappelant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entreprise.

Je déclare donc que ce Volume est le dernier, où la méthode Angloise sera consultée ; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes suivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embrasse une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui est indispensable pour ne pas faire deux Ouvrages différens sous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'est permis de prendre une comparaison du sujet de mon Tra-

vj *AVERTISSEMENT.*

vail, qui découvre le rivage de sa Patrie, après une longue & pénible navigation, n'est pas plus content de sa perspective, que je le suis de la mienne.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le onzième Volume de l'*Histoire Générale des Voyages*. FAIT à Paris ce 22 Juillet 1753.
C A P P E R O N N I E R.



AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER LES CARTES.

Tome XLI.

N ^o		Page
2	CARTE réduite du <i>Détroit de Magellan</i> ,	1
3	Carte de l'Isle de Cayenne & de ses environs ,	150
4	Plan de la Ville de Cayenne ,	151
1	Carte réduite de la Partie la plus Méridionale de l'Amérique ,	183
5	Carte du Détroit de le Maire ,	251
9	Carte réduite de la Mer du Sud ,	315
6	Carte particuliere de l'Isle de Juan Fernandez ,	358
7	Côte du Nord-Est de l'Isle de Juan-Fernandez ,	359

Tome XLII.

2	Carte réduite des Terres Australes ,	1
---	--------------------------------------	---

Tome XLIV.

10	Cours des Vents de traverse dans la Mer Atlantique ,	257
11	Cours des Vents de traverse , dans la Mer du Sud ,	263

POUR PLACER LES FIGURES.

Tome *XXI.*

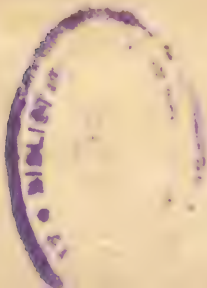
N ^o		Pag.
XI.	H ABITANS du Détroit de Magellan, nommés <i>Patagons</i> ,	145
XIII.	Vue de la Place de Juan-Fernandez,	365
XII.	Lion Marin,	369
XIV.	Bâtiment léger des Isles des Larrons,	471

Tome *XLII.*

VI.	Plantes de la nouvelle Hollande & du Brésil,	63
VII.	Plantes de la nouvelle Guinée & de la nouvelle Hollande,	63

Tome *XLIV.*

I.	L' <i>Amsaleira</i> & autres Plantes,	299
II.	L' <i>Asafreira</i> , l' <i>Ateira</i> , &c.	303
III.	Le <i>Bilimbeira</i> , le <i>Cajuyera</i> , &c.	306
IV.	Le <i>Carambeira</i> , le <i>Caramboleira</i> , le <i>Taranja</i> , &c.	314
V.	Le <i>Figueira</i> , ou Bananier des Indes, &c.	323
IX.	Le <i>Jamboyera</i> , le <i>Jamboleira</i> , &c.	326
X.	Le <i>Jaqueira</i> , le <i>Mangueira</i> , &c.	334
VIII.	Le <i>Papeira</i> , le <i>Pereira</i> , le <i>Pimenteira</i> ,	344





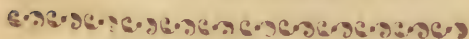
HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

Depuis le commencement du 'XV^e Siecle.

SECONDE PARTIE.



SUITE DU IV^e LIVRE.

SUITE DES VOYAGES
DE GEMELLI CARERI.

§ IV.

*Retour de Careri en Europe, par Mexico,
par les Mines de Pachuca & les Cous.*



A description particuliere d'A-
capulco, & les recherches de
Careri sur l'Etablissement des
Espagnols dans la Nouvelle
Espagne, doivent être réservées pour
une autre Partie de cet Ouvrage. Ré-

GEMELLI
CARERI.
1697.

Son Voyage
d'Acapulco à
Mexico.

Tome XLIV.

A

GEMELLI
CARERI.
1697.

duisons-nous à le suivre ici jusqu'à la fin de sa course, pour remplir son dessein, & justifier le titre de Voyage autour du Monde qu'il donne à sa Relation.

Attaxo.

Après avoir loué trois Mules pour la somme de trente piastras, & s'être engagé à payer, par jour, six réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Passeport du Gouverneur, sans lequel il n'auroit pu passer la Garde qui est à demie lieue d'Acapulco. Il ne fit que trois lieues, jusqu'au soir, par de très-hautes Montagnes, qui le conduisirent à l'Hôtellerie d'Attaxo. Ce lieu n'est composé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne palissade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dut les siens à la petite chasse qu'il fit en se promenant dans un Bois voisin. Il ne s'arrête à cette circonstance, que pour faire observer qu'il y tua quelques Chiachialacas, Oiseau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui est un peu moins gros qu'une Poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaisseur des Bois d'Attaxo, quantité de Limoniers & d'Orangers, sans que personne se donne la

Oiseau nommé
Chiachia-
lacas.

peine d'en aller recueillir les fruits. GEMELLI
CARERI.
1697.
Trois lieues plus loin, on arriva, par
un chemin fort désert, en traversant des
Forêts de bois de teinture, à l'Hôtel-
lerie de Lexido, où l'on ne trouve, Lexido.
comme dans toutes les autres parties
de ces Montagnes, que du pain de
maiz. Les Chevaux & les Mules en
sont nourris comme leurs Maîtres. On
se remit en chemin le jour suivant,
pour faire quatre lieues dans un Pays
moins sauvage, par lequel on arriva,
au milieu du jour, dans l'Hôtellerie
de dos Arroyos. Careri accepta, de la Dos Arroyos.
main d'un Indien, un fruit sauvage,
nommé Chiokiaccos, rouge & blanc,
de la longueur du doigt & du goût des
cerises, qui lui parut délicieux par sa
fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas
plus de cinq pieds de hauteur, & ses
feuilles sont fort longues. Avant la
nuit, on fit quatre autres lieues, jus-
qu'à los Posuelos. Le lendemain, après
avoir pris quelques rafraîchissemens dans
une Hôtellerie peu éloignée, sur une
Montagne nommée del Peregrino, on
continua de marcher vers une Monta-
gne, qu'on monte pendant une lieue
entière, sur la roche vive, & qu'on
descend presque aussi-tôt, avec la même
incommodité, pour arriver à la Riviere

GEMELLI
CARERI.
1697.

Radeaux sou-
tenus par des
Calebasses.

du Perroquet. On la passoit alors à gué ; mais en Hyver , lorsqu'elle est grossie par les pluies , on la passe sur un radeau de planches , croisées les unes sur les autres , & soutenues par un grand nombre de callebasses. Un Indien se jette à l'eau , le tire d'une main & nage de l'autre. Après avoir passé la Riviere , on acheva cette journée , qui fut de six lieues , jusqu'à l'Hôtellerie de Caccavotal. Le lendemain , on fit quatre lieues par des Montagnes , où l'on se reposa dans un Village , nommé los dos Caminos , le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y sont fort empressés à servir leurs Hôtes , & les aident avec beaucoup de zèle , à monter & descendre une Montagne d'une lieue de hauteur , & d'une roideur effrayante. Elle se nomme los Caxones. Après quatre lieues de chemin , on arriva fort tard à la Douane d'Acaguifotta , où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes , on ne put éviter une rigoureuse visite des marchandises & du bagage. Le jour suivant , on fit quatre gros lieues , pour arriver à Trapiche de Massatlan , lieu célèbre , dans ces Montagnes , par un beau Pressoir à sucre , par le bon pain de froment qui s'y mange , & par

Trapiche de
Massatlan.

une Mine d'argent qui n'en est pas éloignée. Le reste de la journée fut de deux lieues, jusqu'au Village de las Pataquillas, composé d'un petit nombre de maisons au pied de la Montagne. Ce climat, fort différent de celui d'Acapulco, est très-froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut surpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Messe dans le Village de Cilpancingo, lieu assez commode, Cilpancingo. & situé dans une Plaine fort abondante en maïs. Les filles de ce Canton, pour se garantir le visage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues jusqu'à Zumpango, Village situé dans une Vallée que les Espagnols nomment Canada, longue de huit lieues, sans aucune apparence d'arbre (1)

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui ressemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à Rio de las Balsas, Rivière qu'on passe sur des Radeaux, & qui se rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qui devint fort obscure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village nommé Nopalillo,

(1) Careri, Tome VI. Pages 26 & précédentes.

GEMELLI
CARIERI.
1697.

Tremble-
ment de Ter-
re,

dans la Vallée del Carizal. Deux heures avant minuit, on y sentit, pendant l'espace de deux minutes, un redoutable tremblement de terre, dont Careri scût dans la suite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renversée, & qui se fit sentir encore, le jour suivant, avec un bruit semblable à celui du Canon. A la pointe du jour, on se hâta de faire quatre lieues jusqu'à Rancho de Palula, comme si l'on eût espéré d'éviter le péril en s'éloignant. On dîna près d'un petit Lac, d'où l'on se rendit le soir, après trois autres lieues de marche, à Pueblo nuevo. Le Mercredi, on fit six lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là six autres, jusqu'au bord d'une grosse Rivière, qu'il fallut passer à gué dans l'obscurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'Amacufac, de la dépendance de Cornavacca. La Police y est si favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on est obligé de fournir à tous leurs besoins.

Amacufac.
Police en fa-
veur des É-
trangers.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans Agnaguezinga, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'Alpugleco. Careri observa curieusement dans l'Hôtellerie, un Te-

ponaste, espèce de tambour, dont les GEMZULES
 Indiens se servoient avant l'arrivée des CARRERI.
 Espagnols, composé d'un tronc de bois 1697.
 creux, long de trente-six pouces & fer- Ti-ponaste,
 mé de peau par les deux bouts. La force ancien tam-
 du son lui fit juger qu'on devoit l'en- bour In dia.
 tendre à la distance d'une demie lieue.
 On passa, le lendemain, par Cucite-
 pech, après avoir fait une lieue; & l'on
 en fit trois autres, qui aboutirent à
 passer la nuit en pleine Campagne, par-
 ce que le passage de deux grosses Rivie-
 res avoit retardé la marche.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une Cornavacca,
 lieue à faire, pour arriver à Cornavac- Ville tiens.
 ca, Capitale de la Prévôté de ce nom,
 qui appartenoit alors au Marquis del
 Valle, & qui s'étend jusqu'au Village
 d'Amacufac. Cette Ville est également
 riche par son Commerce & par la bonté
 du terroir. Une demie lieue plus loin,
 on passa par le Village de Tattenango,
 d'où l'on se rendit, par une lieue de
 chemin très-rude, au sommet de la
 Montagne de Cornavacca. Les Habi-
 tans du petit Village de Guisilac, qui
 est situé sur cette hauteur, tirent d'une
 Plante, nommée Maghey, une liqueur
 qu'ils font fermenter avec certaines her-
 bes, & qui devient si violente, qu'elle
 enivre comme le vin. L'impôt, qu'on

OFMELLI
CARERI.
1697.

Les Espagnols
sacrifient l'in-
térêt au bon
ordre.

avoit mis sur cette boisson, rendoit autrefois cent mille piastras au Trésor royal de Mexico ; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivresse, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait, ou du miel délayé dans l'eau (2). Après avoir fait trois lieues de plus, son Muletier lui fit passer la nuit au milieu d'une affreuse Montagne ; sans autre vûe que d'éviter la dépense, dans les lieux habités, pour une trentaine de Mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faisoit paître à l'aise dans ces lieux déserts. Il tomba tant de neige jusqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à descendre la Montagne, par un chemin escarpé, qui dura quatre lieues & demie jusqu'à S. Augustin de las Cuevas. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui restoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort grosse pluie. Enfin, passant par une chaussée qui regne sur le lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Espagne (3).

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu

d'une Vallée fort unie , qui a quatorze lieues d'Espagne de long , du Nord au Sud , sept de large , & quarante de circuit. Mais en la mesurant , dit-il , par le haut des Montagnes qui l'environnent , on la trouveroit de soixante & dix , & même de quatre-vingt-dix lieues ; situation charmante , si Mexico n'étoit pas sans celle inondée des eaux de ses Lacs , qui se remplissent de la vaste quantité d'eau qu'ils reçoivent des Montagnes (4). Mais comme on n'a pas dessein de s'arrêter à des descriptions , qui paroîtroient ici déplacées , on passe sur tout ce qui ne regarde pas proprement le Voyage de Careri , c'est-à-dire , le reste du cercle qu'il avoit à remplir , pour achever ce qu'il nomme le Tour du Monde.

Son Voyage , aux Mines de Pachuca , semble demander néanmoins d'être excepté , non-seulement parce qu'il le fait entrer dans le cours de sa route , mais parce qu'il s'en fait un mérite particulier , qu'on ne lui conserveroit pas facilement dans une description générale , où l'on seroit obligé de le confondre avec les observations des autres Voyageurs , & de le dépouiller de ses principales circonstances.

GEMELLE
CARERI.
1697.

Description
de Mexico ,
renvoyée aux
Tomes suiv.

Voyage de
Careri aux
Mines de
Pachuca.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Après avoir joui , pendant quelques semaines , de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée , il résolut de faire cette course , malgré le conseil de ses amis , qui lui en faisoient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici , dans ses propres termes , des observations auxquelles il attache tant de prix.

Le 22 d'Avril , je me mis en chemin , accompagné d'un Ecclésiastique Espagnol , qui voulut me servir de Guide , pendant l'espace de deux lieues , jusqu'au Village de Techisheac. Il voulut m'y retenir à coucher ; mais je fus dégoûté de cet hospice , par une querelle , du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui se termina par quelques coups de canne que le Curé donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir ; & faisant une lieue jusqu'au Village de Guipuple , j'allai passer la nuit , trois lieues plus loin , dans une Ferme nommée Tulsantlalpa , où je tuai quelques Lievres. J'en aurois pu tuer un plus grand nombre , s'ils avoient , au Mexique , le même goût qu'en Europe , & si l'horreur que les Mexiquains ont pour ces Animaux , ne s'étoit communiquée jusqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on

Lievres en
horreur aux
Mexiquains.

croit avoir , dans le Pays , qu'ils man- GEMELLI
gent les vers qui se forment dans la chair CALERI-
des Chevaux morts (5). 1697.

Le 23 , après avoir fait six lieues dans un Pais mêlé de Plaines & de Montagnes , j'arrivai à Pachuca , où je logeai chez le principal Officier des revenus du Roi. Dans l'empressement de voir les Mines , je me fis conduire , le même jour , par un chemin fort escarpé , à deux des plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. La première , nommée de Santa-Cruz , avoit plus Mine de Santa Cruz.
de sept cens pieds de profondeur ; & la seconde , qui se nomme Navarro , en a plus de six cens. On tiroit l'argent , dans la première , avec des Malacates , espece de roues , soutenues sur un long eslieu , autour duquel on employe , pour corde , une grosse chaîne , dont un bout monte avec le métal , & l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre Mules attachées à l'eslieu par un bois qui le traverse , donnent le mouvement à cette machine. Une autre Malacate , montée à la même ouverture , servoit , par le même mécanisme , à vider l'eau , qui ne manqueroit pas , sans ce soin , d'arrêter continuellement le travail.

Je descendis successivement cinq

GEMELLI
CARERI.
1697.

Mine de Na
varro.

échelles, au plutôt cinq arbres, auxquels des chevilles dispersées servent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin plusieurs fois. Les arbres, par lesquels je devois continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvoit glisser facilement. Je passai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le métal sur leurs épaules; avec un continuél danger, pour leur vie, en montant un grand nombre d'arbres; dont les chevilles & les entailles étoient fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour: mais, le soir, on leur permet d'emporter autant de mineral qu'ils le peuvent d'une seule charge, & dont ils partagent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ouvrir, sous terre, un passage d'une Mine à l'autre, pour la communication de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs ne s'étoient pas encore rencontrés: mais après tant de fatigue, ils commençoient à se trouver si proches, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

Mines de la
Montagne, &
Ville voisine.

Je me fis mener, le jour suivant, à quelques lieues de ces deux Mines,

pour visiter celles de la Montagne. Le premier spectacle qui frappa mes yeux , fut une petite Ville , dont toutes les maisons étoient composées de terre , & couvertes de bois. Elle contenoit environ douze mille Habitans , qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de milles Mines , dans l'espace de six lieues ; les unes , qui sont abandonnées ; d'autres , où l'on s'exerce sans relâche , & d'autres qu'on tient en réserve. Mais ces dernières sont visitées secrètement par quantité d'Indiens , qui dérobent le métal. Depuis peu de jours , la terre en avoit enseveli quinze , qui avoient eu la hardiesse d'y descendre par une ouverture fort étroite (6).

GEMELLI
CARERI
1697.

On me conduisit , de cette Mine , à celle qui porte le nom de la Trinité , parce qu'elle en renferme trois , qui se nomment Campechiana , Joya & Pignol. Mais , quoique les trois bouches soient différentes , elles conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de foi qui en connoissoient parfaitement la richesse , m'ont assuré que depuis dix ans on en avoit tiré quarante millions de marcs d'argent , par le travail continuel de mille Ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit

Mine de la
Trinité.

GEMELLI
CARERI.
1697.

cens pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize Malacates pour la vider; & la seule dépense du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piaſtres. Mais le temps y a rendu le travail ſi dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

Mine de S.
Mathieu.

A peu de distance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, depuis huit ans, qui se nomme Saint Mathieu, & qui rendoit un profit considérable, parce que les veines du métal allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avoit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cinquième arbre, j'avoue que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort impatient de remonter: mais un Mineur, qui me servoit de Guide avec un flambeau, ranima mon courage, & m'assura qu'il me restoit peu d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre, trois fois plus que le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans

Careri descend dans la Mine.

le lieu où les Ouvriers faisoient sauter, avec leurs instrumens de fer, des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étoient moins dures, & d'autres étoient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux : mais ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étois exposé, & commençant à me ressentir des vapeurs pestilentiellles que la terre exhaloit dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures ; & j'arrivai fort fatigué à la lumière du jour. Tout ce que j'avois vû d'affreux se retraçant alors à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avois pas fait d'action si folle : jamais, du moins, je n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je voyageois parmi des Nations barbares ; & l'on m'auroit offert inutilement deux ou trois mille piastres, pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avoit fait descendre (7). La profondeur de ces Mines vient de la méthode du travail, qui se fait toujours perpendiculairement jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement ; & lorsqu'elle fi-

Excès de son effroi.

(7) Pages 141 & précédentes.

GEMELLI nit, on recommence à creuser plus bas
 CARERI. sur la première ligne.
 1697.

Comment se
 fait la sépara-
 tion du Mé-
 tal.

Je ne me refusai pas le plaisir de voir comment se fait la séparation du métal. On brise à coups de marteaux, la pierre qui sort de la Mine. Ceux qui sont chargés de cette opération connoissent, par une longue expérience, les morceaux qui sont pour le feu, & ceux qui renferment le vif-argent. On les met dans des sacs séparés. Les pierres de métal sont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui ressemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands soufflets, qui doivent leur mouvement à deux Mules, soufflent dans le fourneau; & pendant l'espace de six heures, on y met de nouveau métal, à mesure que le premier fond. Lorsque l'argent & le plomb sont fondus, on enlève, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laisse couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau,

on continue d'y jeter du métal crud, GEMELLI
CARTER.
1697.
du plomb & du charbon, pour en faire
ce que les Ouvriers nomment d'autres
Plaques. Après en avoir fait cinquante
ou soixante, qui sont ordinairement
l'ouvrage d'une semaine, on les met
dans un autre fourneau, pour en sépa-
rer le plomb. Ce second fourneau res-
semble à nos fours, avec une fosse au
milieu, remplie de cendres mouillées
& battues, pour recevoir l'argent pur.
On l'échauffe d'abord avec un feu de
bois, d'un troisième fourneau voisin,
qui se nomme le fourneau à raffiner.
Aussitôt que les Plaques sont prêtes à
fondre, on applique au fourneau deux
grands soufflets, qui augmentent l'ar-
deur du feu. Pendant la fonte, l'ar-
gent pur coule dans la fosse; & l'on tire,
avec un croc de fer, le plomb, ou la
terre, qui venant à se refroidir, n'a
plus qu'une apparence d'écume, ou de
pierre de Ponce. On garde l'écume de
la première & de la seconde fonte,
pour en faire le même usage dans le
fourneau où l'on fond les pierres en
poudre.

Les Plaques d'argent pur sont de qua- Poids des Pla-
ques d'argent
tre-vingt ou cent marcs. On les porte
à l'Essayeur du Roi, qui examine si le
métal est au titre, & s'il peut être con-

GEMELLI
CARERI,
1697.

verti en monnoie. On attend son jugement pour les marquer, & pour lever le Droit royal. Ce droit est d'un cinquième. Tous les Cantons où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui sont un Tresorier, un Contrôleur & un Major. Si les Plaques n'ont pas le degré de perfection qui convient, on les remet au feu, pour achever de les raffiner; & lorsqu'elles sont du titre, on les marque, avec le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au Raffineur du Roi pour les séparer.

Comment on
y employe le
Mercure.

Si la Pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le Mercure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très-fine, on la passe, pour la mettre ensuite dans de bons moules de bois, avec de l'eau, du sel, & de l'écume de cuivre. On y ajoute le Mercure; & toute la masse est remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, jusqu'à ce qu'il soit répandu dans toutes ses parties. On en fait alors un monceau: qu'on met sous un toit ouvert de tous côtés, avec une marque qui fasse connoître le jour qu'on l'a mis dans cette situation. Le principal Ouvrier visite chaque jour les mon-

ceaux. En lavant un peu la pâte, il connoît, par l'argent qui reste dans le vaisseau, & par la chaleur extérieure de toute la masse, la quantité de Mercure & d'écume qu'il faut ajoûter ou retrancher. Un excès de chaleur la rend noire, & demande qu'elle soit refroidie avec la bourbe des Rivières voisines. Lorsqu'elle est trop froide, on y ajoûte de l'écume de cuivre. Le Mercure, n'étant pas capable de fermentation, ne donne & ne reçoit aucune qualité : mais l'expérience fait voir que si la pâte est couleur de son, il y faut ajoûter du Mercure ; qu'elle est en bon état, lorsqu'elle est couleur de perle ; & qu'étant couleur de cendre, elle ne peut acquérir plus de perfection. Cette opération demande vingt ou trente jours, suivant la qualité du métal.

On lave ensuite ces masses dans un lavoir, avec des roues de bois, qu'on fait mouvoir de la main. La terre lavée passe, par trois tuyaux, dans trois vaisseaux l'un au-dessous de l'autre. L'argent, qui coule du premier, s'arrête dans le second ou dans le troisième, duquel l'eau sort par un tuyau, & se rend dans un réservoir, où les Femmes trouvent toujours quelques particules d'argent. On met celui, qui reste

GEMELLI
CARERI.
1697.

au fond des vases , dans une chauille de toile , qu'on presse pour en faire sortir le Mercure. Cependant , comme il n'en sort pas plus de la cinquième partie , on met ordinairement plusieurs balles de cette pâte molle , chacune d'environ trois livres , dans une cloche de fonte ou de terre , avec de petites batres sur l'ouverture , pour empêcher que l'argent ne tombe , lorsqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches , remplie d'eau jusqu'au tiers , & l'on y applique l'autre , afin que rien ne puisse s'évaporer. On fait ensuite un grand feu de charbon , sur la cloche supérieure , jusqu'à la faire rougir ; ce qui marque que le Mercure est séparé , & que l'argent s'est réuni dans un seul corps. On le tire alors. On le porte aux Officiers , pour en faire l'essai. On le purifie au feu nouveau , s'il ne l'est pas assez ; & l'on y met la marque établie , qui fait connoître qu'il a payé le cinquième , & combien il a de grains d'or au marc.

Voyez plus
cours, mais
plus cheres.

L'argent pourroit être séparé , en moins de temps , par le feu seul ; mais il s'en perdrait trop. D'un autre côté , il faut un mois entier & beaucoup plus de dépense , pour faire cette séparation avec le Mercure , parce que de-

vant venir de l'Espagne ou du Pérou, il se vend très-cher. On paye quatre-vingt piastras du quintal, qui ne sert à séparer que mille marcs d'argent, & quelquefois jusqu'à trois cens piastras, non que le Roi le vende si cher, mais les Officiers royaux cherchent à tirer parti du besoin qu'on en a; & cette disette de vif-argent cause beaucoup de préjudice à Mexico. Aussi le Roi ne prend-il, dans la Nouvelle Espagne, que dix pour cent; au lieu, qu'au Pérou, il prend vingt à la rigueur, parce que le vif-argent y est à meilleur marché. Dans ces Régions on ne se servoit autrefois que de Mercure & de Sel, pour séparer l'argent; mais cette opération demandoit une année entière. Un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui échauffe sur le champ la masse.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Invention
d'un Domin.
quain.

Celui qui découvre une Mine, d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquième du produit. Mais, s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrain, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine, ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire,

Avantages
de ceux qui
découvrent
une Mine.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Ensuite un autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la première; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors, il doit se retirer dans le sien, ou porter son travail au-dessous de l'autre. Mais, si la Mine, qu'il ouvre au-dessous est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire; & si l'eau venoit de la Mine supérieure, le Propriétaire de cette Mine est obligé de la faire vider.

Fabrique de
la Monnoie à
Mexico.

Tout l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à la Monnoie. On assure que tous les ans il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui passe par des voies indirectes; & qu'on en frappe aussi, tous les ans, sept cens mille marcs en Piastras. Les Propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquième, qui est le droit de la première déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Mais quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnoie,

on travaille presqu'uniquement pour les Marchands. Ils achètent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc ; l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Comme on a fait observer qu'il se trouve un peu d'or dans l'argent, le départ s'en fait dans un autre lieu. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait dissoudre dans l'eau forte ; l'or reste au fond, comme de la poudre noire ; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaisseaux de verre, dont les bouches se joignent. On les échauffe : l'eau se retire alors dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Ensuite l'or est fondu, en plaques & en barres, pour être porté à l'Essayeur, comme l'argent. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, est vingt-deux carats ; & celui de l'argent, deux mille deux cents dix maravedis.

Séparation
de l'or & de
l'argent.

Titre de l'un
& de l'autre.

Voilà, continue Careri, ce que j'ai vu moi-même, ou ce que j'ai appris de Dom Philippe Rivas de Seville, qui avoit exercé, pendant trente ans, l'office d'Essayeur (8). Je partis fort satis-

(8) Pages 119 & précédentes. On n'en a retranché que le détail qui regarde les Officiers & leurs appointemens.

GENELLI
CARERI.
1697.

fait de Pachuca, & je fis, d'abord, sept lieues dans une Plaine, qui me conduisit au Village de Tefayucca; d'où j'allai passer la nuit, deux lieues plus loin, à Sainte Lucie, riche Domaine des Jésuites (9). Sept autres lieues, que j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico.

Voyage de
Careri aux
Cous, ou
aux Pyra-
mides.

Careri demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la description dans les Voyageurs. L'impatience qui le saisit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment son départ.

Je montai à cheval, dit-il, & traversant le Lac de Saint Christophe, je me rendis à la Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augustins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de Teotiguacau, qui signifie en langue Mexiquaine, lieu des Dieux & des adora-

(9) Il contient plusieurs cent quarante mille, tant lieues de terres, cultivées Brebis que Chevres, cinq par plus de six mille Noirs mille Chevaux, mille mariés, dont chacun se Bœufs ou Vaches, &c. vend trois cens & quatre Pages 149 & 150. cens piaſtres, On y compte

tions,

tions, où je passai la nuit chez Dom GENELLI
 Pedro d'Alva, petit-fils de Dom Juan CARERA.
 d'Alva, descendu des Rois de Tescu- 1697.
 co. Ce Seigneur me fit voir le lende- Pyramide du
 main, les *Cous*, ou les Pyramides, qui Nord & sa fi-
 ne sont pas à plus d'une lieue de sa gure.
 Terre. Je vis premièrement, celle du
 Nord, qui a sur deux de ses côtés,
 environ six cens cinquante palmes de
 longueur, & cinq cens sur les deux
 autres. Elle porte le nom de la Lune.
 Je n'avois pas d'instrumens pour en
 mesurer la hauteur; mais je jugeai
 qu'elle pouvoit être de deux cens pal-
 mes. Ce n'est qu'un amas de pierres,
 avec des degrés d'une pierre fort dure.
 Le sommet offroit autrefois une fort
 grande Statue, de forme grossiere,
 qu'un Evêque de Mexico fit mettre en
 pieces, comme un reste de l'ancienne
 Idolâtrie. On en voit encore les frag-
 mens au pied de la Pyramide. Ces gran-
 des masses renferment des voûtes, qui
 servoient de tombeaux aux Rois du
 Pays. Quantité de petits Monts, dont
 elles sont environnées, paroissent avoir
 été les tombeaux des Seigneurs Mexi-
 quains. Le chemin, qui conduit à ces
 monumens, conserve encore le nom
 de Micaotli, qui signifie chemin des
 Morts.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Pyramide du
Midi.

Je tournai ensuite au Midi, pour voir la Pyramide du Soleil, à deux cens pas de la dernière. Elle a mille palmes de longueur, sur deux de ses faces; & sur les deux autres, environ six cens cinquante. Sa hauteur est d'un quart de plus, que celle de la première. La Statue du Soleil, qui étoit au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais, dans sa chute, elle est demeurée vers le milieu de la Pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans l'estomac, qui contenoit la figure du Soleil, & tout le reste du corps étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faisoient partie d'un bras, & d'un pied de l'Idole.

Observations
sur ces Monu-
mens, &
leur origine.

On demande comment les Mexicains, qui n'avoient pas l'usage du fer, tailloient des pierres si dures; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, sans aucune machine, & sans art, pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Careri, attribuent la construction de ces Pyramides aux Ulmuques, qui amenèrent de l'Isle Atlantide, une seconde Colonie d'Habitans dans la Nou-

velle Espagne (10). Elles font du moins très anciennes ; Careri jugea , par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs , par quantité de Grottes , & par d'autres marques , qu'il y avoit autrefois une grande Ville dans le même lieu. Il retourna , le lendemain , à Mexico , par la même route.

GEMELLI
CARERI.
1697.

C'est dans celle de la Puebla & de Vera-cruz , qu'il est temps de le représenter , pour le conduire en Espagne , & jusqu'à Naples , où il avoit commencé son cercle. Il partit de la Capitale de la Nouvelle Espagne , le Jeudi , 10 d'Octobre , dans le dessein d'aller s'embarquer , à Vera-cruz , sur le Vaisseau d'avis qui part régulièrement pour la Havane , & de passer de-là aux Cana-

Route de Careri à la Vera-cruz.

(10) Ils fondent cette conjecture sur les Histoires Indiennes , qui disent que ces Ulmuques sont venus , par Mer , de l'Orient ; & sur l'autorité de Platon , qui dit , d'un autre côté , que les Habitans de l'Isle Atantide tiroient leur origine des Egyptiens , chez lesquels cette maniere d'élever des Pyramides étoit en usage. On sçait que les Carthaginois poussaient leur navigation jusques dans une Isle fort éloignée des Colonnes d'Hercule , & que plusieurs d'entr'eux

s'y étant établis , le Senat de Carthage en fit défense pour la suite , de peur que l'abondance de ce nouveau séjour ne leur fit oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'est pas surprenant que les Mexiquains aient élevé des Pyramides , comme les Egyptiens , & que sur les Obélisques de l'Egypte , il y eût , suivant le récit d'Ammian Marcellin , des Animaux & des Oiseaux , *etiam alieni mundi*. Ibid. pages 211 & 212.

GEMELLIRIES. Deux lieues le conduisirent au
 CARERI. Village de Mexicalingo, où passe une
 1697.

Alcaldie de
 Chalco. Son
 Lac & sa Ri-
 vière.

Rivière, qui vient du Lac de Chalco dans celui de Mexico, & qui est d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit ensuite une lieue, dans une Plaine montagneuse, pour arriver à Istapalapa, & quatre autres jusqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'est un Village médiocre, mais la plus grande Alcaldie des bords d'un Lac, par lequel on conduit toutes sortes de provisions à la Capitale. La Rivière est si rapide, entre Chalco & Mexicalingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour suivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de Cordove, d'où l'on entre dans une Montagne couverte de Pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtellerie de Rio-frio. Il y arriva le soir, après avoir fait quatre lieues dans la Montagne, & le lendemain, il en fit deux autres jusqu'à l'Hôtellerie de Tesmolucca, pour descendre dans une agréable Plaine, ornée de petites maisons champêtres, qu'il traversa pendant trois lieues, jusqu'au Village de Saint Martin. Tlascala n'en étant qu'à trois lieues, il ne résista point à la curiosité de voir les restes de cette ancienne Ville, qui a tou-

Ancienne Vil-
 le de Tlascala.

jours résisté, dit-il, aux armes de l'Empire du Mexique. Mais il regretta d'avoir fait ce détour, lorsqu'après avoir traversé quelques Plaines marécageuses, il rencontra une Riviere, qu'il fut obligé de passer à gué. D'ailleurs Tlascala n'ayant rien de plus considérable qu'un Couvent de Cordeliers, son regret en devint encore plus vif, & le fit partir dès le lendemain, pour la Puebla, qui n'est éloignée que de cinq lieues. Cette Ville nommée proprement la Puebla de los Angeles, fut bâtie par les Espagnols en 1531, & tire son nom d'un songe de la Reine Isabelle, qui en crut voir tracer le plan par des Anges. Tous ses édifices sont de pierre & de chaux. Les rues, sans être pavées, sont d'une propreté singulière, droites & bien formées. On trouve, autour des murs, beaucoup d'eaux minérales, pleines de soufre, du côté de l'Occident, de nître & d'alun vers le Nord, & tout-à-fait douces à l'Est & au Midi. Le revenu de l'Evêché de la Puebla monte à quatre-vingt mille piastres, & celui du Chapitre à deux cens mille. On fit voir à Careri, dans un Cabinet de rareté, une pierre d'aiman, de la grosseur d'une pomme ordinaire, qui enlevoit dix livres de fer.

La Puebla de
los Angeles.

Ses richesses.

GEMELLI,
CARERI,
1697. Les Eglises & les Couvens , dont il fait la description , donnent une haute idée de la grandeur & de la richesse de cette Ville (11).

Le 21 , étant rentré dans la route de Vera-cruz , il fit trois lieues jusqu'au Village d'Ancoroque , & cinq jusqu'à celui d'Arassingo ; d'où il n'en reste que deux , pour arriver à Quachioula. Le 22 , après en avoir fait quatre dans une Plaine , il vit , dans un Village , nommé Saint Augustin , une Pyramide de qui ressembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduisirent à Istaqua. Le 23 , il eut à traverser d'affreuses Montagnes , d'où l'on descend , pendant l'espace d'une lieue , au travers des plus effroyables précipices. Le besoin qu'il eut de se reposer au Village d'Aculingo , qui est environné d'une grande Forêt , le fit arriver fort tard , après quatre lieues d'une mauvaise route , au Village de Saint Nicolas. Il avoit eu , deux fois une même Riviere à passer. Le 24 , il se détourna beaucoup du chemin , pour éviter de passer à gué la Riviere blanche ; & l'ayant passée sur un Pont , il traversa la Ville d'Orizava , d'où il s'engagea dans une grande Plaine , qui

le conduisit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige ; mais ses feux & ses glaces n'avoient rien de si dangereux que la fange d'une autre Montagne , qu'il fut obligé de traverser , & d'où ses Montures ne se tirèrent qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Précipice. Il fallut en passer une troisième avec les mêmes dangers , & de-là une grosse Riviere , d'où l'on arriva le soir , après une marche de cinq lieues , à Cordova , principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville est habitée par quantité de riches Marchands , la plupart Espagnols , que l'agrément de sa situation , & la bonté du climat , attirent autant que la fertilité du terroir.

Le 25 , on entra dans un Pays plus chaud , où l'on trouve des Perroquets de diverses especes , & quantité de Coqs d'Inde sauvages , qui ne laissent pas de se tenir tranquillement perchés sur les arbres. Saint Laurent de los Negros , où l'on s'arrêta pour dîner , est un lieu situé au milieu des Bois , uniquement habité par des Noirs , au milieu desquels on se croit dans la Guinée : mais ils n'avoient rien de farouche , & leur occupation commune est l'agriculture. Ils tirent leur origine

GEMELLI
CARERI.
1697.

Volcan d'O-
rizava.

Saint Laurent
de los Ne-
gros , & son
origine.

CEMELLI,
CARRER,
1697.

de quelques Nègres échappés , auxquels on permit de vivre librement , à condition qu'ils ne recevroient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs , & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres ; ce qu'ils observent fidèlement. On fit ensuite cinq lieues , pour arriver à l'Hôtellerie de Saint Campous. La Vallée voisine est habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres , qui mènent une vie fort sauvage. Le 26 , on fit quatre lieues , dans une Plaine inculte , où l'on ne trouva qu'une maison de Mulâtres , sans aucune provision. La Montagne voisine auroit pû fournir des fruits en abondance ; mais , dans toute cette Contrée , les fruits ne peuvent être mangés , que trois jours après avoir été cueillis. En sortant de ce lieu , Careri se trouva dans le dernier danger , au passage d'une Riviere ; sans compter qu'il faillit de perdre ses Manuscrits , de quatre ans & quatre mois de Voyage , & l'argent qu'il portoit sur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni , & dans des Bois , d'une espece de Palmiers , dont les fruits sont une sorte de noix vertes , qui pendent en grappes , & qui ont le goût de nos Amandes. Il passa plusieurs petits Lacs à gué , parmi des

herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on passa la nuit dans le Village d'Asparilla. Le lendemain, on fit deux lieues jusqu'à Xamapa, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Espagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lu de l'Oiseau nommé Carpentero, à qui le seul instinct fait découvrir une herbe qui casse nettement le fer. Mais en se vantant d'en avoir fait l'expérience, son garant confessoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voisines.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera-cruz. Il y trouva la plus grosse partie de son bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit-il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit se l'imaginer d'un Port où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaisseaux particuliers qui viennent à la nouvelle Espagne, est petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Espagnols, qui ne s'y arrêtent même que pendant le séjour des Flottes, parce que l'air y est fort mauvais, & qui passent le reste de l'année dans l'intérieur des Terres.

GENESEE
CARERI.
1697.

Asparilla.

Xamapa.

Herbe qui
casse le fer.

Careri arrive
à Vera Cruz.
Id est qu'il
demeure dans
ce Ville.

GEMELLI Sans nous arrêter à sa description , qui
CARERI. n'appartient point à cet article , sui-
 1697. vons Careri dans son embarquement
 pour la Havane , où il se promettoit
 de joindre les Galions , & de se rendre
 avec eux à Cadix. Dom François Lo-
 ranz y Rada , Gouverneur de Vera-
 cruz , le fit recevoir sur un petit Vais-
 seau , arrivé de Maracao , qui se dis-
 posoit à remettre à la voile.

Chasse dont
 il fait son a-
 musement.

Il ne laissa point d'essuyer , pendant
 quinze jours , tous les ennuis d'un si
 triste lieu. Il faisoit , dit-il , son amu-
 sement de la chasse. Un jour , après
 avoir fait cinq lieues , pour tuer des
 Faisans , aussi gros que des Coqs d'In-
 de , avec un panache blanc & noir
 sur la tête , il passa une grande Riviere ,
 pour voir la vieille Ville de Vera-cruz.
 C'est un réduit de Pêcheurs , dont les
 maisons ne sont que des cabanes , cou-
 vertes de feuilles & environnées de
 cannes. La Riviere étant remplie de
 Crocodiles , comme toutes celles de la
 Nouvelle Espagne , on assura Careri
 que les Chiens de cette Contrée , qui
 veulent passer l'eau , aboyent d'abord
 dans un endroit de la rive , pour les
 y attirer tous , & vont promptement
 traverser la Riviere dans un autre (12).

Instinct
 singulier des
 Chiens du
 Pays.

Il revint à Vera - cruz , chargé de Faifans , qu'il porta , le lendemain , chez le Gouverneur en allant dîner avec lui , & qui firent beaucoup d'honneur à son adrefle. Dans une autre chaffe , il vifita la Ferme de Saint Jean , où , malgré l'aridité du terroir , on trouve un Jardin rempli de diverfes fortes de fruits , & un petit Bois plein d'Oifeaux & d'Animaux sauvages. Un autre jour , ayant pris pour guide un Mulâtre , qui le conduifit dans un Bois voifin de la Riviere , il y fit tomber un Sanglier : mais l'imprudent Mulâtre , courut auffi-tôt fur cet Animal , & le faififfant par un pied , fans autre précaution , il en fut dangereufement bleffé. A l'observation commune , que les Sangliers de l'Amérique ont fur l'échine , à neuf ou dix pouces de la queue , une efpece de nombril , Careri ajoute qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie , mais qu'il en fort une fi mauvaife odeur , que fi elle n'eft pas coupée auffi-tôt qu'ils font morts , elle infecte toute la chair , de maniere à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour , couvert de Garapatas , efpece de vermine qui fe trouve dans les Bois , & qui , s'attachant aux habits , s'infinue fi loin dans la chair ,

Observa-
tions fur les
Sangliers.

~~GEMELLI~~ qu'il faut beaucoup de peine & d'ha-
CARERI. bileté pour les en tirer.

1697.

Particularités
 que Ca eri ap-
 prend sur le
 Mexique.

Les moindres circonstances, qui re-
 gardent une Ville aussi célèbre, mais
 aussi peu connue dans nos Relations,
 que Vera-cruz, lui paroissent impor-
 tantes. Il visita tous les Couvens. Ce-
 lui des Peres de la Merci, quoique peu
 distingué par ses édifices, offre un très-
 beau clocher. Celui de Saint François
 mérite quelque attention par la gran-
 deur de ses Dortoirs. Celui des Domi-
 niquains est fort pauvre. Les Augultins
 sont aussi d'une pauvreté, qui ne leur
 a point encore permis de se bâtir une
 Eglise.

Enfin, Careri observe que ce fut au
 Port de l'ancienne Vera-cruz, que
 Fernand Cortez, premier Conquérant
 de la Nouvelle Espagne, aborda sous
 les auspices de Charles-Quint, le Jeudi-
 Saint de l'année 1519. Il se croit obligé,
 dit-il, de rapporter quelques particula-
 rités, dont la connoissance s'est conservée
 de pere en fils, dans cette Région, & qui
 sont tirées de quatre Lettres de Cortez,
 dont il vit les copies à Mexico, entre
 les mains de Don Charles Fiquen-
 za (13).

(13.) C'est la singularité de que Careri se fait de l'a-
 cette source, & le mérite voir consulté, qui fait don

Le Gouverneur de l'Isle de Cuba, qui avoit été découvert par Colomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître plusieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, sans y avoir pû former d'établissement, résolut d'employer, à cette entreprise, des forces capables d'en assurer le succès. Il fit partir, le 15 de Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaisseaux. Ensuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'assurer de sa personne : mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui composoient son armée, triompha des artifices de ses Ennemis.

Son premier exploit fut la prise du Village de Tabasco. Elle ne se fit pas sans résistance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vu de Chevaux, s'imaginassent que le Cheval & le Cavalier n'étoient qu'un seul Monstre. Cortez se rendit à Saint Jean d'Ulva, où toutes ses troupes débarquerent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné

GEMELLI
CARERI.
1697.

Comment
Fernand Cortez y fut employé.

ner place ici, à ce fragment historique, pour faire honneur à son Journal. Les mêmes événemens pa-

roissent avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différences.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Ruse qu'il
employa pour
animer ses
gens.

Il entra dans
Tlascala.

à cette Place. Les Espagnols y passèrent quelques mois, sans pouvoir surmonter les oppositions des Indiens. Mais Cortez prenant la résolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ses Vaisseaux, pour faire perdre à ses gens toute espérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur salut que de leurs épées. Il partit, le 15 d'Août, avec quatre cents Soldats, après avoir laissé à Veracruz, une Garnison capable de la défendre. Le hasard, qui paroît avoir été son seul guide, le conduisit dans la Province de Tlascala. Il en combattit plusieurs fois les Habitans. Ses Soldats guérissoient leurs blessures & celles de leurs Chevaux, avec de la graisse tirée des intestins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demandèrent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur Montezuma, pour faire des complimens aux Espagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avançassent point jusqu'à sa Capitale. Cortez entra, dans Tlascala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offri-

rent leurs Filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Esclaves qu'ils engraissoient dans leurs Prisons, pour les sacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas rassuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambassadeurs, avec de riches présens, en or & en pierres précieuses, tandis que les Caciques de Chiolula s'efforcèrent de gagner la confiance des Espagnols. Mais Cortez informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une execution si sanglante augmenta les alarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troisième Ambassade, pour justifier ses intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Espagne, avec de grands présens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange confusion, qui venoit autant de la disette des vivres que de l'approche de ses Ennemis. Cortez persistant dans le dessein d'y marcher, traita les Ambassadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, sentant la nécessité de fléchir, envoya au-devant de lui Camatzin, son propre Neveu, Seigneur de Tescuco,

Montezuma
vient au-devant de lui.

GEMELLI
CARERI.
1697.

& quantité d'autres personnes de distinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par Iztapalapa, jusqu'à la chaussée de Mexico, où Coadjuvaca & Cuyoacan, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt suivis de Montezuma même, qui sortit de sa voiture, aussi-tôt qu'il apperçut le Général Espagnol. Cortez lui rendit le même devoir, & lui fit présent d'un collier de fausses perles.

Entrée de
Cortez dans
Mexico.

Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de se retirer: mais il laissa ordre, aux principaux Seigneurs de sa suite, de conduire le Général au Palais-d'Axayiac, son Pere, qui contenoit ses Idoles & son trésor, & de faire préparer des Quartiers pour les troupes Espagnoles. Il ne fit pas difficulté de se trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir; & lui ayant fait présent d'un collier d'or, il ordonna que tous les gens fussent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitième jour de Novembre. L'Empereur du Mexique étoit âgé d'environ quarante ans.

Portrait de
Montezuma.

Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts,

sa barbe noire & peu épaisse. Les Espagnols admirerent sa magnificence. Lorsqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de sa Cour lui composoient un cortège, d'une richesse éblouissante, & deux des principaux portoient, devant lui, des masses d'or, pour symbole de sa Justice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ses exercices de Religion, eut la curiosité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quatorze degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chaussées, qui avoient des Pont-levis d'espace en espace. Il lui montra aussi le Temple des deux Freres, qui faisoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains; Huycilobos, Dieu de la Guerre, & Tezcalepuca, Dieu de l'Enfer. La puanteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement.

Temple
qu'on lui fait
voir.

Dieux de la
Guerre & de
l'Enfer.

Quelques Espagnols cherchant un endroit commode, pour en faire une Eglise, trouverent, dans un apparte-

GEMELLI
● ARERI.
1697.

Trésor que
Cortez épar-
gna.

ment du Palais d'Axayiacca, une porte qui paroissoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduisit dans plusieurs chambres, qui contenoient une immense quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, sans avoir touché au trésor. Il étoit résolu de s'assurer de l'Empereur même ; mais le petit nombre de ses troupes lui faisant craindre quelque fâcheuse révolution, il vouloit se concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

On apprit, dans le même temps, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Espagnol, nommé Jean Escalante, & quelques Soldats de la même Garnison. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faisant reconnoître que ces redoutables Etrangers, auxquels ils avoient donné jusqu'alors le nom de Teulis, ou de Dieux venus de l'Orient, étoient sujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit temps d'exécuter son dessein. Il se rendit au Palais de Montezuma, sans autre suite que cinq de ses plus braves Officiers.

Commene il
se fait de la
personne de
Montezuma.

Là, sous le prétexte d'une conférence secrète, il eut l'adresse d'éloigner ceux de ce Prince ; & lorsqu'il se vit seul

avec lui , non-seulement il lui reprocha fièrement d'avoir manqué de foi aux Espagnols , mais il lui déclara que son dessein étoit de le tenir Prisonnier , pour s'assurer de sa parole ; & tirant son épée , il le menaça de la mort , au moindre signe de résistance. Ce malheureux Monarque s'humilia jusqu'à s'excuser. Il promit toutes sortes de satisfactions. Il offrit , pour ôtages , son fils & deux de ses filles. Mais , Cortez ayant répliqué , que sa personne étoit nécessaire à la sûreté des Espagnols , la vûe des cinq Officiers , qui s'approcherent aussi l'épée à la main , & les exhortations de l'Interprète , qui l'allarmerent sérieusement , pour sa vie , le déterminèrent à prendre , sans bruit , une voiture fermée , dans laquelle il se laissa conduire au Palais d'Axayiacá , où il fut enfermé sous une bonne garde. Cortez ne laissa pas d'y admettre les Seigneurs , & d'autres Indiens. Ils entroient dans la chambre de leur Maître , les yeux baissés , & tournant la tête , pour éviter d'en être vûs en face. Ils s'inclinoient trois fois devant lui. Ensuite après avoir fini leurs complimens ou leurs affaires , ils sortoient avec les mêmes marques de respect ou de terreur. Careri n'ex-

GEMELLI
CARRERI.
1697.

plique point si c'étoit l'ordre de Cortez , qui les tenoit dans cette contrainte.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué d'Escalante. Il les fit brûler vifs ; & pendant l'exécution , il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma , qui , sans paroître sensible à cette indignité , demanda un jour la permission d'aller à la chasse , & , dans une autre occasion , celle d'aller au Temple , pour ôter , à ses Sujets , l'idée qu'il fût Prisonnier. Cortez y consentit ; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats , & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque soulèvement de la part du Peuple.

Massacre
de plusieurs
Princes.

Cacamatzia , Neveu de l'Empereur , & Roi de Tescuco , ne pouvant être trompé sur le misérable état de son Oncle , entreprit de s'élever sur le Trône impérial , & communiqua son dessein aux Princes d'Iztapalapa , de Jacuba & de Cayoacan , Neveux de Montezuma , comme lui. Mais leur complot fut heureusement découvert ; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fussent tous arrêtés , les Espagnols saisirent ardemment cette occasion d'augmenter leur puissance , en feignant d'e-

exécuter ses ordres. Lorsque ces quatre Princes furent Prisonniers, Cortez ne différa plus à presser ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Espagne. Il lui laissa néanmoins la liberté de délibérer sur cette proposition, avec les principaux Caciques. Mais ses mesures lui répondoient de la résolution du Conseil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ses Vassaux, ne pussent retenir leurs larmes. Cortez qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut sçavoir d'où ils tiroient tant de richesses. Quelques Officiers Espagnols furent conduits dans trois lieux différens, d'où il rapportèrent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du sable de leurs Rivières, & Montezuma ne se fit pas presser, pour céder, à ses nouveaux Maîtres, tout le trésor de son pere, qui étoit renfermé dans l'appartement que les Espagnols avoient eu la modération de respecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produisit la valeur de six millions de piastras, dont on leva un cinquième pour le Roi. Cortez en prit un autre cinquième, &

GEMELLI
 CARERI.
 1697.

Hommage
 rendu à l'Es-
 pagne.

Partage de
 l'or des Mexi-
 quains.

GEMELLI
CARERI. tout le reste fut partagé entre les Sol-
dats.

1697.

Montezuma, qui ne voyoit plus de sûreté que dans une dépendance absolue, offrit, à Cortez, une de ses filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Espagnols, obtinrent, du moins, une partie du Temple, séparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Messe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, se voyant menacés de leur ruine, eurent la hardiesse d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il se forma un parti si puissant contre les Espagnols, que Montezuma, lié désormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conseilla de sortir de la Ville, avant que les Rebelles eussent achevé de s'y rassembler. Cortez commença peut-être à se repentir d'avoir fait briser sa Flotte. Il s'efforça d'apaiser les

Les Prêtres
exhortent le
peuple à la
guerre.

gnols étoient disposés à s'embarquer.

GEMELLI
CARERI.
1627.

Telle étoit leur situation , lorsque Diego Velasquez , Gouverneur de Cuba , apprenant que Cortez avoit envoyé de riches présens à la Cour d'Espagne , sans l'en avoir informé , mit en Mer une Flotte de dix-neuf Vaisseaux , montés de quatorze cens hommes & de vingt pièces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de Nervaez , auquel il joignit un Auditeur , qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva , que Montezuma en reçut avis , des Indiens de la Côte , qui la lui portèrent dépeinte sur de la toile de Maghey. Il se hâta d'envoyer à Nervaez un riche présent d'or , d'étoffes & de vivres , par le conseil de Cortez même , qui n'attendoit du secours que d'une armée de sa Nation. Mais Nervaez déclara , aux Députés de l'Empereur , que Cortez & ses Soldats n'étoient que des Déserteurs de l'Espagne , & des Rebelles , dont il avoit ordre de se saisir , pour le délivrer de sa prison. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma , qui l'en croyoit informé avant lui , tint conseil avec ses Officiers , & se hâta d'écrire à Nervaez.

Obstacles
de la part des
Espagnols
mêmes.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Cortez les
sarmonte.

Il lui représentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le service du Roi, il ne devoit pas seconder la fureur d'un Peuple, prêt à se soulever, ni penser à délivrer Montezuma, dont l'emprisonnement faisoit l'unique sûreté des Espagnols. Il offroit enfin de lui remettre tout ce qu'il avoit conquis, & de se retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propositions si justes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui sembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ses troupes. A son approche, Cortez laissa Pierre d'Alvarado & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du secours aux Caciques de Tlascala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Nervaez, avec le reste de ses forces, & six mille Indiens armés de piques, il se promit la victoire, de la justice de sa cause autant que de son courage. Il arriva le soir à une lieue de Sempoalla, où Nervaez étoit campé sans défiance. Après avoir encouragé ses gens, il passa, dans la plus grande obscurité de la nuit, un ruisseau, dont ses Ennemis croyoient s'être fait une barrière. Il les surprit, il les défit entièrement; &

& pour comble de bonheur , il se saisit de Nervæz & de toute l'artillerie. Une victoire si complète lui devint encore plus avantageuse par ses suites. Les vaincus lui prêtèrent serment de fidélité. Il se saisit des dix-neuf Vaisseaux ; & tous les Espagnols se trouvant réunis sous ses ordres , à l'exception du seul Nervæz , qu'il laissa , sous une bonne garde , dans Vera-cruz , il envoya la Flotte de divers côtés , pour faire de nouvelles conquêtes.

Mais , au milieu de son triomphe , il apprit que Mexico s'étoit soulevé , & qu'Alvarado , ferré de près dans le Fort , avoit besoin d'une prompte assistance. La nécessité de conserver ce poste le fit partir aussi-tôt avec treize cens Hommes de pied , environ cent Chevaux , & deux mille Indiens de Tlascalala. Il entra dans Mexico , le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui , & ne s'attendoit qu'à se voir caressé d'un Vainqueur , qui avoit accepté la qualité de son gendre. Mais la correspondance , qu'il avoit entretenue avec Nervæz , étoit un crime que les Espagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refusa de lui parler , dans la cour du Palais , où ce Prince s'étoit avancé pour le rece-

GEMELLI
CARERI.
1697.

Soulevement
de Mexico.

GEMELLI
CARRERI.
1697.

Mort de Montezuma.

voir. Un affront si sanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit investir le Palais, par un grand nombre d'Indiens, armés de flèches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Espagnols se retirèrent en bon ordre dans leur Fort; mais le combat ayant recommencé le jour suivant, ils se virent en danger d'être accablés par la multitude. L'attaque dura plusieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils résolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Espagnol à Montezuma, pour le supplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la fureur de ses Sujets, avec promesse de sortir sur le champ de Mexico. Cette grace lui fut d'abord refusée. Cependant la bonté de l'Empereur prévalut sur son ressentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonner les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le Peuple pouvoit entendre sa voix : mais plusieurs Caciques s'approchant aussi-tôt de sa personne, lui déclarèrent qu'il ne méritoit que l'indignation de ses Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine



entiere des Espagnols , avoient fait un choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuse déclaration , que le malheureux Montezuma se vit couvert d'une grêle de flèches & de pierres , dont il reçut plusieurs blessures mortelles , qui terminèrent bientôt son regne & sa vie.

GEMELLI
CARERI.
1699.

Cortez se promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propositions de paix aux Rebelles , sans autres conditions que la liberté de sortir de Mexico ; & pour les toucher apparemment , par quelques marques de zèle pour leur Nation , il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma , comme le seul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés sous le règne d'un Usurpateur. Mais , pour unique réponse , ils tomberent , le lendemain avec tant de furie , sur les Espagnols , qu'ils en tuerent un grand nombre. Cortez en tira vengeance , par une sortie , dans laquelle il mit le feu à la Ville , après avoir massacré des milliers d'Indiens. Ensuite , désespérant de résister à tant d'Ennemis , il prit la résolution de sortir de Mexico , à la faveur des ténèbres. Sa premiere démarche fut de faire tuer tous les parens de Montezu-

Cortez est
forcé de se re-
tirer.

GEMELLI
CARERI.
1697.

ma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Prisonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit rassemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il sortit du Fort avec tous ses gens, qui portoient un Pont de bois, pour traverser plusieurs Canaux, dont les Ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'apperçurent, à minuit, qu'il passoit sur les digues. Ils l'attaquerent si vigoureusement, qu'ils lui tuèrent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appésanti par quelques blessures, évita de tomber entre leurs mains, en faisant un saut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit jusqu'aujourd'hui, le Saut d'Alvarado. Cortez, après avoir passé le dernier Pont, se rendit à Tacuba, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le secours des Guides de Tlascala, & sans cesse poursuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le surprendre dans l'obscurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire panser commodément ses blessés. On y a bâti, dans la suite, l'Eglise de Notre Dame de los Remedios. Cette nuit fut nommée la nuit triste,

Embarras de
sa suite.

en mémoire du massacre , surtout de ceux qui avoient plutôt pensé à défendre leur or que leur vie. On continua de se retirer, en faisant face aux Mexiquains : mais la Bataille, qui se donna le 14 , proche d'Otumba , coûta tant de monde aux Espagnols , que dans la revûe qu'ils firent le jour suivant , il ne se trouverent qu'au nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlascala , quoique les Indiens auxiliaires fussent réduits à douze cens hommes.

Quanhlimoc , proche parent de Montezuma , étoit monté sur le Trône par les suffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique , pour établir sa domination , sans paroître inquiet des résolutions de Cortez , qu'il crut assez humilié par sa fuite. Cependant l'Armée Espagnole se trouva renforcée de cent quarante hommes , venus de la Riviere de Panuco , sur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers , en Espagne , & dans les Isles de la dépendance de cette Couronne , pour solliciter du secours , & pour se procurer des Chevaux. Il lui vint en même temps , de Veracruz , quelques Avanturiers Espagnols ,

Les Espagnols sont renforcés.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Ils retour-
nent à Mexi-
co.

amenés par des esperances de fortune , qui le mirent en état de marcher vers Tescuco ; & les Caciques de Tlascala , moins attachés à sa Nation qu'à sa personne , lui rassemblèrent un Corps de dix mille Indiens. Ces secours imprévus le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Tescuco ne balançoit point à le recevoir , & lui fit présent d'un Etendart d'or. Quelques jours après , il vit son armée grossie d'une autre recrue d'Espagnols , qui étoient arrivés dans un Vaisseau particulier. Avec des forces si nombreuses , il commença par subjuguier tous les environs de Mexico , dans le dessein de s'approcher du Lac par les Canaux , & d'entreprendre le siège de cette Ville. Une revûe générale , qu'il fit le jour de la Pentecôte , lui fit trouver sept cens trente-quatre Espagnols , & plus de vint mille Indiens , sans y comprendre ceux qui suivoient l'armée , dans l'esperance du butin. Il prit cent cinquante hommes de sa Nation , qu'il distribua sur des barques de douze Rameurs , le reste fut partagé en neuf Compagnies , dont il fit trois Corps , commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlascala reçurent ordre d'aller faire le siège d'Istapalipa ,

de Cuepacan & de Tacuba, pour se faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de Chapultepech, qui fournit Mexico d'eau. Cortez se mit lui-même sur une Barque; & dans plusieurs courses, qu'il fit sur le Lac, il détruisit quantité de Canots Indiens. Il délivra Consalve de Sandoval, qui se trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis; & l'ayant envoyé à Teguaquilla, pour se rendre maître de la chaullée, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadalupe, il résolut d'entreprendre sérieusement le siège de Mexico.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Exploits de
Cortez.

Les Espagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parce qu'ils perdoient, la nuit, tout le terrain qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les Maisons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténèbres, pour ouvrir des fossés où leurs Ennemis se précipitoient, sans se défier du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux sur la diminution de ses troupes, & sur le danger du retardement, se détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il divisa ses gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & se mettant lui-même à la tête

Siège de Mexico.

GEMELLI
CARRI.
1697.

du premier, il marcha jusqu'à la Place de Tlatlucó, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui est aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais son ardeur l'ayant emporté trop loin, sur une chaussée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea si malheureusement dans la boue, qu'il y fut blessé, & que soixante de ses Soldats y furent faits Prisonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de succès. Après avoir essuyé long-tems les flèches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs Maisons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Prisonniers furent immolés à l'Idole Hucilobos, & leurs corps abandonnés aux Bêtes sauvages; à la réserve des bras & des jambes, que les Mexiquains réservoient pour les manger. Ils en écorchoient aussi le visage & la barbe, pour se faire une espèce de masque, de cette peau, dans leurs Fêtes solennelles.

Cortez est abandonné de ses Alliés.

Après des pertes si difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlascala, de Tescuco & de quelques autres lieux, se retirèrent dans leurs Cantons, & les Espagnols demeurèrent seuls à la garde des postes, dont ils s'étoient saisis.

Les uns s'occupoient à remplir les fossés de terre & de bois , pour se faire un passage , & les autres veilloient autour d'eux pour les soutenir ; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les estacades , dont les Mexiquains avoient bouché leurs Canaux. Ces travaux , poussés nuit & jour avec un ardeur infatigable , avancèrent assez heureusement pour ranimer les troupes de Tlascala & de Tescuco. Elles revinrent au secours des Espagnols. Mais Cortez ne se laissoit pas de proposer la paix. Il députa quelques Prisonniers au nouveau Monarque , pour renouveler des offres qui avoient été vingt fois rejetées. Enfin n'espérant plus rien de la douceur , & voyant ses forces rétablies par le retour de ses Alliés , il fit attaquer la Ville de trois côtés ; & joignant l'exemple à ses ordres, il pénétra lui-même jusqu'au grand Temple , sur lequel il arbora ses Eten-darts. Les trois corps se réunirent dans le même lieu , après avoir fait , pendant deux jours , des prodiges de hardiesse & de valeur. Les Habitans , & l'Empereur même , se virent forcés de se retirer dans la partie de la Ville , où les Maisons étoient environnées des

Il pénétra
dans la Ville.

TEMELLI
CARERI.
1697.

plus larges Canaux. Mais , dans le passage , il en périt un grand nombre par les armes à feu des Espagnols , qui s'étoient mis en bataille dans la grande Place de Tlatoluco.

Fureur des
Indiens.

Cortez reçut , dans le même temps , de la poudre & d'autres munitions , par un Vaisseau nouvellement arrivé d'Espagne. Cet accroissement de forces , & la confusion de ses Ennemis , ne l'empêcherent point de leur faire proposer , encore une fois , la paix : mais après avoir paru délibérer , pendant une cessation d'armes de trois jours , ils fondirent avec plus d'emportement que jamais sur les Espagnols ; & bravant la mort sous toutes sortes de formes , ils venoient la recevoir au bout du mousquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendrait rien d'eux , aussi long-temps que l'Empereur se croiroit en sûreté dans son poste. Il détacha Christophe de Sandoval , pour l'assiéger avec les Barques. Cette résolution fut suivie d'un si prompt succès , qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. A peine l'Empereur vit approcher les Barques , que se défiant de la constance de ses Sujets , il se mit dans un grand Canot , avec ses femmes & ses meubles les plus précieux , pour s'é-

chapper par le Lac. Mais Sandoval s'en apperçut. Il le fit suivre par la Barque de Garcie Holguin, qui le prit sans résistance & qui le conduisit à Cortez. On respecta ses trésors, & surtout ses femmes, pour lesquelles il paroissoit fort allarmé. Cortez étoit sur le haut du Temple, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Lorsqu'on l'eût informé que l'Empereur étoit Prisonnier, il descendit avec autant de surprise que de joye, dans la résolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit possible, ce cœur farouche, par ses caresses & ses bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. Seigneur, lui dit ce malheureux Prince, en versant quelques larmes, j'ai fait mon devoir en défendant ma Ville & mon peuple. Puisque la fortune m'a fait tomber entre tes mains, je te demande en grace de me tuer, de cette épée que tu portes. J'aime mieux la mort que la misérable condition qui m'attend. Non, lui répondit Cortez, tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'estime & de l'honneur. Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de distinction, à Cuyoacan, sous l'escorte de Sandoval. Les Lettres que Careri

GEMELLI
CARERI.
1697.

L'Empereur
est fait Pri-
sonnier.

GFMEELLI
CARERI.
1627.

donne pour sa source , mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521 , après quatre-vingt-treize jours de siège. Elles ajoutent que l'Empereur Quanhlimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans ; qu'il avoit la taille belle , le teint brun , & le visage long (14).

Gloire de
Cortez.

Cortez prit , pour armes , après cette Conquête , trois Couronnes , avec une bordure chargée de sept têtes de Rois. Aussi-tôt qu'il eut fait transporter tous les Cadavres , dont les rues étoient remplies , son premier soin fut de faire donner la question au Seigneur de Tescuco , pour lui faire déclarer ses trésors , dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-vingt-six mille piastras. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît , sans doute , effacée par l'attention de son Héros , à rebâtir la Ville & à la repeupler. Ensuite , pendant que ses Capitaines étendirent la domination Espagnole , dans les diverses parties du même Empire , il dépêcha deux Vaisseaux en Espagne , pour offrir , au Roi , un présent de deux millions deux cens mille piastras , en plaques ou en lingots d'or , avec toute l'Anti-

(14) Cortez le fit pendre de Tacoba , son Neveu , avec le Prince.

chambre du trésor de Montezuma , & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région , qu'il avoit conquise. Careri observe qu'il fit supplier le Roi de ne point envoyer de Jurisconsultes au Mexique , parce qu'il ne les croyoit propres qu'à fomentier les dissensions des Habitans.

GEMELLZ
CARERI.
1697.

D'Avila & Quinonez , chargés de cette députation , furent pris , aux environs des Isles Terceres , par un Corsaire François , nommé Florin. Quinonez mourut , dans la route , & d'Avila fut conduit , en France , avec ses trésors. Le Roi de France , à la vue de tant de richesses qu'on lui apportoit , dit agréablement : l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ont partagé , entre eux , le nouveau Monde , sans m'en laisser une part : je voudrois qu'ils me fissent voir le Testament d'Adam , qui leur donne ce droit. D'Avila obtint la liberté de retourner en Espagne , & sur ses représentations , Charles-Quint accorda , pour Cortez , non-seulement le Gouvernement de la Nouvelle Espagne , mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des trésors & des terres , entre les Conquistadors avec le plein pouvoir de faire les mêmes dispositions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer ,

Les trésors
qu'il envoie
à la Cour
d'Espagne ,
sont pris par
les François.

GEMELLI, à ce Prince, de riches présens, entre
 CARERI. lesquels on vante une Coulevrine d'or
 1697. & d'argent, nommée le Phœnix (15).
 Cependant, les accusations de ses En-
 nemis, & quelques recherches de sa
 conduite, qui passèrent à la Cour, le
 Sa disgrâce. firent priver de son Gouvernement. Il
 se rendit en Espagne, où l'éclat de son
 mérite ayant eu plus de force que ses
 raisons; pour le justifier, il fut traité
 avec honneur. On lui donna le Mar-
 quisat Del-Valle, qui vaut aujourd'hui
 soixante mille piastres de rente, avec
 la dignité de Capitaine Général de la
 Nouvelle Espagne, & de la Mer du
 Sud; & pour comble d'honneur, Char-
 les-Quint le visita dans une maladie.
 Il retourna, dans la suite, aux Indes
 Occidentales, avec ordre d'y faire con-
 struire des Vaisseaux, pour entrepren-
 dre de nouvelles découvertes. On lui
 II découvre doit celle de la Californie, qui exposa sa
 la Californie. vie à mille fâcheux accidens, & qui
 lui coûta plus de trois cens mille pia-
 tres. L'espérance de se faire payer de
 cette somme le conduisit en Espagne;
 mais loin de réussir dans ses préten-

(15) On y lisoit ces trois gundo,
 Vers Espagnols : Y vos sin yqual en el
 Ave Nacio sin par, mundo,
 Yo en serviros sin se-

tions, il reçut défense de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné sa conduite. Cette disgrâce ne l'empêcha point d'accompagner Charles-Quint au siège d'Alger; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à Castilleja de la Costa, proche de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de soixante & deux ans. Son corps fut porté, suivant ses dernières dispositions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lèvre inférieure (16).

GEMELLI
CARERI.
1697.

Sa mort.

Carteri, ne croyant pas ses informations moins singulieres, sur les Conquêtes de François Pizarre, qui portoit, vers le même temps, la gloire Espagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer dans son Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour lui faire honneur, encore une fois, de son travail & de ses lumieres (17).

Les Espagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'année

(16) *Ibidem*, pages 291 & précédentes.

(17) On doit sentir que ces informations particulières de Carteri, ne méritent pas de trouver place entre les Relations au-

thentiques, qui formeront le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit néanmoins de l'injustice à les supprimer tout-à-fait.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Circonstan-
ces que Ca-
reri recueille
sur la Con-
quête du Pé-
rou.

1525, sous Pizarre & Jacques d'Almagro, qui avoient équipé deux Vaisseaux, avec le secours d'un Prêtre de Panama, nommé Luqué. Après mille lieues de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils eurent à soutenir sur le rivage, Almagro perdit un œil. Ensuite, continuant leur Voyage, ils arriverent dans un Pays couvert d'eau, où les Habitans vivoient sur des arbres, comme les Cygones. Pizarre passa de-là dans l'Isle de Galloe. D'Almagro l'y suivit peu de jours après; & s'étant avancés tous deux vers Tangorara, ils mirent à terre, près de Tumbez, Pierre de Candia, qui revint ébloui des richesses de cette Contrée. Pizarre engagea aussi-tôt son Associé à retourner à Panama; & s'embarquant, pour l'Espagne, avec sa participation & celle de Luqué, il y alla demander le Gouvernement des lieux, dont il se promettoit la conquête. Charles-Quint lui accorda les titres, non-seulement de Gouverneur, mais d'Adelantade & de Capitaine Général de la Nouvelle Castille & du Pérou. Il retourna aux Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Confalve & de Ferdinand, ses freres: mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il

le trouva fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils armerent ensemble une Escadre, dont Pizarre commanda deux Vaisseaux. Leur navigation fut heureuse jusqu'à Tumbez, où la tempête ne leur ayant pas permis d'aborder, ils se virent obligés de descendre dans un lieu qui appartenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Isle de Puna, peu éloignée de la Côte, & gouvernée alors par Guascar Inga, frere aîné, mais Ennemi mortel de l'Empereur Ataliba, qui lui avoit enlevé la Couronne. Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince: mais n'ayant pû lui faire agréer ses offres, il s'avança vers Tumbez, où le Gouverneur ne parut pas plus disposé à la Paix. Pizarre descendit au rivage, dans l'obscurité de la nuit, passa la Riviere, & mit les Indiens en déroute. Il laissa quelques troupes dans ce lieu, qu'il nomma Saint Michel. Quelques Envoyés de la Cour l'étant venu menacer de la part d'Ataliba; il répondit, civilement, qu'il ne pensoit qu'à lui offrir les services des Espagnols. Ensuite ayant marché jusqu'à Curamaha, il s'y fortifia, malgré la défense de ce Prince: avec l'attention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui

Bonheur
de Pizarre &
d'Almagro.

GEMELLI
CARERI.
1697.

demander, encore une fois, son amitié. La réponse, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit se tenir prêt à combattre. En effet, Ataliba se mit en marche avec toute son armée. Il étoit porté dans une chaise d'or, garnie de plumes de Perroquets. Sa tête étoit rasée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoisie; & ses oreilles paroissoient à demi déchirées, par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à soutenir. Pizarre, dont l'orgueil ne connoissoit déjà plus de bornes, lui envoya proposer de payer un tribut à l'Espagne. Cet outrage fit commencer aussitôt la guerre. Les Espagnols prévinrent leurs Ennemis, en fondant sur eux avec une impétuosité qui les effraya. Ataliba fit en vain ses efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de sa chaise d'or, & fait Prisonnier. Une Victoire, qui coûta si peu, fit passer, dans un instant, d'immenses trésors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit, pour sa liberté, une Salle remplie de vases d'or & d'argent, que les Espagnols acceptèrent; mais ils ôtèrent ensuite la vie à ce malheureux Monarque, sollicités par Guascar, qui étoit aussi tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que

l'Empereur son frere. Aussi-tôt qu'il eut livré de grosses sommes, dont on étoit convenu pour sa rançon, il fut cruellement étranglé, en reprochant à Pizarre sa mauvaise foi, & demandant d'être mené Prisonnier à l'Empereur d'Espagne. Ainsi, sans répandre beaucoup de sang, une Région de mille trois cens lieues d'étendue, se trouva conquise par la mort des deux freres, & les armes Espagnoles ne rencontrèrent plus d'opposition.

Après ce récit, dont plusieurs circonstances manquent en effet aux anciennes Relations, Careri donne, avec la même confiance, celui des cruelles divisions qui s'éleverent entre les Pizarres, & de la mort tragique de tous ces avarés Conquérans. Leurs guerres, dit-il, firent périr plus de cent soixante Capitaines, qui s'entr'égorgerent, avec une fureur, sans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Ecclésiastique ait été seule capable de terminer ces sanglantes Tragédies. Consalve Pizarre étoit devenu Maître absolu du Pérou, par la mort de tous ceux qui pouvoient lui disputer le Gouvernement. Il avoit rejeté les Viceroy, envoyés par la Cour.

Tragique fin
des Conquerans.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Un Prêtre fi-
nit les trou-
bles.

Charles-Quint, irrité de cette insolence, fit partir, d'Espagne, Pierre Gasca, Prêtre, avec un pouvoir sans bornes, & des Blancs-signés pour toutes sortes d'occasions. Gasca, n'ayant pû se faire entendre par la douceur, livra bataille à Pizarre, battit ses troupes, & le fit Prisonnier à Xaguixaguana, avec douze de ses principaux Partisans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier supplice, comme s'ils eussent pris les armes contre la personne même du Roi. Pizarre fut conduit, au lieu de l'exécution, sur une Mule, les mains liées, & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima, & placée sur une colonne, avec cette Inscription : » C'est » ici la tête du traître Consalve Pi- » zarre, qui a livré bataille dans la » Vallée de Xaguixaguana, contre l'E- » tendart royal, le Lundi 9 d'Avril » 1548 ». Gasca, étant retourné en Espagne, présenta un million & demi de piastras à Charles-Quint, & fut nommé, pour récompense, à l'Evêché de Placentia (18).

Careri passe
de Vera-cruz
à la Havana.

Careri s'embarqua, le 14 de Décembre. En faisant route par le Canal de l'Ouest, il observa que le Château est petit, & que le Gouverneur y est aussi

mal logé que ses Soldats. On doit s'y garder de quantité de seches, dont il est environné; surtout pendant les vents du Nord, qui empêchent de sortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri, jusqu'au 29, qu'il entra dans le Port de la Havane. Il donne une légère idée de cette Ville. Elle est située, dit-il, dans une Plaine, à vingt-trois degrés vingt minutes de latitude. Sa figure est ronde, dans un circuit d'une demie lieue, & ses murailles ne sont que de terre, du côté de l'Isle; mais elle est bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans, Espagnols, Noirs, ou Mulâtres. La beauté singulière des femmes de la Havane, & la vivacité d'esprit, qui est le partage des hommes, en rendroient le séjour agréable, si les vivres n'y étoient toujours d'une extrême cherté. Deux piaïstres suffisoient à peine pour la dépense de chaque jour, surtout pendant que les Galions y sont à l'ancre. Quoique le climat soit assez temperé, le bled avoit cessé d'y croître depuis quelque temps, sans qu'on en pût trouver la raison; & le pain, n'y venant que par Mer, se vend à fort haut prix. Mais on y supplée par une racine nommée *Jucca*, qui ne pro-

GEMELLI
CARERI.
1697.

duit ni feuille, ni semence, & dont il suffit de planter des morceaux pour les faire croître (19). La Ville a deux de ses faces sur les Ports, où les Vaisseaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défense consiste dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, se nomme del Motto ; le second, à droite, la Punta ; & le troisième, la Fuera.

Embarque-
ment des Pia-
stres, & bon-
ne foi de ce
Commerce.

Careri se fit un spectacle agréable de l'embarquement des caisses de piastras. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille seulement. On faisoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Portobello. La bonne foi, qui regne dans ce commerce, mérite d'être observée. Lorsque les Marchands sont convenus de prix, ils se délivrent mutuellement les ballots de marchandises & les caisses de piastras, sans inspection & sans compte, avec une confiance absolue pour les mémoires d'échange. On ouvre ensuite les ballots & les caisses, devant des Notaires établis ; & s'il s'y trouve quelque chose de manque ou d'excédant, les Compagnies de Seville & de Lima en tiennent compte aux

Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de Lima avoit payé cinq mille piaſtres, pour diverſes marchandises qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente.

GEMELLI
CAREAI.
1697.

Il vit remettre, par le Pere de la Fuente Jéſuite, au Maître de la Plate de l'Amiral, une perle de ſoixante grains, & de la figure d'une poire, pour la préſenter au Roi. Un Nègre, Eſclave d'un Prêtre, l'avoit priſe dans une Ile voiſine de Panama; & ſon Maître en avoit refusé ſoixante & dix mille piaſtres du Viceroi du Pérou, ſous prétexte qu'il vouloit la porter lui-même à la Cour. En eſſet, il s'étoit rendu à Porto-bello, avec ſa perle, qu'il nommoit la Perſequida: mais étant mort loiſqu'il ſe diſpoſoit à ſ'embarquer ſur les Galions, il en avoit chargé le Pere de la Fuente, qui aſſura Careri qu'elle étoit plus groſſe que la Peregrina, mais d'une moins belle eau. Le Nègre n'avoit eu que la liberté, pour récompenſe.

La Perſequida, Perle ſinguliere, & ſon Hiſtoire.

Careri vit, à la Havane, deux ſortes de fruits, qui ne croiſſent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui ſe nomme Guanavana. Il eſt verd, en dehors, avec

Deux fruits particuliers à la Havane.

GEMELLI
CARERI.
1698.

quelques pointes épineuses. L'intérieur est rempli de quartiers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'est pas plus grand, que celui qui porte les Ananas. L'autre, que les Espagnols appellent Camitto, ressemble à l'Orange par le dehors; mais sa pulpe est blanche & rouge. La saveur en est douce. Les feuilles sont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la

Perdrix à tête bleue. à Havane, des Perdrix qui ont la tête bleue (20).

Il donne un exemple remarquable, de l'esprit d'intérêt qui regne parmi les Officiers Espagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la Marstronza représenta, au Général, qu'il y avoit peu de sûreté pour la navigation, si la Flotte partoît aussi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour suivre le Règlement du Conseil des Indes, qui portoit défense d'y charger aucune sorte de marchan-

Ruse des Officiers Espagnols pour leur intérêt.

dises. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'assemblerent là-dessus avec beaucoup d'affectation, & conclurent, en Juges intéressés, qu'il falloit remplir entièrement le fond de cale. Alors le Gé-

néral fit déclarer solennellement, aux Capitaines des Galions & aux Délégués, qu'il étoit nécessaire, pour le service du Roi, que les Galions fussent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, suivant Careri, mais dont tous les Officiers profitèrent avidement, pour faire transporter à bord quantité de marchandises (21).

La Flotte, ayant mis à la voile au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à sortir du dangereux Canal de Bahama, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, sur dix-huit ou vingt de largeur. Le reste de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue.

Mais Careri observe, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-six degrés quatorze minutes, où l'on eut la vue des

Ignorance
de neuf Pilotes
de cette
Nation.

Terres d'Espagne, neuf Pilotes, qui étoient sur les Galions, demeurèrent trois jours sans pouvoir distinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur Pays natal. Ils ne sortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un Vaisseau François, dont ils reçurent des instructions. La joie fut si vive alors, sur toute la Flotte, que le lende-

(21) page 317.

main, en entrant dans la Baye, on
GOMEZ salua, d'une décharge de l'artillerie,
CARERI. l'image de notre-Dame de la Regle,
 1698. qui est honorée dans un Couvent voi-
 sin. De-là, laissant à gauche Rota, qui
 appartient au Duc d'Arcos, on mouilla
 dans los Puntales, cinquante - quatre
 jours après avoir quitté le Port de la
 Havane. » L'arrivée d'une Flotte si ri-
 che fut un jour de triomphe pour
 les Habitans de Cadix. Elle leur fit
 oublier la perte de tant de millions,
 que le pillage de Carthagene avoit
 coûté à l'Espagne. Les toits des mai-
 sons, & les clochers des Eglises, étoient
 couverts de drapeaux. Une foule in-
 nombrable de peuple faisoit retentir
 le rivage de cris de joie; & toutes
 les cloches servoient comme d'écho,
 à leurs acclamations (22).

Careri donne, suivant son usage,
 une idée générale de cette Ville. Il la
 place à trente-six degrés trente minu-
 tes de latitude, & son Port lui parut le
 plus fréquenté de l'Europe; ce qui n'est
 pas surprenant, dit-il, si l'on consi-
 dere que tous les Navires, qui vont
 au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux
 Indes Orientales & Occidentales, ou
 qui viennent des mêmes lieux, enfin,

que tous ceux qui veulent passer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville est dans une Isle; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on passe sur un fort beau Pont. Sa figure est irrégulière; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut surpris qu'elle ne fût point entièrement fermée de murs. Dans une si petite étendue, elle contient d'immenses richesses. Ses Edifices sont assez beaux, mais ses rues sont mal alignées. L'Isle, qui n'a pas plus de trois milles de terroir, produit en abondance toutes sortes de viandes, de poissons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y soient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui se nomme Sainte Catherine; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de los Puntales; l'un sur l'Isle de Mata-Gorda, & l'autre proche de Puerto-real; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations qui ornent ses bords, & la multitude continuelle de ses Vaisseaux, dont les mâts ont l'apparence d'une Forêt, forment, dit-il, une dos

Isle où Cadix
est située.

plus agréables Perspectives du Monde. Il y vit arriver, dans l'espace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandises, que diverses Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainsi la plus grande partie des trésors, qui viennent sur les Galions, entrent dans la bourse des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des seuls Ports de Hollande. Mais la satisfaction que Careri trouvoit dans ce spectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ses freres, avec ce seul motif de consolation, que ce frere l'avoit institué son héritier (23). Il ne pensa plus qu'à retourner dans sa Patrie. Cependant, n'ayant pû refuser au Comte de los Rios y Cordun de se rendre avec lui, dans sa Felouque, au Port de Sainte Marie, pour y saluer le Duc d'Albuquerque, Capitaine Général des Côtes d'Andalousie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie est située à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, jusqu'à la Chartreuse de Xeres; & la

GEMELLI
CARERI,
1698.

Careri hérite
de son frere.

Port de Sainte
Marie.

plûpart de ses Habitans sont des Marchands fort riches.

GEMELLE
CARERI.
1698.

Le Jeudi, premier jour de Juiller, Careri, partant de Cadix pour traverser l'Espagne, prit par Saint Lucar de Barrameda, autre Port, situé à l'embouchure du Guadalquivir, sur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promet que ses principales observations dans cette route, rien n'oblige ici de les supprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar.

Port de Saint
Lucar.

Je m'embarquai, dit-il, sur le Guadalquivir, avant la fin du jour, & nous fîmes, jusqu'à minuit, six lieues, avec vent & marée. Cette Riviere est fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On arriva, le 2, au soir, à la Puebla, & bientôt ensuite à Correa; deux Villages situés sur la droite de la Riviere, à douze lieues de Saint Lucar. Après avoir fait deux autres lieues, nous passâmes à Gelves, Village qui appartient au Duc de Veraquas. Une heure avant le jour, nous nous trouvâmes proche de la Tour d'or; & de-là nous entrâmes dans Séville.

Route de ce
Port à Sevil-
le.

L'idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalousie, après avoir entendu

GEMELLI
CARERI.
1698.

Observation
de Careri sur
Seville.

répéter sans cesse , qu'on n'a rien vû de merveilleux , si l'on n'a pas vû Seville , me fit chercher , dès le même jour , à satisfaire ma curiosité. On me conduisit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues d'arbres , qui environnent une Fontaine , dont les eaux fussent pour les arroser chaque jour le soir , & pour remplir les Canaux d'alentour. On trouve , à l'entrée , deux colonnes très-hautes , avec deux Statues fort mal traitées par le temps , dont l'une représente Hercule , & l'autre Jules-César ; mais l'Inscription *Plus ultra* , qu'on y lit , doit faire conclure qu'elles ne sont pas l'ouvrage des Romains , quoique les Espagnols paroissent en douter , & qu'elles sont postérieures à la découverte de l'Amérique. La Ville est située dans une Plaine , à quarante-sept degrés trente-six minutes. Sa figure est presque ronde , & son circuit d'environ deux lieues. On y compte quarante-deux Couvens d'hommes , trente-six de l'autre sexe , & douze Hôpitaux. Les Eglises & les Maisons s'y font admirer par leur beauté ; mais les rues sont étroites , tortueuses , mal pavées , & fort semblables à celles des Villes Moresques.

Il y a peu de Places , de cette impor-

tance, dont les murs soient aussi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux sont ceux de Saint Bernard, Saint Benoît, Saint Roch, la Tablada, & la Fuente. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée Triana, qui se joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de considérable qu'une Chartreuse, & le Palais de l'Inquisition. En général, Seville ne le cède point à Madrid pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (24).

GEMELLI
CARERI.
1698.

L'Alcazar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, est un Monument d'une singulière construction. De la première cour, qui est fort grande, & dont les Edifices servoient de logement aux Officiers, on passe par un Portique, soutenu de trente-deux petites colonnes de marbre, qui conduit aux Bains. Ensuite on trouve une seconde cour, environnée de très beaux appartemens. Tout en est majestueux; quoiqu'il soit aisé de remarquer que les stucs & les décorures sont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'Orangers, dont on attribue le dessein à la Reine

Alcazar,
ancien Palais
des Mores.

sa décoration.

(24) Pages 361 & précédentes.

GEMELLI
CARERI.
1698.

Maria Padilla, femme de Pierre le Cruel. Vis-à-vis est une assez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on passe dans une autre, & de suite dans une troisième, pour descendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colonnes de marbre, & de sept Chambres. Dans une de ces chambres, on observe particulièrement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois.

De la seconde Salle, on passe par une porte de fer, dans une Place, ou une espèce de cour, dont le centre offre un bassin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, descendant par deux escaliers, on trouve deux autres Places, environnées de Mirthes, fort hauts & fort touffus (25). Plusieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, représentent des Musiciens, avec des instrumens entre les mains. La terre y est remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroissent point avoir eu d'autre usage que de mouiller ceux qu'on vouloit surprendre par cette ba-

(25) Il faut supposer apparemment que le fond du terrain est fort inégal.

dine invention. Plus loin , sur la droite, on arrive successivement à deux autres Places , remplies de Mirthes , qui sont taillés avec beaucoup d'art. De là , on passe dans un lieu muré , qui contient huit parterres , remplis de toutes sortes de plantes , avec des espaliers de Mirthes à l'entour , & de larges promenades qui les séparent. On y voit deux Fontaines , d'un ouvrage fort curieux ; l'une contre le mur , l'autre sous une Arcade , avec plusieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée , qui fait face à l'arcade , on se rend , par une porte , près d'une Fontaine en forme de Rocher , qui tombe en ruine , faute de réparation , & quoique soutenue par quantité de Mirthes. Plus loin , par une autre porte , on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine , mais mal bâti , près duquel est un autre bassin , avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve , de divers côtés , plusieurs Parterres pleins de roses & d'autres fleurs ; un autre , d'Orangers & de Limoniers , & un Jardin potager , séparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrire est enfermé de grands murs , avec des tours d'espace en espace.

Autres f. li.
sues publics.

On ne s'attachera point , avec Ca-

CEMELLI
CARERI,
1698.

rerer, à la description des Couvens de Seville : mais on le suit volontiers à la Bourse , ou la Maison du Commerce des Indes. C'est un grand Edifice bien voûté , & soutenu par des piliers de pierre de taille. Il est habité par un Prieur & deux Consuls , qui administrent la Justice aux Marchands , sous un dais , dans une Salle magnifique , & dont l'office est aussi de régler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions , outre les autres droits pour les dépenses des Ministres. De-là , Careri passe au Palais Archiépiscopal , qu'il représente comme un Edifice d'architecture ordinaire , mais vaste , & digne , dit-il , d'un Prélat qui n'a pas moins de douze cens mille piastres de revenu (26). Ce qu'on y voit de plus curieux est la Chapelle , & ses magnifiques ornemens. L'Eglise Archiépiscopale , qui en est fort proche , passe pour le modèle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur est extraordinaire. Elle a cinq portes dans sa longueur , c'est-à-dire , des deux côtés , outre les trois du Frontispice , qui n'est pas encore achevé ; & pour aller à la principale de ces cinq portes , on traverse un Parterre d'Orangers , envi-

ronné de demies colonnes, & de chaînes de fer. L'Eglise est divisée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte jusqu'à soixante & quinze Autels; mais le grand, qui est fait en demi-cercle, est d'un travail incomparable. Careri observe, comme une singularité fort remarquable, que le Cierge Pascal pèse ving-cinq arobes, qui font six cens vingt-cinq livres d'Espagne. Le Chapitre de cette Eglise est composé de quatre-vingt quinze Chanoines, outre les Officiers & les Musiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour est un ouvrage magnifique, de forme quadrée, qui va toujours en rétrécissant, & de plus de deux cens pieds de haut. L'escalier en est si large & si commode, qu'on y peut monter à cheval jusqu'aux cloches.

Saint Elme est une Maison où l'on reçoit les Enfans, pour leur enseigner la Marine, & qui, pour symbole de son institution, offre un Navire au milieu de sa cour. C'est de-là qu'on tire quantité d'Elevés, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils sont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre; mais ils doivent abandonner, aux Administrateurs, les

G E M E L L I
C A E R I.
1693.

Ecole d'Es-
cole de Ma-
rine.

GEMELLI gages qu'ils reçoivent du Roi ou des
CARERI. Marchands.

1698.

Aqueduc Ro-
 main.

On voit, à peu de distance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui passe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de Cermona, on passe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ses Voyages, sur le modèle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jérusalem. La *Caza de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, est composé d'Officiers d'épée & de robbe, pour l'administration de la Justice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Trésor. Les Tribunaux de la Justice ordinaire sont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'Edifice, & par celle d'une cour environnée de belles colonnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue del Candelejo, un buste du Roi Pierre le Cruel, dont on lui raconta l'histoire suivante. Ce Prince avoit coûtume de marcher la nuit, seul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Espagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & son courage, ou son bonheur, lui

Avanture du
 Roi, Pierre
 le Cruel.

fitent tuer son Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Assassin fût découvert, & que l'on procédât contre lui avec la dernière rigueur. Quelque temps après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pousser plus loin les procédures, parce que le Coupable étoit une personne du premier rang. Cette réponse n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la Justice, l'Alcalde, pressé par de nouveaux ordres, eut la hardiesse de faire décapiter son Souverain en effigie. Le buste, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conserver la mémoire de cet événement (27).

GEMELLI
CARERI.
1698.

De Seville à Madrid, la route se fait par terre, & Careri n'y laissa rien passer sans observation. Un carosse, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois personnes d'un nom connu, coûta cinquante - quatre piastres. Il ne fit, le premier jour que cinq lieues jusqu'à Castel-blanc, dans un Pays mêlé de Montagnes & de Plaines. Le lendemain, il eut à traverser une fâcheuse Montagne, d'où il se rendit à Santa

Route de Seville à Madrid,

CENELLI Olalia, après une marche de sept lieues.
CARRERI. Celle qui la suivit ne fut que de cinq
 1693. lieues qui firent arriver les quatre Voya-
 geurs à Fuente de Cantor, gros Vil-
 lage, qui contient trois Couvens. Ils
 arriverent à Monastero, première Place
 de l'Estremadour. Le lendemain, ils
 firent quatre lieues dans un Pays plat,
 pour se rendre à los Santos, Ville
 royale, d'où ils allerent passer la nuit,
 deux lieues plus loin, à Villa-franca.
 Six lieues les conduisirent ensuite à
 Merida, Ville remplie de cette sorte
 de Nobles que les Espagnols nomment
 Solariegos, c'est-à-dire, gens qui vi-
 vent de leur revenu. On y remarque
 un fameux Pont de pierre sur la Ri-
 viere de Guadiana, long d'un demi
 mille, & d'une largeur qui le rend ca-
 pable de recevoir deux carosses. Car-
 reri ne manqua point d'y visiter un an-
 cien Château des Prieurs conventuels
 de Lyon, qui portent sur leur habit,
 une croix de Saint Jacques. Le jour
 suivant, après avoir fait deux lieues,
 ils passerent par trois Villages, pour
 arriver à Médekin, d'où ils allerent
 passer la nuit à Miajadaos. Le lende-
 main, ils firent trois lieues jusqu'à
 Santa cruz. De-là, passant à la vue de
 Truxillo, ils arriverent à Tordesillas.

La chaleur étoit excessive, dans les Montagnes escarpées qu'ils furent obligés de traverser ; & trois lieues plus loin , ils passerent par las Casas de Mirabere. Ensuite deux lieues les firent arriver sur le bord du Tage , qu'ils passerent sur un grand Pont de pierre , pour se rendre le soir dans Almaraz. Le jour d'après , ils ne firent pas plus de deux lieues , dans une Plaine bien cultivée , jusqu'à la Calzada d'Oropesa. Le Pays , dans lequel ils entrèrent le lendemain , est également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues , ils passerent par Orogko , Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place est située sur une Colline , mais sans autre défense que de mauvaises murailles. Quatre lieues plus loin , après avoir traversé une Forêt , on passa devant l'Hôtellerie de Venedos , dangereuse & célèbre par sa situation , qui l'expose au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuse aventure fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs , pour arriver à Talavera , Ville renommée par sa porcelaine. Le lendemain , après en avoir fait six , ils s'arrêtèrent , le soir , à Santa Olaya. La route ne leur offroit plus que des Jardins d'Oliviers , & de bons

GEMELLI
CARERI.
1698.

Villages, ils n'y trouverent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduisit à Casa Rubia, & l'autre à Mostobes. Le troisiéme, ils entrèrent dans Madrid, par le Pont de Ségovie (28).

Idée que Careri donne de Madrid.

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Espagne. » Quoiqu'elle ne soit, dit-
» il, qu'à quarante degrés dix minutes
» de latitude, la chaleur y est insup-
» portable en Eté, & le froid en Hiver.
» Sa figure est presque ovale; ce qui
» ne lui donne pas moins de cinq mil-
» les de circonférence, tandis qu'elle
» n'en a qu'un de longueur. Elle n'est
» parvenue à cette grandeur, que de-
» puis qu'elle est devenue la résiden-
» ce de ses Rois. Ses murs sont de ter-
» re, & fort bas. Les rues sont tou-
» jours fort sales, parce qu'on y jette
» toutes les ordures des maisons. En
» Hyver, cette incommodité ne fait
» qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche
» exprès pour emporter ces immondi-
» ces, & qui ne pouvant trouver de
» passage, empoisonne par sa puanteur.
» D'ailleurs, la plûpart des maisons
» sont mal bâties, & de simple char-
» pente. Tout ce qui sert à la vie est

» fort cher dans Madrid. Le vin y est
 » très-mauvais. Enfin, Careri n'y loue
 » que le pain & le Mouton, qui lui
 » parurent excellens (29) «. Il y trouva
 deux modes nouvellement établies :
 l'une, de faire courir quantité de La-
 quais devant les carosses; l'autre, de
 porter des Perruques, & de les char-
 ger de tant de poudre, qu'on ne doit
 pas chercher, dit-il, d'autre cause de
 la cherté du pain. Entre les principa-
 les curiosités de la Ville, il nomme la
 Bibliothèque du Duc d'Uzeda, qui, Bibliothèque
du Duc d'U-
zeda.
 pour la grandeur du vaisseau, le choix
 des Livres, & la beauté des Tablet-
 tes, fermées de glaces, ne le cède
 point aux meilleures de l'Espagne.
 Tout ce qu'il ajoute, à ce récit, est
 connu par les Relations des autres
 Voyageurs.

Mais on ne l'abandonnera point dans
 le petit Voyage qu'il fit à l'Escorial,
 où sa curiosité lui fit faire quelques ob-
 servations singulières, qui ne doivent
 point être détachées de cet article. Il
 accompagnoit Dom Pierre de Chaves,
 Prélat du Royaume de Naples, à qui
 les Espagnols se faisoient honneur de
 montrer ce qu'ils ont de plus rare & de
 plus précieux.

GEMELLI
 CARERI.
 1698.
 Voyage à
 l'Escorial.

Nous dinâmes, dit-il, à Roxas, où l'on compte trois lieues de Madrid ; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le soir à l'Escorial, après avoir passé par Culminarego. Le Pere Recteur du College s'empresant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes dans la grande cour par un frontispice de pierre de taille ; & passant dans une seconde, nous admirâmes les Edifices dont elle est environnée, mais particulièrement une très belle façade d'Eglise, ornée de six Statues, qui représentent les Prophètes. L'Eglise est composée de trois nefs, soutenues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On est frappé de la magnificence du grand Autel, qui est orné d'un double rang de colonnes, du marbre le plus fin, & de fameuses peintures. En montant dix sept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle éclatant d'or, avec des colonnes de jaspe, qui ne sert que de revêtement pour un autre de moindre grandeur, & couvert de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs, des deux côtés, offrent les Statues en marbre de Charles - Quint & de Philippe II. A gauche est l'Oratoire du Roi. Tou-

tes les voûtes sont peintes par le Jor-
dans. On montre, dans une armoire ,
une grande Statue d'argent , & quan-
tité d'autres de moindre grandeur , qui
contiennent diverses reliques.

GEMELLI
CAPRARI.
1698.

On nous fit voir ensuite les Tom-
beaux des Rois & des Reines fécon-
des, dans un lieu séparé de celui qui
renferme les Rois & les Reines stéri-
les, & les enfans des Rois. Ces deux
Caveaux & tous les Tombeaux des Rois
d'Espagne, qu'on y a déposés jusqu'à
ce jour, sont incrustés de marbre noir.
De-là, on nous fit remonter à la Sa-
cristie, pour nous montrer quantité
d'ornemens, garnis de pierres précieu-
ses, de franges d'or & de broderies.
On nous fit admirer sur tout un grand
Tabernacle d'argent, d'un ouvrage
merveilleux, dont l'Empereur avoit
fait présent au Roi d'Espagne. Mais,
l'or & l'argent semblent perdre leur
prix, dans un lieu, où les diamans,
les rubis, les émeraudes & toutes sor-
tes de pierreries sont prodiguées.

Tombeaux
des Rois.

Nous fûmes conduits dans une pe-
tite chambre voisine, où pour richès-
ses, on nous montra quelques Manu-
scrits de Sainte Thérèse, & quantité de
Livres rares, avec une cruche d'envi-
ron vingt pintes, dans laquelle on pré-

Manuscrits
de Sainte Thérè-
se.

GEMELLI
CARERI.
1698.

tend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Salle du Chapitre, où nous passâmes ensuite, est ornée d'excellens Tableaux anciens. On nous fit voir jusqu'aux Livres de Chœur, dont les ornemens ont coûté trente mille piastras; & deux grandes Orgues fort riches, outre deux petites qui sont placées dans les Nefs. Proche du grand escalier, on admire le meilleur Tableau du Jordans, qui représente la Bataille de Saint-Quentin.

Bibliothèque.

Nos Guides nous inviterent ensuite à passer dans la Bibliothèque, où l'ordre des Livres ne forme point un spectacle moins agréable que leur multitude. Les Espagnols se plaignent qu'on y a pris quantité de Manuscrits Arabes, sans que personne ait jamais sçu qui l'on doit accuser de ce vol (30). Les Peintures y sont admirables, & des plus grands Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enleve vingt-quatre livres de fer, & dont la vertu est si active, qu'elle opere au travers d'un corps solide. L'Appartement du Roi, qui n'est pas éloigné de ce Sanctuaire des Sciences, est orné, dans toutes ses chambres, des meilleurs Peintures des deux derniers siècles. De la

Perte des Ma-
nuscrits Ara-
bes.

chambre de lit, on voit le Tabernacle du grand Autel.

GEMELLI
CARERI.
1698.

Grandeur &
beauté du
Couvent.

On compte, dans le Couvent de l'Escorial, quatorze Cloîtres, & cinq étages de Dortoirs. Il est habité par trois sortes de Religieux, qui ont leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre monte à deux cens. Leurs Jardins sont une autre curiosité. Outre les fruits & les fleurs, on y voit des Bois de Myrthes, travaillés avec beaucoup d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un dôme de marbre fin, & plusieurs beaux Viviers, remplis de poisson. On sçait que Philippe II. fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit engagé, pendant la bataille de Saint-Quentin, à réparer l'injure qu'il avoit faite à ce Saint, en faisant abattre une Eglise qui lui étoit dédiée. Les Espagnols assurent qu'il y employa deux millions cinq cens mille livres; outre le revenu annuel, qui est de quarante-six mille piastres (31).

Son Origine.

Careri quitte l'Espagne, traverse les Pyrenées & toute la partie de la France, qui est entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête si peu, que toutes ses observations se sentent de la

Retour de
Careri à Na-
ples.

GEMELLI
[CARERI.
1698.

rapidité de sa course. Gênes le retient plus long-temps , pour y attendre , de Cadix , les Manuscrits & son bagage. Il achève son voyage par terre jusqu'à Naples , sa chere Patrie , où il arrive heureusement le 3 de Décembre 1698. L'habitude & le goût des descriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie qui se sont trouvées sur son passage , il finit son Journal par celle même de Naples (32).

§ V.

Conseils importans pour les Voyageurs.

Pour se distinguer du commun des Voyageurs , Careri ajoute , au récit de ses courses , divers conseils , qu'il donne pour le fruit de son expérience , & qu'il croit nécessaires à l'instruction de ceux qui entreprendront de marcher sur ses traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages ; ensuite il établit six ou sept règles , qu'il confirme ou qu'il éclaircit par son exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de constance , contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui est pas

moins nécessaire que le courage. Sa première attention doit tomber sur le choix de sa route, en consultant ceux qui ont parcouru le Monde avant lui. Si j'avois eu cette précaution, observe Careri, avec une honnête franchise, qui lui fait reconnoître ses fautes, je n'aurois peut-être pas pris ma route vers l'Orient; & prenant au contraire la route opposée, j'aurois fait mon tour du Monde avec plus de commodité, plus de sûreté & moins de lenteur.

II. On doit être bien pourvû d'argent, parce que les dépenses vont quelquefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y est attendu. Un Voyageur, qui n'a pas au-delà du nécessaire, ne peut faire un grand nombre d'observations, qui l'obligent souvent de s'arrêter, ou de prendre par des chemins détournés qui allongent sa route; sans compter qu'il est quelquefois utile de faire de petits présens, pour s'attirer du respect, & pour se faire ouvrir des lieux dont l'accès n'est pas libre à tout le monde. C'est avoir de l'argent que d'en porter la valeur en marchandises.

III. Un Voyageur doit avoir quelque teinture de Médecine, & surtout de Chirurgie, autant pour sa propre utilité que pour celle d'autrui. Rien

GEMELLI
CARERI.
1698.

n'apporte plus d'avantages, que de sçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir aussi quelque connoissance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumieres. Careri confesse qu'il est fort peu content de lui-même, sur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoissance des Animaux, qu'il croit bien plus facile, & qu'on soit capable de faire l'épreuve des minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit sçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'usage de l'Astrolabe & celui de la Boussole, pour mesurer la hauteur Pôleire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lû toutes les Relations & les Histoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & se trouver bien fourni des meilleures Cartes, sur-tout de celles qui sont imprimées en soie blanche, parce qu'elles ne sont pas sujettes à se couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il est possible, une courte description de chaque Pays; soit qu'on soit capable de la faire soi-même par de fidèles Extraits, soit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heu:

V. Heureux le Voyageur qui sçait un peu de dessein ! Il a sans cesse l'occasion de s'en servir , pour tracer la figure d'une belle Statue , d'un Edifice , d'une Médaille , de quelque Plante rare & de quelque Animal singulier , ou pour lever le plan d'une Ville , d'une Forteresse , d'un Port , &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon compas de proportion , & un quart de cercle avec ses divisions. Mais , pour ne rien faire sans principes & sans méthode , il doit sçavoir un peu de Fortification , & d'Architecture , de Perspective , & surtout de Géométrie - pratique , qui lui apprendra l'art de mesurer les hauteurs inaccessibles & leurs distances. Une bonne Lunette d'approche est aussi d'une utilité continuelle ; & même un Telescope , pour observer les étoiles quand on passe la Ligne équinoxiale , & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne , à Careri , d'un honneur éternel , c'est de sçavoir faire une Carte géographique.

VI. Il est indispensable de parler plusieurs langues , particulièrement celles qui servent au Commerce , telles que la Françoisë , l'Italienne , l'Espagnole , la Portugaise & l'Esclavone , à la faveur desquelles on trouve par-

GENELLI
CARI.
1698.

tout des Interprètes. L'argent peut suppléer imparfaitement à ce défaut, parce qu'il se fait entendre des plus sourds : mais on n'en est que plus exposé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, sera réduit, s'il a quelque prudence, à se faire accompagner d'une personne qui possède celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver non-seulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à voir sans cesse un Confident de ses plaisirs & de ses peines, mais servira même à lui faire tirer plus d'instruction de la dépense & des travaux du Voyage.

Careri, supposant à son Disciple toutes les qualités naturelles & acquises qu'on vient d'expliquer, lui apprend ensuite le moyen de les mettre en usage. Il se trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'observer ce qui mérite leur attention ; & d'autres, qui mesurant les objets par la courte étendue de leurs lumières, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement,

le Naturaliste aux Plantes & aux Animaux, le Géographe aux distances & aux situations, l'Historien aux événemens passés, l'Antiquaire aux monumens des siècles les plus éloignés, le Marchand à tout ce qui concerne le Commerce, & chaque Artiste à l'objet de sa profession. Ce n'est pas le but d'un véritable Voyageur, qui doit travailler pour la postérité autant que pour soi-même, & rendre ses Ecrits utiles à tout le monde. Il doit être exercé à faire une Relation, non-seulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, sans distinction, tous les objets de la curiosité & du sçavoir. Le genre de vie, auquel il s'est attaché, l'oblige d'observer sans relâche, la nature du Pays où il arrive, & de celui par lequel il passe; c'est-à-dire, le climat, la hauteur du Pôle, la température de l'air, les Montagnes, les Vallées, les Rivières & les Ponts, la fécondité du terroir, les distances des lieux, les Mines & les Carrières, les Bois, les Plantes médicinales, les arbres propres à la construction des Vaisseaux, la qualité des fruits, les Animaux, la situation de la Mer, les Ports, les Caps, les écueils & les marées. A l'égard des lieux habités, il doit faire tomber son

Objet d'un véritable Voyageur.

C E M E L L I : attention & ses remarques sur les murs,
C A R E R I : les Fortifications & les édifices ; sur les
 1698. magasins , l'artillerie & la garnison ,
 du moins lorsqu'il le peut sans dan-
 ger ; sur les coûturnes & les mœurs
 des Habitans ; sur leur caractère , leur
 tempéramment , la longueur ordinaire
 de leur vie , leurs maladies les plus fré-
 quentes , leurs remedes & leurs alimens
 communs ; sur leur richesses & leur
 pauvreté , leur maniere de se vêtir , de
 se meubler , de converser , d'élever les
 enfans ; sur leurs sciences , leurs arts ,
 & leurs méthodes ; sur leurs poids ,
 leurs mesures , leurs monnoyes & leur
 commerce. C'est un soin utile , que ce-
 lui de conserver des monnoyes de cha-
 que espece , pour se mettre en état de
 comparer l'alliage & la qualité de l'une
 avec l'autre. On doit s'appliquer par-
 ticulièrement à connoître le Gouverne-
 ment de chaque Pays , les forces de
 l'Etat , l'administration de la Justice ,
 & remarquer s'il y a quelque Loi qui
 soit contraire au droit commun , quel-
 que usage ou quelque établissement
 étrange. On n'oubliera point la fonda-
 tion des Villes principales , quoiqu'or-
 dinairement fabuleuse ; ni les événe-
 mens anciens & modernes , qui peuvent
 donner du lustre à leur Histoire. Enfin,

dans les Pays Chrétiens , comme dans les Mahométans & les Idolâtres , il faut rechercher soigneusement l'origine de la Religion , & les changemens qu'elle a soufferts , observer les différentes Sectes , tenir compte des Temples , des Séminaires , des Ecoles , des Chapitres , des Rites , des Cérémonies , de l'antiquité des Evêchés , des Saints Protectors , des Reliques les plus considérables , du nombre & de la richesse des Ecclésiastiques , & même des plus fameux Tableaux.

Comme il est impossible qu'un Voyageur fasse toutes ces observations par ses propres yeux , il cherchera les moyens de se lier avec les gens de Lettres , s'il s'en trouve dans le Pays , ou avec quelques Vieillards intelligens. Il examinera les points , sur lesquels ils ne paroîtront pas s'accorder ; précaution toujours nécessaire pour éviter l'erreur , sur-tout , lorsque n'entendant point la langue , on est réduit au ministère des Interprètes. Il écrira , chaque jour au soir , ses remarques ; parce que dans une si grande variété de soins & d'objets , la mémoire peut manquer. Ceux , qui ne veulent rien donner au hasard , font deux copies de leur Journal , dont ils confient l'une à quelque ami d'une

GENÈVE
CARRÉ.
1698.

Moyens
qu'il doit em-
ployer.

—
GEMELLI
CARERI.
1698.

droiture éprouvée. Careri , menacé , dans plusieurs occasions , de voir périr tous les Manuscrits dont sa Relation est composée , regretta quelquefois très amèrement de n'avoir pas suivi ce conseil. Il le donne avec cet aven , pour en faire sentir mieux l'importance (33).

(33) Careri , Tome VI. pages 505. & suivantes.



V O Y A G E

DE

LA BARBINAISLE GENTIL;

AUTOUR DU MONDE.

CE Voyage (34) ne feroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de supprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le seul que la Nation Françoisé ait fait autour du Monde, ou le seul du moins, qui ait jamais été publié. Son Auteur ne se fait connoître, d'ailleurs, que par son titre, & par une Epître dédiée à M. le Comte de Morville.

Il partit de la Baye de Cherbourg le 8 d'Août 1714 (35). C'est le seul de tous les Voyageurs, qui fasse profes-

INTRODUCTION.

Départ de
Cherbourg.

(34) Edition d'Amsterdam, 1718, chez Pierre Mortier, 2 vol. in 12, avec des Plantes & des Plats. Il est assez bien écrit, en lettres qui portent la date du mois & des heures. Il n'échapperoit à l'Auteur qui pût le faire

mal juger de son esprit & de sa bonne foi.

(35) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occasion & le dessein de son Voyage, on juge, sur la suite, qu'il s'étoit embarqué sur un Amoureux.

LA BARBY-
NAIS LE GEN-
TIL.

1714.

sion de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. » Il vous importe peu ,
» écrit-il à son Correspondant , de sça-
» voir quel vent souffloit. Je vous di-
» rai , seulement , qu'il étoit très fa-
» vorable pour le Voyage des Isles
» Canaries. Cette déclaration ne doit
pas faire espérer beaucoup de remarques
maritimes ; & la Barbinais se borne
effectivement à la description des lieux
& des mœurs.

Ce même vent , qu'il ne veut pas
nommer , ayant peu duré , le Vaisseau
fut obligé de relâcher à l'Isle de Sarc ,
qui n'est éloignée de celle de Guerne-
sey que d'environ trois lieues : mais
le temps redevint si beau qu'ayant fait
voile le 4 , il se trouva , le 15 , près
de la petite Isle Gratiola. Les Isles Ca-
naries , où il arriva le 17 , n'offrirent
rien de plus curieux à la Barbinais ,
qu'une Dame Espagnole , qu'il vit dans
un Couvent de l'Oratoria , & que la
singularité de son Avanture lui fit
trouver digne d'admiration & de piété.
Elle étoit Niece du Marquis d'Asial-
cazar , & Veuve du Comte de la Go-
mere. » On n'a jamais vû de beauté
» plus parfaite : mais , avec les plus
» beaux yeux du Monde , elle étoit
» aveugle ; & cette disgrâce venoit de

Avanture sin-
guliere de la
Comtesse de
la Comere.

» l'impuissance de son Mari, dont les
 » forces ne répondoient pas à ses desirs.
 » Il avoit eu une autre Femme, à qui
 » l'on assuroit que cette foiblesse avoit
 » causé la mort. La seconde, craignant
 » le même sort, sur-tout après avoir
 » déjà perdu la vûe, s'étoit retirée
 » dans ce Monastere ; & le Comte,
 » dont elle étoit aimée avec une ex-
 » trême tendresse, étoit mort du cha-
 » grin de leur séparation (36).

LA BARBINAIS
 LE GÉNÉRAL
 1714.

En passant la Ligne le 28 de Sep-
 tembre, la Barbinais se vit initié, dit-
 il, avec les formalités ordinaires, aux
 mysteres de la Navigation : mais il
 nous apprend qu'après avoir été arrosé
 d'eau, on le fit jurer qu'il ne couche-
 roit jamais avec la Femme d'un Pilote ;
 circonstance, qu'aucun Voyageur n'a
 rapportée dans les Baptêmes de Mer.
 La premiere terre qu'il vit sur la Côte
 du Brésil fut l'Isle Grande, où le Vais-
 seau mouilla, le 12 de Décembre,
 dans un Havre sans nom, après avoir
 failli d'échouer sur un banc de sable,
 qui est entre l'Isle & la Terre-ferme. Il
 fait la description de cette Isle. Elle est
 située sous le Tropique du Capricorne,
 à deux lieues du Continent de l'Amé-
 rique, & son circuit est de quatorze

Circonstance
 du Baptême
 de Mer.

(36) La Barbinais, Tome I page 6.

LA BARBI-
NAISLE GEN
TIL.

1714.

Description
de l'Isle Gran-
de ou Saint
Georges.

lieues. On la nomme aussi l'Isle de Saint-Géorges. Il y regne un Printems éternel. Son terrain est élevé, & couvert d'arbres inconnus en Europe, qui forment, en plusieurs endroits, des Bosquets fort agréables. La Barbinais monta seul au sommet d'une Montagne, dont le pied s'avance jusqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaisseur du Bois, il parvint au sommet : mais s'étant égaré au retour, il descendit sans tenir de route certaine ; & pendant plus de cinq heures, il continua de marcher au hasard. Enfin, il se retrouva sur le rivage ; mais fort loin du Vaisseau & de ses Compagnons. Le fruit de sa curiosité fut d'avoir observé des arbres d'une grosseur extraordinaire ; d'avoir vu quantité d'Orangers & de Citroniers, qui croissent sans culture ; des Singes de la grosseur d'un Veau, qui font retentir les Vallées d'un bruit étrange ; des Caymans, & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'Animal le plus incommode, & le plus commun dans cette Isle, est un petit ver, qui s'insinue sous les ongles du pied & de la main. Il y cause une démangeaison douloureuse. La chair devient blanche ; il s'y forme une tumeur.

& le seul remède est d'ôter doucement le ver, avec la pointe d'une aiguille. S'il reste, dans la plaie, quelque partie de son corps, il y survient une inflammation, dont les suites peuvent être funestes.

LA BARBE.
NAISLE GEN-
TIL.
1714.

La pêche est abondante autour de cette Ile, & le Poisson excellent; mais l'épaisseur des Bois ôte le pouvoir de chasser. Cependant le Vaisseau François manquoit de vivres; & l'expédition de M. du Guay-Trouin, à Rio de Janeiro, étoit encore si recente, que la prudence ne permettoit pas de s'y présenter. On fut réduit à chercher quelques provisions, dans les Habitations de la Terre ferme. La Barbinais, ayant été détaché, pour cette expédition, fut surpris que dans une Cabane, où il ne fit pas difficulté d'entrer, plusieurs Femmes prirent aussi tôt la fuite, en poussant de grands cris. » Je les » suivis, dit-il, pour les rassurer : » mais leur crainte en devint plus pressante, parce que j'étois accompagné de quelques jeunes gens, dont la vivacité n'annonçoit pas des intentions aussi réglées que les miennes. » Les cris, qui ne diminuoient point, » réveillèrent un homme, dont l'aspect grave & composé nous fit juger

Avanture de
la Barbinais
avec quelques
Portugais.

LA BARBIE-
NAISSE GEN-
TIL.

1714.

» qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à
» cette scène. Il nous dit , d'un ton
» brusque , que nous n'étions point
» en France , où les femmes & les
» hommes ont une liberté sans bor-
» nes ; & que les Portugais n'en ac-
» cordoient pas tant à leurs femmes.
» Cependant , nos politesses l'ayant ras-
» suré , il nous apprit , assez civile-
» ment qu'il y avoit , à peu de distan-
» ce , une petite Ville , nommée *Villa*
» *Grande* , où nous pouvions trouver
» des vivres. Nous nous y rendîmes
» aussi-tôt. Mais la pauvreté n'y re-
» gnoit pas moins qu'à la Campa-
» gne (37).

Générosité
d'un Chirur-
gen François.

Dans le même temps , un François ,
nommé la Borde , qui demouroit à Pa-
raty , où l'exercice de la Chirurgie lui
avoit fait gagner du bien , apprit de
quelques Habitans de *Villa Grande* ,
qu'un Vaisseau de sa Nation avoit pei-
ne à trouver des provisions sur la Côte.
il se hâta d'y envoyer une Pyrogue ,
chargée de pois & de poisson salé ,
avec une somme d'argent , & des ex-
cuses de n'avoir osé venir lui-même ;
parce que depuis la prise de Rio de
Janeïro , les Portugais ayant rompu tout
commerce avec les François , dans leurs

Colonies , il craignoit qu'ils ne prissent ce prétexte pour lui ravir tout ce qu'il possédoit. Sa générosité causa des transports de joie dans tout l'Equipage , qui commençoit à souffrir beaucoup de la faim. La Barbinais croit lui devoir ce témoignage public de reconnoissance ; & si les bénédictions des gens de Mer ont quelque vertu , (ce qu'il ne croit guères dit-il ,) le Ciel n'a pas laissé cet honnête Chirurgien sans récompense (38). Paraty est une petite Ville , où descend une grande partie de l'or , qui vient des Mines , & qu'on transporte ensuite à Rio Janeiro. Elle n'est éloignée de l'Isle Grande que d'environ dix lieues.

LA BARBINAIS LE GAN-
TIL.

1714.

Villa Grande avoit été depuis peu le théâtre d'une scène fort tragique , dont la Barbinais juge le récit important pour la connoissance du cœur humain , qui est malheureusement capable de ces odieux excès. Le Colonel & le Sergent Major de cette Ville , se haïssoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée jusqu'à leurs Esclaves , & les mettoient tous les jours aux mains. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus , il se mit à leur tête ; & leur ayant fait investir la

Exemple
d'une cruelle
vengeance.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1714.

Maison du Sergento, il leur ordonna, dans sa fureur, de tirer plusieurs coups de fusil aux fenêtres. La femme & la fille de son Ennemi furent tuées à la première décharge. Ce triste spectacle toucha si vivement le Sergento, que ne consultant plus que son désespoir, sans considérer l'inégalité des forces, il fondit, sur le Colonel, avec quelques Esclaves qu'il avoit autour de lui ; mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confesseur. Le Colonel lui déclara qu'il réclamait en vain l'assistance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher ; & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la Confession de son Ennemi, il lâcha, sur lui, son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite, plongeant son épée dans le corps du Sergento ; va, lui dit-il, rougis de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis (39).

Le Vaisseau François ayant remis à la voile, le 29 de Décembre, une

conspiration , formée à bord , qui faillit de causer la ruine du Vaisseau , donne occasion à la Barbinais de laisser comme échapper le secret de son Voyage.

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1714.

” On sçait , dit-il , que suivant les ordres du Roi & les conventions entre la France & l’Espagne , ceux qui vouloient armer , pour le Pérou , étoient obligés de tenir leur entreprise secrète. Notre Armateur avoit pris une Commission Angloise , sous le nom d’un Anglois , qui ne devoit avoir que le titre de Capitaine , sans en exercer les fonctions. Cette précaution nous avoit engagés aussi à prendre des Matelots Anglois , dont le nombre étoit presque égal à celui des François. Il se passoit peu de jours , sans quelque dispute entre les deux Nations ; & les Officiers marquoient peut-être trop de faveur pour leur Patrie. Les Anglois prirent la résolution d’en tirer vengeance , & de tuer tous les François , à l’exception de tous ceux qu’ils jugerent les plus propres à les seconder dans leurs entreprises. Ils devoient jeter ensuite une partie des marchandises qui donnoient trop de pèsantent au Vaisseau , & forcer le Capitaine Anglois de leur servir de Chef , dans le mé-

Conspiration sur le Vaisseau.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL

1714.

Punition des
Conjurés.

» tier de Corsaire , qu'ils se propo-
» soient d'embrasser. Un jeune hom-
» me de Guernesey révéla ce complot
» au Capitaine ; & malgré les préven-
» tions nationales , il eut assez de pro-
» bité pour en donner avis aux Fran-
» çois. Les Officiers s'assemblerent.
» Après une sérieuse délibération , le
» Contre-maître & le Capitaine d'ar-
» mes reçurent ordre de tenir des ar-
» mes prêtes , & de prendre toutes
» sortes de précautions contre une ré-
» volte. On fit assembler l'Equipage.
» On se saisit des Mutins , qui , ne se
» défiant de rien , furent arrêtés sans
» résistance. Leur crime sembloit mé-
» riter la mort : mais on se contenta
» de les faire lier sur des canons , &
» de leur faire donner , à chacun cent
» coups de corde. Les plus emportés
» furent mis au fers. Rien n'est plus
» dangereux , conclut l'Auteur , que de
» rassembler , pour les Voyages de long-
» cours , des Equipages composés de dif-
» férentes Nations. C'est nourrir une
» guerre intestine , d'autant plus dange-
» reuse qu'elle ne peut être arrêtée que
» par des remèdes violens (40).

1715.

On eut toujours les vents contrai-
res , jusqu'au Cap le plus méridional

de l'Amérique. Il ne faut point attendre , de la Barbinais , de nouveaux éclaircissemens sur les Détroits (41).

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1715.

Une tempête jetta son Vaisseau , jusqu'au soixantième degré trente minutes du Sud. Toutes les autres remarques sentent peu l'homme de Mer. Il écrivit ensuite à son ami : » Vous aviez
» alors l'Hyver , vous autres Européens ;
» & nous étions dans la belle saison ,
» c'est-à-dire , au milieu de l'Eté : cependant je n'ai jamais ressenti de
» froid plus cuisant. Le 17 de Janvier ,
» nous observâmes qu'il n'y avoit que
» trois heures de nuit ; ce qui nous
» consolait beaucoup , car la tempête
» effraye moins , pendant le jour , que
» dans les ténèbres. Ajoûtez , aux incommodités d'un climat si froid ,
» celle d'avoir une grande partie de nos
» Pilotes & de nos Matelots attaqués
» du scorbut.

La Barbinais, mauvais homme de Mer.

Après une navigation de six mois , ils découvrirent les Montagnes , que leur figure a fait nommer Mammelles du Biobio , & bientôt après , l'Isle de

Son arrivée à la Conception du Chili.

(41) Rien n'est moins exact. Il nomme le Détroit de la Maire , *Détroit de Maire*. Il prétend que c'est un Capitaine nommé Hoon , qui a donné son

nom au Cap qui le porte ; quoique personne n'ignore qu'il lui vient de la Ville de Hoon , d'où étoit le Maire.

LA BARBI-
NAISLE GEN-
TIL.

1715.

Sainte Marie , dont le terrain est fort bas. Cette Isle n'est qu'à dix lieues de la Baye de la Conception. En entrant dans cette Baye , ils y apperçurent quantité de Vaisseaux à l'ancre devant la Ville ; mais ils prirent le parti d'aller mouiller dans un enfoncement , nommé Talcaguena , d'où la Barbinais & quelques autres furent députés pour saluer le Gouverneur.

On ne s'arrête avec eux , dans ce Port du Chily , que pour continuer de recueillir ce qui leur est personnel , ou ce qui n'appartient du moins qu'à leur entreprise. La Barbinais ne dissimule rien à son ami. Nous sommes ici peu tranquilles , lui écrit-il , après avoir passé quelques mois à la Conception. Je n'ai vû , jusqu'à présent , que des contre-temps fâcheux , & des embarras , qui naissent les uns des autres. Assurément si la Cour de France sçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces Mers malgré ses ordres , loin de les punir , elle auroit compassion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le Royaume des superfluités de ses Manufactures , qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent , & sur lesquelles ils font une perte considérable.

Nous ne nous attendions pas à trouver, dans la Baye de la Conception, une compagnie si nombreuse de gens de notre Nation, & bien moins à recevoir les tristes nouvelles qu'ils nous apprirent à notre arrivée. Leur premier compliment fut de nous féliciter, avec une amère ironie, d'être venus augmenter le nombre des Malheureux. Les plus honnêtes ne disoient rien de plus. Mais quelques-uns nous chargeoient de malédictions, & d'autres nous ennuyoient par le récit du misérable état de leurs affaires. En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement quarante Vaisseaux François dans ces Mers. J'aime ma Nation, continue la Barbinais, & je suis peu porté à relever ses défauts : cependant l'expérience me force d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent duppe de son ambition, & qui soit moins propre à commercer dans les Indes. C'est le jugement que les autres Peuples en portent aussi. En effet, n'est-ce pas perdre volontairement son bien, que d'envoyer, au Pérou, quarante Vaisseaux, lorsque six peuvent suffire ! Il est vrai que les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre. Ceux qui ont fait de gros achats,

LA BARBINAIS
NAISSEMENT
TIL.

1715.

Grand nombre de François qu'il y trouve.

Observations
sur leur Commerce dans la
Mer du Sud.

LA BARRÉ-
NAIS LE GEN
TIL.

1715.

depuis deux ou trois ans , & qui , se flattant qu'il ne viendrait plus de Vaisseaux , ont négligé la vente de leurs marchandises , se voient ruinés par l'arrivée d'une Flotte si nombreuse. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs est d'autant plus blâmable , qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires , dont les Vaisseaux revenus du Sud les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjectures. Le rabais des espèces leur a fait chercher des dédommagemens ; & comme les armemens ont été secrets depuis le dernier Traité , chacun s'est cru le seul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raisonnement à Nantes , à Bayonne , à Marseille , & sur tout à Saint Malo ; avec cette différence , que les Armateurs de Saint Malo , plus prudents que tous les autres , ont intéressé , dans leurs entreprises , des Négocians de Paris , de Lyon , & de divers autres lieux , gens peu éclairés dans ce commerce , & qui se laissant éblouir par la fortune des Malouins , se sont imaginés , mal à propos , que la Corne d'abondance devoit être toujours pleine au Pérou. Telle est la source du mal. Mais il est à craindre aujourd'hui que

la Cour d'Espagne, fatiguée d'un commerce qui ruine le sien, & sollicitée par les Anglois, dont on connoît la jalousie, ne fasse enfin passer une Escadre dans ces Mers, avec des ordres qui ne seront peut-être exécutés que trop fidèlement (42).

Ces sages réflexions, qui peuvent servir à l'éclaircissement des affaires de France, dans quelques années fort célèbres, feront prendre une meilleure opinion des lumières de la Barbinais sur le Commerce, que celle qu'on a dû se former jusqu'ici de ses talens pour la Marine & la Navigation. Elles expliquent aussi le dégoût qu'il conçut pour son entreprise, & la résolution qu'il forma tout d'un coup d'abandonner le Vaisseau de Cherbourg, pour s'embarquer sur un Navire de Bayonne, qui se disposoit à faire le Voyage de la Chine. Son inclination, dit-il, se refroidissant pour le Commerce, il en sentit naître une fort vive pour les Voyages; & pour son coup d'essai, il résolut de faire le tour du Monde (43). Mais, avant son départ il eut l'occasion d'exercer son courage, lui & tous les François qui se trouvoient alors dans la Baye.

LA BARBIN-
NAIS LE GEN-
TIL.
1715.

La Barbin-
nais se dégoû-
te du Com-
merce.

Son projet
de Voyage.

(42) Pages 39 & précédentes. (43) Ibidem.

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.

1715.

Comment les
Français se
font respecter
d'un Gouver-
neur Espa-
gnol.

Ceux que l'espérance de n'y plus voir arriver de Vaisseaux, qui vinssent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir dans l'enfoncement de Talcagne-na, des cabanes propres & commodes. Leurs Jardins leur fournissoient toutes sortes de légumes. La chasse, la pêche & l'agriculture faisoient leur unique occupation ; & ce lieu, jusqu'alors inculte & désert, avoit pris une forme agréable par leurs soins. Ils y avoient même construit une Chapelle qui servoit de Paroisse à leur petite Colonie ; sans s'être beaucoup souciés, à la vérité, d'en demander la permission à l'Evêque Espagnol. Lorsque le Vaisseau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin, Mestre de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Président de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Française, une haine qu'il ne cherchoit pas même à dissimuler. Les Français en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques ; & loin de s'en ressentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit

que plus fier & plus injuste. Ils jugerent enfin qu'il étoit nécessaire pour leur

LA BARRI-
NAIS LE GEN-
TIL.
1715.

sûreté, autant que pour l'honneur de leur Nation, de faire éclater un peu de vigueur; & l'occasion s'en présenta

bientôt. Du Morier des Vaux, le plus ancien de leurs Capitaines, également

Mort & finé-
raillé d'un Ca-
pitaine François.

ennemi des Espagnols & des François, mourut d'une maladie de langueur, at-

tribuée au chagrin d'avoir vu ses espérances détruites par le nombre ex-

cellent des Vaisseaux qui arrivoient dans le Port. On voulut rendre de justes

honneurs à sa mémoire. Les Capitaines assemblés convinrent que le corps

seroit porté, de Talcaguena à la Conception, dans une Chaloupe tendue de

noir; que toutes les autres Chaloupes de la Flotte le suivroient, avec un

détachement de trente Matelots, qui devoient précéder le Convoi, pour faire

une décharge de mousqueterie en divers endroits marqués; & que par intervalle

tous les Vaisseaux le salueroient de leur canon. Cependant, pour garder quel-

que bienséance avec le Gouverneur, on députa vers lui deux Capitaines,

qui lui demanderent la permission d'écouter l'ordre du Conseil. A peine

daigna-t-il les écouter. Il leur défendit de faire descendre à terre aucune per-

LA BARBI-
NAISLE GÉN-
TIL.

1715.

Le Gouver-
neur Espa-
gnol est for-
cé de s'adou-
cir.

bonne armée, avec menace de charger ceux qui oseroient l'entreprendre. Les François s'affligèrent peu d'un refus, qui sembloit autoriser tous leurs ressentimens. Ils n'en executerent pas moins leur projet; mais ils eurent la précaution d'armer soigneusement les Charoupes. Lorsqu'elles approcherent du rivage, le Gouverneur fut averti que malgré ses défenses, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, & qu'il étoit temps de s'opposer à la descente. Il pâlit, il trembla, de colere, ou de crainte, & ses premiers mouvemens parurent impétueux; mais les seconds furent plus modérés. Les François étoient déjà sur le sable, lorsqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y descendre. Tout le reste se fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité; & cette leçon apprit, aux Officiers Espagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (44).

Révolte des
Indiens pen-
dant le séjour
de la Barbi-
naïs à la Con-
ception.

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais passa au Port de la Conception, il fut convaincu par ses propres yeux, que les François n'étoient pas les seuls à qui le gouvernement de Dom Firmin Ustatis parut insupportable. Les Indiens de la Plaine, impi-

(44) Pages 38 & précédentes.

toyablement

royablement opprimés, prirent ce temps pour se soulever, & firent craindre aux Espagnols de se voir égorger ou brûler dans leurs murs. On a déjà rapporté quelques exemples de ces révoltes; mais ils deviennent précieux pour l'Histoire, lorsqu'ils portent sur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéressant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible servitude, résolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangère, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'assemblerent, & firent courir une flèche, qui est l'instrument dont ils se servoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyèrent aussi aux Indiens, qu'on nomme *Indios Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de différentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur assemblée. Cette conspiration fut si secrète, qu'elle ne put être étouffée dans sa naissance. Un Hermite Indien, qui faisoit sa résidence à peu de distance de la Conception, avoit fait, sous divers prétextes, un amas considérable de fer, pour armer leurs lan-

LA BARBE
NAIS LE GEN-
TIL.
1715.

ces. Son commerce ayant été décou-
vert, il fut arraché de sa retraite &
jetté dans un Cachot, où la force des
tourmens lui fit trahir son secret. Mais
il étoit trop tard pour en arrêter les sui-
tes. Le Gouverneur trouva seulement,
dans cette déposition forcée, un nou-
veau sujet de persécuter les Indiens qui
étoient demeurés fidèles. Il ordonna,
aux Espagnols, de charger leurs Vaf-
saux de chaînes, innocens ou crimi-
nels, & de les traiter avec la dernière
rigueur. La plupart de ces Malheureux
furent livrés à la Justice, sans excep-
ter ceux dont leurs Maîtres avoient
éprouvé l'attachement par de longs
services; & toutes les Prisons en ayant
bientôt été remplies, on fit tomber la
punition sur les innocens, pour cau-
ser de l'épouvante aux coupables. Mais
cette conduite ne fit qu'irriter les Re-
belles. Ils auroient exercé leur pre-
mière fureur sur la Conception, dont
ils n'étoient éloignés que d'environ
dix lieues, si la crainte des Vaisseaux
François ne les eût retenus. Plusieurs
Capitaines firent alors une démarche,
dont ils eurent bientôt du regret. Ils
allèrent offrir leur secours au Gouver-
neur, en ajoutant qu'ils se croyoient
obligés, par la bonne intelligence qui

Avec quelle
rigueur ils
sont traités.

Sur orgueil
du Gouver-
neur.

regnoit depuis long-temps entre les deux Couronnes, de conserver à l'Espagne la possession du Pays. Ce fier Espagnol rejetta leurs offres, & leur répondit, avec sa hauteur ordinaire, que sa Nation avoit assez de courage & de force pour défendre & garder ses Conquêtes (45).

Cependant le désordre croissant de jour en jour, cette affectation d'intrépidité ne l'empêcha point de faire partir secrètement ses meilleurs effets. Comme sa conduite le rendoit odieux aux Espagnols mêmes, ils firent éclater leurs murmures; & ses précautions faisant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril pressant, le Peuple s'assembla, pour délibérer sur la défense de la Ville. Mais il arriva, comme dans toutes les émotions populaires, que cette assemblée tumultueuse se sépara sans avoir pris aucune résolution. Les plus sages, convaincus de l'extrémité du danger, prirent le parti d'implorer le secours des François, & de se ménager une retraite sur les Vaisseaux du Port. Le Gouverneur, qui ne pût ignorer long-temps cette alarme, voulut donner des marques de vigueur, pour rétablir sa ré-

LA BARBIE-
MAIS LE GEN-
V. 1
1715.

Il condamne
p. plusieurs In-
nocens au sup-
plice.

Circonstan-
ces touchan-
tes de leur
mort.

putation. Il condamna au supplice, plusieurs Indiens innocens, que la fausse terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magistrats refuserent de confirmer une Sentence, dont ils connoissoient l'injustice. Ces Malheureux furent tirés de leur Cachot, & portés au lieu de l'exécution sur des claies, par des Religieux, qui les exhorterent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. » Ils » étoient innocens, dit-il, de l'aveu » même de leurs Juges. A l'horreur » d'une mort qu'ils n'avoient pas mé- » ritée, se joignoit la triste circonstan- » ce de se voir ôter la vie, dans leur » propre Pays, par des Usurpateurs, » qui avoient commencé par leur ravir » leurs biens & leur liberté. Ils em- » portoient seulement la consolation » de ne pas mourir dans l'Idolâtrie. » Un jeune homme de leur nombre, » demanda un Crucifix, lorsqu'il se » vit attaché au poteau; & prenant le » Ciel à témoin de son innocence, il » attendrit ses Bourreaux mêmes, par » un discours fort touchant. Les corps » de ces misérables victimes furent cou- » pés en quartiers, pour être exposés » sur les grands chemins (46). Mais ce

(46) Pages 46 & précédentes.

” spectacle ayant poussé la fureur des
 ” Rebelles au comble, ils ne tarderent
 ” point à signaler leur vengeance par
 ” le massacre d'un grand nombre d'Es-
 ” pagnols, auxquels ils ne voulurent
 ” accorder aucun quartier (47). Telle
 étoit l'état de cette querelle, lorsque
 la Barbinais partit de la Conception.

Il relâcha dans quelques Ports du
 Pérou, dont il donne le Plan & la
 Description : mais, remettant à d'au-
 tres articles tout ce qui ne lui est pas
 personnel, on ne veut le suivre, au
 Port d'Arica, qu'un tremblement de
 terre lui fit bientôt abandonner, que
 pour observer, avec lui, que le mau-
 vais air de cette Place ayant toujours
 été funeste aux François, elle en a tiré
 le nom de leur Tombeau (48). Cepen-
 dant, il est persuadé qu'ils doivent en
 accuser moins les maladies, qui ré-
 gnent dans la Ville, que la qualité du
 vin, qui est violent & fumeux, &
 dont ils usent avec excès. De-là s'étant
 rendu au petit Port d'Ylo, à quarante
 lieues d'Arica, son premier soin fut
 de visiter une Vallée voisine, où les
 François avoient eu la liberté de faire
 bâtir plusieurs Magasins, dont le der-

Arica,
 Tombeau des
 François.

(47) Pages 47 & précédentes.

(48) Page 60.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
III.

1715.

Villes affec-
tionnées à
Philippe V.

nier tremblement de terre avoit ren-
versé la plus grande partie. Il y apprit
qu'à quarante lieues d'Ylo, du côté des
Montagnes, on trouve deux Villes,
nommées Mochegoa & Villa Hermosa
d'Arequipa, dont la seconde s'est signa-
lée au commencement du règne de
Philippe V. Les Femmes vendirent leurs
joyaux, & les Hommes envoyerent de
très grosses sommes à ce Prince, pour
l'aider à soutenir la guerre contre l'Ar-
chiduc. Ces deux Villes ne sont pas
moins fameuses par leurs vins, qui
passent pour les meilleurs & les plus
délicats du Royaume.

Voyage de
la Barbinais
dans l'inté-
rieur des Ter-
res.

Après avoir passé quelques jours dans
Ylo, la Barbinais profita du retarde-
ment de son Vaisseau, pour entrepren-
dre un petit Voyage, par terre, dans
l'espérance d'y trouver l'occasion de se
défaire avantageusement de quelques
marchandises. Mais on lui conseilla de
s'avancer d'abord jusqu'à Pisco, petite
Ville, qui n'est éloignée, de Lima,
que de cinquante lieues. Ce seroit ap-
pauvrir trop son Journal, que de sup-
primer ici ses observations; d'autant
plus qu'elles ne sont pas d'une nature
qui puisse les faire rappeler, avec la
même étendue, dans l'article général
du Pérou. Pisco, dit-il, fut abîmé,

en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit située sur le rivage, & la Mer se retira presque à deux lieues de ses bornes ordinaires. Les Habitans, surpris d'un événement dont ils ne connoissoient pas d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la hardiesse de retourner sur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuosité qu'elle les engloutit, sans que la vitesse de leurs chevaux pût les dérober à la mort. Pisco fut submergée, & l'eau se répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où les Vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre, est le même lieu où la Ville étoit autrefois assise. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément de sa situation en a fait le séjour de toute la Noblesse voisine. Le Commerce étoit assez florissant à Pisco, lorsque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandises avec autant d'avantage, & même avec plus de sûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de décharger leur cargaison aux Officiers de la Douane, & de leur payer un droit de treize pour cent, qui tournoit au profit du Viceroy & de ses Officiers.

LA BARREREA
NAIS LE GEN-
TIL.

1715.

Pisco abîmé
par un trem-
blement de
terre.

LA BARBI-
PAISLE GEN-
TIL.

1715.

D'ailleurs, ils couroient de grands risques de la part du Viceroy, qui avoit des ordres positifs de sa Cour, de ne pas les souffrir au Pérou, & qui pouvoit, sur le moindre prétexte, confisquer tous leurs effets, faire arrêter leurs Vaisseaux, & se justifier de sa désobéissance, en faisant conduire, pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Espagne (49).

Etat de la
Province de
Chincha.

La Barbinais partit de Pisco, le 4 de Septembre, & se trouva bientôt dans la Province de Chincha, dont la Capitale n'est aujourd'hui qu'un petit Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son étendue, plus de deux mille familles. On comptoit alors plusieurs millions d'Habitans, dans une Province à présent si déserte, qu'à peine y reste-il cinq cens familles. Cet exemple, observe la Barbinais, doit faire juger combien les Espagnols en ont détruit. Aussi ne font-ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a coûté le sang d'un nombre infini de Malheureux.

Table des
Géants du Pérou
viens.

Il vit, sur la route, les vestiges de ces Géants, renommés dans l'Histoire du Pérou, qui furent frappés de la

foudre , pour un crime dont le Ciel
 s'est réservé souvent la vengeance. Les
 Espagnols ont pris long-temps , pour
 Fables , ce que les Indiens en racon-
 toient : mais ils ont cessé , dit-il , d'en
 douter , par les mêmes raisons , sans
 doute , qui paroissent l'avoir persuadé
 lui-même. « Pendant un déluge , dont
 » tout le Pays fut inondé , les Indiens
 » se retirèrent sur les plus hautes Mon-
 » tagnes , pour attendre que toutes les
 » eaux fussent écoulées. Lorsqu'ils des-
 » cendirent dans la Plaine , ils y trou-
 » verent des hommes d'une taille dé-
 » mesurée , qui leur firent une guerre
 » cruelle. Ceux , qui échapperent à
 » leur barbarie , furent obligés de cher-
 » cher un azile dans les Cavernes des
 » Montagnes qu'ils avoient quittées.
 » Après s'y être tenus cachés pendant
 » plusieurs années , ils virent paroître
 » au milieu des airs un jeune homme
 » qui foudroya les Géants ; & par la
 » défaite de ces cruels Ennemis , ils se
 » retrouvèrent Maîtres de leurs an-
 » ciennes demeures. Mes Guides ,
 » ajoute la Barbinais , me montrèrent
 » plusieurs marques de la foudre , im-
 » primées sur un Rocher , & des os
 » d'une grosseur extraordinaire , qu'ils
 » regardent comme les restes de leurs

LA BARBI-
 NAINAIS.
 TIL.
 1715.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1715.

» Géants. On n'a pû sçavoir en quel
» temps ce déluge est arrivé. C'est
» peut-être un déluge particulier, tel
» que celui de la Thessalie (50).

Tombeaux
antiques.

On trouve, dans la Province de Chinchas, plusieurs tombeaux antiques. La Barbinas en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient allez entiers, pour faire connoître la différence des deux Sexes; quatre vases d'argile, quatre tasses, deux chiens, & plusieurs pièces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne maniere d'inhumer les Morts. Le Pays est un peu moins aride que dans les Provinces voisines; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arrosent. Ce sont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant avec impétuosité du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'est jamais profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide.

Route de la
Barbinas.

La Barbinas arriva le premier jour, au soir, dans un Hameau, nommé le Tambo de Guyanacava. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs trésors. Il por-

toit, avec lui, toutes ses provisions, jusqu'à son lit. Lorsqu'il voulut souper, il fut surpris de voir que la chaleur les avoit corrompues; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de se remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui se nomme Cagneta. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut singulier. Elles ont une petite Casaque, qui se croise sur le sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête est ronde & plate, & n'a pas moins de six à sept pouces de diamètre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe: mais dans quelque nécessité qu'une Indienne de Chinchu se trouve, elle ne se défait point de ce bisarre ornement.

LA BARBINAISLE GENTIL.

1715.

Parure qui consiste en Épingles.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées avec si peu d'obstacle, que toute la Campagne étoit inondée. Mes Guides, raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinaire, sans s'exposer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une journée de plus, pour passer sur un Pont, qui étoit au sommet de la Montagne, sans quoi je se-

LA BO-
NA V. L. GEN-
TIL.

1715.

Description
d'un pont ter-
rible.

raï forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas longtemps à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en montant par des sentiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-dessous de moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. Mais, Ciel ! quel Pont ! sa vue me fit frémir, & ce souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux Pointes de Montagnes, séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens se précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux Pointes, on a planté de gros pieux, auxquels sont attachées des cordes de simple écorce d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets, couvert de planches & de sable. Tel est le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les Mules passèrent d'abord avec leur charge : mais la résistance, qu'elles firent long-temps aux Muletiers, marquoit assez leur frayeur.

Pour moi, je passai comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux pieds de plus, & sans oser jeter les yeux de l'un ni de l'autre côté (51).

LA BARRETT-
NAVIL. GEN-
TIL.
1715.

J'entrai de-là dans la Province de Pachacamac, & je passai au pied d'une autre Montagne, dont l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. Le chemin, qui est sur le bord de la Mer, a si peu de largeur, qu'à peine deux Mules peuvent y passer de front. Le sommet de la Montagne, s'avancant au-dessus, semble prêt à s'écrouler; & l'on remarque, à ses ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de grosses parties, qui tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Espagnols appellent ce Passage, El mal passo d'Ascia, du nom d'une mauvaise Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je ferois pitié si je racontois tout ce que j'eus à souffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverses sortes d'Insectes. Je traversai des Montagnes de sable si brûlantes, que je ne pouvois me tenir pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis

Chemin singulier.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1715.

Déserts af-
fieux.

Condur,
Oiseau de la
grosseur d'un
Mouton.

pas un seul arbre, si ce n'est au bord
des torrens, où la fraîcheur de l'eau
entretient un peu de verdure. Ces dé-
serts inspirent une véritable horreur.

On n'y entend le chant d'aucun Oiseau ;

& pendant toute ma marche, je n'en
vis qu'un, de la grosseur d'un Mou-
ton, qui se perche sur les Montagnes
les plus arides, où il se nourrit des
vers qui naissent dans cette vaste éten-
due de sables. Il est célèbre, dans tou-
tes les Relations du Pérou, sous le
nom de Condur ou Condor (52).

On apprend, à la Barbinais, que le
nom de Pachanamac, qu'on donne à
cette Province, est celui de la princi-
pale Divinité des Indiens, c'est-à-
dire, du Soleil, qu'ils adorent comme
le principe de tout ce qui existe ; que
sa Capitale étoit autrefois une Ville
puissante, qui contenoit, dans son en-
ceinte, plus d'un million d'ames, &
qu'elle fut long-temps le théâtre de
la guerre & de la cruauté des Espa-
gnols. Il n'eut pas besoin d'autre té-
moignage que celui de ses yeux, » lors-
» que passant au milieu des débris de
» cette grande Ville, il n'y apperçut
» que des ruines & des os entassés. Les
» rues en sont belles & spacieuses ;

Ettranges rui-
nes de la Vil-
le de Pacha-
namaé.

" mais il règne , parmi ces mafures , LA BARBI-
 " un fîlence qui remplit le cœur d'ef- NAIS LE GEN-
 " froi , & rien ne s'y préfente à la vûe , TIL.
 " qui ne foit véritablement affreux. La 1715.
 " pañion de l'or a pouffé les Efpagnols
 " jufqu'à tirer les corps de leurs tom-
 " beaux , pour y chercher les tréfors
 " qu'ils croyoient enfevelis avec eux.
 " Dans une grande Place , qui paroît
 " avoir été la plus fréquentée de cette
 " Ville , je vis , ajoute la Barbinais ,
 " plufieurs cadavres que la qualité de Cadavres
 " l'air & de la terre avoit confervés confervés.
 " fans corruption. Ils étoient épars
 " de divers côtés. On diftinguoit aifé-
 " ment tous les traits de leurs vifages ;
 " mais ils avoient la peau plus tendue
 " & plus blanche , que ne l'ont ordi-
 " nairement les Indiens (53).

Après avoir pouffé fa route jufqu'à 1716.
 Lima , dont il donne une courte def-
 cription , il en partit le 25 de Janvier
 1716 , pour retourner à Pifco par le
 même chemin , & par conféquent avec
 les mêmes dangers & la même fatigue.
 Il arriva , dans ce Port , le 3 de Fé-
 vrier ; & quelques jours après , il fut
 témoin d'un horrible événement , qui
 ne confirma que trop ce qu'on lui avoit
 raconté du tremblement de terre qu'il

(53) *Ibidem* , & page 92.

LA BARBINAISE LE GENTIL.
 1716.

a déjà décrit. » Le 10, à huit heures
 » du soir, la Nouvelle Pisco fut ébran-
 » lée. Dans un instant, dit la Barbi-
 » nais, je vis toutes les maisons ren-
 » versées. Je voulus prendre la fuite;
 » mais la peur, qui donne quelquefois
 » des aîles, m'avoit lié les pieds. Je
 » n'arrivai qu'avec peine sur la Place
 » de la Ville, où tout le monde s'étoit
 » retiré. Un quart d'heure après, la ter-
 » re, ayant encore tremblé, s'ouvrit
 » en quelques endroits, d'où il s'éleva
 » des tourbillons de poussière, avec
 » un bruit effrayant. La plupart des
 » Habitans se retirèrent sur les Mon-
 » tagnes voisines. Cette nuit fut un
 » temps d'horreur & d'épouvante. La
 » terre s'agitoit à tous momens. Nous
 » n'étions, dans la Ville, que trois ou
 » quatre François, qui n'osions aban-
 » donner les débris de nos maisons,
 » & qui ne sentions pas moins le péril
 » qu'il y avoit à les habiter. Tout le
 » monde craignoit une nouvelle irrup-
 » tion de la Mer, telle qu'on se sou-
 » venoit se l'avoir éprouvée, il y avoit
 » vingt-huit ans. Les Espagnols & les
 » Indiens n'ayant point la hardiesse
 » d'aller reconnoître l'état du rivage,
 » nous prîmes cet emploi vers le jour.
 » Mais la lumière ne reparut, que pour

augmenter l'allarme commune. A
neuf heures du matin , le tremble-
ment ayant recommencé avec plus
de violence , on publia aussi-tôt que
la Mer venoit de se retirer. Cette
nouvelle étoit fausse ; mais la crainte
& l'exemple du passé y firent trouver
tant de vraisemblance , qu'on ne pen-
sa plus qu'à la fuite. Les cris aug-
mentoient la terreur. Je me préparois
à fuir aussi , & j'étois déjà monté à
cheval ; quand , par un trouble d'es-
prit , plutôt que par un reste de cou-
rage , je résolus de retourner au bord
de la Mer , avec deux autres Fran-
çois. J'ai souvent éprouvé qu'une
frayeur excessive produit les mêmes
effets que la témérité. Mais nous
vîmes la Mer tranquille , & le riva-
ge dans sa situation ordinaire. L'ar-
deur de guérir les Habitans de leur
crainte nous fit pousser nos Chevaux
avec beaucoup de vitesse , en faisant
de loin divers signes de nos cha-
peaux. Ceux qui attendoient notre
retour , pour se déterminer , nous en-
tendirent si mal , qu'ayant pris nos
signes mêmes pour une exhortation
à fuir , ils abandonnerent la Ville
avec des cris lamentables. Nous n'y
trouvâmes plus qu'un petit nombre

LA BARBIE
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Circonstan-
ces particulières
qu'il observe.

» de Vieillards , que la foiblesse de
» l'âge avoit retenus , & qui regar-
» doient déjà les ruines de leurs mai-
» sons comme leurs tombeaux (54).

Cependant , il paroît qu'on fut quitte pour quelques nouvelles secousses , qui acheverent de renverser Pisco , & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais , revenu à lui-même , se rappella quelques circonstances , qu'il n'entreprend point d'expliquer. 1. Une demi heure avant que la terre eût commencé à s'agiter , tous les Animaux parurent saisis de frayeur. Les Chevaux hennirent , rompirent leurs licols , & sortirent de l'Ecurie. Les Chiens aboyèrent. Les Oiseaux épouvantés , & presque étourdis , se jetterent dans les maisons. Les Rats & les Souris sortirent de leurs trous. 2. Les Vaisseaux , qui étoient à l'ancre , furent si violemment agités , qu'il sembloit que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affûts , & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire , s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien , dit-il , que le fond de la

Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication ; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre , c'est ce mouvement irrégulier d'un Vaisseau , dont tous les membres participent séparément à cette agitation , comme s'il faisoit partie de la Terre , & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devoit ressembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la Mer étoit unie, & ses flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre. Enfin, les Habitans assuroient que dans ces accidens, si la caverne terrestre, où le feu est renfermé, va du Septentrion au Midi, & si la Ville est aussi dans cette situation, toutes les Maisons ne manquent point d'être renversées ; au lieu que si ce feu souterrain prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cinq lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au - de - là, du

LA BARBINAIS
LE GEN-
TIL.
1716.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL. Midi au Nord, toutes les Villes & les
Villages furent entièrement renver-
sés (55).
1716.

Départ de
l'Arc pour
la Chine.

Guaura, char-
mant séjour.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de
Mars, avec quelque regret de s'éloi-
gner d'une Ville nommée Guaura, si-
tuée dans l'endroit le plus riant & le
plus champêtre du monde, à moins
d'une lieue du petit Port de (56) Gua-
cho, où il s'étoit rendu sur le Vais-
seau qui devoit faire voile à la Chi-
ne. » Une Rivière coule au milieu de
» de Guaura. Les maisons y sont com-
» modes & bien bâties. Les femmes
» sont belles & affables, & les hommes
» n'y connoissent point l'orgueil & la
» jalousie, deux vices ordinaires de leur
» Nation.

Embarras des
Pilotes Fran-
çois.

Il ajoute que si l'on considère le cli-
mat, la fertilité du Pays & le carac-
tere des Habitans, on peut nommer
ce petit canton les délices du (57) Pé-
rou. Mais son destin & ses engagements
l'appelloient à de nouvelles courses. Il
n'y pensoit pas sans quelque frayeur,
car on lui annonçoit qu'il seroit privé,
pendant trois mois, de la vue même
des Terres. Ses Pilotes, peu versés dans

(55) Pages 121 & 122. du Sud.

(56) A onze degrés qua-
rante minutes de latitude

(57) pages 126 & 128.

la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient pas sur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas si long-temps exposés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de passer promptement la Ligne. Les autres soutenoient au contraire que la route de l'Ouest-Nord-Ouest étant la plus courte, cette raison devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la première devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à l'autre, fit perdre beaucoup de temps par les calmes. L'ennui, seul mal au reste que les François eussent dans une si longue course, fut d'autant plus continuél, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient observer la latitude. Mais ils raisonnerent beaucoup sur les Courans, qui sont très rapides dans cette Mer, & chacun déciroit hardiment de leur cours: sur quoi la Barbinais remarque qu'ils sont d'une ressource merveilleuse pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1716.

Ils se trompent dans le choix de leur route.

Le 5 d'Avril en continuant de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, ont vit des

LA BARBE
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Hibou pris en
pleine Mer.

Raisonne-
ment sur cet
incident.

Oiseaux, de toutes les especes qui sont communes sur Mer : mais il parut bien plus surprenant de voir un Hibou, qui vint se percher sur les mâts. On le prit, on le mit en cage ; il passa quinze jours sans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'usa que pour voltiger long-temps autour du Vaisseau, jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces, par la faim ou la lassitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrête à cet incident, que pour demander d'où venoit un Hibou, à cette distance des Terres ? Car il n'est pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les Rats & d'autres Animaux s'engendrent dans la carasse d'un Vaisseau. Mais d'où venoit donc un Animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre ? L'opinion la plus commune est que les Isles, qu'on trouve marquées sur les Cartes, sont beaucoup plus à l'Est, qu'il n'a plu aux Géographes de les placer ; c'est ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vues. Un seul Capitaine du Havre de Grace, nommé du Boccage, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quatre-vingt degrés de longitude, & à qua-

tre degrés de latitude du Nord , un grand Rocher , fort élevé , & ceint de plusieurs bancs de sable , auquel il donna le nom de l'Isle de la Passion (58). Ce morceau de Terre est le seul qu'on ait encore apperçu dans cette Mer , au-delà de la Ligne , en suivant cette route. Ainsi la Barbinais s'est fait une question , qu'il est obligé de laisser sans réponse.

LA BARBINAIS
LE GENTIL.

1716.

Entre les différentes especes d'Oiseaux , qui voloient autour du bord , on en distingua de plus gros qu'un Oye , qui avoient sept pieds de longueur , d'un bout de l'aile à l'autre , le bec crochu , & garni de deux rangées de petites dents fort aigües. La maniere de les prendre fut un agréable amusement pour l'Equipage. On jetoit dans la Mer un hameçon , couvert d'un morceau de linge en forme de Poisson. L'Oiseau venoit fondre sur cette proie trompeuse , & demouroit pris , tantôt par le gosier , tantôt par les dents , malgré ses efforts pour se dégager. Cette especes de chasse fut le grand amusement des François , pendant une navigation de trois mois. Ils virent , en un même jour , après avoir déjà fait treize cens trente-huit lieues , depuis le

Chasse agréable.

LA BARBE-
NAIS LE GEN-
TIL

1716.

Six trombes
d'eau , qui
paroissent à
la fois.

4 de Mars jusqu'au 29 d'Avril , six trombes d'eau , qui se formerent tout à la fois autour du Navire , à la distance d'un quart de lieue , avec un bruit sourd , semblable à celui que l'eau fait en coulant dans un Canal souterrain. Ce bruit , croissant par degrés , ressembla bientôt aux sifflement des cordages d'un Vaisseau , lorsqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonna , & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-dessus de la surface de la Mer. Il paroissoit , au-dessus de ce bouillonnement , un brouillard ou plutôt une vapeur épaisse , de couleur pâle , & cette vapeur formoit une espèce de Canal , qui montoit à la nue. Les Canaux , ou les manches de ces trombes , se plioient , à mesure que le vent chassoit les nues auxquelles ils étoient attachés ; & malgré cette impulsion , non - seulement ils ne se détachèrent pas , mais il sembloit qu'ils s'allongeaient pour les suivre , en s'étroissant , ou grossissant , lorsque le nuage s'élevoit ou se baïssoit. Ce spectacle causa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles ; on chargea le canon , dans l'idée commune que le bruit , ou le mouvement de

Explication
qu'en donne
l'Auteur.

de l'air, fait crever les trombes & les dissipe. Mais avant qu'on eût employé ces remèdes, c'est-à-dire, dans l'espace de dix minutes, on vit les Canaux se rétrécir, se détacher de la superficie de la Mer, & se dissiper (59) entièrement.

LA BARBE-
NAISSE GEN-
TIL.

1766.

(59) Pages 135 & précédentes. Après cette Description, la Barbinais entreprend d'expliquer un phénomène, qu'il ne trouve point assez éclairci ; & ses idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il observe d'abord que la plupart des Physiciens se sont trompés, lorsqu'ils ont assuré que les trombes étoient un signe infallible de tempête. Qu'on fasse attention, dit-il, au passage où elles se fissent voir. C'est dans la Mer pacifique, où les vents soufflent presque toujours au même côté, & qui est renfermée entre les deux tropiques. Elles furent précédées de luytes d'un vent égal & léger. Les Primes s'élèvent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vues dans plusieurs Mers, n'annoncent point de tempête, mais très souvent une pluie abondante, sans nuire. Cependant, il y eut une tempête générale, qui régna sur toute l'horizon ; car il

ne doute point que le Canal, dont il a parlé, ne soit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une, dans l'endroit où il se forme ; & c'est apparemment ce tourbillon, qui cause le bouillonnement de l'eau : mais cette tempête est locale. Les Canaux de nue, qui se forment sur Mer, ressemblerent, par leur cause, à ceux qui se forment sur terre ; mais les effets en sont différens. Le tourbillon, qui est renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage sur terre, où il lante souvent d'attraits marges de son passage, au lieu que sur mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaisseau ; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur suppose qu'une nue peut, en tombant sur une autre, former un véritable Eolipyle, qui se fait jour par la nue inférieure, & qui pousse, contre la Mer, un tourbillon de vent ca-

1716.

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte,

pable d'exciter un bouillonnement sur l'eau. Ce tourbillon, dont la chute est perpendiculaire, produit deux effets différens : 1°. Il enfonce les eaux ; & par une compression violente, il forme une espèce de creux, dans le centre du lieu où il tombe. 2°. Par ce creux, ou cette fosse, il élève les eaux au dessus de leur niveau ; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'espace qu'elles occupoient : mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui descend de la nue, elles glissent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent ; & par une sorte d'élasticité, elles s'élèvent d'environ un pied au-dessus de la surface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui descend de la nue, forme la figure d'un Canal, qui semble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte jusqu'à la nue. Elle est plus claire ou plus obscure, suivant qu'elle est plus ou moins exposée aux rayons du Soleil, & l'Auteur la compare à la fumée d'un feu noir & étouffé. Quelques-uns croient, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer, par ce canal, comme on

attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau ; c'est-à-dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui est autour de l'extrémité du Canal, la force à remonter jusqu'à la nue, par ce même canal, dans lequel ils supposent que l'air est extrêmement rarifié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient avec le canon, pour dissiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne s'aviroit à rien ; comme on ne rompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque manière qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraisemblance à supposer que la matière de ces trombes n'est qu'une vapeur, qui s'échappant de la rue avec violence, forme l'image d'un corps continu, jusqu'à la surface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce Phénomène sur les Vaisseaux, ne sçauroit être de les submerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement sur le tillac, mais d'emporter seulement quelques voiles ou quelques mâts, parce que la trombe rencontrant ces corps solides sur sa route, il en sort un tourbillon violent, dont l'effet est soudain, mais de peu de durée. Il est certain

on eut la vue de l'Isle Guaham (60) ; & pour comble de joie , trois Vaisseaux François , de l'Escadre Marchande qu'on avoit laissée au Pérou , furent le premier spectacle qui s'offrit dans la Rade. Ils étoient arrivés le même jour , après s'être vus exposés aux dernières extrémités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaisseau nommé *le Martial* , commandé par la Villepoulet , homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaisseau qui se nommoit *le Maillebois* ; elle avoit brisé le grand mâ , & le Capitaine en ayant été frappé , étoit mort sur le champ. Le troisième Vaisseau , nommé *la Bienfaisance* , avoit beaucoup souffert par la disette d'eau , & par le scorbut , dont presque tout l'Equipage étoit attaqué.

Le 15. Mars
NAUFRAGE
TIL.
1716.

Rencontre
de trois Vais-
seaux Fran-
çois , à l'Isle
de Guaham.

La Barbinais descendit avec le Capitaine , pour faire les complimens de la Nation Française au Gouverneur , qu'il honore du titre de Viceroi. Son

Frat pré-
sent des Espa-
gnols dans
cette Isle.

Par conséquent , que les gens de Mer ont raison d'agiter l'air par le bruit du canon ; surtout si la trombe est voisine , car alors ce bruit fait sur la mer , ou elle en est attachée , le même effet que le son des cloches sur celle qui

renferme le tonnerre.

(60) L'Auteur observe que la variation de l'Aiguille est une bonne règle pour trouver les Méridiennes. Elle y est de 8x degrés & demi vers le Nord-Est. Page 144.

LA BARBE-
NAISSE GEN-
TIL.

1716.

récit est une bonne peinture de l'état
présent des Espagnols dans cette
Ile. » On nous fit passer, dit-il,
» par un guichet, qui servoit de porte-
» cochère au Palais, & nous entrâmes
» sous un Portique, où nous vîmes
» quelques fusils, sept ou huit ronds-
» ches, des lances, quatre drapeaux &
» un tambour. Quarante Soldats, ran-
» gés en haye sur l'escalier, nous reçu-
» rent avec toute la gravité de leur Na-
» tion; & l'Officier nous introduisit,
» d'un air de cérémonie, dans l'Appar-
» tement du Viceroy. Le visage ouvert &
» content, que ce Seigneur prit à no-
» tre arrivée, nous fit juger qu'il n'é-
» toit pas fâché qu'elle lui procurât du
» pain & du vin; secours dont il nous
» avoua qu'il manquoit depuis long-
» temps. Le mot de Palais doit faire
» naître une grande idée de sa demeure;
» mais il faut sçavoir que ce qui
» s'appelleroit chaumière en Europe,
» porte ici le nom de Palais. Celui de
» Guaham est couvert de paille, & de
» feuilles de Palmier. Il consiste en
» trois Salles, dont les deux premières
» étoient pour le Viceroy, & l'autre
» pour une troupe de jeunes Indien-
» nes, qu'il faisoit élever: bonne cra-
» vre, qu'il pouvoit faire sans scien-

dale, parce que son grand âge le
 mettoit à couvert de la censure. Nous
 visitâmes aussi deux Missionnaires Jé-
 suites, qui me parurent de saints Per-
 sonnages. Ce n'est pas assurément l'am-
 bition, qui les attire dans une Ile
 où ils menent une vie très-auste-
 re (61).

LA BARBI-
 NAIS ET SON
 TIL.
 1716.

On est surpris que la Barbinais mette
 une garnison de trois cens Soldats dans
 l'Ile de Guaham, tandis que les Voya-
 geurs prudens n'en font monter le plus
 grand nombre qu'à soixante. Mais il
 ajoute que cette Milice a la liberté
 d'épouser des femmes de l'Ile, & qu'on
 souhaiteroit, s'il étoit possible, de
 peupler la Colonie par ces alliances.
 Le nombre des Indiens diminue de
 jour en jour; & de quinze mille, qui
 restoient après la conquête, on n'en
 compte pas aujourd'hui plus de quin-
 ze cens (62). Cependant, au départ
 des François, le Gouverneur accorda
 leur congé à quelques Espagnols. Tous
 les Soldats de l'Ile, ennuyés de vivre
 dans un Désert, vouloient s'embar-
 quer. Le Vaisseau de la Barbinais en
 prit onze, pour renforcer son Equipa-
 ge, après avoir remboursé le Gouver-
 neur de quelque argent qu'il leignoit

Ils s'efforcent
 de la peupler.

(61) Page 145.

(62) Page 150.

LA BARRE-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Incertitude
des François
sur le Port où
ils doivent ab-
border à la
Chine.

de leur avoir prêté, & qui n'étoit au fond, que le prix de leur liberté (63).

En approchant de la Chine, il re-
toit à se déterminer sur le Port où
l'on devoit aborder. L'alternative des
deux seuls partis, dont on eut le choix,
étoit également défavantageuse. » Ce-
» lui d'aller à Canton avoit ses incon-
» vénients, par le grand nombre d'Eu-
» ropéens qu'on s'attendoit d'y trou-
» ver; & celui de se rendre à Emouy,
» dans la Province de Fokien, avoit ses
» risques, parce que peu de Vaisseaux
» Européens y abordent, & que ce Port
» ne convient au plus, qu'à ceux qui
» veulent retourner dans les Mers du
» Sud. Le Capitaine ne laissa pas de
» préférer Emouy, suivant les instruc-
» tions de ses Armateurs. On lui repré-
» senta inutilement qu'ils avoient été
» mal informés; & que l'ordre, qui re-
» gardoit Emouy, supposant que ce Port
» étoit plus favorable au commerce que
» celui de Canton, ils lui scauroient
» bon gré de ne l'avoir pas suivi, lors-
» qu'ils apprendroient par quel motif
» il s'en étoit écarté.

Il se déter-
minoit pour
aller à E-
mouy.

On mit à la voile, le 7; & jusqu'au
22 de Juin, on fit quatre cents quatre-
vingt-quatre lieues vers l'Ouest-Nord-

Ouest. On eut alors la vue du Cap Linganno, Promontoire des Philippines ; & ce fut à dix lieues de ce Cap, que les autres Vaisseaux changerent de route. La variation, depuis l'Isle de Guaham, avoit toujours diminué, jusqu'à un degré trente minutes vers le Nord-Est. On fit route à l'Ouest, après la séparation. La Barbinais fut surpris du nombre infini de petites Isles, qu'on rencontra les deux jours suivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25, on eut la vue de l'Isle Formose. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'approcher trop de cette Isle, parce qu'on y avoit découvert, depuis peu, quelques écueils, au Nord-Est du Pic ; d'autant plus dangereux, qu'ils sont moins connus (64), & que les Courans portent au Nord-Est d'une manière sensible. Le 26, à vingt-trois degrés seize minutes de latitude Septentrionale, & à cent trente-sept degrés quatre-vingt quinze minutes de longitude, la Mer étoit couverte de Serpens, que les Rivières de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voisinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on pria

LA BARBINE
NAISSEMENT
1766.

Le 25.

Montagne
Gautier de l'Isle
le Formois.

(64) Pages 157. & précédentes.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

quelques Pêcheurs, qui se présentoient en grand nombre, de servir de Guides au Vaisseau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y consentirent de bonne grace: mais ils répéterent mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Boos*, c'est-à-dire, Emouy n'est pas bon. L'entrée du Port est remarquable, par une Montagne fort haute, sur laquelle est une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Isle, percée à jour, qui n'est qu'à six lieues de l'entrée de la Baye (65).

Arrivée du
Vaisseau dans
la Baye d'E-
mouy.

Le Vaisseau François mouilla, le même jour au soir, devant le Temple principal de l'Isle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Riviere de Changchen, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Observations
de la Barbinais.

Un séjour de plusieurs mois, que la Barbinais fit dans l'Isle d'Emouy, lui donna le temps d'étudier le caractère & les usages des Chinois. Tout le reste de son Ouvrage n'est qu'un Recueil de ses observations. Mais, après celles qu'on a lûes au vingt-unième Tome de ce Recueil, & qui sont le

LA BARRE-
NAIS LE GEN-
TIL.
1716.

fruit de deux siècles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Missionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus suspecte que les lumières, il ne faut pas attendre de supplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amusement.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célèbre Jésuite, qui conseilla aux François de ne pas souffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorsqu'il en seroit insulté; mais de ne pas se servir de son épée, parce que l'effusion du sang est un crime capital dans cet Empire. Il se fit, dit-il, un devoir de suivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fournissoit des occasions de le pratiquer. » Quoique les Chinois soient » d'un naturel lâche & timide, ils sont » malins; ils insultent volontiers les » Etrangers ». Nos habits les choquent, & nos perruques leur paroissent ridicules. Ceux d'Emouy le confirment, dans cette aversion, par le commerce qu'ils ont avec les Espagnols des Philippines. Ils y sont traités avec rigueur, & les catholiques de l'Inquisition sont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant em-

Conseil qu'il
reçoit de tra-
ter tous les
Chinois de
corps de can-
nons.

Raisons qu'il
nous rendent
cette aversion
insurmontable
d'Emouy.

LA BARBINAIS
LE GEN-
TIL.

1716.

brassé le Christianisme par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagements, lorsque l'intérêt cesse de les y attacher (66). Il paroît aussi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloit engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaison, le pressa un jour de l'aller voir, & lui montra une Attestation d'un Ministre Anglois, qu'il croyoit capable de lui donner beaucoup de confiance pour son amitié. Elle étoit en langue Latine; & pour recommandation, elle contenoit que si quelque malheureux Européen étoit forcé, par son mauvais sort, de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertissoit que le Chinois Hia-cua, Porteur de cet Ecrit, étoit le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes Voleurs (67). Quel effet ces perfidies ne ne doivent-elles pas produire, lorsqu'elles viennent à se découvrir.

Diner à
la Françoisé,
donné par un
Chinois.

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du Vaisseau, & voulut les traiter à la Françoisé. La Barbinais donne la description de cette Fête. » Deux Chinois, en » habit de cérémonie, les conduisirent

" chez le Marchand, qui se nommoit
 " Emplia. Plusieurs jeunes gens, gro-
 " tesquement vêtus, s'y dispofoient à
 " les ennuyer par la représentation d'u-
 " ne Comédie Chinoife. Six tables les
 " attendoient fous un Portique, fans
 " nappes & fans affietes, entourées feu-
 " lement de tapis brodés de foie, qui
 " pendoient jufqu'à terre. La curiosité
 " conduifit l'Auteur à la Cuiſine, où
 " il vit une chambre pavée de charbons
 " enflammés, par compartimens, &
 " une troupe de Cuiſiniers armés de
 " longues fourches, au bout defquel-
 " les ils avoient embroché des Canards,
 " des Poules, & des Cochons-lait,
 " qu'ils promenoient gravement fur les
 " charbons, pour les rôtir. On ſe mit
 " à table, après de longs complimens
 " & l'on y ſervit plufieurs plats vuides,
 " réfervés pour les viandes rôties, que
 " les Cuiſiniers toujours armés de leurs
 " fourches, apportèrent à l'entrée du
 " repas. Un Ecuyer tranchant vint dé-
 " couper les viandes, avec des mains
 " fi ſales & fi dégoutantes, que les
 " Convives n'oſerent y toucher. La
 " Comédie avoit commencé, dans le
 " même lieu, par les fanfares d'une ef-
 " pèce de cornet à bouquin, par le tin-
 " tement de plufieurs baſſins d'airain,

LA BARBI- » & d'un tambour de peau de Buffle ;
 NAIS LE GEN- » enfin par des danses fort grotesques.
 TIL.

1716.

» Après le premier service , on vit pa-
 » roître les ragoûts du Pays , dans de
 » grandes jattes de porcelaine , avec de
 » petits bâtons , qui servent de four-
 » chettes aux Chinois. Leur boisson
 » chaude n'accommodant pas les Fran-
 » çois , ils avoient eu la précaution de
 » faire apporter du vin du Pérou : mais
 » leur Hôte , accoutumé à ne rien boi-
 » re de frais , s'imagina leur rendre un
 » grand service en le mettant près du
 » feu. Quelle fut leur surprise , lors-
 » qu'ils virent fumer le vin dans leurs
 » verres (68) !

Avantures de
 quatre Mis-
 sionnaires.

A l'occasion du Pere Laureati, Mis-
 sionnaire Jésuite , & Mandarin de la
 Chine , dont l'assistance délivra les Fran-
 çois d'un grand embarras , la Barbi-
 nais nous apprend les disgrâces de qua-
 tre Missionnaires d'un autre Ordre , qui
 vinrent se réfugier dans le Comptoir
 François , le 9 d'Août 1716. Malgré
 l'Ordonnance impériale , qui portoit
 défense à tous les Européens d'entrer ,
 dans l'Empire , par un autre Port que
 celui de Canton , ils avoient osé s'em-
 barquer dans une Jonque Chinoise ,
 qui partoît de Manille , pour se rendre

dans la Province de Fokien. Leur espérance avoit été d'échapper plus facilement par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver à Changcheou, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit secrètement à terre, sans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide : mais il ne tint qu'une partie de sa promesse. Après les avoir fait descendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoise, & les avoir livrés assez fidèlement à la conduite d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laissés ; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de se saisir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le soin. Mais il fut la dupe de son avarice & de sa mauvaise foi. Les Mandarins l'obligèrent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Missionnaires, & lui donnèrent ordre de les faire comparoître dans l'espace de deux jours, sous peine de la confiscation de son Vaisseau. Il se hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut

LA BARRIÈRE
NAISSEMENT
1716.

Ils furent tra-
his par un Ca-
pitaine Chi-
nois.

LA BARBE.
NAIS LE GEN.
TIL.

1716.

extrême , en apprenant la trahison ;
mais s'étant rassurés lorsqu'ils eurent
appris qu'il y avoit un Vaisseau de l'Eur-
ope au Port d'Emouy , ils ne firent
pas difficulté de se laisser conduire dans
cette Ville. Ils y furent reçus fort civi-
lement des François. Cependant ils re-
tomberent dans leurs allarmes , à la vue
du Pere Laureati ; & leur moindre crain-
te fut de se voir traversés dans le des-
sein qu'ils avoient de retourner à Chang-
cheou. » Telle est , suivant la remar-
que de l'Auteur , la prévention de
» tous les Missionnaires contre les Jé-
» suites. Le Pere Laureati , qui ne
» l'ignoroit pas , ne se trouva pas moins
» embarrassé , parce qu'il étoit question
» de protéger quatre personnes , qui
» n'avoient pas respecté les ordres de
» l'Empereur. S'il leur arrive quelque
» chose de fâcheux , disoit-il , ils m'ac-
» cuseront d'en être l'auteur ; & si je
» leur rend service , comme la charité
» m'y oblige , ils se vanteront que je
» n'ai pu leur nuire. La suite justifia
» ses idées. Cependant il leur promit
» son secours (69).

Leurs pré-
ventions con-
tre les Jésui-
tes.

A quel dan-
ger la supersti-
tion les ex-
pose.

Le Capitaine François leur fit don-
ner un logement , en attendant que les
Mandarins eussent décidé de leur sort.

Ils raconterent ce qui leur étoit arrivé, dans leur passage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr ; mais beaucoup moins par la violence des vents , que par la superstition barbare des Chinois. Dans l'extrémité du péril , les Chefs du Vaisseau s'étoient assemblés sur la poupe , au pied de leur principale Idole , pour y faire diverses sortes d'encensemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte , qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entr'eux s'étoit couché dessus , la tête appuyée sur un grand chapeau de paille. Ensuite , les yeux étincellans & la bouche écuman-
te , il s'étoit élancé sur le haut de la poupe ; & s'armant d'une canne de Bambou , il l'avoit fait tourner autour des Assistans , avec tant de force & de vitesse , qu'il sembloit vouloir les assommer. Cependant , ils ne paroissoient pas craindre ses coups , dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils soient blessés en l'honorant. Les Missionnaires , qui n'avoient pas la même confiance , avoient appréhendé , plus d'une fois , d'être mortellement blessés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demi heure , il se recoucha sur la natte , & traça sur le riz divers ca-

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

caractères : mais , soit qu'ils fussent mal formés , ou qu'ils n'annonçassent rien de certain , on le pria de s'expliquer plus clairement. Alors il prit un papier , sur lequel il écrivit , avec le sang qui dégoûtoit de sa langue , d'autres caractères , qui faisoient connoître ce qu'on devoit jetter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandises , tantôt une charge de riz , pour diminuer successivement la charge du Vaisseau. Pendant ce désordre , les Missionnaires étoient en prières , comme des Criminels , qui attendent le moment de leur supplice , & dans la crainte continuelle que le Diable , qui parloit par la bouche du Chinois , n'ordonnât qu'ils fussent aussi jettés à la Mer (70). On s'est arrêté à ce récit , parce qu'on n'a rien vu qui lui ressemble , dans l'article des superstitions Chinoises. La Barbinais ajoute lui-même qu'il auroit eu peine à le croire , si le Pere Laureati ne l'avoit assuré qu'il avoit eu le même spectacle en allant aux Philippines (71).

Eloge & caractère du Pere Laureati , Jésuite Italien.

Ce Mandarin Apostolique servit les quatre Missionnaires avec tant de zèle , que non-seulement il obtint l'oubli de

(70) Pages 200 & précédentes.

(71) *Ibidem*.

leur faute , mais qu'il leur fit rendre leur bagage , avec la liberté de demeurer à Changecheou , jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Ils ne laisserent pas , comme il l'avoit prévu , de lui attribuer les premiers contre-temps qu'ils avoient essuyés. Les François , qui avoient mis son caractere à l'épreuve , lui rendoient plus de justice. » Ils » n'avoient jamais vû de Vieillard plus » aimable & plus gai. Avec beaucoup » de vivacité d'esprit , il avoit une parfaite connoissance des belles Lettres , » une mémoire surprenante , un jugement ferme & solide , & un attachement inviolable aux intérêts de sa Compagnie. Il y avoit vingt-deux ans qu'il étoit parti de Rome , pour venir prêcher l'Evangile à la Chine. Ses Supérieurs l'avoient d'abord envoyé dans une Province Septentrionale , où sa patience & l'austérité de ses mœurs avoient levé quantité d'obstacles , qui s'étoient opposés à l'établissement de la Foi. Ensuite , étant passé aux Philippines , dans le dessein d'y établir une Mission pour l'Amérique , il avoit lié une étroite amitié avec M. de Tournon , Patriarche d'Antioche , qui étoit arrivé dans le même temps à Manille. Il l'avoit ac-

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.
TIL.

1756.

compagné jusqu'à Canton : mais les
» différends, qui s'élevèrent entre les
» Missionnaires, lui firent prendre le
» parti de se retirer dans le fond d'une
» Province, pour éviter d'être le com-
» plice ou le témoin du Schisme dont
» l'Eglise Chinoise étoit menacée ; &
» lorsqu'un ordre de la Cour eut banni
» particulièrement les Dominiquains,
» & d'autres Ecclesiastiques, qui s'é-
» toient établis dans l'Empire sans la
» participation de l'Empereur, il les
» avoit secourus par son crédit (72).

Réflexions
sur les hon-
neurs dont les
Jésuites jouis-
sent à la Chi-
ne.

Gardons-nous de supprimer, là-des-
sus les réflexions de la Barbinais. J'ai
souvent oui blâmer, dit il, l'autorité
que les Jésuites ont à la Chine, com-
me opposée à la Doctrine de l'Evan-
gile, qui prescrit l'humilité à ses Mi-
nistres. Il est certain que si les Missio-
naires, de quelque Société qu'ils soient,
abusent de leur pouvoir, ou si l'ambi-
tion seule leur fait rechercher les titres
pompeux & les honneurs, ils sont con-
damnables : mais il paroît que les Pré-
dicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir
trop d'autorité à la Chine. Les Peu-
ples de cet Empire ne se prennent que
par les yeux. Le seul nom de Manda-
rin les intimide. Un Missionnaire, père

de ce titre, est à couvert des insultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion s'insinue bien mieux dans l'esprit d'une Nation Idolâtre & superstitieuse, lorsqu'elle est prêchée par des hommes dont le caractère & la dignité sont respectables. Au reste, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jésuites soient réellement Mandarins, puisqu'ils n'ont aucune charge (73), & qu'ils n'exercent aucune Magistrature : mais comme ils ont la sauve-garde de l'Empereur (74), & son amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du respect & les traitent comme leurs égaux ; ce qui suffit, à la Chine, pour contenir le Peuple (75).

LA BARRE-
NAIS LE GLE-
TIL.
1716.

Comment le
Pere Laureati
est traité.

J'en eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permission qui me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Pere Laureati jusqu'à l'extrémité de l'Isle. Nous rencontrâmes, sur la route, le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, escorté de soixante hommes à cheval & de ses Bourreaux. Aussi-tôt qu'il eut aperçu la Chaise du Pere Laureati,

(73) Ils n'ont jamais possédé que la dignité de premier Vicaire de l'Université des Mathématiques.

(74) C'est une ceinture jaune.

(75) Pages 212 & précédentes.

LA BARBI-
NAISLE GEN
TIL.

1716.

il mit pied à terre, pour le venir saluer. Tous ses gens mirent bas les marques de leur Jurisdiction, & se tinrent en haie les bras croisés sur l'estomac. Le Missionnaire le reçut fort civilement, mais d'une manière, néanmoins, qui faisoit sentir quelque supériorité. De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandarins, qui présenterent, au Pere Laureati, des rafraichissemens de la part de leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes sur les bords du Canal qui sépare l'Isle d'Emouy de la Terro-ferme. C'est un bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flottante. On trouve, sur le bord de la Mer, un grand Monastere de Bonzes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un festin: mais le Pere Laureati, n'étant pas disposé à s'y arrêter, s'embarqua sur le champ avec toute sa suite, composée de 18 personnes, & remercia les Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques libéralités, suivant l'usage de la Chine (76).

L'absence de ce Missionnaire fit sentir vivement, aux François, l'obligation

qu'ils avoient eue à ses bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractère ; & leur haine, pour les Etrangers , éclata bientôt avec d'autant plus de violence , qu'elle avoit été long-temps retenue. Un des Pilotes du Vaisseau, ayant surpris un Chinois, qui mettoit la main dans sa poche pour le voler, le repoussa brusquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déjà tiré. Le Chinois demanda du secours à la Population par ses cris. Quantité de Furieux tombèrent sur le Pilote, qui étoit sans armes, déchirerent ses habits & l'accablèrent de coups. Il se jeta dans la Mer, pour se sauver à la nage jusqu'au premier Bateau : mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans son courage. Il revint à terre, il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en servit avec tant d'adresse & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il blessa l'auteur de la querelle. La blessure étoit légère, mais comme l'effusion du sang est un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vu couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laissèrent le champ de bataille au Pilote. La Barbinais croit ce récit nécessaire-

LA BARBINAI-
SAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Avanture des
François d'E-
nnouy, pour
servir de le-
çon aux Né-
gocians.

Courage d'un
Pilote Fran-
çois.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Il est mal-
traité.

re, pour l'instruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lèvres & ses joues étoient déchiquetées, par les ongles de ses Ennemis; armes dangereuses, & les seules dont ils faissent usage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprète vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des suites fâcheuses, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déjà porté ses plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux exposé de la querelle. Cette circonstance alarma les François. Ils sçavoient que les Mandarins étoient capables de saisir les plus légers prétextes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaisseau n'étoit plus en état de leur inspirer de la crainte. On l'avoit désarmé, pour le carener. La résolution qu'on prit, au Conseil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter aussi leurs plaintes & demander justice. Ils furent suivis d'une populace furieuse, qui, les regardant comme des Criminels déjà livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la baltonade à laquelle

ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur dessein, s'étoient assemblés pour éluder la justice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après lesquelles ils firent appeller le Chinois blessé : Mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le présentèrent aux deux François ; & pour exciter la compassion des Spectateurs, ils le faisoient porter par quatre hommes, comme si la blessure, qu'il avoit à la tête, avoit déjà pu lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruse, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le sang en couloit de toutes parts, & couvroit toute sa robe (77).

LA BARBINAISLE GENTIL,
1716.

La Barbinais demande justice aux Mandarins.

Plusieurs Bourreaux, qui gardoient la porte du Vestibule, l'introduisirent en jetant de grands cris. Il se prosterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée aussitôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de se passer : mais une heure après, ils furent appelés, & les Bourreaux se préparèrent à leur servir d'escorte. Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déjà leurs voix lugubres, je demandai, à l'Inter-

Comment il en vint au Tribunal.

LA BARBI-
N/IS LE GEN-
TIL.

1716.

prête, où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'usage assujettissoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains des Exécuteurs de la Justice. Je refusai d'entrer. Je fis déclarer, aux Juges, que nous réclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur Sentence, mais pour demander justice. L'Interprète leur fit ce rapport. Comme ils n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par divers obstacles. Notre délicatesse leur parut propre à favoriser ce dessein. Ils ordonnèrent qu'on fit paroître devant eux notre Pilote, comme une formalité nécessaire aux informations. Ils sçavoient qu'étant brisé de coups, il ne pouvoit être aisément transporté. Mais nous continuâmes de demander audience, avec menace d'aller frapper sur le tambour du Gouverneur (78), si elle nous étoit refusée.

Avantage
qu'il tire de
sa fermeté.

Deux heures se passèrent, dans ces contestations. Enfin surpris de notre fermeté, ils nous firent dire qu'ils supprimeroient la première condition, mais que nous n'en paroîtrions pas

(78) Voyez l'Article des Usages de la Chine, au
Tome XII, de ce Recueil.

moins

moins devant eux , dans la posture ordinaire des Chinois , c'est-à-dire , que nous leur parlerions à genoux ; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette soumission , mais pour le Sceau de l'Empereur , qui étoit exposé dans la Salle. Nous rejettâmes encore cette prétention ; & les Mandarins se relâcherent à convenir seulement qu'on ne nous donneroit point de sièges , & que le Thé ne nous seroit présenté qu'après l'Audience. Nous les trouvâmes assis sous un dais de damas bleu , garni de crêpines blanches , chacun avec une table devant soi. Le Sceau de l'Empereur étoit effectivement sur une autre table , au fond de la Salle. Nous les saluâmes à la Françoisse , & nous leur demandâmes justice de l'insulte que le Peuple avoit faite à notre Nation , dans la personne d'un de nos Pilotes. Ils répondirent , d'un ton fort grave , que le Pilote étoit accusé d'avoir voulu visiter des femmes , dans une rue écartée ; que le désordre n'avoit pas eu d'autre cause , & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit le plus grand , dont un Etranger pût se rendre coupable dans l'Empire. Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aisé

LA BARRE-
NA SLE GEN-
211

1716.

Comment
ce se passa
le terminas.

de le détruire. Quelle apparence qu'un homme assez sérieux, qui ne sçavoit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes si loin du Comptoir, surtout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous en inspirer de la défiance? Les Mandarins seignirent de ne pas sentir la vérité de cette réponse; & s'obstinant sur la même accusation, ils nous firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à notre qualité d'Etrangers. Nous perdîmes l'espérance d'obtenir d'eux plus de justice: mais comme il nous suffisoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote, nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour notre sûreté, en ajoutant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'insolence du Peuple. Enfin nous leur déclarâmes, avec assez de hauteur, qu'avant apporté, dans leur Port, l'esprit de paix qui convient au Commerce, nous n'étions pas disposés à souffrir des insultes, & qu'il étoit de leur intérêt de n'en pas faire l'expérience (79).

Deux Con-
seils pour les
Négocians.

La Barbinais conclut ce récit par deux conseils, dont il ne relève pas moins l'importance. » 1°. A la Chine, » dit-il, il faut témoigner autant de

fermeté qu'il est possible, & ne ja-
mais souhaiter que les Mandarins don-
nent atteinte aux privilèges que l'Em-
pereur accorde aux Etrangers. Leur
pouvoir est limité, & la moindre plainte
peut les perdre. 2^e. Il ne faut rien
omettre pour imposer du respect au
Peuple; & comme il se prend beau-
coup par les yeux, on ne doit pas né-
gliger la magnificence dans les habits,
ni l'air grave & composé (80).

La Harbin-
naise.
1716.

La Harbinnaise, laissant les affaires
du Commerce aux Marchands de son
Vaisseau, prit le parti de se retirer,
avec un ami, dans une petite Ile, voi-
sine d'Emouy, nommée Cobonsou. Il
se logea dans un Monastere de Bonzes;
& cette solitude lui facilita le moyen
de s'instruire des mœurs & des usages
de la Chine, par un commerce de Let-
tres, qu'il entretenoit avec plusieurs Mis-
sionnaires, autant que par les conver-
sations fréquentes qu'il eut, dit-il,
avec les Chinois lettrés, & les Bonzes
les plus superstitieux. Ses Hôtes ne
parloient qu'un Portugais corrompu;
mais il convint avec eux de certains
signes, à l'aide desquels ils s'enten-
doient aisément. La plupart de ses ob-
servations se font si fort de leur prin-

La Harbinnaise
se retire dans
un Monastere
de Bonzes.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Situation
de Fokien &
d'Emouy.

cipale source, c'est-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Missionnaires, qu'on y reconnoît souvent jusqu'à leurs expressions, telles que le Pere du Halde les employe dans son Recueil historique de la Chine; & cette remarque ne deshonoré point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuses sur la Province de Fokien, qui compte l'Isle d'Emouy dans sa dépendance. Sa situation, dit-il, est très-commode pour la navigation & le commerce. On y trouve tous les matériaux nécessaires pour la construction des Vaisseaux. Ses Peuples sont presque les seuls, qui sortent de la Chine, & qui fassent voile sur les Mers du Japon. Leurs Vaisseaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des sommes considérables. » Rien ne prouve mieux » la mauvaise politique d'Espagne, qui » se prive de ses plus beaux revenus, » en permettant, aux Chinois, le commerce de ces Isles. Le Galion d'Acapulco n'apporte des millions de piastres aux Philippines, que pour acheter des marchandises Chinoises; ce qui fait entrer à la Chine des richesses surprenantes: tandis que les Hollandois, plus prudents, payent les marchandises de la Chine en den-

"rées équivalentes, c'est-à-dire, en épi-
 "ceries qu'ils tirent de leurs propres
 "Etabliffemens, en draps de Hollande,
 "&c. & ne laiffent sortir l'argent de
 "Batavia que pour être transporté en
 "Europe". Quoique la Province de
 Fokien foit la moins étendue de l'Em-
 pire, elle est riche & très-peuplée. Sa
 Capitale est Fochcou, Ville fameufe
 par la beauté de fes Temples, & par
 le féjour du Pere Laureati, qui en
 gouvernoit l'Eglife. Les Missionnaires
 de l'Ordre de S. François en avoient
 une alors à Changcheou. Ville confi-
 dérable de la Province, fur la Riviere
 de Chang. Emouy n'a pas le titre de
 Ville, mais c'est un Château confidé-
 rable par le nombre de fes Habitans,
 & par la réfidence d'un Tito, qui,
 commandant à plus de vingt mille
 hommes, va de pair avec les princi-
 paux Mandarins. L'Ifle, où cette Place
 est fituée à vingt quatre degrés dix mi-
 nutes de latitude du Nord, n'a pas
 moins de dix-huit lieues de circuit.
 Son Port est capable de contenir plus
 de mille Vaisseaux. La Barbinais y crut
 voir, à son arrivée, une efpece de Fo-
 rêt flottante. Cependant, contre le té-
 moignage de ceux qui attribuent l'u-
 sage de la Bouffole aux Chinois, long-

LA BAYE
 NAISSEMENT
 TIL.
 1716.

Ville ou
 Château d'Emouy.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Comment les
Chinois navi-
guent.

temps avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoissance, & qu'ils entendent fort mal la navigation. Ils ne perdent jamais la Terre de vûe, dans leurs Voyages; & la situation des Montagnes leur sert à se reconnoître sur Mer. Il voulut sçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qui avoit fait plusieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit sa route. " Je vais, lui dit le Pilote, chercher l'Isle " que vous nommez Formose, & j'en ai connoissance avant que d'avoir perdu entièrement de vûe nos Montagnes. Si la Mer est trop agitée, je louvoye toute la nuit. Si elle est calme, je demeure à l'ancre. Au point du jour, je fais voile; & quand je découvre les Philippines, ou les Barbuanes, je vois encore les Isles, qui sont entre Formose & ces dernières. Si le brouillard me dérobbé la vûe de la Terre, j'amène mes voiles. Il n'y a qu'un vent furieux qui puisse me causer de l'embaras (82) ". Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoissance de la Boussolle, pourquoi ne l'ont-ils plus; surtout,

lorsque leur Commerce avec les Européens devroit perfectionner leurs anciennes idées ?

LA FAMILLE
NAISSE CON-
TIL.

1716.

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de Fourmies, ou d'un Essain d'Abbeilles. Ses Habitans sont dans un mouvement continu. Elle a six milles de circuit. Les Maisons communes y sont basses; mais on distingue les Palais des Mandarins, par les colonnes qui en soutiennent le toit, & qui sont plus hautes & plus grosses, à proportion du rang.

La Barbinais n'entreprend point de décider si les Lettrés Chinois adorent un premier Principe intelligent, souverain, parfait, sans commencement & sans fin ; ou si leur culte se borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui supposent, de produire & de conserver tout ce qui existe. C'est, dit-il, le fondement de toutes les disputes qui partageoient alors les Missionnaires, & dans lesquelles il n'a point la témérité d'entrer (33). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut représenter ce

Parce que
la Partouss
prend tout le
dépense des
Millions.
195.

(11) Dans l'ouvrage, les
cités indiennes sont
présentées à la Cour de
Justice, par exemple, l'In-
dian de la Cour, le pa-
trone, à l'Indien, aux

Relation historique, qui
commence l'Apologie de
son contenu. La Naïve-
té se présente cette an-
née dans le monde, et le Français
est toujours en France.

LA BARBI-
WAISLE GEN-
TIL.

1716.

Il raconte
ce qu'il a vû
dans les Tem-
ples.

qu'il a vû de ses propres yeux dans les Temples du Pays, & laisser juger à ses Lecteurs si les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (84).

Confucius, qu'il fustit de nommer ici pour le faire connoître, a son Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, sa Statue environnée de celles de plusieurs de ses Disciples, dont l'attitude marque le respect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magistrats de la Ville s'y assemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit sacrifice, différent de celui qu'ils appellent solennel. Ce n'est point à ces sacrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, soit qu'il ne les eût pas vûs, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclaircissement qu'il se propose : mais il décrit, sans partialité, les circonstances du sacrifice solennel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, auquel tous les Lettrés doivent assister. En un mot, c'est une peinture extérieure qu'il veut donner.

Le Sacrificateur, qui est ordinaire-

il la traduit lui-même dans notre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe,

(84) Comparez ce récit avec celui qui est cité des Relations des Missionnaires, au Tome 23 de ce Recueil.

ment un des Lettrés , se dispose , à cette cérémonie , par le jeûne & l'abstinence. Il prépare , la veille , le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il arrange , sur les tables du Temple , les pièces d'étoffes , qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de soie. On y met la Statue de ce Philosophe , ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en caractères d'or. Le Sacrificateur éprouve les Porcs & les Chevres qu'on doit immoler , en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête , il les juge propres au sacrifice. Il les rejette , s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le Porc , il fait une profonde inclination. Il l'immole ensuite. Le sang & le poil des oreilles , sont conservés pour le lendemain.

Le jour suivant , au chant du Cocq , on donne le signal. Le Sacrificateur , suivi des Assistans , se rend au Temple. Après plusieurs gémissements , il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il se lave les mains ; tandis que les autres Ministres du Temple allument des bougies , & jettent des parfums dans des brazier préparés.

LA BARBE
NAIS LE GEN
TIL.

1716.

Sacrifices qui
se font à Con-
fucius.

LA BARBI-
NA S LE GEN-
TIL.

1716.

à la porte du Temple. Lorsqu'il est arrivé près de l'Autel , un Maître des Cérémonies dit à haute voix : qu'on offre le poil & le sang des Bêtes immolées. A ces mots , tous les Assistans se levent ; & le Prêtre suivi de ses Ministres & de toute l'assemblée , porte le vase avec beaucoup de modestie & de gravité. Il enterre les poils & le sang des Bêtes , dans une cour qui est devant le Temple.

Après cette formalité , on découvre la chair des victimes , & le Maître des Cérémonies dit : Que l'esprit du grand Confucius descende. Aussitôt le Prêtre élève un vase plein de vin , & le répand sur une Figure humaine , faite de paille , en disant ces mots : " Vos vertus sont grandes , admirables , excellentes , ô Confucius ! Si les Rois gouvernent leurs Sujets avec équité , ce n'est que par le secours de vos Loix & de votre Doctrine incomparable. Nous vous offrons tous ce sacrifice. Notre offrande est pure. Que votre esprit vienne donc vers nous , & nous réjouisse par sa présence ". Le Maître des Cérémonies dit ensuite , à haute voix , *C'hi* , c'est-à-dire , mettons-nous à genoux ; & peu de temps après , il dit *Ki* , qui signi-

fie, levons-nous. Le Prêtre lave encore
 une fois ses mains, & un de ses Mi-
 nistres lui présente deux vases ; l'un
 plein de vin, l'autre couvert d'une
 pièce d'étoffe de soie. Le Maître des
 Cérémonies dit alors ; que le Prêtre
 s'approche du Trône de Confucius ;
 c'est à-dire, de l'Autel où il suppose que
 l'Esprit réside. Le Prêtre se met à ge-
 noux ; & tandis que les Musiciens
 chantent des Hymnes à l'honneur de
 ce Philosophe, il prend la pièce de
 soie, l'élève, & l'offre à l'Esprit. Il
 prend de même le vase de vin ; &
 l'ayant offert, le Maître des Cérémo-
 nies dit successivement ; *Civi & Ki*.
 Le Prêtre brûle ensuite la pièce d'é-
 toffe, dans une urne de bronze, & il
 adresse ce discours à Confucius : « De-
 puis que les hommes ont commencé
 à naître, jusqu'à ce jour, quel est
 celui d'entr'eux qui a pu surpasser ou
 même égaler les perfections & les
 vertus de ce Roi ? L'Esprit de Con-
 fucius est supérieur à celui des Saints
 du temps passé. Ces offrandes &
 cette pièce de soie sont préparées
 pour le sacrifice que nous vous fai-
 sons, ô Confucius ! Tout ce que
 nous vous offrons est peu digne de
 vous. Le goût & l'odeur de ces mets,

LA BARDI. " que nous vous présentons , n'ont
 NAIS LE GEN. " rien d'exquis ; mais nous vous les
 TIL.
 1716. " offrons , afin que votre Esprit dai-
 " gne nous écouter.

Le Sacrificateur , après s'être prosterné plusieurs fois , prend le vase plein de vin. Il adresse encore à Confucius deux prières , dont la substance est qu'il lui offre , avec beaucoup de zèle , un excellent vin sans mélange , & de la chair de Porc & de Chevre. Ensuite , supposant que son Esprit est descendu , il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : " mettez-vous
 " à genoux ; approchez-vous du Tem-
 " ple de Confucius , & buvez le vin
 " de la félicité. Le Prêtre boit le vin , & reçoit , d'un des Assistans , les viandes immolées ; après quoi , il fait une nouvelle prière , en ces termes : " Nous
 " vous avons fait ces offrandes avec
 " plaisir , & nous nous persuadons
 " qu'en vous les faisant , nous rece-
 " vrons toutes sortes de biens , de gra-
 " ces & d'honneur. En même temps il distribue les viandes aux Assistans. Le sacrifice se termine en conduisant l'Esprit de Confucius , au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu (85).

La Barbinais ne se borna point à ce grand spectacle, qui faisoit le principal sujet de discorde. Il voulut voir aussi les sacrifices solennels, qui se font aux Ancêtres des Familles & sur la nature desquels les Missionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple superbe aux Esprits de ses Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Pere Laureati conseilla lui-même à la Barbinais d'y assister.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.
TII.
1716.

Sacrifices qui se font aux Ancêtres.

J'allai au Temple, dit il, & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvois voir toutes les circonstances de la Cérémonie. Ceux qui devoient y être présens, s'étoient assemblés à la porte, avant le lever du Soleil. Le Chuchi, ou le Sacrificateur étoit accompagné de deux Ministres appelés Fuchi, & de plusieurs autres personnes, qui devoient aussi servir au sacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils avoient vécu en continence, sans manger de viande & sans boire de vin. Le Temple étoit magnifiquement orné. Les Tablettes y étoient exposées sur une grande table en forme d'Autel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, sur un coin de l'Autel, une Figure

Sacrifices pour les Ancêtres.

LA BARPI-
NAISSE GEN-
TIL

1716.

humaine de paille , qui représentoit apparemment le Mort à l'honneur duquel on faisoit particulièrement ce sacrifice. Les tables étoient couvertes de mets différens , tels que des poules , des fruits , du vin , du riz , & diverses sortes de poisson.

Diverses pri-
eres.

Aussi-tôt que le Prêtre fut entré dans le Temple , il lava ses mains ; & s'approchant de l'Autel , avec tous ses Ministres , il exposa les tablettes à la vue du Peuple. Tous les Assistans se mirent à genoux , & se prosternerent le visage contre terre. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : » Nous » qui sommes des Enfans respectueux » envers nos Peres , nous vous ser- » vons , nous vous honorons aujour- » d'hui , & nous vous supplions de ve- » nir au milieu de nous , pour recevoir » nos vœux & nos offrandes. Le Peuple , s'étant mis à genoux trois fois de suite , & s'étant relevé autant de fois , le Maître des Cérémonies cria : » Que le Sa- » crificateur vienne s'approcher de l'Au- » tel , & qu'il se prosterne devant les » Esprits. Les Esprits sont déjà descen- » dus. Qu'on leur offre les viandes. Un des Ministres prit alors un vase plein de vin , & le mit entre les mains du Sacrificateur , qui le répandit sur la Figure humaine de paille. Le Peuple

ayant recommencé à se prosterner, le Prêtre offrit, devant les tablettes, des viandes & des fruits.

Le Maître des Cérémonies
Noms des Cérémonies
1716.

Premières
de la pa... des
Anciens.

Le Maître des Cérémonies recommença aussi à crier, mais d'une voix plus forte : » Buvez le vin de la félicité. Qu'il soit la source des biens & des faveurs. Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette prière : » Illustres Ancêtres, vous avez commandé, au Maître des Cérémonies, de nous promettre de votre part des biens sans fin. C'est vous qui procurez à vos Descendants les dons magnifiques du Ciel, & qui nous donnez des moissons abondantes, une longue vie, &c. Ensuite, chacun se mit à genoux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéissoit au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Ministres prirent les Tablettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes & les fruits furent distribués aux Assistans, & le Maître des Cérémonies termina ses fonctions par ce discours : » Soyez sûrs qu'en récompense du Sacrifice que vous venez d'offrir, vous recevrez toutes sortes de faveurs, de biens & de richesses, une heureuse & abondante lignée, une longue vie, le repos & la paix. Le

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.

1716.

Prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de Monnoie. Avant que de sortir du Temple, chacun fit, au Tito, un certain nombre de révérences & de génuflexions (86).

Description
de la grande
Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte description de la grande Pagode d'Emouy, avec le soin d'avertir qu'elle ne se trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple est situé à deux milles de la Ville, dans une Plaine, qui se termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différens Canaux, forme devant le Frontispice une nappe d'eau, bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'Édifice est de trente toises. Le Portail est d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaste Portique, pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel s'élève un Autel, qui soutient une Statue colossale de bronze doré, assise, & les jambes croisées. Quatre autres Statues, qui sont dans la même posture, autour d'elle, ne laissent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur.

mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces colosses est composé d'un seul morceau de pierre, & porte en main son symbole. L'un tient un Serpent, qui fait plusieurs replis autour de ses bras; l'autre, un arc bandé; le troisième une hache d'armes, & le dernier une espèce de guitarre.

LA BARBE-
NAIS LE GEN-
TIL.
1716.

En sortant du Portique, on entre dans une avant-cour, carrée, & pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui se terminent en dômes, communiquent par un corydor qui regne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamètre, élevée sur une fort belle charpente (87). Dans le second, on voit un Tambour, d'une grosseur demesurée, qui sert aux Bonzes, pour annoncer les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & servent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande Tour isolée,

Instrumens
de Musique.

(87) Le barrant des cloches Chinoises est en dehors, & de la forme d'un marteau.

LA BARBIE-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Autres Inf-
trumens.

qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre, qui regne en dehors. Le dôme de cette Tour est un Temple, dont la forme intérieure est quarrée. La voûte est ornée de Mosaïques, & les murailles sont revêtues de figures de pierres en relief, qui représentent des Animaux & des Monstres. Les colonnes, qui soutiennent la voûte, sont de bois vernissé. Le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des Oiseaux, des Papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'Autel, & n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte. A l'une des extrémités de l'Autel, on voit une Urne de bronze, sur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un son lugubre. A l'autre bout est une machine de bois, ovale & creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'Idôle titulaire du Temple. C'est la Déesse *Coanginpussao*. Elle est placée au milieu de l'Autel, sur une fleur de bronze dorée, qui lui sert de base. Elle tient un jeune enfant dans ses bras. Plusieurs Idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect & leur dépendance.

Les Bonzes ont tracé, sur les murs de ce Temple, divers caractères hiéroglyphiques. On y voit un Tableau peint à fresque, qui représente un Etang de feu, où plusieurs hommes semblent nager; les uns portés sur des Monstres, les autres environnés de Dragons & de Serpens ailés. Au milieu du gouffre, on apperçoit un rocher escarpé, sur lequel la Déesse du Temple est assise, tenant dans ses bras un Enfant, qui semble appeller tous les Malheureux qu'il regrette de voir dans les flammes; mais un Vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & la tête armée de cornes, les empêche, à coups de massue, de s'élever jusqu'au sommet du Rocher. Les Bonzes refuserent à la Barbinais l'explication qu'il leur demanda sur ce Tableau. Il vit, derrière l'Autel, une espece de Bibliothèque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des Sacrifices.

LA TABLE
NAISLE GSA-
TIL.
1716.

Figures Hié-
roglyphiques

Lorsqu'il fut descendu de ce Temple, on lui fit traverser la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs sont lambrissés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre Philosophes, anciens Disciples de Confucius. Au bout de ce long espace, il arriva

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Ornemens du
grand Tem-
ple.

dans une grande Salle, qui est le Réfectoire des Bonzes. On le fit passer de là dans un assez vaste appartement, par lequel on arrive enfin au large Temple. On y monte par un grand escalier de pierre. L'intérieur est particulièrement orné de vases, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve aussi les deux Instrumens de Musique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale est sur l'Autel; mais on ne la voit qu'à travers d'une gaze très fine, qui forme une espèce de rideau. Le reste de l'Edifice consiste en plusieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les Jardins & les Bosquets sont pratiqués sur le côté de la Montagne, où l'on a taillé, dans le roc, des grottes charmantes (88).

Les François visitèrent souvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni pénétrer dans les Appartemens où l'on n'est pas introduit; surtout, dit-il, si l'on n'est pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous

de rigoureuses peines, & qui en gardent souvent dans des lieux secrets, se vangent d'une curiosité trop indiscrete. Le Pere Laureati lui raconta que près de Focheou, lieu de sa résidence, il y avoit un fameux Monastere des principaux Bonzes de cette Province.

La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez son pere, suivie de deux femmes, & portée, suivant l'usage du pays, dans une chaise couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa priere. Leur Chef se cacha derriere l'Autel, vit cette jeune personne, & conçut pour elle une passion si vive, qu'ayant fait arrêter sur le champ les deux Suivantes par quelques autres Bonzes, il se saisit d'elle, malgré ses cris & ses larmes. Le Docteur apprit bientôt que sa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit disparue. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accorderent à répondre qu'elle étoit sortie, après avoir fait sa priere. Mais, élevé dans le mépris de la superstition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adressa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes se virent forcés de se justifier. Ils se flatterent de mettre le Peuple dans leurs

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.
1716.

Incontinence
des Bonzes.

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.

1716.

intérêts , en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre , au Docteur , combien l'Idole avoit fait d'honneur à son sang , par une si belle alliance. Mais le Général Tartare , méprisant ces Fables , se rendit au Monastere , en examina soigneusement tous les réduits , & trouva , dans un lieu souterrain , plus de trente femmes , entre lesquelles le Docteur reconnut sa fille. Aussi tôt qu'elles furent sorties de leur prison , le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice , & brûla le Temple , les Autels , les Dieux & les Ministres (89).

Témoignage
que la Barbinais
rend aux Bonzes de
Coulou.

La Barbinais , qui faisoit son séjour dans une Communauté de Bonzes , n'y apperçut rien de si révoltant. » Leur » culte , dit - il , ne s'étend pas fort » loin. Uniquement occupés de l'entretien des lampes , ou du soin de recevoir ceux qui viennent faire leurs prières , ils mènent une vie molle & oisive. Ils n'ont aucun revenu fixe. » Ils vont , de porte en porte , une clochette à la main , mendier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un » Chinois fait quelque fête , à l'hon-

neur de l'Idole qu'il garde dans sa
maison, il appelle les Bonzes, qui,
revêtus de longues chappes brodées,
portent l'Idole par les rues : ils mar-
chent deux à deux, tenant à la main
plusieurs banderolles garnies de son-
nettes, & le Peuple les suit, par curio-
sité plutôt que par dévotion. Au jour
de la nouvelle & de la pleine Lune, ils
se levent pendant la nuit, pour ré-
citer des prières. Il m'a semblé qu'ils
répétoient toujours la même chose,
avec autant de modestie & de dé-
votion, que s'ils avoient quelque
idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils
affectent une grande humilité dans
les complimens qu'ils se font entre
eux. Ils se prosternent les uns devant
les autres. Mais, comme ils se trai-
tent ensuite, & que le plus souvent
ils s'enivrent, la visite, qui com-
mence par des civilités, finit pres-
que toujours par des invectives mu-
tuelles.

Ce sont là, continue l'Auteur, des
détails que j'ai sans cesse devant les
yeux, depuis que j'habite le Monastère
de Colonfon. Les Bonzes m'y ont cé-
dés, depuis cinq mois, un fort joli
appartement, sous le bon plaisir des
Mandarins. Il y a quelques jours que

LA BARBE-
MAISLE GEN-
TIL.

1716.

Simplicité
d'un Bonze.

je faillis d'être étouffé dans mon lit ; par la fumée d'un sacrifice. Je sortis brusquement de ma chambre & le premier objet que j'apperçus fut une table couverte de Poules bouillies, de Canards, de Poisson, &c. Je vis le Bonze, qui me loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans son urne sacrée. Je jugeai d'abord qu'il faisoit quelque important sacrifice ; mais je ne pouvois comprendre pour quoi il le faisoit à ma porte. Je lui en demandai la raison : Votre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes Chevres. Depuis que vous demeurez dans cette Isle, j'ai perdu la moitié de mon troupeau. Je tâche de fléchir ce terrible Dieu par les viandes que je lui offre. Il me fit voir quelques caractères hiéroglyphiques, qu'il avoit tracés sur ma porte, par lesquels il prétendoit conjurer le Dieu des François. Je voulus le désabuser ; mais je n'y réussis pas. Cependant m'étant informé du sujet de son chagrin, j'appris que nos Martelots venoient chaque jour dans la petite Isle de Colomou, où l'on avoit dressé une Tente, pour mettre à couvert les ustanciles du Vaisseau & que s'imaginant plaire au Ciel en volant un Bonze, ils mettoient dans l'oreille de

Les François
en profitent.

de ses meilleurs Chevreux une grosse épingle de fer, qui pénétrait jusqu'au cerveau. Ces animaux en mouraient bientôt ; & le Bonze, attribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuse, dont il accusoit le Dieu des François, les jettoient à la voirie. Les Matelots se hâtoient de les emporter, & rioient beaucoup de sa simplicité.

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL
TIL.
1716.

Le Pere Laureati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particulièrement le fameux Empereur Kamhi, qui occupoit encore le Trône. Il regnoit depuis environ cinquante ans, & son âge étoit de soixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faisoit tolérer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangère dans l'Empire : mais il n'avoit aucune disposition à l'embrasser. Il avoit tout l'orgueil & le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit souffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mit pas son Empire au centre du Monde ; & quelques Jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre, dans une Carte Chi-

Traits curieux racontés à la Barbinais, sur l'Empereur Kamhi.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

noise, qu'il leur fit faire à Peking. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offert, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située comme il le desiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrètement, à ses Ouvriers, de le contrefaire; & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de sens froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages.

Sa curiosité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enivrer, pour connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui passoit pour une tete forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, surtout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient soin de fournir constamment sa table. Il s'enybra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit yvre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contredît l'habi-

tude de boire avec excès ; que le vin aigriroit encore son humeur , naturellement violente , & que dans cet état il n'épargneroit point les plus chers Favoris. Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal , ajoûta le Mandarin , il faut que vous me chargiez de chaînes , & que vous me fassiez mettre dans un Cachot , comme si l'ordre venoit de lui. Laissez-moi le soin du reste. Les Eunuques approuverent cette idée , pour leur propre intérêt. L'Empereur , surpris de se trouver seul , à son réveil , demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le Malheur de déplaire à Sa Majesté , on l'avoit conduit , par son ordre , dans une étroite Prison , où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur , & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître , chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur , comme un Criminel qui attend l'Arrêt de son supplice. Qui t'a mis en cet état , lui dit ce Prince ? quel crime as-tu commis ? Mon crime , je l'ignore , lui répondit le Mandarin. Je sçais seulement que Votre Majesté m'a fait jeter dans un noir Cachot , & que lorsqu'on m'en a tiré , j'attendois la

LA BARBINAIS
 NAISSANCE
 1716.

mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris & troublé. Enfin, rejetant, sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cet Avanture, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (90).

Le même Missionnaire pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore à la Barbinais que se promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appelé un Mandarin de sa suite, qui passoit pour le plus riche Particulier de l'Empire, & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompense. L'Empereur voulut, à son tour, lui donner le même amusement. En vain le Mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son Maître lui rendit l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade; combien de fois, lui dit l'Empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi? Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison étoit

impossible. Eh bien, repliqua Kamhi, Je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai crû devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son Souverain (91).

Après avoir passé environ sept mois dans l'Isle d'Emouy, le Vaisseau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717 ; & dans l'espace d'un mois il arriva heureusement à la vue de plusieurs Isles, qui forment l'embouchure du Détroit de Malaca. Elles forment une perspective charmante, par la verdure des arbres dont elles sont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne „ qu'on ose se guider sur les „ vûes, ou les perspectives, d'une „ Terre qu'on desline sur Mer. Il avoit „ des Plans, levés par de très habiles „ gens ; & les Terres, les Montagnes, „ &c. ne paroïssent point à ses yeux „ telles qu'elles étoient destinées. Il est „ persuadé, dit il, que si deux Ingé- „ nieurs levent, dans deux Vaisseaux „ différens, le Plan d'une même Ter- „ re, ce Plan ne paroitra pas le même,

LA FLEUVE-
NAISSANCE
TIT.
1716.

1717.

Isle d'Emouy.

Plan levé
en Mer, par
des Ingé-
nieurs.

(91) *Ibidem.*

LA BARBI-
NAIS LE GEN
TIL.

1717.

» si la distance des deux Vaisseaux est
» seulement d'une demie lieue. Ainsi,
» pour se servir utilement de tous les
» Plans qu'on porte ordinairement sur
» Mer, il faudroit que le Vaisseau,
» où l'on est, se trouvât précisément
» au même point que celui sur lequel
» ils ont été levés; ce qui lui paroît
» impossible. Il croit aussi que depuis
» la Chine jusqu'au Détroit de Mala-
» ca, la sonde & la latitude sont les
» meilleurs Guides. Il faut peu se fier
» aux Courans, qui sont variables sui-
» vant les saisons, & qui n'ont pas tou-
» jours la même force (92).

Avanture sin-
gulière, qui
fit honneur
aux François.

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François se virent dans la nécessité de commettre une action qu'ils se reprocherent amèrement, & dont le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la générosité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vu jusqu'à présent que les autres Européens se piquent de la même délicatesse. Ils se trouverent tout d'un coup à quatre brasses de profondeur, sans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jetterent l'ancre : mais, une heure

après, tandis qu'on délibéroit sur le péril
 présent, on s'aperçut que le fond étoit
 encore diminué d'une demie brasse, &
 qu'il ne s'en falloit pas un pied que le
 Vaisseau ne fût échoué. La peur aug-
 menta le danger. Les Matelots n'écou-
 toient plus les ordres des Officiers, &
 la prudence n'étoit pas moins oubliée
 que la soumission. » Enfin, la néces-
 » té, confesse l'Auteur, nous rendit
 » injustes, & nous empêcha même de
 » considérer un autre péril, auquel
 » nous allions nous exposer. Nous ti-
 » râmes un coup de canon à boulet,
 » sur un Brigantin Malai, qui passoit
 » entre la Côte de Sumatra & notre
 » Vaisseau. Les Malais amenèrent aus-
 » si-tôt leurs voiles; & nous nous jet-
 » tâmes, cinq ou six, dans la Cha-
 » loupe, avec nos armes, sans sçavoir
 » encore quel étoit notre dessein. Je
 » proteste, en particulier, que je fus
 » poussé par un mouvement dont je ne
 » fus pas le maître. Cependant, aussitôt
 » que nous eûmes laissé le Vais-
 » seau, on nous avertit, avec le Porte-
 » voix, de prendre un Pilote, de gré
 » ou de force. » Nous abordâmes le
 Brigantin, où nous ne vîmes d'abord
 que sept ou huit hommes, qui ache-
 voient de charger quelques petits ca-

La Page 199
 N° 15 DE GEN-
 1717.

Dans quel
 danger ils se
 trouvent.

LA BARBIE-
MAISLE GEN-
TIL.

1717.

nous de bronze. Leur Chef nous ayant demandé , par divers signes , ce que nous desirions de lui , nous lui répondîmes , dans le même langage , que nous avions besoin d'un Pilote , pour nous conduire dans le Canal du Déroit. Une vieille Femme , qui se tenoit assise dans un coin , m'ayant dit quelques paroles , en mauvais Portugais , je lui expliquai nos intentions : mais lorsqu'elle les eut connues , elle feignit de ne les pas entendre.

Leur combat
sur un Vaisseau
Malai.

Cependant nous avions posté deux de nos gens à la poupe , & deux à la proue , avec ordre de faire feu sur les Malais , s'ils nous attaquoient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le Brigantin étoit emporté par le Courant , & que les Malais n'avoient pas jeté l'ancre. Je les pressai de la jeter. Ils arrêterent ainsi ce Bâtiment , qui étoit déjà hors de la portée du canon du nôtre. Nous fîmes ensuite passer dans notre Chaloupe , la vieille Femme , le Capitaine , qui étoit son Fils , une autre Femme , & deux Malais , comme des otages nécessaires à notre sûreté. La violence , que nous fîmes obligés d'employer , leur ayant fait jeter des cris , plusieurs autres Malais sortirent aussi-tôt du fond de cale ,

" d'un air si furieux , " que nous ne
 " pûmes douter qu'ils n'eussent formé
 " quelque dessein contre nous. Nos
 " regards se tournerent tristement vers
 " notre Vaisseau ; & nous vîmes , avec
 " douleur , qu'il nous étoit impossible
 " d'en recevoir du secours. Cependant
 " le danger devenoit terrible. Quoi-
 " qu'on n'eût apperçu que sept ou huit
 " hommes , en entrant dans le Brigan-
 " tin , ils étoient plus de soixante , qui
 " commencèrent à sortir tumultueuse-
 " ment du fond de cale. La crainte
 " d'être accablés par le nombre , si
 " nous leur laissions le temps de s'as-
 " sembler , & de reconnoître l'inéga-
 " lité de nos forces , nous fit charger
 " ceux qui étoient montés les premiers.
 " Ils tirent leurs poignards , pour se
 " défendre ; & dans le même temps ,
 " nous vîmes paroître derrière nous ,
 " d'autres Malais , qui s'étoient cachés
 " dans la Chambre de poupe. Heureu-
 " sement , aucun des nôtres ne fit feu
 " sur eux ; & nous contentant de les
 " repousser par le mouvement de nos
 " sabres , nous les contraignîmes , après
 " une légère résistance , de rentrer tous
 " dans le fond de cale. Quelques uns
 " néanmoins furent blessés. Nous ôtâ-
 " mes , de la chambre de poupe , un assez

LA BARBI-
 NAIS LE GEN-
 TIL.
 1717.

Combat in-
 prévu.

LA BARBE-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

» grand nombres d'armes , dont ils n'a-
» voient pas eu le temps de se servir
» dans leur surprise , & nous fermâmes
» soigneusement les écoutilles. Notre
» dessein n'étoit pas de leur nuire ; &
» nous gémissions au contraire de nous
» voir forcés à la violence : mais ils
» nous auroient infailliblement massa-
» crés , si nous avions perdu le temps
» à vouloir les convaincre de la droi-
» ture de nos intentions.

Secours que
les François
tirent de leurs
Captifs.

Le calme paroissant rétabli , nous transportâmes , dans notre Chaloupe , toutes les armes que nous avions trouvées. Elles consistoient en quantité de lances , & six petits pierriers de fonte , que nos Ennemis auroient pu faire servir contre nous , pendant notre retour au Vaisseau. Leur Capitaine , que nous emmenions malgré lui , ne laissa point de donner divers ordres à ses Matelots , pour la sûreté de notre route ; & nous partîmes sous sa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amèrement. La Vieille seule nous regardoit d'un œil sec , & me dit hardiment , en mauvais Portugais , que loin de nous craindre , elle étoit sûre que si nous étions Chrétiens , nous n'aurions pas l'injustice de l'arracher du sein de sa Patrie , & de la réduire à l'esclavage. Cette fermeté

m'étonna. Je lui fis comprendre que nous ne pensions en effet qu'à tirer, de son fils, un secours qui nous étoit nécessaire, dans le dessein de le récompenser de ses peines, & de lui restituer tout ce qu'on avoit enlevé du Brigantin. Ensuite, lui ayant demandé quel étoit son Pays, elle me répondit qu'elle étoit de Cambaye; que son fils avoit armé le Brigantin, pour transporter du riz à l'Isle de Java, & que la plupart des Malais, qu'il avoit à bord, n'étoient que des Passagers.

En arrivant au Vaisseau, le Capitaine Indien, fit l'office de Pilote. Il nous conseilla de lever l'ancre, pour aller mouiller une portée de fusil plus loin. Nous y passâmes tranquillement la nuit. Mais, à l'arrivée du jour, nous fûmes surpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit échappé à la faveur des ténèbres. Le Capitaine Indien poussa des cris, s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de son Vaisseau, dont il ne douta point que les Passagers Malais ne se fussent saisis dans son absence. Il fit des plaintes si touchantes, que par compassion, & pour ne pas nous rendre coupable d'une autre injustice, nous nous rendâmes à la prière qu'il nous fit, de le

LA FORTI-
NAIS LE GEN-
TIL.
1717.

Le Capitaine
Indien perdit
son Brigantin.

LA BARBE-
NAISSE GLA-
TIL.

1717.

mettre au rivage, à la dernière Pointe de Sumatra. La joie, de se revoir en liberté, parut diminuer son inquiétude. On lui donna vingt piastras, un sac de biscuit, trois bouteilles de vin, & deux flacons d'eau de-vie, avec de la poudre & des balles, qu'il avoit demandées pour se défendre des Bêtes farouches, qui sont en grand nombre sur cette Côte. On lui rendit ses pierriers & ses lances. Enfin, lorsqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaisseau, plusieurs François eurent la générosité de lui servir d'escorte. Je fus de ce nombre.

Rencontre
d'un Seigneur
de Sumatra.

Nous nous armâmes chacun d'un fusil & d'un sabre, & nous fîmes route vers le rivage, tandis que notre Vaisseau continua la sienne à petites voiles, pour doubler la dernière pointe du Sud de l'île. Nous nous approchâmes de terre à la portée du fusil. Mais un grand banc, dont le rivage est bordé, nous obligea de la côtoyer pendant plus d'une lieue, sans pouvoir y descendre. Notre impatience étoit fort vive, surtout à la vue de plusieurs Chats-Tigres, & d'autres Animaux, que nous regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions presque à la pointe du Sud, lorsque nous aperçûmes une petite Ga-

liote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions que six François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaisseau, craignirent que nous ne fussions attaqués par les Indiens de ce Bâtiment, lorsqu'ils auroient reconnu notre petit nombre, & ne douterent pas qu'ils n'y fussent même excités par les Malais, que nous tenions encore sous le joug. On se hâta d'armer la Chaloupe, où la plupart des Officiers & des Volontaires s'embarquerent ardemment, pour accourir à notre secours. Mais comme nous étions poussés par le vent, nous abordâmes la Galiote avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâtiment ras & sans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nuds, au milieu desquels on distinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fusils, dont nous les couchâmes en joue, les rendirent immobiles; & la vivacité avec laquelle ils se virent aborder, leur fit croire sans doute que leur vie étoit menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce mouvement nous avoit fait perdre de vue, sauta légèrement dans la Galiote. nous doutâmes, d'abord, si ce n'étoit pas pour animer ces Insulaires au combat; mais après quelques discours,

LA BARBE-
NAILLE GER-
I. L.
1717.

Générosité
d'une Femme
Indienne.

LA BARBI-
NAISLE GÉN-
TIL.

1717.

qu'elle parut leur tenir , nous fûmes agréablement surpris de voir leur Chef porter les mains à sa tête , & nous saluer à la manière des Maures. Il étoit revêtu d'une longue robe , de toile des Indes. Un grand chapeau , tissé de joncs , garantissoit sa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'anneaux & d'émeraudes.

Sa fierté en
quittant les
Français

Nos Malais nous prièrent alors de les laisser passer tous dans cette Galiote , & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit , ils esperoient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes tout ce qu'ils demandèrent de nous. Leurs provisions & leurs armes furent transportées à leur suite , par nos propres Matelots. Lorsqu'ils eurent quitté le Canot , nous fîmes de excuses civiles au Capitaine , mais il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme , plus sensible à l'offense qu'aux réparations , malgré le service qu'elle venoit de nous rendre , garda de même un profond silence , tous deux apparemment pour se venger de leur perte par nos remords ; car ils avoient pu remarquer que nous étions vivement touchés du mal que nous leur avions causé. Notre Pilote ayant fait mettre à la voile , après nous

tre retour, nous ignorons si ces malheureux Indiens retrouverent le Brigantin, & nous ne sçavons pas mieux si la force de la nécessité peut nous avoir justifiés devant le Ciel (93).

LA BARBINAIS LE GENTIL
1717.

La Barbinais, se formant à la navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumières importantes sur le reste du même Passage.

Observations
de l'Auteur
sur le Déroit.
de la Sonde.

Après avoir observé que l'Isle de Sumatra forme trois Détroits considérables; celui de Malaca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Isle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Isle de Java, il représente son Vaisseau à trois lieues de l'Isle de Lucipara, Est Quart de Nord-Ouest, sur six brasses de fond, & dans l'embarras pour faire sonder le banc de sable, dont cette Isle est environnée. Le banc se trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'est marqué sur les Cartes: " mais si c'est
" une erreur des Géographes, elle ne
" doit pas, dit-il, leur être reprochée
" comme un défaut; car en marquant
" le danger plus proche, ils ont peut-
" être voulu réveiller la prudence des
" Pilotes. " On trouva trois balles & demi de profondeur, sur les acoves de

(93) *Ibid.* pages 32 & précédentes.

LA BARBE-
NAISSE GEN.
TIL.

1717.

Conseil qu'il
donne aux
Navigateurs.

ce banc. Pour ne rien donner au hasard, un Vaisseau doit se faire précéder i.^{er} de sa Chaloupe, avec un drapeau, qui marque les sondes à mesure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin jusqu'à midi, sans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart-de-Sud-Ouest. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les sondes, on n'avoit pas trouvé moins de six brasses d'eau à cette distance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en sortir par ce Passage, à ranger plutôt l'Île de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Ouest. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on avoit porté au Sud-Sud-Ouest; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le Cap au Nord-Quart-de-Nord-Est, pour ne pas tomber sur un banc de sable, qui est au large de l'Île aux grands arbres, ainsi nommée de plusieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. » Ce banc » est beaucoup plus éloigné de l'Île » qu'il n'est marqué dans les Cartes.

Il faut même que les Courans portent au Sud avec une rapidité surprenante, puisque suivant l'estime on croyoit n'avoir fait que sept ou huit lieues depuis Lucipara, quoique les Cartes en marquent dix-huit (94).

LA BARBI-
NAM LE GEN-
TIL.

1717.

Isles de las
Hermannas.

On passa, le lendemain, devant les deux Isles las Hermannas, à si peu de distance, qu'on y auroit pû jeter une pierre. Ce ne sont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Isles & Sumatra : mais on doit éviter de passer au large, c'est-à-dire, à l'Est, où les Roches sont dangereuses à fleur d'eau. Les Courans portent toujours au Sud.

Le jour suivant, qui étoit le 20 de Mars, les sondes ayant donné depuis sept jusqu'à onze brasses, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'est-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, sur la droite du Vaisseau, plusieurs Isles sur la gauche, & l'Isle de Java devant la proue. Cette partie de l'Isle de Sumatra est fort montagneuse. On y distingue une Montagne, dont le sommet se termine en Pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La distance, depuis les Isles

LA BARBI-
NAISLE GEN-
TIL.

1717.

Isle de la
grande To-
que.

las Hermannas jusqu'à ce Détroit, est moins grande qu'elle n'est marquée dans les Cartes. On vit bientôt aussi l'Isle que les Hollandois ont nommée la grande Toque, parce qu'elle a quelque ressemblance avec un bonnet. Elle sert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit est d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt brasses de profondeur, sans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaisseau, surpris par le calme, ne doit pas balancer à jeter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parce que les Courans le porteroient infailliblement sur cette Isle (95).

Raisons qui
éloignent les
François de
Batavia.

A si peu de distance de Batavia, & pendant la paix, qui regnoit entre les Puissances de l'Europe, il étoit naturel que les François allassent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire espérer toutes sortes de rafraichissemens. » Cependant ils » n'eurent pas même la pensée d'y abor- » der, dans la crainte que la jalousie » du Commerce ne portât les Hollan- » dois à leur faire quelque insulte. Ces » fiers Marchands ne souffrent qu'avec » peine que les autres Nations de l'Eu- » rope entreprennent de passer le Dé-

» troit de la Sonde. Ils se sont acquis
 » un empire si redoutable dans ces
 » Mers , qu'ils croient pouvoir tout
 » y commettre impunément. La Bar-
 » binais s'étonne que les François ,
 » les Anglois, les Espagnols & les Por-
 » tugais n'aient point encore cherché
 » à tirer vengeance des injures qu'ils
 » ont reçues de cette ambitieuse Na-
 » tion , & qu'ils aient souffert qu'elle
 » soit devenue si puissante (96).

LA BARBI-
 NAIS LE GÉNÉ-
 RAL.
 1717.

On se détermina donc dans un Con-
 seil , à chercher du secours parmi les
 Barbares , plutôt que d'en demander à
 de si dangereux amis ; & cette résolu-
 tion nous procure ici quelques lumie-
 res sur une Côte , dont on avoit peu
 de connoissance. Le 22 , les Courans
 ayant suppléé au vent , pour faire avan-
 cer le Vaisseau dans le Détroit , il se
 trouvoit à midi par les six degrés quinze
 minutes. On y découvroit le rivage de
 Java , & plusieurs Habitations sur la
 pente des Montagnes & dans les Val-
 lées. On voyoit de vastes Campagnes ,
 plantées de riz. Les Montagnes ne sont
 pas fort hautes , du côté du Détroit ;
 mais elles sont couvertes d'arbres , vers
 leur cime , & les revers paroissent bien
 cultivés.

Ils cher-
 chent du se-
 cours parmi
 les Barbares.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

Voyage noc-
turne de la
Barbinais.

L'ancre ayant été jettée pour toute la nuit, quelques Officiers se mirent dans le Canot, à neuf heures du soir, pour visiter le rivage, & tenter la pêche de la Tortue. La Barbinais voulut être du nombre. Ce petit Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs & la pluie nous incommoderent beaucoup. Nous entrâmes dans une petite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâmes la Mer moins agitée; mais la Côte étoit défendue par un banc de Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à descendre. Cependant l'air étant devenu plus serin, & la Lune nous prêtant sa clarté, nous trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes par un Canal bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vue de plusieurs traces, que nous prîmes pour celles de diverses Bêtes féroces, dont nous savions que l'Isle est remplie, faillit de nous faire rentrer dans notre Canot. Mais chacun s'étant reproché sa frayeur, nous nettoyâmes nos armes, pour nous mettre en défense contre les Hommes & les Bêtes. Nos Matelots allumèrent un grand feu. Nous séchâmes nos habits; & quelques flacons de vin, que nous avions apportés, ranimerent nos

forces & notre courage. Il y avoit , sur le rivage, un Bois fort épais, d'où sortoit un ruisseau d'eau fade & faumache. Nous en pouvions esperer de plus douce , en remontant sur les bords ; mais un bruit affreux , que nous entendîmes dans le Bois , qui paroissoit venir d'une légion d'Animaux , ne nous inspira point l'envie de tenter cette aventure. Ceux qui n'étoient point armés rentrèrent dans le Canot , pour s'exercer à la pêche ; tandis qu'examinant les traces imprimées sur le sable , nous nous efforcâmes d'en démêler quelques - unes de Tortue. Mais , quoique cette Baye nous eût paru fort poissonneuse , nous n'y prîmes aucune espece de poisson. Nous n'y apperçûmes non plus aucune marque d'habitation. Les Hollandois qui abordent quelquefois à cette Côte , enlèvent les Bestiaux qu'ils y trouvent ; ce qui porte les Insulaires à se retirer , avec leurs troupeaux , dans les Vallées ou sur les Montagnes.

Le 23 , les François s'avancerent jusqu'à la dernière Pointe de l'Isle de Java , où finit le Détroit de la Sonde , & reconnurent l'Isle du Prince. Leurs Instructions portoient d'y relâcher , pour y faire de l'eau : mais cette Isle déserte ne leur promettant point d'au-

LA BARBI-
NAISLE GEN-
TIL.

1717.

Isle du Prin-
ce.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.
XII.

1717.

Les Français relâchent dans une île voisine.

tres secours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre île, qui n'est séparée de Java que par un Canal assez étroit, dans l'espoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla sur vingt brasses, à une demie lieue de l'île. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade sur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit plusieurs Barreaux, qui traversoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du passé obligeant les Matelots Français de se tenir sur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot se rendit à la Côte de Java; mais les Rochers, qui bordoient le rivage ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber, par cascades, du haut d'une Montagne.

Leur commerce avec les Indiens.

Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite île, avec la Chaloupe, & nous y descendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou six cabanes, d'où sortirent quelques Indiens à demi nus; les uns armés d'un poignard, les autres d'une lon-

guelance. Ils nous reçurent néanmoins avec assez de douceur, & nos caresses servirent à l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs signes nous firent comprendre que l'Isle étoit déserte, & qu'il étoit inutile d'y pénétrer plus loin; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des Bœufs, & que nous y ferions aisément de l'eau, à l'embouchure de cinq ou six petites Rivières, qui se jettoient dans le Canal. Au fond, le but de ces promesses étoient de nous ôter la pensée d'entrer dans leur Isle, où nous scûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlever par les Hollandois; & la peur, ou l'expérience leur fait attribuer le même dessein à tous les Etrangers (97).

Cependant la satisfaction, qu'ils marquerent de nos caresses & de nos présents, nous fit juger qu'ils pourroient se familiariser avec nous. Le Canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la Côte opposée, cinq Rivières, dans l'espace d'un quart de lieue: mais quoiqu'assez larges, elles paroissent autant de bran-

LA BARBE-
NAISIEGE-
TIL.

1717.

Lumières
qu'ils tirent
d'eux.

LA BARBEI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

La Barbi-
nais cherche
de l'eau avec
danger.

Il traverse
plusieurs Ri-
vieres.

ches, qui viennent de la même source. Le Canal n'a que douze ou quinze brasses de profondeur, du côté de l'Isle. Son rivage est couvert de fort beaux coquillages. Du côté de Java, il est resserre par un banc de sable, qui s'étend à la moitié de sa largeur, & qui rend le Passage si étroit, que les Vaisseaux ne doivent le tenter que dans un extrême besoin. Nous laissâmes, dans la Chaloupe, six hommes avec leurs armes, auxquels on défendit de toucher à terre; & nous partîmes, au nombre de douze, pour découvrir une Aiguade. L'eau de toutes ces Rivières étoit fort saumache. Nous en traversâmes trois, avec nos fusils sur nos têtes. En arrivant au bord de la quatrième, nous apperçûmes, sur l'autre rive, une troupe d'Indiens, qui sembloient tenir conseil. L'Officier qui nous commandoit, prit le parti de les inviter, par des signes, à venir vers nous. Mais ils nous firent les mêmes invitations à passer la Rivière. Il y avoit du risque à l'entreprendre. Elle étoit profonde. Nous pouvions être attaqués au passage. Cependant l'espérance de tirer d'eux quelques secours nous fit mépriser le danger. La moitié de notre troupe

troupe passa la Riviere ; tandis que le reste , observant les mouvemens des Indiens , étoit prêt à les saluer d'une décharge , s'ils ménaçoient nos gens de la moindre insulte. Mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les suivre , parce que le jour baissoit , & qu'en nous engageant plus loin , nous craignîmes d'être attaqués au passage des Rivières , qu'il falloit traverser à notre retour. Les rives étoient couvertes d'herbes fort hautes , où les Indiens pouvoient se tenir cachés pour nous surprendre. Ainsi la prudence nous ayant reconduits à notre Chaloupe , nous la retrouvâmes au même lieu ; mais le rivage du Canal nous offrit d'autres Indiens , qui avoient fait d'inutiles efforts pour engager nos Matelots à descendre. Ils ne nous avoient pas vûs traverser les Rivières , parce que depuis les Bois jusqu'au Canal , ils n'avoient pas cessé de marcher entre les herbes , dont tout cet espace étoit couvert. Leur surprise ne les empêcha point de recevoir du tabac & quelques mouchoirs de coton , que nous leur offrîmes ; & la reconnaissance les fit monter au sommet des Palmiers qui étoient en grand nombre sur le rivage ,

LA BARBI-
NAILLE GÉN-
TIL.

7171.

Son pigement
sur les noix
de cocos.

pour cueillir des Cocos, qu'ils nous offrirent à leur tour (98).

La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la première fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les besoins de la vie, c'est sans doute aux besoins des Singes & des Hermites. Cependant les Matelots en chargerent la Chaloupe, pour consoler, par ce présent, le reste de l'Équipage, qui n'avoit depuis long-temps que de fort mauvaise eau, & qui attendoit des rafraîchissemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçues moins joyeusement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arrosé de tant de Rivières, & planté d'une grande variété d'arbres, fût si mal pourvu d'eau douce. Mais si les Officiers ne souhaitoient pas moins d'en trouver, ils vouloient aussi que l'Aiguade fût assez proche, pour ne pas causer trop de fatigue à des gens épuisés par leur dernière navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un

lieu commode, où la peine du transport ne fut pas plus à craindre que le mal dont on vouloit se délivrer.

LA BARBIE-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

Cette raison obligea la Chaloupe de passer une seconde fois dans la petite Ile. Elle y descendit, d'un côté opposé à celui qu'elle avoit visité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaisseau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Riviere, dont l'eau étoit douce & facile à charger. Un Bois voisin offroit diverses sortes d'arbres. Cette heureuse nouvelle fut portée au Vaisseau. Mais comme les Indiens ne paroissent pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de se débânder. Le 24, on fit six Voyages, avec succès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'osant encore paroître, envoyèrent quelques petits Enfants, pour juger de ce que leur Ile avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevoient. On leur fit un si bon accueil, que les Peres venant bientôt eux-mêmes, apportèrent des œufs, des Poules, des Tourterelles, & des Biches de la grosseur d'un Lievre, qu'ils seavent prendre à la course (99). Les Officiers du Vaisseau ne firent plus difficulté d'aller à la Chasse, en observant néan-

Eau de la
petite Ile.

Multitude
d'Arbres
qu'on y trou-
va.

LA BARBINAIS
MAIS LE GEN-
TIL.

1717.

moins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouverent, dans l'Isle, un nombre infini de Tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne diffèrent pas moins par la grosseur. Les plus grosses sont de celle d'un Pigeon, & les moindres de celle d'une Grive. On n'admira pas moins la multitude des Singes, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Pintades, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & de plusieurs autres Oiseaux, dont on ignoroit les noms. La Barbinaiis vit des Lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des Cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui causerent de l'étonnement par leur variété. Cet Animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les Lézards ordinaires. Sa tête étoit plate, & si bien percée au milieu, qu'on y auroit pû passer une aiguille sans le blesser. Ses ailes étoient fort délicates, & ressembloient à celles du Poisson volant. Il avoit autour du cou, une espece de fraise, semblable à celle que les Coqs ont au dessous du gosier. On prit quelques soins, pour conserver un

Lézards vo-
ant.

Animal si rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (1).

Enfin , les Indiens oferent se joindre aux François. Ils apportèrent familièrement des œufs & des Poules. Ils prêterent des vases de terre , pour les faire cuire. La pêche qui devint l'amusement de tout l'Equipage , ne tarda point à fournir des Poissons de toute espece. On prit , d'un seul coup de filet , sept Tortues de Mer , qui s'y trouverent enveloppées , & plus de deux cens autres Poissons , dont les uns ressembloient à nos Turbots , & d'autres à nos Vives & à nos Merlans. La pêche de la Tortue fut encore plus abondante le jour suivant. On en fit une grosse provision , pour le reste du Voyage. Ce poisson , se nourrissant de sa propre substance , ne cause aucun embarras dans un Vaisseau (2).

La Barbinais eut la hardiesse de pénétrer dans l'Isle , avec cinq ou six de ses Amis. L'épaisseur du Bois ne les ayant point effrayés , ils y pénétrerent par divers sentiers , qui les conduisirent à l'entrée d'un Village , divisé en deux grandes rues , tirées au cordeau : les maisons étoient uniformes , bâties à distance égale , & de la même élé-

LA BARBI-
NAIS LE GÉN-
TIL.

1717.

Abondance
des Tortues.

Voyage de
la Barbinais
dans l'Isle.

(1) Page 55.

(2) Page 56.

LA BARBI-
RAIS LE GEN-
TIL.

1717.

Habitation
des Indulaires.

vation. Chacune étoit soutenue sur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur. Le toit étoit plat & carré. Dans l'intervalle d'une Maison à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toit de ses branches, donnoit un ombrage frais, & nécessaire sous un climat si brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une espèce de Halle, ouverte de tous côtés, dont le toit étoit soutenu par quatre gros piliers; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâtiment, formoient une parfaite symétrie (3).

Les Habitans, épouvantés d'une visite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs Maisons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles consistoient dans une petite chambre carrée. Une table, des nattes, des hamacs, & des métiers de Tisserand, en composoient tous les meubles. Les François ne touchèrent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquèrent, au-dehors, un édifice plus spacieux & plus élevé que les autres. Ils jugèrent que c'étoit

la Mosquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. La curiosité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la visiter, nous laissâmes quatre de nos gens aux deux Avenues du Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parce que nous appréhendions qu'ils ne fussent plus sensibles à la profanation de leur Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un espace carré, dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire semblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, sur une de ces tables, plusieurs Manuscrits en caractères Arabes, couchés les uns sur les autres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la résolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus résister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des cannes de Bambou. Pendant que nos observations s'attachoient à d'autres singularités, nous fûmes avertis,

LA BARBIN-
NAISSEMENT
TIL.

1717.

La Barbi-
nais visite
leur Tem-
ple.

Il y prend des
Manuscrits A-
rabes.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

Autre Habi-
tation.

par nos Sentinelles , qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit sortir aussi-tôt de ce lieu , pour marcher au-devant de cinq ou six Indiens , qui venoient par un sentier fort couvert. Ils prirent la fuite , à notre vûe. Leur frayeur ne servant qu'à nous animer , nous continuâmes de pénétrer dans le Bois , & nous trouvâmes un autre Village , si peu différent du premier , que nous le primes d'abord pour le même , où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les Maisons y étoient en plus grand nombre. Elles n'étoient pas moins désertes. Quoique l'épaisseur du bois , ne permît point à la vûe de s'étendre fort loin , je vis la terre défrichée en quelques endroits , & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vu tant de Gibier. Les Paons sont des oiseaux fort communs dans cette Ile.

Je remarquai , sur la terre , des traces de Bœufs & de Chevres ; mais je crus y distinguer aussi celles de plusieurs Bêtes féroces ; & je m'imaginai que les Habitans n'élevoient leurs Maisons , que pour se mettre à couvert de ces dangereux voisins (4).

(4) Pages 62 & précédentes.

En retournant au rivage, les François y trouverent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, sec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robe de toile grise, & la tête d'un morceau de mouffeline, en forme de Turban. Ils paroissoient l'écouter avec une attention mêlée de respect. Mais leur surprise étant devenue fort vive, à la vue de six Etrangers armés, ils se regarderent longtemps, comme pour se consulter. Nous ne leur laissâmes pas le temps, dit la Barbinais, de former aucune résolution. Après avoir salué leur Chef, à la maniere Indienne, nous nous mêlâmes parmi eux, avec une confiance, qui parut leur en inspirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous souhaitions d'acheter quelques Bestiaux : mais quoi- qu'ils ne pussent se tromper à nos signes, puisque nous imitions le cri des Bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris ; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous laisserent sur le rivage, que nous suivîmes tranquillement pour rejoindre notre Chaloupe.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Isle ne contint d'autres

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1717.

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

Comment ils se retirent.

Nouvelle visite de l'Isle.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

provisions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Insulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occasion de s'instruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent consentir au dessein que nous marquâmes de les suivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit plusieurs Habitations, de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Ile, qui n'a que deux lieues de circonférence, est mieux peuplée qu'on ne peut se l'imaginer. Personne n'ayant pris la fuite, à notre approche, le Chef du premier Village se présenta pour nous recevoir. Il nous offrit du Riz cuit, des Bananes, des Goyaves, & d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquerent d'abord plus d'effroi: mais, se familiarisant par degrés, elles se firent voir à la porte de leurs maisons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrèrent des Nattes, des Poules, & des Perroquets, qu'elles nous proposoient de troquer pour des Mouchoirs de co-

Les François
y sont bien
reçus.

Figure des
Femmes.

ton. Leur teint est fort bazanné. Elles ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écrasé, les cheveux noirs & longs : mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches dans le dessein de les porter en France, où cet Animal seroit admiré. Il a réellement la figure d'une Biche, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un Lievre (5). Nous renouvelâmes inutilement nos instances, pour obtenir des Bœufs ou des Chevres.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étoient point dans l'Isle, & qu'ils païssoient sur les Montagnes de Java. Si la saison nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manières, ils nous auroient fait apporter, de Java, toutes les provisions dont nous avions besoin : mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne-Espérance, & d'être obligés de relâcher à l'Isle de Bourbon (6). Notre expérience fera du moins une leçon, pour les Vaisseaux François qui visiteront la même Isle.

Leçon pour
les Vaisseaux
François.

(5) Page 57.

(6) Page 62.

LA BARBI-
MAISLE GEN-
TIL.

1717.

Situation
de l'Isle du
Prince.

Tempête.

Comme c'est pour entrer dans cette vûe, qu'on s'est attaché à suivre ici la Barbinais, on regrette qu'il ne fallè pas connoître cette Isle par son nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du sien, s'il ne lui en trouvoit pas sur ses Cartes. Il se contente de fixer le point de son départ à l'Isle du Prince, qu'il place à six degrés quarante minutes de latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degrés trente minutes de longitude (7).

Une furieuse tempête, que la superstition des Matelots leur fit regarder comme un châtiment, pour être partis le jour de Pâques, fut le seul accident qui retarda la navigation jusqu'au 13 d'Avril. La saison étant si avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour sa décharge, tourna ses voiles vers l'Isle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-six minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés quarante-quatre minutes de longitude, où la variation, observée au coucher du Soleil, se trouva de quatorze degrés vers le Nord-Ouest (8).

Le 20, on eut la vûe de l'Isle Bourbon, à la distance de quatorze lieues, & la variation fut de dix-neuf degrés. L'Isle de France, devant laquelle on passa vers le soir, à quatre lieues de distance, se fit remarquer par ses hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la supputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la distance, entre ces deux Isles, n'est pas si grande qu'elle est marquée sur les Cartes. On fit route à l'Ouest, pour mieux reconnoître l'Isle de Bourbon; & lorsqu'on eut découvert la Riviere, entre le Pays brûlé & le Quartier de Sainte Susanne, on suivit la Terre à deux lieues de distance, pour aller mouiller dans la Rade de Saint-Denis, où est le Quartier du Gouverneur.

LA BARBINAIS LE GLN^e TIL.

1717.

Erreur de distance entre les Isles de Bourbon.

Cinq mois de séjour, dans cette Isle, donnerent de l'exercice aux observations de la Barbinais. On y comptoit alors neuf cens personnes libres & onze cens Esclaves. Entre les premiers, il n'y avoit que six familles, dont le sang fut sans mélange, parce qu'elles s'étoient préservées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Meti-

Observations de la Barbinais sur l'Isle de Bourbon.

LA BARBI-
NAISLE GÉN-
TIL.

1717.

Etrange
variété des
teints.

ces. Cependant l'Auteur observa que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vaisseaux, pour s'établir dans l'Isle, produisent des enfans moins bazannés. Le sang se purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Eglise Paroissiale de Saint Paul, une Famille entiere, qui lui causa de l'admiration. Tous les visages de ceux qui la composoient lui parurent de couleur différente, & sa vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compta depuis la Trisayeule, jusqu'à l'arriere petite fille cinq générations. La Trisayeule âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagascar. La Fille étoit Mulâtre; la Petite-fille, Metice; la Fille de celle ci, Quarteronne; la quatrième, Quinteronne; enfin la dernière étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloise. En général, ces Insulaires sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Esclaves, & en Plantations, que la Compagnie des Indes leur distribue. L'Isle produit deux moissons, chaque année; mais le bled ne s'y conserve pas plus

d'un an. Il se corromproit même, dans cet espace, si le grain étoit séparé de l'épi. Aussi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faisoit préférer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fissent pas construire des Moulins à vent, dans un Pays où le bois est si commun (9). Quoique le terrain soit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boisons assez fortes; l'une de miel, dont l'usage trop fréquent est pernicieux, & l'autre, qui se nomme Sangorin, du suc des cannes de sucre. Mais, quoi-

Qualités du Climat.

(9) Pages 92 & précédentes. Toutes ces Observations doivent être rapprochées de celles qu'on a lues dans les Tomes 32 & 36 de ce Recueil.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

épidémiques , qui en font périr un grand nombre. Ils sont avertis de l'approche de cet ouragan , par un grand bruit , qu'ils entendent , pendant quatre jours , dans les Montagnes. L'air & la Mer sont alors tranquilles ; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pourvoit alors à sa sûreté. On étaye les maisons & les arbres fruitiers. S'il se trouve un Vaisseau dans la Rade , l'Equipage doit profiter de ces avertissements , & se hâter de prendre le large.

Principaux
Quartiers de
l'Isle.

L'Isle est divisée en quatre principaux Quartiers , dont celui qui se nomme Saint-Paul , est le plus étendu & le plus peuplé. Il est situé au pied d'une Montagne fort escarpée , & ses Habitations sont bâties sur les bords d'un grand Lac d'eau vive , qui s'écoule dans la Mer. Chaque Famille a ses Plantations sur la Montagne. On y monte par un sentier fort rude , & l'on trouve , sur la cime , une Plaine couverte d'arbres , à la réserve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le séjour de la Barbinais , il restoit encore assez de terrain , pour deux cens habitations. On y cultive du riz , du tabac , du bled , des cannes de sucre , & divers fruits , tels que des bananes ,

des ananas , des goyaves , des oranges ,
des citrons , &c.

LA BARBIE-
NAIS LE GEN-
TIL.
1717.

Le Quartier de Saint-Denis , est à sept lieues de Saint-Paul , du côté de l'Est. Il est moins peuplé , quoique le séjour en soit plus agréable. Deux lieues plus loin , le long de la Mer , on trouve celui de Sainte-Marie , qui n'est pas comparable aux deux autres. Mais le plus fertile est celui de Sainte-Susanne , qui est à quatre lieues de Saint-Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois ; au lieu que pour aller de Saint-Denis à Saint-Paul , on est obligé de prendre par Mer. Cependant les Nègres traversent quelquefois des Montagnes , qui paroissent inaccessibles. On ne peut faire que la moitié du chemin par Mer , en descendant au lieu qui se nomme *la Possession* , d'où l'on peut aller , à cheval , jusqu'à Saint-Paul , par une Plaine assez étendue , qui ne demande que d'être cultivée , pour devenir plus fertile. On fait aisément le tour de l'Isle en suivant le bord de la Mer ; mais il est impossible de la traverser dans l'intérieur , & cette entreprise n'a jamais été tentée que par quelques Esclaves fugitifs , qui se sont retirés dans les Bois ,

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.

Elle est brûlée
par les feux
d'un Volcan.

où l'on ignore jusqu'à leur existence.
L'Isle de Bourbon n'est habitée que
d'un côté. La partie du Sud est brûlée
par les feux d'un Volcan, qui répand,
dans les Vallées, des torrens de soufre
& de bitume. La Barbinais juge
même que cet embrasement s'est com-
munié à toutes les parties de l'Isle.
En creusant, dit-il, à la profondeur
de trois pieds, il a trouvé des traces
de feu, & le Roc véritablement cal-
ciné (10). Il attribue la fertilité des
Plaines, aux neiges qui couvrent les
hautes Montagnes. Elles forment des
torrens, qui s'entlent beaucoup en
Été, mais qui ne causent aucun rava-
ge en roulant vers la Mer, parce que
leur lit est profond, & que les bords
en sont escarpés. La Nature, dit-il,
donne ce secours aux Habitans pour
suppléer au défaut des Fontaines qui
leur manquent. Il est rare qu'on en
puisse creuser, dans une terre si sèche.
Pendant les mois de Juin, de Juillet
& d'Août, les pâturages ne fournissent
presque rien. On est obligé de chasser
les Troupeaux dans les Montagnes, où
ils se nourrissent de feuilles d'arbres.
Chaque Chef de famille imprime sa
marque à ses Bestiaux ; & la bonne

foi , qui regne entre ces Insulaires , les met à couvert du vol (11).

LA BARBIE-
NAISLE GEN-
TIL.

1717.

Tortues de
terre.

L'Isle abondoit autrefois en Tortues de terre ; mais les Vaisseaux en ont tant détruit , qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale , où les Habitans mêmes n'ont la permission d'en tuer que pendant le Carême. Les Chevres & les Sangliers , fort communs aussi dans l'Isle de Bourbon , se sont retirés au sommet des Montagnes. On y avoit apporté des Lapins , des Cailles , des Perdrix & des Pintades : mais les Lapins n'ont pu s'y creuser des retraites ; les Cailles , véritables Oiseaux de passage , ne s'y sont pas long-temps arrêtées , & les Perdrix ont aussi disparu. Il n'est resté que les Pintades , qui se sont fort bien multipliées. Sur les Montagnes de l'Est, dans une petite Plaine , qui se nomme la Plaine des Coffres , on trouve un Oiseau bleu , de couleur fort vive & d'assez bon goût , auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui d'Oiseau bleu. Pendant le cours des mois de Juillet & d'Août , qui sont l'Hyver du Pays , on voit descendre , des Montagnes , une espèce de Grive , qu'on prend avec un

Animaux
qu'on y a
portés.

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.

1717.

Comment on
prend les Gri-
ves.

nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le lui passant autour du cou. Elle est si peu farouche, qu'elle vient souvent se reposer sur le bras du Chasseur. On l'abat du moindre coup; parce que se nourrissant de riz & de café, elle est si grasse qu'elle a de la peine à voler. La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une espèce de Chauve-souris, de la grosseur des Poules, qui vivent de fruits & de grains, & dont les Insulaires lui vantoient le goût: mais, en ayant mangé par surprise, il en trouva la chair extrêmement délicate; c'est, dit-il, un de ces Animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pourquoi l'Isle ne produit aucun reptile venimeux. Le Roc, dit-il, étant calciné à deux ou trois pieds de terre, tous les Animaux qui sont accoutumés à se faire des retraites souterraines ne peuvent s'y creuser des trous: mais il paroît oublier que cette raison est sans force pour l'Araignée, qui n'a aucun venin dans l'Isle de Bourbon. Il en a vû d'aussi grosses qu'un œuf de Pigeon. Elles font leurs toiles, d'un arbre à l'autre; de sorte que dans les Bois, il faut se frayer le chemin avec de longues perches. Elles sont si

Raison pour
laquelle il n'y
a point d'A-
nimaux véni-
meux.

laborieuses, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur travail, si l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces grosses Araignées (12).

LA BARBINAIS LE GENTIL.
1717.

Entre les plus beaux arbres de cette Île, on compte ceux qui se nomment Nattins, ou Bois de Nattes; les Ebeniers, dont le bois est fort luisant; & le Benjouin, qui produit une gomme odoriférante, dont on se sert, au défaut de Godron, pour le radoub des Vaisseaux. L'arbrisseau le plus commun est le Cotonnier, & son coton est plus blanc que celui des Indes. On a remarqué, dans un autre Article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abondance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches, des mâts, des pompes, des parquets, & toute sorte d'ouvrages de Menuiserie.

Principaux arbres.

Le retour de la Barbinais, par le Brésil, allonge son Journal, sans l'enrichir beaucoup; mais cette route le faisant retomber dans la ligne, qui

Retour de l'Auteur en France.

(12) Pages 104 & précédentes.

LA BARBI-
MAIS LE GEN-
TIL.

1717.

l'avoit conduit à la Mer du Sud, il
acheve, à Saint Malo, un cercle qu'il
nomme le Tour du Monde (13).

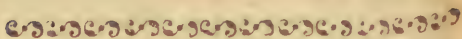
(13) La nécessité de ré-
parer son Vaisseau l'ayant
arrêté plusieurs mois au
Brésil, il ne partit, de Saint
Salvador, que vers la fin
de Mars 1718, & sa na-
vigation fut heureuse jus-
qu'à la vûe de l'Espagne.
Mais il ajoute quelques
éclaircissemens curieux sur
la situation des Armateurs,
dunombre desquels il étoit.
Notre enbarras, dit-il,
fut extrême, en approchant
de l'Europe. Nos mar-
chandises de la Chine
nous fermoient l'entrée
de nos propres Ports.
Notre Voyage au Pérou,
donnoit aux Espagnols
une espece de droit de
confisquer notre Vais-
seau. On ouvrit certains
paquets des Armateurs
Propriétaires, où l'on
trouva ordre d'aller à
Saintonge, petit Port de
Biscaye: mais les vents
nous poussèrent, malgré
nous, au Cap d'Orte-
gal, & nous obligèrent
d'entrer, le 30 de Mai,
dans le Port de Vivitor,
sur la Côte de Galice.
Comme il n'est pas for-
tifié, & qu'il auroit été
difficile aux Espagnols de
nous y faire insulte, nous
résolûmes d'y attendre
le retour de notre Direc-
teur, qui partit deux

heures après notre arri-
vée, pour aller recevoir,
à Bayonne, les ordres
des Propriétaires. Dans
l'intervalle, nous fûmes
menacés par le Marquis
de Richebourg, Gou-
verneur de Galice, qui
faisoit sa résidence à la
Corogne; mais il lui au-
roit été impossible de
nous prendre dans un
Port sans canon, sans
Bâques, & sans Fréga-
tes. Le Directeur revint
un mois après, & nous
apporta l'ordre d'aller à
Genes; c'étoit qui étoit fort
mal imaginé; car porter
des soies en Italie, c'étoit
porter de l'eau à la Mer.
Mais les Armateurs,
ayant fait presque tous
banqueroute, pendant
notre Voyage, avoient
cédé à leurs Créanciers
l'intérêt qu'ils avoient
dans le Vaisseau; & ceux
qui n'avoient point de ce
malheur, craignant que
tout le Vaisseau ne fût
sequestré, vouloient le
mettre à couvert dans
un Port étranger. Ce-
pendant les Créanciers
furent informés de tout
dessein, & se trouvant
à Genes, lorsque le Vais-
seau y jeta l'ancre. La
Barbinais, qui avoit pris
le chemin de Terre, pour

» se rendre de Viveros à
 » Gènes, n'y arriva que
 » pour être témoin d'un
 » Procès, dans lequel il
 » ne voulut point entrer.
 » L'horreur qu'il avoit
 » pour la chicanne lui fit
 » pratiquer, dit-il, l'Evan-
 » gile à la lettre, & céder
 » son manteau à ceux qui
 » le demandoient. *I idem,*
 » pages 283 & précédentes.

LA BARBI-
 SAIS LE GEN-
 TIL.
 1717.





HISTOIRE NATURELLE

DES

INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

I l'on se rappelle que dans un si grand nombre de Journaux & de Descriptions, qui regardent les Indes Orientales, on a pris pour méthode, d'y joindre les recherches des Voyageurs sur les productions particulieres de chaque Pays; & que pour cet Article, qui doit faire la conclusion d'un si long travail, on ne s'est proposé de réserver que leurs Observations générales, c'est-à-dire, celles qui sont communes à la plupart de ces belles Contrées; il ne paroît point surprenant que ce qui reste à traiter soit d'une médiocre étendue. D'un autre côté, on reconnoît mieux que jamais combien cette distribution étoit nécessaire, pour éviter une longueur excessive, dans un sujet qui formeroit plusieurs Volumes, si toutes les parties étoient rassemblées. C'est au Lecteur qu'en laisse le soin de les rapprocher, pour satisfaire sa curiosité, ou pour faciliter son instruction; ce qui lui sera toujours aisé en consultant les Tables. On n'a donné, jusqu'à présent, que celles des Chapitres & des autres Divisions, mais on ne manquera point d'en joindre une des Matières, à la fin de l'Ouvrage, & d'y faire entrer tous les noms des

des Animaux, des Plantes, & des autres Productions remarquables, qui se trouvent dispersées dans les Descriptions.

§ I.

Saisons de l'Année (14).

COMME l'Hyver & l'Été sont les plus différentes Saisons de notre Climat, c'est la Saison sèche & la Saison humide, qui sont les plus opposées dans la Zone torride & dans les Régions voisines. Les Européens ne laissent pas de leur donner communément le nom d'Été & d'Hyver, parce qu'elles se succèdent avec la même régularité; c'est-à-dire, que comme on a l'Été, dans le Climat voisin de chaque Pôle, lorsqu'on a l'Hyver dans l'autre, il fait de même un temps sec & beau au Nord de l'Equateur, lorsque le temps est venteux & pluvieux, au Midi, excepté à quelques degrés de la Ligne, & dans quelques endroits seulement. Mais il y a cette différence, entre la Zone torride & les Zones tempérées, que lorsqu'il fait un temps sec & beau dans l'une, c'est alors la Saison de l'Hyver dans celle des deux autres, qui est du même côté. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à échauffer son Pôle; de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud, hors des Tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zone

SAISONS
DE L'ANNÉE.

Rapport des
Saisons entre
les Climats de
la Zone tor-
ride & des Zô-
nes tempé-
rées.

Leur diffé-
rence.

(14) On peut rapprocher d'ici quelques Remarques de Gautier Schotten, que d'autres raisons ont fait placer à la fin de son Ar-

ticle, pages 303 & suivantes. Celles qu'on donne ici sont tirées de tous les Voyageurs, particulièrement de Dampier.

SAISONS
DE L'ANNÉE.

torride, quoique du même côté de la Ligne, plus le Soleil est éloigné, plus le temps est sec. A mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le temps devient plus pluvieux; car les pluies suivent le Soleil. Elles commencent, de chaque côté de la Ligne, peu après qu'il a passé l'Équinoxe, & d'ordinaire elles continuent jusqu'à son retour.

Temps déclaré des saisons dans la Zone torride au Nord de l'Équateur.

La Saison humide, au Nord de l'Équateur, dans la Zone torride, commence au mois d'Avril ou de Mai, & continue jusqu'à celui de Septembre ou d'Octobre. La Saison sèche commence dans le cours de Novembre ou Décembre, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. On a fait, en mille endroits de ce Recueil, la description de leurs Phénomènes.

Dans la latitude Méridionale, le temps change aux mêmes mois; mais, avec cette différence, que les mois, qui sont secs dans cette latitude, sont humides dans celle du Nord, & réciproquement. On observe néanmoins que les deux Saisons ne commencent pas toujours en même temps, & que tous les Pays ne sont pas également partagés de sécheresse & d'humidité. Dans quelques Régions, les pluies sont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conséquent plus de temps sec. Mais, en général, les Pays, ou les Parages, qui sont sous la Ligne, ou qui en sont voisins, ont le sort des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Différence prise des lieux.

Les pointes de Terre, ou les Côtes, qui sont les plus exposées aux vents glorieux, ont ordinairement le plus de jours de temps sec. Au contraire, les grands Pays, ou les détours de terre, particulièrement sous

la Ligne, sont plus sujets à la pluie. Cependant cette règle n'est pas sans exception. Le temps semble se régler, comme les vents, par des causes accidentelles, qui paroissent sujettes elles mêmes à beaucoup de variation.

Commençons par les Côtes les plus sèches. Sur celle d'Afrique, la sécheresse est extrême depuis le mois de Mars jusqu'à celui d'Octobre; & c'est aussi la saison sèche du Pays. L'humide, ou la pluvieuse, qui dure depuis Octobre jusqu'au mois de Mars, est modérée, ou du moins, sans ces excès de pluie, qui sont communs dans la plupart des autres Pays de ces latitudes. On n'y ressent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des Tornades, mais ils n'y sont pas si fréquens qu'aux Indes Orientales. Sur les Côtes du Pérou, depuis le troisième degré de latitude Méridionale jusqu'au trentième, il ne pleut jamais, ni sur Mer, jusqu'à deux ou trois cens lieues de Terre, ni sur Terre du côté de la Mer, sans qu'on sçache précisément à quelle distance. Cependant, on y voit, le matin, de petits brouillards, qui durent l'espace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guères après dix. La nuit amène aussi des roûtes. Cette Côte est Nord & Sud. Elle est exposée à la Mer du côté de l'Ouest, avec une chaîne de Montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage. Les vents y sont toujours au Midi. Mais il y a cette différence, que les vents réglés de Côte, du côté de l'Amérique, soufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la disposition des Montagnes, dans les deux Continens. La hauteur des Cordillères, ou des Cordilleras, est cause que toute la vent d'Est ne se fait sentir qu'à deux

SAISONS
DE L'ANNÉE.

Exemples
sur les Côtes
sèches.

SAISONS
DE L'ANNÉE.

cens lieues de terre, dans la Mer pacifique ; tandis que le vent général regne jusques près de quarante lieues de la Côte d'Afrique, qui n'a pas des Montagnes si hautes. Or, si celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carrière, on doit se persuader aisément qu'elles sont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puissent atteindre la Côte, & que le temps sec ne vient que de-là. Le gisement des Côtes est le même, & les mêmes vents y regnent : d'où viendrait la différence du tems, demande Dampier, si ce n'est celle des Montagnes ? On sçait d'ailleurs que leurs parties Orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces grandes Rivieres, qui se déchargent de-là dans la Mer Atlantique ; au lieu que les Rivieres de la Côte du Sud sont petites & en petit nombre. On en connoît même qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. A la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs saisons, c'est-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de Février ; ce qui ne manque jamais au couchant de ces Montagnes.

Exemples sur
les Côtes hu-
mides,

Passons aux Côtes humides, telles que la Côte de Guinée, depuis le Cap Lopez, à un degré de latitude Méridionale, jusqu'au Cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la Côte, à l'Ouest. C'est un Pays extrêmement humide, sujet à de terribles Tornados & à des pluies excessives, surtout pendant les mois de Juillet & d'Août, qui n'ont presque pas un beau jour. Toute cette Côte est si proche de la Ligne, que sa partie la plus éloignée n'en est pas à plus de six ou sept degrés. Cette proximité suffit pour faire conclure que c'est une Côte plu-

viense, puisqu'on a posé, pour principe, que la plupart des lieux voisins de la Ligne sont fort sujets aux pluies. On a remarqué aussi que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée peut passer pour une des plus humides parties de l'Univers. S'il y a des Pays où les pluies continuent plus long-temps, on n'en connoît point où elles soient plus abondantes. Son gisement doit le faire juger, autant que sa situation, parce qu'au Nord de la Ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend, à l'Ouest, parallèlement avec la Ligne. Suivant les observations de quelques habiles gens, il y a plus de fond à faire sur ces circonstances prises à part, que lorsqu'elles se trouvent réunies.

D'ailleurs, on ne sçauroit douter qu'il n'y ait aussi des causes étrangères qui préviennent ces effets, ou qui servent du moins à tempérer la violence des pluies, comme on le voit sur d'autres Côtes. Il n'est pas besoin d'autre exemple que la Côte opposée de l'Amérique, entre le Cap du Nord, qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc, au Brésil, qui est du côté du Sud. Le gisement de cette Côte est à peu près semblable à celui de la Côte de Guinée, avec cette différence, que l'une est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont parallèles, & diffèrent très peu dans leur distance de ce cercle. Mais l'un pointe à l'Ouest, & l'autre à l'Est; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces deux Côtes n'a qu'un vent, qui repousse la marée; & qui semble être l'effet de deux vents contraires. L'autre est exposé au vent réglé général,

SAISONS
DE L'ANNÉE.

& ne manque jamais de Brise. La première à ses Tornados & ses grandes pluies, dans la saison humide, c'est à-dire, aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, entre lesquels ceux de Juillet & d'Août, sont les mois pluvieux. Celle du Continent d'Amérique, étant exposée à l'Est Nord-Est, ou au Sud-Est, est bien moins sujette aux pluies. Cependant, comme elle est proche de la Ligne, elle en a sa part, mais sans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle est au Midi de la Ligne; & par conséquent sa saison pluvieuse tombe entre les mois d'Octobre & d'Avril, comme la saison sèche entre Avril & Octobre. Ces saisons y regnent jusqu'à six ou sept degrés au Nord de la Ligne; ce qui n'arrive dans aucune autre partie du Monde connu. On ne nomme du moins que le Cap Lopez en Guinée, au premier degré de la partie du Sud, qui soit sujet au même temps que la Guinée, quoique le reste de ce Pays appartienne à la partie du Nord.

Saison qu'on choisit pour les plantations.

La raison, qui fait donner, par les Européens, le nom de saison sèche à l'été, & de saison humide à l'hiver, c'est que la récolte se fait dans la saison sèche, surtout dans les plantations où l'on recueille le sucre. Les cannes de sucre sont alors du plus beau jaune, & qu'elles en aient moins de jus, il est incomparablement plus doux que dans la saison humide, où quelques cannes que soient les cannes, non seulement elles rapportent moins de sucre, mais le sucre n'en est pas si bon, & coûte plus de peine à préparer. Aussi, dans les Climats au Nord de la Ligne, on commence vers Noël à faire le sucre, lorsque les cannes sont mûres, après

la saison sèche ; au lieu que dans les Climats Méridionaux , tels que celui du Brésil , on y travaille au mois de Juillet. On connoît aussi quelques endroits , proche de la Ligne , dans la partie du Nord , où les saisons sont les mêmes que dans la partie du Sud. Tel est le Pays de Surinam. Au reste , quoique la saison sèche soit le temps ordinaire de cueillir les cannes , & la saison humide le temps propre à les planter , cet ordre n'est pas suivi si constamment que chacun n'ait égard aussi à la commodité ; d'autant plus qu'en tout temps de l'année , on peut les planter avec succès , surtout après une pluie modérée , qui tombe souvent dans le cours même des saisons sèches.

Que les Bayes soient plus sujettes aux pluies que les Pointes de terre , c'est sur quoi tous les exemples paroissent s'accorder. En Amérique il pleut excessivement dans la Baye de Campêche , surtout aux mois de Juillet & d'Août ; tandis que toute la Côte , depuis le Cap Catoche jusqu'au Cap Condecedo , qui est plus exposée au vent réglé , n'est pas de la moitié si pluvieuse. Le Golfe de Honduras a des pluies excessives , comme toute la Côte , entre le Cap Gratia-di Dios & Carthagène ; mais sur la Côte de Caraccos , & vers le Cap de Vela , où les vents sont plus frais , les pluies sont plus modérées. On remarque néanmoins quelque différence dans les petites Bayes , qui sont entre ces deux points. Celle de Mericaya , par exemple , qui est un peu à l'Est du Cap la Vela , est plus sujette aux pluies que les environs du Cap. Les pluies extraordinaires de la Baye de Panama , sont une autre preuve , surtout au Midi de la Baye , depuis le Golfe Saint Michel , jusqu'au Cap

Le Baves

plus sujettes
aux pluies que
les Pointes de
terre.

SAISONS
DE L'ANNÉE.

Saint François, où les pluies continuent de puis le mois d'Avril jusqu'à celui de Novembre, & sont de la dernière force aux mois de Juin, de Juillet & d'Août. On nomme aussi plusieurs petites Bayes, à l'Ouest de celle de Panama, qui se ressentent extrêmement de la saison humide, telles que les Bayes de Dulce, Caldera, Amapalla, &c. Mais à l'Ouest de celle-ci, où la Côte est plus unie, il pleut beaucoup moins, & les Tornados y sont terribles.

Grandes pluies de quelques endroits des Indes Orientales.

Les Indes Orientales ont quantité de Bayes & de Golfes, où les pluies sont fort grosses. Tels sont les Golfes du Tonquin & de Siam, & le fond du Golfe de Bengale, avec sa partie Orientale. Sur la Côte de Coromandel, qui est au Couchant du même Golfe, & dont les terres sont plus basses & plus unies, le temps est plus tempéré. Au contraire, la Côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & dont les terres sont montagneuses, est sujette à de grandes pluies, sur quoi l'on observe, en général, que les parties Occidentales des Continens sont plus sujettes à la pluie que les Orientales, à l'exception des Côtes d'Afrique & du Pérou. On a déjà rapporté la sécheresse de celles-ci, à l'extrême hauteur des Andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorsqu'on observe que les Montagnes ordinaires sont plus sujettes aux pluies que les Pays-bas, on n'entend que les Pays maritimes. Les Anglois rendent témoignage qu'au Midi de la Jamaïque, qui commence à Leganez, & qui s'étend, à l'Ouest, jusqu'à la Rivière noire, Pays fort uni, qui a la Mer au Midi, & des Montagnes du côté du Nord, il pleut toujours sur les Montagnes avant qu'il pleuve dans le

Pluies plus ordinaires sur les Montagnes.

Pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la Mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la Mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des Montagnes, où ils se dissipent, au grand regret des Habitans, dont les Plantations & les Bestiaux ont beaucoup à souffrir de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans sa saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'Isle. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le Bétail y périt faute de fourage: au lieu que dans la partie Septentrionale, où les Montagnes sont voisines de la Mer, on ne manque point de riches ondées, jusques dans la saison sèche, vers la pleine ou la nouvelle Lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide. La petite Isle des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute Montagne élevée en pointe, qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les Voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite Isle de la Mer du Sud. On croit pouvoir conclure que les Terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies. Il paroît même que la Mer l'est moins que la Terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zone torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, tandis que le tems est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les

SAISONS
DE L'ANNÉE.

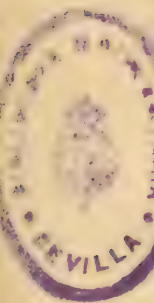
nuées semblent avancer sur Mer, elles retournent souvent en arrière, comme attirées ou retenues par une cause ignorée. On lit, dans toutes les Relations, que les Matelots qui font voile près des Côtes, & qui voyent approcher une nuée, en marquent peu d'embarras, & disent, dans leur langage, que la terre va la dévorer. Au reste, tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voisinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes distances, il ne pleuve beaucoup aussi sur Mer.

Il pleut plus
la nuit que le
jour.

Enfin, l'on a toujours observé que dans la saison humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il est rare que la nuit se passe, sans une ou plusieurs grosses pluies. Elles durent trois ou quatre heures. Mais c'est ordinairement proche des Côtes, que les nuages ont le plus d'épaisseur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Observations
générales.

Un Fétivain, dont les récits sont toujours accompagnés d'utiles observations, se trouvant aux Indes Orientales, en 1788, vers les dix-neuf degrés de latitude Septentrionale, s'attacha particulièrement à l'étude des saisons. Il remarque d'abord, comme tous les autres Voyageurs, que dans les Pays qui se trouvent entre les deux Tropiques, on distingue les saisons en sèches & pluvieuses, avec autant de justesse que nous les distinguons en saisons d'Hyver & d'Été: mais, ajoute-t-il, comme le changement de l'Été en Hyver, & de l'Hyver en Été, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il se trouve des saisons du Printemps & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre;



On voit aussi, dans les Indes, sur la fin de la saison sèche, de petites pluies passageres, qui précèdent les mois où elles regnent avec une violence extrême; & de même, à la fin de ce mauvais temps, il fait d'assez beaux jours, qui conduisent à la grande chaleur. Les saisons sont généralement fort semblables, pendant le même temps de l'année, dans tous les endroits de la Zone torride, qui sont du même côté de l'Equateur. Mais, à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps est plus mêlé & plus inconstant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême; & souvent même il est contraire au temps qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus loin vers le Tropique: de sorte que pendant le règne du temps pluvieux, dans les parties Septentrionales de la Zone torride, il peut néanmoins faire un temps sec & chaud, à deux ou trois degrés au Nord de la Ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées; mais ce qui est vrai par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, dans la Zone torride, peut l'être aussi généralement à l'égard du chaud & du froid; car, pour toutes ces qualités, il y a sans doute une différence qui naît de la situation particulière du Pays, ou d'autres causes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différence de latitude. C'est ainsi que la Baye de Camphé, dans les Indes Occidentales, & celle de Bengale dans les Indes Orientales, qui ont à peu près la même latitude, sont tout à la fois extrêmement chaudes & humides. Il est difficile de juger si c'est de leur situation que cela vient, ou de la faiblesse & de la mollesse des bises: cependant, si l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera

SAISONS
DE L'ANNÉE.

qu'étant près des Tropiques, cette seule raison doit les rendre généralement plus sujets aux grandes chaleurs, que ceux qui sont proche de l'Equateur.

Chaleur excessive près des Tropiques.

C'est ce qu'on prouve dans plusieurs autres endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties, qui sont près des Tropiques, sont toujours les plus chaudes, particulièrement à trois ou quatre degrés de ces cercles, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la Ligne même. On en peut apporter plusieurs raisons, indépendamment de la situation particulière du Pays & des vents. Par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'Equateur, & la nuit est toujours de la même longueur; au lieu que sous les Tropiques, le plus long jour a près de treize heures & demie, & que cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faisant une différence de trois heures sur la nuit & sur le jour, ne peut manquer de produire un effet considérable. D'ailleurs, dans les endroits, qui sont, par exemple, à trois degrés des Tropiques, ou à vingt degrés de latitude du Nord, le Soleil vient à deux ou trois degrés du Zenith, au commencement de Mai; & lorsqu'il a passé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & passer encore une fois. Ainsi les Habitans de ces Pays ont le Soleil comme sur leur tête, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Au contraire, lorsque le Soleil vient sous la Ligne, dans les mois de Mars & de Septembre, il passe d'abord vers le Nord ou le Sud, & ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrés, d'un côté, jusqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans

le peu de séjour qu'il y fait, la chaleur ne sauroit être égale à celle du voisinage des Tropiques, où il continue si long-temps d'être vertical, au Midi, & où il demeure plus long-temps sur l'horizon chaque jour particulier, qui se trouve suivi d'une nuit plus courte.

Ce que l'expérience rend certain, c'est qu'aux Indes Orientales, vers les vingt degrés de latitude du Nord, la chaleur est excessive pendant les mois humides, particulièrement lorsque le Soleil se dégage des nuées & peut les pénétrer. Ceux qui ont passé quelques années au Tonquin, qui est à peu près dans cette position, rendent témoignage que c'est un des Pays les plus chauds qu'ils aient jamais vûs. Les pluies y sont aussi très abondantes, quoiqu'il se trouve divers endroits dans la Zone torride où elles le sont encore plus, & qui sont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'Equateur. La saison humide y commence à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août, qui se termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laissent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau temps.

On convient néanmoins que ces différentes saisons ne sont pas si régulières dans leur retour, qu'il ne diffère quelquefois d'un mois ou six semaines. Elles ne ressemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies sont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles sont plus modérées. Dans certaines années, elles ne sont pas suffisantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-temps, ce qui nuit beaucoup au riz,

Irrégularité des Saisons dans leur retour & leur durée.

ou qui retarde du moins son accroissement. On a remarqué plusieurs fois que dans les Pays de la Zone torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraisent la terre. Si la saison humide est plus sèche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz, n'étant pas bien détrempées par le débordement des Rivières, la récolte est médiocre ; & si le riz, qui est le pain des Habitans, manque dans des Pays si peuplés, il devient impossible d'y subsister sans le secours des autres Régions. De-là vient que dans ces temps de nécessité, les Pauvres se trouvent réduits à vendre leurs Enfans, pour se conserver la vie, & que si cette ressource leur manque, ils meurent misérablement dans les rues. Cet usage, d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, est ordinaire dans toutes les parties des Indes Orientales, & particulièrement sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, où la famine est plus fréquente & cause quelquefois de furieux ravages. En général, ces deux Contrées sont fort sèches. Elles n'ont pas de grandes Rivières, qui puissent engraisser la terre, & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce secours leur manque, comme il arrive quelquefois plusieurs années de suite, la désolation des Habitans est incroyable. Les Voyageurs nous font d'affreuses peintures, des extrémités dont ils ont été témoins. Ils ont vu périr des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les campagnes. Les plus heureux sont ceux qui conservent la force de gagner quelques Villes maritimes, habitées par les Européens, pour se vendre eux-mêmes, après avoir vendu leurs Femmes & leurs Enfans ; quoique sûrs d'être transportés à

l'instant hors de leur Patrie , & de ne la revoir jamais.

Il y a cette différence , entre ces deux Pays & les terres plus basses , que jamais ils ne peuvent être incommodés par l'excès des pluies ; au lieu que dans les autres il peut arriver que les eaux soient trop grosses pour leur situation. Dans ces fâcheuses circonstances , les Habitans font des digues , pour contenir les Rivières dans leurs bornes , & creusent des fossés pour faire écouler l'eau que les digues ne peuvent arrêter. Mais ce travail même devient quelquefois inutile contre la violence des Courans , surtout lorsqu'ils arrivent hors de leurs saisons ; car les inondations régulières ne causent aucun mal , & laissent au contraire un limon qui engraisse les terres. Dans les sécheresses extraordinaires , les Contrées basses ont l'avantage de pouvoir être arrosées par des Canaux qu'on tire des Rivières , & la nécessité l'emporte , alors , sur la paresse naturelle aux Indiens.

SAISONS
DE L'ANNÉE

§ I L.

Vents Alisés , & autres Vents.

Les Vents , que les François nomment *Alisés* , les Anglois *Vents de Commerce* (15) , & qu'on appelle aussi *Généraux* ou *Régles* , sont ceux qui soufflent constamment

Différences
des Vents.

(15) Parce que leur régularité les rend extrêmement favorables au Commerce. L'origine du mot *Alisé* est assez obscure. Quelques-uns le font venir de *Lisière* , parce que l'espace où ces Vents régissent , fait une sorte de Lisière autour du Globe. Mais il paroît plus probable qu'il vient du vieux mot *Alis* , qui a signifié doux & uni.

VENTS.

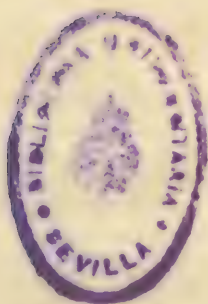
d'une pointe ou d'un trait du Compas , c'est-à-dire , d'un certain endroit de l'horizon , particulièrement depuis le trentième degré de latitude du Nord , jusqu'au trentième degré de latitude du Sud. Cependant , on en distingue plusieurs sortes : les uns , qui soufflent de l'Est à l'Ouest , les autres , de l'Ouest à l'Est , du Sud au Nord , &c. Quelques-uns soufflent réellement , toute l'année , d'un même endroit ; d'autres soufflent d'un côté , pendant la moitié de l'année , & du côté contraire pendant l'autre moitié. D'autres encore soufflent six mois d'un côté , & changeant ensuite de huit ou dix rhumbs au plus , y continuent six mois ; après quoi , ils reprennent leur première direction ; tels sont tous les Vents alisés changeans , qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour , chacun dans la saison qui lui est propre. Ceux qu'on appelle Vents de Terre & Vents de Mer , diffèrent beaucoup des précédens. Les uns soufflent le jour , & les autres la nuit , avec tant de constance & de régularité , que jamais ils ne manquent de se suivre.

Vents alisés
généraux.

Mais le Vent alisé , sur Mer , est un Vent général , auquel on peut donner ce nom , par opposition aux autres Vents alisés , fixes ou changeans , qui semblent dépendre d'une cause accidentelle ; parce que la cause de ce Vent général , qui est peu connue (16) , semble fort régulière. Ces Vents généraux ne

(16) Il y a beaucoup d'apparence que le Vent alisé d'Est , qui souffle continuellement entre les deux Tropiques , est causé par le mouvement circulaire de la Terre , & par la ra-

rotation perpétuelle & violente de l'air , sous la Zone torride , qui doivent donner à l'air un cours d'Orient en Occident. Le Vent général d'Est , doit recevoir des variations ,



1716



se trouvent que dans la Mer Atlantique, qui sépare l'Afrique de l'Amérique, dans l'Océan Oriental, & dans la grande Mer du Sud. Dans toutes ces Mers, excepté sous la Ligne, ils soufflent constamment & sans intermission dans la bande du Sud, comme dans celle du Nord: mais ils ne soufflent pas d'une même force en tout temps, ni dans les deux latitudes. Ordinairement, ils ne soufflent que sur l'Océan, sans s'approcher des Côtes de plus de trente ou quarante lieues, surtout du côté de l'Ouest: car, de celui de l'Est, le Vent d'Est, qui est le véritable alisé, s'étend presque jusqu'à la Côte, ou s'en approche assez pour y être surpris par le Vent de terre. Il reçoit souvent aussi le vent de Mer, qui le détourne quelquefois de quatre ou cinq pointes du Compas. En quelques endroits, surtout dans la Mer & dans la bande du Sud, le véritable alisé ne se trouve qu'à cent cinquante ou près de deux cens lieues de la Côte: mais, au Nord de la Ligne, dans ces Mers, il souffle jusqu'à trente ou quarante lieues de la terre.

VENTS.

En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Gui-

Vent alisé
de l'Océan At-
lantique.

qui causent un Nord Est & un Sud-Est réglés sous la Zone torride; & ce sont ces Vents qu'on appelle proprement Alisés. On y peut mettre aussi le Vent d'Ouest, qui souffle régulièrement hors des Tropiques, de part & d'autre, jusqu'au quarantième degré de latitude, & qu'on croit causé principalement par le reflux d'air, qui

doit s'ensuivre de ce Vent d'Est, qui regne entre les Tropiques. Ces Vents ne soufflent régulièrement que sur les grandes Mers, parce que sur la Terre, ou sur des Mers trop proches des Terres, ils reçoivent une infinité de variations, par les fermentations de la Terre, par la situation des Côtes, & par d'autres causes particulières.

née, on trouve presque toujours ces Vents à la hauteur de trente degrés, & quelquefois de trente-deux ou trente-cinq. Il peut arriver qu'en sortant de la Manche avec le vent au Nord-Est, il continuera jusqu'à ce qu'on trouve le véritable Alisé; mais c'est sur quoi l'on ne peut faire aucun fond: au lieu que le vent réglé ne manque jamais entre les trente & les vingt-huit degrés. Avec ce vent, quand il est fixe, le temps est presque toujours beau, si le Soleil est dans un Signe Méridional. Mais si le Soleil se trouve dans un des Signes Septentrional, le temps est ordinairement couvert. Au contraire, sur la Mer Atlantique dans la bande du Sud, lorsque le Soleil est dans les Signes Septentrionaux, le temps est clair; comme il est couvert, lorsque le Soleil est dans un Signe Méridional.

C'est le vent Est-Nord-Est qu'on trouve vers le vingt huitième degré de latitude, surtout quand le Soleil est au Midi de la Ligne: mais, aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Est-Quart-Sud, ou à l'Est-Sud. Ces vents soit qu'ils soient au Nord ou au Sud de la Ligne soufflent avec modération depuis le premier degré rencontre au Nord ou au Sud de la Ligne jusqu'au Tropique, où ils soufflent constamment entre l'Est-Nord-Est & l'Est. Mais entre les dix ou douze degrés de la Ligne, ils ne sont pas si frais, ni si fixes, entre les mêmes pointes du Compas. Aux mois de Juillet & d'Août, les vents du Sud soufflent souvent entre les onze & douze degrés de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud-Sud-Est & le Sud-Sud-Ouest ou Sud-Ouest, mais, aux mois de Décembre & de Janvier, le véritable vent réglé souffle entre

le trois & le quatrième degré. A mesure que le Soleil reprend sa course vers le Nord, les vents du Sud augmentent & s'approchent du Nord de la Ligne, jusqu'au mois de Juillet, auquel ils se retirent peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil est dans les Signes Méridionaux, c'est le meilleur temps de l'année pour passer de la Ligne au Sud; car, outre l'avantage du Vent alisé, qui conduit un Vaisseau proche de la Ligne, le vent est alors plus certain & plus frais, le temps plus beau; & les vents, qui en d'autres saisons sont entre le Sud Sud-Est & le Sud Sud Ouest, tournent au Sud-Est. Mais, dans nos mois d'été, il n'y a que des calmes, & de ces dangereux tourbillons, nommés *Tornados*, qui s'élèvent ordinairement contre le vent réglé. Ils ne durent pas long-temps, car le vent qui les cause s'apaise tout d'un coup, ou tourne au Sud, sans qu'on puisse s'assurer qu'il y demeure trois minutes.

Ce qu'on dit ici des vents du Sud, des calmes & des *Tornados*, doit être entendu de la partie Orientale de la Mer Atlantique, jusqu'à l'Equateur. Vers ces cinquante ou soixante degrés de longitude Ouest, au même côté de la même côté, on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est, lors même qu'on est sur la Ligne; & c'est alors un vent frais aussi, du côté de la Capricorne, les bons Indes Marins font route au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Quelques-uns néanmoins s'avancent plus vers les Côtes de l'Amérique, avant que de passer la Ligne. Les Vaisseaux des Indes Orientales, les Anglois partent aussi la Ligne près des Côtes de l'Amérique, pour arriver, au Sud-Est, des vents frais, qui durent toute l'année. Mais, en

Conduite des
Indes Ma-
rins.

VENTS. allant aux Indes , ils font leur route Sud , depuis l'Isle de Saint Jago , où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Observations sur les vents de différentes Mers. Les vents près de la Ligne , dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud , diffèrent de celui-ci. Cependant , ils y sont aussi Méridionaux , & par conséquent différens de ce

qu'ils sont dans les Parages plus éloignés ; car , à deux ou trois degrés de chaque côté de la Ligne , les vents sont fort incertains. Il y a même des calmes fréquens , ou du moins de fort petits vents , & quelquefois des tourbillons , dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud , proche de la Ligne , les vents sont au Sud , à cent trente lieues des Côtes. Là , il ne souffle que de petits vents , mais réglés. Le temps y est beau entre Mars & Septembre ; mais , vers Noël , les Tornados y exercent leur empire. Cependant , dans l'une & l'autre de ces deux Mers , proche , ou même sous , la Ligne , les vents sont souvent au Sud ; mais ils ne soufflent qu'à deux ou trois degrés de la bande du Nord ou du Sud , excepté vers les Terres. On a déjà remarqué que dans la Mer Atlantique , les vents du Sud & Sud-Ouest soufflent quelquefois jusqu'aux dix & douze degrés de latitude Septentrionale. On ne doit pas s'étonner que les vents du Sud regnent constamment près de la Ligne , entre le Cap verd en Afrique , & le Cap Blanc du Brésil , si l'on considère que ces deux Promontoires , l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne , ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffler , & qu'il y a toujours un vent frais , principalement du côté de l'Amérique. Comme ce Parage , à deux ou trois degrés de la Ligne , est fort sujet aux calmes , aux tourbillons , & aux petits

Effet du Cap Verd en Afrique , & du Cap Blanc au Brésil.

vents des autres Mers, qui ne sont pas si rafraîchies, cette Mer y est beaucoup plus sujette que toute autre, surtout du côté de l'Est, depuis le fond de la Côte de Guinée jusqu'aux vingt-huit ou trente degrés de l'Ouest. Dampier l'attribue non-seulement à la Ligne, mais encore à la proximité de la Terre, vers la Ligne. Cette partie de la Mer, étant, dit-il, comme entre la Terre & la Ligne, est rarement exempte de mauvais temps, surtout depuis Avril jusqu'en Septembre. Mais lorsque le Soleil s'est retiré vers le Tropique du Capricorne, le temps y est moins fâcheux.

Sous la Ligne même, entre le Cap d'Afrique & celui d'Amérique, non-seulement les calmés & les tourbillons sont moins fréquens, mais on y trouve des vents frais, avec un assez beau temps. De-là vient que les Anglois & les Hollandois, qui vont aux Indes Orientales, s'efforcent de passer la Ligne dans une distance égale de ces deux Caps; & quoiqu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud-Sud-Est, ou Sud-Sud-Ouest, ou plus à l'Est ou à l'Ouest, ils n'avancent pas néanmoins plus d'un degré à l'Est ou à l'Ouest du milieu du Canal, dans la crainte de rencontrer, vers l'Ouest, quelque rapide courant, ou des calmés du côté de l'Ouest, qui retarderoient également leur course. Les Portugais, dans leurs Voyages au Brésil, en usent de même, & sont voilés au Sud de la Ligne avant que d'approcher de Terre, pour éviter le Cap Saint Augustin, qu'il n'est jamais prudent de vouloir passer à peu de distance.

Les Anglois, qui ont leur Commerce en Guinée, au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Ouest, font ordinairement leur route sans s'assujettir à toutes

Méthode des
Anglois & des
Hollandois.

Difficultés
du retour de
Guinée.

VENTS.

ces précautions : mais, à leur retour, ils passent la Ligne jusqu'au trois & quatrième degrés du Sud, pour y trouver un vent frais entre Sud Sud-Est & Sud Sud Ouest. Avec ce vent, ils s'éloignent de trente-cinq ou trente-six degrés dans le même parallèle, avant que de repasser la Ligne, c'est-à-dire, presque à moitié chemin entre les Pointes des deux Caps. Là, ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique. Quelques-uns poussent jusqu'à quarante degrés, pour repasser la Ligne, & trouvent là des vents forts, au lieu que s'ils faisoient leur route au Nord de la Ligne, dans l'espérance de raccourcir leur Voyage, ils rencontreroient ou des calmes près de la Ligne, ou des vents d'Ouest, en rangeant la Côte, ou tout à la fois ce double inconvénient, s'ils vouloient tenir un milieu entre les deux ; sans compter les Tornades, surtout aux mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. En un mot, ceux qui passent la Ligne du Nord au Sud, & qui la repassent à distance égale des deux Caps, ont l'avantage d'employer peu de temps près de la Ligne, & de manquer rarement de vent ; parce que dans ces Mers, il n'y a pas d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

Les passages sont plus faciles dans de-
plus grandes Mers.

Dans les autres Mers, telles que l'Océan Oriental & la Mer du Sud, on passe avec moins de difficulté. Ces Mers sont d'une grande étendue, qu'on n'y trouve point les inconvénients remarquables dont l'Atlantique est le gâris. Les vents, entre la Ligne & les Tropiques, y sont plus constants qu'entre la Ligne & les Tropiques. Les vents du Nord y sont plus fréquents que ceux du Sud, & les vents du Sud y sont plus fréquents que ceux du Nord. Les vents du Nord y sont plus fréquents que ceux du Sud, & les vents du Sud y sont plus fréquents que ceux du Nord. Les vents du Nord y sont plus fréquents que ceux du Sud, & les vents du Sud y sont plus fréquents que ceux du Nord.



Représentation du Cours ordinaire des Vents de TRAVERSE qui règnent sur les Côtes dans la
grande MER DU SUD.



Remarquez que les Fleches qui sont entre les Lignes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte

Jusqu'au Tropique ou vers les trente degrés de latitude. Les vents alisés de la Mer Atlantique, ni ceux de la Mer des Indes Orientales, ne sont, ni si frais, ni si certains, ni si généraux qu'ils le sont ici. Lorsqu'une fois on a gagné le vent réglé, & qu'on est hors de la portée du vent des Côtes, on ne manque plus de vent frais dans toute cette vaste étendue de Mer. Tous les Anglois, qui ont fait ce Voyage, confirment la dessus le témoignage de Dampier; & Dampier confirme lui-même sa première expérience, dans le Voyage du Cap Coriente à l'Isle de Guaham.

Expérience confirmée.

A l'égard du vent, au Midi de la Ligne, David, son ancien Capitaine, ne lui en laissa aucun doute. Il étoit parti, comme Dampier, des Isles Gallapagos; & de-là, faisant route à l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il eût gagné le véritable alisé à l'Est-Sud-Est, il changea sa route, alors, directement au Sud, sans passer la Ligne, & par conséquent sans le secours du vent réglé, jusqu'au Midi du Tropique.

Vent au Midi de la Ligne.

Dans l'Océan oriental, entre la latitude de trente degrés & de quatre, au Midi de l'Equateur, le véritable vent réglé est à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est-Quart-d'Est. mais il est moins frais & moins fixe que dans la Mer du Sud. Outre que cette partie du même Océan, qui est Nord de la Ligne, ne jouit pas d'un vent réglé, il est plus sujet aux vents & vers la Côte, il l'est à d'autres vents qui changent avec les saisons.

Les vents alisés des Côtes sont fixes ou constants. Les Côtes, sujettes aux vents alisés des Côtes, sont celles du Midi de l'Asie & de son contour, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée.

Vents alisés des Côtes, fixes.

VENTS.

Alisés fixes.

Côte du Pérou & d'Afrique.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Pérou sont dans la même latitude, toutes deux au Sud de la Ligne, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoiqu'elles ne soient pas absolument parallèles, les vents ne laissent pas d'y être à peu près les mêmes sur les Côtes, pendant toute l'année. Sur la Côte d'Angola, les vents sont entre le Sud-Ouest & le Sud; & sur la Côte du Pérou, entre le Sud-Sud-Ouest & Sud-Sud-Est. Mais on doit observer que les vents réglés, qui soufflent sur les Côtes, à l'exception de la Côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année ou qu'ils changent de Pointe, ne soufflent jamais directement sur la Côte, ou le long des Côtes, mais de biais, en faisant un angle aigu d'environ vingt-deux degrés, & qu'à proportion que le Pays se détourne à l'Est ou à l'Ouest du Nord ou du Sud de ces Côtes, les vents ne manquent point de changer; au lieu que le vent alisé de la Côte Septentrionale d'Afrique, souffle à deux ou trois pointes loin des Côtes. Ces vents Méridionaux, qui soufflent constamment toute l'année, sur les Côtes du Pérou & sur celles d'Afrique, sont forts, & soufflent plus loin des Côtes qu'aucun vent sujet à changer. Au Pérou, ils soufflent jusqu'à cent quarante ou cent cinquante lieues de la Côte, avant qu'on puisse remarquer leur changement; mais ensuite, à mesure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, jusqu'à la distance d'environ deux cents lieues, où il se fixe à l'Est Sud-Est, qui est le véritable alisé. Entre Angola & le Brésil, les vents sont à peu près de même que dans les Mers du Sud, pour les parties Occidentales des

Des Côtes du Pérou ; excepté que vers les quatre degrés du Sud , ils demeurent fixes au Sud-Sud-Ouest , ou au Sud-Ouest , pour vingt-huit ou trente degrés de longitude.

VENTS.

Les Côtes du Mexique & de Guinée ont aussi leurs vents réglés. Comme la Côte du Pérou regne du Nord au Sud , celles ci ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Ouest. Suivant le cours des vents généraux , le vent devoit être d'Orient sur ces Côtes ; au lieu qu'il est tout-à-fait contraire : car depuis la latitude des dix degrés aux vingt du Nord , sur la Côte du Mexique , il est constamment presque d'Ouest sur toute la Côte ; du moins lorsqu'il ne se trouve pas repoussé , comme il l'est quelquefois , par les Tornados , qui se lèvent d'ordinaire contre le vent. On fait la même observation sur les Côtes d'Angola , qui sont aussi sujettes à des Tornados. Les Côtes du Pérou en sont exemptes ; mais il y a quelquefois des calmes , qui continuent l'espace de deux ou trois jours. Ces calmes arrivent ordinairement , vers les Côtes d'Angola & du Mexique , qu'après un tourbillon.

Côtes du Mexique & de Guinée.

Les Côtes du Mexique & de Guinée , comme celles d'Angola & du Pérou , sont dans le même parallèle ; & les vents y sont à peu près les mêmes. Comme le Continent du Mexique commence près de Panama , au huit ou neuvième degré de latitude Septentrionale , la partie de Guinée , dont on parle ici , commence près du vieux Calabar , vers quatre ou cinq degrés de la même latitude. Le Pays court à l'Ouest de ces deux endroits , pendant quelques centaines de lieues. Ce n'est pas sur une même pointe de Compas , parce qu'il y a de petites pointes de terre , des Bayes

Mêmes parallèles.

VENTS.

& divers détours : cependant les vents réglés qui soufflent sur ces Côtes , à deux pointes de la Mer , soufflent aussi de l'Ouest , & régulièrement , sur la Côte de Guinée. La partie Orientale de cette Côte est celle où le vent donne , & la partie Occidentale en est à l'abri : cette vérité , observe Dampier , est si contraire à l'opinion commune des gens de Mer , parce qu'ils la jugent opposée au cours ordinaire des vents , qu'ils ne la reconnoissent qu'après en avoir fait l'expérience.

Toute cette partie de l'Afrique , qui est entre le Cap Verd , au quatorzième degré de latitude Septentrionale , & le Cap Boyador au vingt-septième , est sujette aux vents de Nord , ou entre Nord & Nord-Est ; vents qui sont toujours très-frais. De-là vient que les Vaisseaux , qui font le Voyage de la Guinée , tâchent de se maintenir près de cette Côte , & doublent souvent les Caps. Lorsqu'ils sont arrivés au Midi du Cap Blanc , qui est vers les vingt & un degrés de latitude , ils se trouvent quelquefois fort incommodés d'un sable rouge que le vent leur porte de terre. Leurs Ponts & leurs Voiles en sont couverts.

Du Cap Verd au Cap Sainte Anne , qui est vers six degrés du Nord , le vent réglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap Sainte Anne jusqu'au Cap Palmas , vers quatre degrés , il est au Sud Ouest ; & de ce Cap au Détour de la Côte de Guinée , il est à l'Ouest-Sud-Ouest. C'est ici qu'il commence à passer au Sud ; & jusqu'au Cap Lopes , qui est au Midi de la Ligne , il est au Sud Ouest , comme dans tout le reste de cette Côte , jusqu'à trente degrés du Sud.

Entre les Côtes où les vents ont des chan-

Vents réguliers, on compte principalement, dans le nouveau Monde, cette partie de la Côte, qui est entre le Cap Gratia di Dios & le Cap la Vela, la Côte du Brésil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud; & dans le Monde ancien, toute la Côte depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Ce qui regarde le Gratia di Dios & la Vela, n'appartient point aux Relations qui ont paru jusqu'à présent dans ce Recueil. Sur la Côte du Brésil, où l'on n'a pû se dispenser de suivre quelques Voyageurs, les vents sont à l'Est, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, depuis Mars jusqu'en Septembre. Dans la Baye de Panama, les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, ou Sud-Sud-Ouest, entre Mars & Septembre.

VENTS.
Alises de Côte
te changeans.

Depuis le Cap de Bonne-Espérance, du côté de l'Est, jusqu'au Pays de Natal, & au Cap des Courans, les vents, entre Mai & Octobre, sont constamment entre Ouest & Nord-Ouest jusqu'à trente lieues des Côtes, mais toujours plus forts au Nord-Ouest. Lorsque le vent passe au Nord-Ouest, c'est d'ordinaire avec un gros temps & quantité de pluie. Entre Octobre & Mars, les vents sont à l'Est, entre Est-Nord Est & Est Sud Est, avec un beau temps. Les vents d'Est Nord-Est sont frais; mais ceux d'Est-Sud Est ne sont que des petits vents, qui donnent un peu de pluie par intervalles.

Côte d'Afrique
que jusqu'à la
Mer rouge.

Du Cap des Courans jusqu'à la Mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier; le plus souvent au Nord, mais sautant quelquefois de rhumb en rhumb jusqu'à faire le tour du Compas. Les

VENTS.

plus forts sont au Nord ; la plupart violens ; orageux , avec des bourasques de pluie. Avant les tempêtes , la Mer s'enfle ordinairement du côté du Nord. Depuis Janvier jusqu'à Mai , les vents sont au Nord-Est & Nord Nord-Est , & le temps fort beau. Depuis Mai jusqu'en Octobre , ils sont Méridionaux. Aux mois de Juillet , d'Août & de Septembre , il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde , & un grand Courant dans la même Baye. Les Vaisseaux qui passent vers cette Côte , dans l'espace de ces trois mois , doivent s'en garder à plus de cent lieues , s'ils ne veulent être emportés dans la Baye par ce Courant. Les calmes durent quelquefois six semaines entieres : mais à cent lieues de la Côte , on trouve un vent frais du Sud. Vers l'entrée de la Mer rouge , proche du Cap de Guardafu , les vents sont presque toujours forcés , & le temps est gros , lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde , & que le temps est fort beau , avec un vent frais en Mer , à dix ou douze lieues du Cap.

Alises de la
Mer rouge.

Dans la Mer rouge , les vents sont forts au Sud-Ouest , entre les mois de Mai & d'Octobre ; & le Courant est si rapide , que pendant tout cet intervalle on est forcé de ranger la Côte du Sud , où l'on trouve des vents de terre & des ras. Dans le cours de Septembre & d'Octobre , le vent tourne du côté du Nord , & se fixe enfin au Nord-Est. Il continue , dans cette direction , jusqu'au changement de la Mousson , qui arrive au mois d'Avril ou de Mai. Alors , il passe pour quelque temps au Nord , ensuite à l'Est , & de-là au Sud , où il se fixe.

Le changement des vents , dans cette partie

du Monde, ne s'étend pas seulement le long de cette Côte, mais aussi depuis le Golfe de Perse jusqu'au Cap de Comorin; & depuis ce Cap, sur toutes les Côtes du Golfe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malacca; & du côté de l'Est, jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour, pendant tout le cours de l'année. Mais dans tous ces lieux, le vent réglé ne souffle pas exactement du même trait de Compas. On a déjà fait observer que ces sortes de vents soufflent de biais, sur les Côtes, d'environ deux ou trois pointes. Dans les Bayes, qui ne sont pas sur un même rhumb, le vent change à proportion. Cette règle néanmoins ne se trouve pas toujours vraie dans les Bayes profondes; mais elle regarde surtout une Côte assez droite, & d'une situation presqu'équale; car les pointes de terre n'y apportent point de changement. Sur les Côtes & au fond des grandes Bayes, telles que le Golfe de Bengale & celui de Siam, le vent diffère beaucoup des deux côtés, & plus encore en pleine Côte. Mais ils changent tous dans leurs saisons, qui sont Avril & Septembre. Ils passent tous, en même temps, à leurs points opposés. Dans les Indes Orientales, on donne, à ces vents variables, le nom de Mousson, dont l'une, qui s'appelle Mousson d'Est, commence au mois de Septembre & règne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la Mousson d'Ouest, qui règne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la Côte. La Mousson d'Est amène le beau temps, & celle d'Ouest est accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plupart des Pays de Commerce, dans les Indes Orientales, surtout ceux qui sont dans

Comment ils forment les Moussons.

VENTS.

le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, sont sujets à cette variété de changemens & de saisons. Les Îles qui sont sous la Ligne au midi, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs saisons opposées; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même-temps.

Différence entre les Moussons au Nord & au Sud de la Ligne.

La différence qu'on remarque entre les Moussons au Nord, & les Moussons au Sud de la Ligne, c'est qu'au mois d'Avril, lorsque la Mousson d'Ouest commence au Nord, les vents de Sud-Sud-Ouest commencent au Midi: c'est ce qu'on a nommé Mousson Sud-Sud-Ouest. Ensuite, au mois de Septembre, lorsque la Mousson d'Est tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Est souffle du côté du Sud, & se nomme Mousson Nord-Nord-Est. La Mousson d'Ouest est accompagnée de Tornados & de pluies, dans la latitude Septentrionale. Au contraire, la Mousson Sud-Sud-Ouest, qui regne en même-temps dans la latitude Méridionale, amène le beau temps: & comme la Mousson d'Est amène le beau temps dans la bande du Nord, la Mousson Nord-Nord-Est, qui regne en même-temps dans la bande du Sud, amène le mauvais temps & les Tornados. Quoique ces vents ne changent pas toujours en même-temps, les mois de Septembre & d'Avril passent néanmoins pour les mois du changement, & sont ordinairement sujets aux deux sortes de vents. Ainsi les Moussons soufflent régulièrement tour à tour, & c'est à la faveur de cette révolution, que les Navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec l'autre. La navigation dépend de cette alternative. Il seroit difficile de concevoir comment la

Commerce pourroit se faire dans ces Mers, sans cette admirable disposition de la nature. La plupart des Royaumes Indiens, où il se fait, sont entre la Ligne & le Tropique du Cancer; & la terre git tellement Nord, qu'il est impossible aux Vaisseaux de gagner le Nord du Tropique, pour entrer dans les vents variables, comme l'on fait aux Indes Occidentales, lorsqu'on veut aller loin à l'Est. Il n'y auroit pas non plus d'avantage à tenir la Mer, comme dans la Mer du Sud, parce qu'alors on s'approcheroit tant de la Ligne, qu'on y seroit exposé sans cesse aux calmes & aux Tornados. Si l'on passoit au Sud de la Ligne, pour achever le Voyage par cette route, il n'y auroit pas plus de succès à se promettre; car cette partie de la Mer, qui est au Midi de la Ligne, est sous l'empire du véritable vent réglé, qui ne manque presque jamais d'y régner, & ce vent porteroit un Navire, au Sud, jusqu'à la hauteur où les vents commencent à changer. D'ailleurs, la Mer n'y est point assez large, pour aider à cette supposition. Les Vaisseaux Européens, qui font le Voyage de Siam, du Tonquin, &c. sont obligés de prendre la Mousson d'Ouest; & quoiqu'après avoir paré le Cap, ils ayent la commodité de faire leur route à l'Est, aussi loin que la terre le permet, ils ne peuvent avancer autant qu'il est nécessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans le vent réglé; ce qui leur feroit la route, s'il étoit aussi réglé qu'il l'est en d'autres Mers. Ainsi, sans la succession constante des Moussons annuelles, on ne pourroit faire route que d'un côté. On iroit à l'Ouest; mais on seroit forcé d'y demeurer, ou d'employer plusieurs années à revenir d'un Port,

VENTS

Avantages
des Naviga-
teurs.

d'où l'on peut revenir en six semaines. Il est vrai, que pour les Ports, qui ne sont pas éloignés l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre la Mousson, à l'aide des brises, ou des vents frais de Mer & de Terre, qu'on trouve près des Côtes; mais les grands Voyages demandent nécessairement d'autres secours.

Les Mers du Sud, les Côtes de Brésil & de Guinée, & toute cette Côte d'Afrique, qui est entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, ont de ces vents frais de Terre & de Mer, qui peuvent servir contre le vent alisé, dans une courte navigation. Pour les Voyages mêmes de long cours, on y a trouvé des méthodes qui ne peuvent convenir aux Indes Orientales. Par exemple, vers la Côte du Pérou, où les vents de Midi soufflent toujours, les Vaisseaux, qui doivent aller au Sud, portent à l'Ouest jusqu'à ce qu'ils soient hors du vent réglé de Côte. Alors, ils trouvent, à l'Est Sud Est, le véritable vent réglé, qui les mène aussi loin qu'il leur plaît vers le Sud, & de-là droit à leur Port. Vers le Mexique, où le vent de Côte est à l'Ouest, on court au large jusqu'au véritable vent réglé, qu'on rencontre à l'Est-Nord Est; & de là on fait route au Nord, jusqu'au terme. Combien de fois n'a-t-on pas lu, dans les Relations précédentes, que les Vaisseaux qui viennent des Philippines à la Côte du Mexique, font leur route Nord jusqu'à quarante degrés, pour trouver le vent qui les amène à la Côte? De même, tous les Vaisseaux, qui vont de l'Europe aux Indes Orientales, n'ont pas plutôt passé la Ligne dans la Mer Atlantique, qu'ils portent Sud au-delà du vent réglé, pour faire

de là leur route à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes , après avoir repassé la Ligne , ils portent Nord , avec le vent à l'Est-Nord-Est , jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au Nord du vent réglé , d'où ils font route à l'Est. Tel est l'avantage que la Navigation tire d'une grande Mer.

VENTS.

Ce qu'on vient de nommer les Brises , ou les vents frais de Mer & de Terre , ne demande pas moins d'explication. Les vents frais de Mer , en général , ne sont que des vents de Côte réglés : mais ils diffèrent de tous les autres vents réglés , en ce que les autres soufflent jour & nuit avec la même force , au lieu que ces vents frais de Mer soufflent le jour & cessent la nuit. On y remarque encore cette différence , que tous les autres vents réglés , ceux qui varient comme ceux qui ne varient point , soufflent toujours à peu près d'une même pointe ; au lieu que ces vents frais ou ces Brises de Mer , en se levant le matin , soufflent presque toujours , à peu près comme les vents de Côte réglés , du même trait de Compas : mais , vers midi , ils s'éloignent de deux , trois , ou quatre pointes de la Terre , & soufflent presque directement dans la Côte ; surtout lorsque le temps est beau , car c'est alors qu'ils sont plus réglés.

Brises , ou vents frais de Mer & de Terre.

Ils se lèvent ordinairement vers neuf heures du matin , mais quelquefois plutôt ou plus tard. D'abord , ils s'approchent de terre avec une douceur , &c , pour employer les termes de Dampier , » d'un air languissant , » qui sembleroit croire volontiers qu'ils appréhendent de se rendre incommodes. Ils s'arrêtent. Il semble qu'ils soient prêts à se retirer. La vue de tous ces mouvemens forme

Courte des Brises de Mer.

VENTS.

» un spectacle agréable sur la Côte. Dans les approches de ce vent, l'espace de Mer, qui est entre le vent & la terre, est uni comme une glace. Il commence à friser doucement l'eau, en la faisant paroître un peu noirâtre. Une demie heure après avoir atteint la terre, il souffle un peu plus fort; & ses forces augmentent par degrés jusqu'à midi. Il est alors au plus haut degré, dans lequel il continue jusqu'à deux ou trois heures; mais, vers midi, lorsque le temps est beau, il faute de deux ou trois points du côté de la Mer. Après trois heures, il commence à perdre ses forces; & vers cinq heures, un peu plus ou moins, suivant le temps, il cesse tout-à-fait, jusqu'au lendemain.

Leur régularité.

On attend ces vents, dans leurs latitudes, avec autant de régularité que le jour est attendu après la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'est que dans la saison humide. Sur toutes les Côtes de l'Océan, dans les deux Indes & dans la Guinée, ils se lèvent le matin & se retirent vers le soir: mais ils sont plus forts, ils se lèvent plutôt, & tombent plus tard, aux Caps & aux pointes de terre. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les Bayes & dans les Anses. Les Isles, qui sont le plus à l'Est & à l'Ouest, ont l'avantage de ces vents, des deux côtés. Cependant on observe que la vraie Brise de Mer ne se détourne pas tant, si ce n'est à peu de distance de la terre. Dampier la fixe à trois ou quatre lieues. Au delà, dit-il, on ne trouve que le vrai vent de Mer.

Cours des Brises de terre.

Le vent, qu'on appelle Brise de terre, est directement contraire à la Brise de Mer. L'une souffle droit dans la Côte, & l'autre de la Côte. L'une se lève de jour & se re-

pose la nuit ; l'autre ne souffle que la nuit & se repose le jour. Aussitôt que la Brise de Mer a fini son cours , le même ordre de la Providence fait sortir l'autre de sa retraite , pour commencer son office , & rafraîchir l'air , jusqu'au lendemain , par une douce agitation. Il n'est pas aisé de marquer le temps de son lever , ni celui de sa durée. L'un & l'autre dépendent de la saison , de la disposition de l'air , ou de quelque autre cause accidentelle. On donne , à ces vents , le nom de Brises de terre , parce qu'ils soufflent de terre , quelle que soit la situation de la Côte. Ils soufflent non-seulement près du rivage , mais dans quelques parties de la Mer assez éloignées , surtout à l'Isthme de Darien. Ils se font sentir rarement sur les pointes. Les plus forts se trouvent ordinairement dans les Golfses ou les grandes Bayes , dans les grands Lacs intérieurs , & dans un assemblage de petites Isles sur le bord de la Mer. Dans la Mer du Sud , les Bayes de Panama , de Guayaquil , de Païa , &c. ont leurs Brises de Terre & de Mer : mais en plusieurs endroits , particulièrement dans la Baye de Païta , la Brise de Terre ne se leve qu'à minuit. Elle y est toujours fraîche , jusqu'à sept ou huit heures du matin , & son retour est constant pendant toute l'année ; au lieu que dans le Golfe de Panama , elle n'est pas si certaine dans la saison humide que dans la saison sèche.

Leurs directions.

Suivant les détours des Côtes , ces vents de Terre sont aussi plus forts ou plus faibles. C'est sur la Côte de Guinée , entre le Cap Sainte Anne & le Cap Palmas , ils sont à l'Est , & continuent frais jusqu'à quatre lieues de terre. Les Brises de Mer y sont au Sud Sud-

VENTS.

Ouest. Sur la Côte d'Angola, la Brise de Terre est à l'Est-Nord-Est, & celle de Mer à l'Ouest Sud-Ouest, toutes deux régulières. Sur les Côtes du Pérou & du Mexique, dans la Mer du Sud, celle de Terre souffle presque généralement, de la Côte, en droite ligne. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, les Pêcheurs ont l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Aux Indes Orientales, les Brises de Mer & de Terre ne sont pas moins réglées dans les grandes Isles, que dans le Continent; mais quelquefois elles y soufflent de biais. En général, les Brises de Terre sont fort froides, & beaucoup plus que celles de Mer; quoique celles-ci soient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle est, soit d'un grand soulagement pour ces Climats chauds, où le fort de la chaleur est dans l'intervalle des deux Brises, lorsque le temps est ordinairement calme. On a peine à respirer, jusqu'au premier souffle de ce vent, qui se leve pour rafraîchir l'air. De même, lorsqu'il tombe, vers le soir, on sent une extrême chaleur, jusqu'à l'arrivée du vent de Terre, qui ne se leve quelquefois qu'à minuit ou plus tard. De-là vient que ceux qui se couchent nus, sur des nattes, & quelquefois à l'air, pour y trouver du rafraîchissement, se trouvent le lendemain transis de froid, & gagnent des flux de sang, qui en font périr un grand nombre.

Sur la Côte Méridionale du Mexique, entre le Cap Blanc, au neuvième degré cinquante-six minutes de latitude du Nord, & Realjo, à onze degrés de la même latitude, c'est à dire, dans une distance d'environ quatre vingt lieues, on trouve un vent que

les Espagnols ont nommé Popogajos, & qui ne se fait sentir qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit, sans interruption, quelquefois trois ou quatre jours, & même six ou sept de suite. C'est un vent frais, mais qui n'est pas violent.

La Côte de Coromandel, aux Indes Orientales, a des vents que les Portugais nomment *Terrenos*, parce qu'ils viennent de Terre; mais qui ne ressemblent pas néanmoins à ceux qu'on a décrits sous le même nom. Les véritables Brises de Terre ne soufflent que la nuit, en y comprenant le soir & le matin; & ceux-ci soufflent trois ou quatre, & quelquefois huit ou dix jours de suite. Ceux-là sont fort froids: ceux-ci sont au contraire les plus chauds de tous les vents. Ils sont à l'Ouest, & ne soufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, qui est le temps de la Mousson d'Ouest, quoique la véritable Mousson de cette Côte soit alors Sud-Ouest. Aussi-tôt que ces vents commencent à souffler, non-seulement les Européens se tiennent à couvert, mais ils ferment soigneusement leurs portes & leurs fenêtres, & dans cette retraite même, ils s'apperçoivent du changement de l'air, par l'altération qu'ils ressentent dans leur tempéramment. Quoique cette chaleur soit excessive, elle n'excite aucune sueur dans les Indiens, qui ont la peau extrêmement rude, surtout celle du visage & des mains; & la plupart ne s'en trouvent pas incommodés. Les mêmes vents se font sentir aussi sur la Côte de Malabar, mais dans une autre saison, qui arrive aux mois de Décembre, de Janvier & de Février, & qui est aussi la Mousson d'Est ou Nord-Est: car le vent d'Est, véritable Mousson de

VENTS.

Vent nommé Popogajos.

Vent nommé Terrenos.

Il est fort dangereux.

VENTS.

cette saison, vient alors de terre, sur cette Côte, qui est au Couchant du grand Promontoire des Indes, comme celle de Coromandel en est à l'Orient.

Ses effets au
Golfe Persi-
que.

Le Golfe Persique n'est pas moins incommodé de ce vent, avec cette différence qu'il y souffle aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, pendant la Mousson de l'Ouest, & qu'il y est encore plus chaud. Les Marchands de l'Europe, qui se trouvent dans les Ports, quittent alors leur demeure & se retirent à Ispahan. Ceux que la nécessité de leurs affaires y retient, passent le temps dans des caves pleines d'eau, pour se garantir des mauvaises impressions de l'air.

Harmatan.

On nomme plusieurs fois, dans les Relations de ce Recueil, les Harmatans, les Typhons & les Eléphans; mais c'est ici qu'on en a remis l'explication. Le Harmatan est un vent particulier de la Côte de Guinée, qui commence à souffler entre la fin de Décembre & le commencement de Février, sans que jamais il arrive plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours; & rarement il

Description
de ses effets.

en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du Plancher des Maisons, les Ponts des Navires, & les côtés qui sont au-dessus de l'eau, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se ferment aussi long-temps qu'il est dans la force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, les Habitans du Pays, comme les Étrangers, sont obligés de tenir leurs Maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs Bestiaux, qui ne sont pas moins en danger. Quelques Voyageurs ont vérifié, par l'expérience, que des Chevres

exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes, qui n'ont pas les commodités nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent souffle entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, & d'une force égale; sans éairs, sans tonnerre & sans pluie. Pendant toute sa durée, le Soleil ne luit point, & le temps ne cesse pas d'être fort couvert. Aussi tôt qu'il expire, le vent allié, qui, sur cette Côte, est toujours Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest, recommence à souffler, & le temps redevient clair & serein.

Les vents qui forment les tempêtes, entre les deux Tropiques, ont reçu des noms particuliers, qui les distinguent des vents connus. Quoiqu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus voisines des Pôles, on les y attend néanmoins, chaque année, dans la saison qui leur est propre. Il se passe quelquefois des années sans aucune tempête; & quelquefois, elles sont aussi moins furieuses. Lorsqu'elles sont de la dernière force, elles en durent moins long temps.

Le vent qu'on nomme Typhon, dans les Mers de la Chine, est peu différent de ce qu'on appelle Ouragan, aux Indes Occidentales; ils ont les mêmes présages & les caractères; c'est à-dire, le nuage diversifié par une affreuse variété de couleurs, un vent, au Nord-Est, d'une force extraordinaire, avec un torrent de pluie; tout cela suivi d'un calme, auquel succède un vent au Sud-Ouest, aussi vehement que le premier. Le Typhon

Typhon

& l'Ouragan arrivent dans la même Saison de l'année : c'est à-dire , pendant les mois de Juillet , d'Août & de Septembre , & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Aussi remarque t-on que les Régions , où se forment ces Météors , sont au Nord de la Ligne , quoiqu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude (17).

Le plus mauvais temps , dans les Mers des Indes Orientales , est aux mois de Juillet & d'Août. C'est alors que la Mousson ordinaire d'Ouest souffle presque sans interrup-

(17) Voici la peinture qu'un célèbre Voyageur fait du Typhon. Les Typhons, dit il , sont une espèce de violens tourbillons , qui regnent sur diverses Côtes des Mers Orientales , aux mois de Juillet , d'Août & de Septembre. Ils arrivent ordinairement lorsque la Lune change , ou devient pleine , & sont presque toujours précédés par un tems beau , clair & serein , accompagné de vents doux & modérés , qui tournent du vent ordinaire de ce temps de l'année. Avant que ces tourbillons commencent , il paroît une grosse nuée , au Nord Est , qui est fort noire près de l'horizon , mais d'une couleur rougeâtre enfoncée , vers la partie supérieure , & plus brillante encore au dessus ; tandis qu'à ses extrémités , elle est pâle , & d'une couleur blanchâtre , qui éblouit les yeux. Cette

nuée est véritablement effrayante. Elle se fait quelquefois voir l'espace de douze heures , avant la naissance du tourbillon. Lorsqu'elle commence à se mouvoir avec rapidité , on peut s'attendre , à coup sûr , que le vent ne tardera point à souffler. Il se lève impétueusement , & souffle au Nord Est , avec une véhémence terrible , pendant environ douze heures , accompagné de furieux coups de tonnerre , de gros & fréquents déluges , & d'une pluie extrêmement violente. Lorsqu'il commence à s'abattre , la pluie cesse aussi tout d'un coup , & le calme succède pour une heure ou deux ; mais ensuite , le vent , devenant à peu près Sud-Ouest , souffle avec autant de violence & aussi long tems de ce côté là , que pendant qu'il étoit Nord-Est. *Dampier , Tome III. page 39.*

tion, & que le Ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux. La fin de cette Mousson produit une horrible tempête, qui en fait la dernière scène, & que les Portugais ont nommée *Elephanta*. On se met ensuite en Mer, sans craindre d'autres tempêtes dans cette saison. Ce vent furieux souffle directement dans la Côte, & bouche, par conséquent, les Havres. Ils arrivent sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Golfe de Bengale, au même temps de l'année, que les Typhons sur les Côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

VENTS.

Elephanta

Plusieurs Mers sont sujettes aux Tornados, surtout près de l'Equateur; mais elles le sont moins que la Mer Atlantique, & celle-ci même ne l'est pas tant à quelque distance considérable des Terres, qu'à moins d'éloignement. En général, il paroît que la Mer y est moins sujette que la Terre. Lorsqu'on est près de la Côte, dans la Zone torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel s'y couvrir de nuée, pendant que le temps est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nues semblent avancer sur la Mer, elles retournent souvent vers la Côte, comme attirées par quelque vertu secrète; & lorsqu'elles avancent en effet, elles se dissipent insensiblement. Aussi, les Matelots, qui sont voile à quelque distance des Côtes, & qui voyent approcher un Tornado, en marquent peu d'inquiétude. *La terre, disent-ils, va le dévorer.* Si les Tornados gagnent quelquefois la Mer, c'est rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils se forment d'abord de la terre. On voit souvent

Tornados

V E N T S.

Maniere
dont ils se
forment.

une petite nuée s'élever au-dessus d'une Montagne, & grossir si prodigieusement, qu'elle cause deux ou trois jours de pluie. Ces petites nues effrayent beaucoup les Navigateurs, lorsqu'elles paroissent la nuit. Dans ces latitudes, l'usage des Matelots est de se coucher sur le tillac. On y étend des nattes. Chacun a la sienne, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour se couvrir. S'ils sont surpris, dans cet état, par un Tornado, outre le chagrin d'être en un moment pénétrés de pluie, ils sçavent, par une expérience continuelle, que leurs embarras & leurs craintes durent trois ou quatre heures de suite ; au lieu que pendant le jour, c'est une affaire d'une heure au plus. Mais il est toujours surprenant qu'une si petite nuée puisse produire tant de pluie. Si l'on est à la vue de la Côte, les nuages paroissent fort épais sur la terre. On y voit les éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux, & la pluie semble y tomber en plus grande abondance. Au contraire, de l'autre côté du Vaisseau, c'est-à-dire, plus loin, en Mer, il pleut moins que sur le Vaisseau même, & le temps y paroît assez clair.

S I I I.

*Marées & Courans.*MARÉES ET
COURANS.

ON entend, par le terme vulgaire de Marées, le flux & le reflux de la Mer, dans la Côte, & hors de la Côte ; faculté de l'Océan, qui semble être universelle, quoiqu'elle ne soit pas également régulière sur toutes les Côtes, ni pour le temps, ni pour la hauteur de l'eau ; & l'on entend, par les Courans, un autre mouvement de la Mer.

qui differe des marées dans sa durée, comme dans son cours.

MARÉES ET
COURANS.

Les marées peuvent être comparées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des Côtes; quoiqu'en effet la Mer flue & reflue successivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de Mer soufflent de jour dans la Côte, & les vents de Terre, vers la Mer, pendant la nuit. Mais ils sont aussi réglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Comparaison
des Marées
aux vents de
Mer & de
Terre, & des
Courans aux
vents de Côte.

Les Courans ont aussi beaucoup de rapport avec les vents réglés de Côte. Les uns & les autres sont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents réglés de Côte ont beaucoup d'influence sur les Courans.

On regarde comme un des premiers Elémens de la Navigation, de sçavoir le temps des hautes marées; & cette science est en effet d'une nécessité absolue dans les Mers de l'Europe, où les marées sont plus régulières, que dans toute autre Mer. Mais on se borne ici à celles des Indes Orientales, de la Mer du Sud, & des autres lieux dont on a recueilli, jusqu'à présent, les Relations dans cet Ouvrage.

C'est une observation assez générale, que les plus grandes embouchures des Rivières ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, sur les Côtes qui ont le moins de Rivières ou de Lacs, elles sont plus petites, ou moins sensibles. On remarque aussi qu'en montant, avec plus de force, dans les embouchures des grandes Rivières, elles ne laissent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont

Principes
généraux.

MAREES ET
COURANS.

Marées les
plus irrégu-
lières des In-
des Orienta-
les.

le passage est étroit. D'ailleurs, elles ne sont jamais si fortes ni si hautes, autour des îles, qui sont fort éloignées du Continent, qu'autour de celles qui en sont voisines, ou que dans les parties mêmes du Continent.

Dans la plupart des Indes Occidentales, les marées ne sont guères plus hautes que dans la Manche. Dans les Indes Orientales, elles montent fort peu, & ne sont pas si régulières qu'en Europe. Les plus irrégulières sont celles du Tonquin, vers le vingtième degré de latitude du Nord, & celles de la Nouvelle Hollande, vers les dix-septième degrés du Sud. A peine y peut-on discerner les basses marées. Celles du Tonquin ont été décrites par Davenport, & publiées dans les Transactions philosophiques de la Société Royale. Dans la Nouvelle Hollande, la Mer flue & reflue d'environ cinq brasses; le flux à l'Est-Quart-de-Nord, & le reflux à l'Ouest-Quart-de-Sud.

Marées ex-
traordinaires
de la Nouvel-
le Hollande.

Dampier raconte que pendant deux mois qu'il passa sur cette Côte, la plus grande marée n'arriva que trois jours après la pleine & la nouvelle Lune; ce qui lui parut d'autant plus étrange, qu'il ne vit aucun changement dans le temps. Lorsque le Vaisseau fut carené, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque se flatterent de pouvoir le mettre à flot, la troisième marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent extrêmement surpris de ne le pas voir flotter, ni cette marée, ni la marée suivante; & la plupart s'imaginèrent que l'unique moyen de le mettre à flot étoit de creuser le sable. Ils ne revinrent de cette consternation qu'à la sixième marée, lorsqu'ils la virent monter assez haut pour soulever le Navire. La Marée suivante le

trouvant encore plus haute, ils furent parfaitement convaincus qu'elle est fort irrégulière sur cette Côte. Dampier ajoute, qu'il n'y a ni Rivière, ni Lac, qui puisse causer son irrégularité, ni son excessive hauteur. Mais il croit en pouvoir donner pour cause, ce grand détour de terre, qui se trouve entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Il peut être vrai aussi, suivant l'opinion de quelques Navigateurs, qu'il y ait quelque passage entre ces deux terres, ou du moins quelque grande & profonde Baye. Cette supposition ne paroîtra pas la moins vraisemblable, si l'on considère que le flux est extraordinaire, du côté de l'Est, dans toute cette Mer, entre la Nouvelle Hollande & les Isles au Nord. C'est ce qu'on découvre sensiblement, en approchant de la Nouvelle Hollande, & d'où l'on doit conclure qu'il y a nécessairement quelque plus grand receptacle qu'une Rivière ou un Lac. L'apparence qu'il y a quelque passage, ou du moins quelque Baye profonde, augmente encore lorsqu'on observe que la marée passe le long du Continent, & qu'elle ne monte point entre les Isles au Nord; outre que le Promontoire le plus Septentrional de la Nouvelle Hollande, avançant presque jusqu'à la Ligne, & lui servant de barrière de ce côté-là, il s'ensuit qu'elle doit avoir quelque autre passage.

Dans le Détroit de Malacca, la marée Marée du Dé- monte à l'Est, & descend à l'Ouest. Le flux troit de Ma- & le reflux y sont d'environ six pieds, dans lacca. les plus grandes marées. A l'Orient de la Côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, le cours de la marée est régulier. Elle monte au Sud & descend au Nord; & dans les grandes Rivières de

MARÉES ET
COURANS.

Du Golfe
de S. Michel
dans la Mer
du Sud.

De la Rivière
de Guaiquil.

cette Côte, surtout celle de Natal à trente degrés de latitude du Sud, la plus grande hauteur du flux & du reflux est de six pieds.

Avec une égale rapidité dans les embouchures des Rivières, on connoît des lieux où le flux & le reflux sont beaucoup plus hauts que dans les autres. Tels sont le Golfe de Saint Michel & la Rivière de Guaiquil. Le Golfe de Saint Michel a plusieurs grandes Rivières, qui se déchargent toutes dans une espèce de Lac, large de deux ou trois lieues, & séparé de la Mer, par de petites Isles basses, entre lesquelles il y a des Canaux, par où la marée passe dans le Lac, & de-la dans les Rivières. Elle reflue de même, & souvent toutes les Isles en sont inondées, jusqu'au sommet des arbres. Les Rivières, qui se jettent dans ce Lac, sont assez étroites. Leurs rives sont escarpées, & ne sont guères plus hautes que le vif de l'eau. Comme le Lac & les Rivières sont le seul receptacle de la marée, il n'est pas surprenant qu'elle y monte & descende de dix-huit & vingt pieds. Il en est à peu près de même de la Rivière de Guaiquil, excepté que les lagunes y sont plus larges. La marée y monte & descend de seize pieds. De plusieurs autres grandes Rivières, de la même Côte, où elle ne paroît ni plus, ni moins rapide, il n'y en a point, où la hauteur du flux & du reflux soit si remarquable.

Si la Mer du
Sud commu-
nique, sous
cert, à celle
du Nord?

On a déjà remarqué que ces grandes marées du Golfe Saint Michel ont été prouvées à quelques Observateurs, qu'il y a, sans doute, une communication entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Isthme de Darien est une espèce de Pont, sous lequel la Mer du Nord & son reflux, comme sous le Pont de Le-

âres. D'autres, pour confirmer cette opinion, assurent qu'on ne cesse pas d'y entendre d'étranges bruits, dont ils ne cherchent point d'autre cause; qu'en faisant voile dans la Baye de Panama, les Navires s'y trouvent prodigieusement agités, & quelquefois brisés contre les Isles, par la violence de cette agitation; qu'en d'autres temps, ils sont attirés comme par la force d'un gouffre, & menacés d'être emportés, sous terre, dans la Mer du Nord. On ajoûte que dans les grandes marées, les Isles de la Baye sont couvertes d'eau; que le Pays même est inondé dans une grande étendue, & qu'on n'y voit que la cime des arbres. Dampier proteste contre ce récit :

« Il est assez étrange, dit-il, que mes
« Compagnons & moi, nous n'ayons rien
« observé d'approchant. J'ai passé deux fois
« cette Isthme; & la seconde fois, j'y de-
« meurai ving trois jours, sans y entendre
« aucun bruit souterrain. J'ai fait voile aussi
« dans la Mer du Sud, pendant près de trois
« années, desquelles j'ai passé quelques mois
« dans la Baye de Panama; & lorsque j'en
« fus parti, notre Equipage y demeura plus
« long-temps. Cependant, loin d'y trouver
« de si terribles gouffres, nous observâmes
« que la Navigation y étoit aussi douce que
« sur aucune autre Mer. Dans mes entretiens,
« avec les Indiens & les Espagnols, je n'ai
« rien appris de conforme à toutes ces idées.
« Je sçais que Gage, Voyageur Anglois, n'a
« pas fait de difficulté de les adopter; mais
« on peut lui reprocher trop de crédulité;
« ou, si l'on juge de sa sagesse, par cette Re-
« lation, qui est imparfaite & mal soute-
« nue, on doit juger qu'il se portoit mal

Experiences
& réflexions
de Dampier.

MARÉES ET
COURANS.

» dans ce Voyage. A l'égard des marées ;
 » qu'on représente si grandes dans toute cette
 » Mer, on exagere beaucoup, & je ne con-
 » nois que le Golfe Saint Michel, où le flux
 » & le reflux soient excessifs, jusqu'à cou-
 » vrir les petites Isles, & n'y laisser que le
 » sommet des arbres à découvert. Mais ces
 » Isles sont fort basses, & ne produisent que
 » de petits arbres en comparaison des Isles
 » de la Baye de Panama, où la Ville de ce
 » nom seroit bien-tôt submergée si les Isles
 » de la Baye pouvoient l'être. Les Isles des
 » Perles, qui sont basses & plates, ne le sont
 » jamais. Le flux & le reflux n'y sont que
 » d'environ dix ou douze pieds, dans les plus
 » grandes marées ; sans excepter les parties
 » Méridionales, qui sont presque opposées
 » au Golfe Saint Michel, & qui n'en sont
 » éloignées que de treize ou quatorze lieues.
 » Cependant la marée y monte plus haut,
 » de deux ou trois pieds, qu'aux environs de
 » Panama, ou dans tout autre endroit de la
 » Baye.

Marées On a fait observer que les marées sont
 moins hautes, dans les Isles éloignées du Con-
 tinent. Aux Isles Gallapagos, qui en sont à
 les éloignées près de cent lieues, le flux & le reflux ne
 de terre, sont que de deux ou trois pieds, plus ou
 moins, suivant que la Côte a plus ou moins
 de Baves ou de Rivières. A *Graham*, une
 des Isles Mariannes, la marée ne monte que
 deux ou trois pieds au plus. Dans la Baye
 de Panama, elle est plus régulière qu'en tout
 autre endroit des Côtes du Pérou & du Mé-
 xique. Elle monte à l'Est, & descend à
 l'Ouest, d'environ cinq pieds, comme sur
 tout le reste de cette Côte.

A *Rialego*, elle est de huit ou dix pieds ;

& de même aux environs d'Amapalla, où elle monte à l'Est & descend à l'Ouest. Dans le Golfe Dolce, & la Riviere de Necoya, elle monte jusqu'à dix ou onze. Elle est moins haute sur la Côte du Pérou, particulièrement entre le Cap Saint François & la Riviere de Guaiquil, où elle monte au Sud & descend au Nord. Autour de l'Isle de Plata, elle est de trois ou quatre pieds; mais depuis le Cap Blanc, qui est au troisième degré, jusqu'au trentième de latitude méridionale, elle n'est que d'un pied & demi ou deux pieds. Sur toute cette Côte, elle monte au Sud & descend au Nord.

MARÉES ET
COURANS.

Passons à la description des Courans. Ils diffèrent des marées à plusieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avancent & refoulent deux fois, en vingt-quatre heures; & les Courans, au contraire, prennent leur direction d'un côté, pour un jour, ou une semaine, ou quelquefois davantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits, ils courent jusqu'à six mois d'un côté & six de l'autre. Quelquefois, ils ne courent, d'un côté, qu'un jour ou deux, vers le temps de la pleine Lune; ensuite, ils retournent d'une grande force & reprennent leur premier cours. La force des marées se fait généralement sentir près des Côtes; au lieu que les Courans en sont éloignés. On ne s'apperoit pas de l'effet des Courans, comme de ceux des marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les marées pouillent du côté de terre.

Différence
entre les Courans
et les
Marées.

C'est une observation commune à tous les gens de Mer, que partout où les vents réguliers dominent, le Courant est réglé par le vent, & prend la même direction. Mais la

Les vents réguliers
dominants
régissent le Courant.

**MARETS ET
COURANS.**

force n'est pas toujours égale ; & le mouvement n'en est pas si sensible en haute Mer, que près des Côtes, surtout près des Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Autour des Îles, les Courans se font aussi plus ou moins sentir, suivant leur exposition aux vents réglés. Au reste, il est certain qu'en divers temps de l'année, tous les Courans changent leur cours. Quelquefois la force du vent, qui soulève les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le Courant, sous leur surface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'est pas extraordinaire de voir deux Courans opposés, dans le même temps, dans le même lieu, & réellement l'un sur l'autre.

**Courans des
Indes Ori-
entales.**

Aux Indes Orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, est de l'Est à l'Ouest ; & pendant l'autre partie, elle est directement opposée. En Guinée, comme aux Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune : ce qu'il faut entendre néanmoins des parties de la Mer, qui ne sont pas éloignées des Côtes. S'il y a des Courans en haute Mer, qui ne suivent pas ces règles, l'exception est rare ; & l'on se contente de la remarquer ici, sans entreprendre d'en trouver la cause (18).

**Courans de
la Côte d'A-
frique.**

Sur la Côte de Guinée, le Courant se porte à l'Est, excepté dans le temps même, ou vers le temps, de la pleine Lune. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango jusqu'aux vingt cinq ou trente degrés, il court, avec le vent, du Sud au Nord, à la réserve des temps qu'on vient d'excepter.

A l'Est du Cap de Bonne-Espérance, de-

(18) Chaque Relation de ces lieux contient quel-
ques Remarques sur ces Courans particuliers.

puis les trente degrés jusqu'aux vingt-quatre MÉRIDIEN ET
COURANS.
du Sud, il se porte à l'Est-Nord-Est, depuis
le mois de Mai jusqu'à celui d'Octobre; &
le vent est alors Ouest-Sud-Ouest ou Sud-
Ouest. Mais depuis Octobre jusqu'au mois
de Mai, lorsque le vent est entre Est-Nord-
Est & Est-Sud-Est, la direction du Courant
est à l'Ouest. Ce qui doit s'entendre, de cinq
ou six lieues de terre jusqu'environ cinquante;
car plus près de la Côte, on n'a que la ma-
rée, sans Courans; & cinquante lieues au-
delà des terres, le Courant cesse tout à fait,
ou devient imperceptible.

Sur la Côte des Indes, au Nord de la Li- Côte des In-
des au Nord
de la Ligne.
gne, le Courant suit la Mousson; mais il ne
change pas tout à fait si-tôt, & la différence
est quelquefois de trois semaines, ou plus.
Ensuite, il ne change point, jusqu'à ce que
la Mousson soit fixe du côté contraire. Par
exemple, la Mousson d'Ouest commence au
milieu d'Avril; mais le Courant ne change
qu'au commencement de Mai; & la Mou-
sson d'Est commence vers le milieu de Sep-
tembre, mais le Courant ne change qu'au
mois d'Octobre.

Aux Îles Gallapagos, dans la Mer du Sud, Courant de la
Mer du Sud.
on trouve un Courant fort incommode, quoi-
qu'il soit d'une force médiocre; & les Voyageurs,
qui s'en plaignent, ne doutent pas que plus
loin, où les vents du Sud règnent, les Cou-
rans ne soient plus rapides.

Les plus fameux Courans, dans cette Mer,
sont ceux des Caps Saint François, de Pal-
sao, de Saint Laurent, & du Cap Blanc. Ce
dernier Cap en a de fort violens, qui ont
leur direction au Nord-Ouest, & qui ap-
portent d'autant plus d'obstacle à la Navi-
gation, que le vent y soufflant presque tou-

ÉTATS ET COURANS. jours avec force , on est souvent obligé d'y faire voile contre le Courant. Les Voyageurs connoissent moins ceux de la Côte du Mexique , parce qu'ils y prennent soin de se tenir ordinairement dans l'étendue des marées. A la Côte de Guatimala , entre douze degrés cinquante minutes , & treize degrés , Dampier rencontra un Courant qui se portoit au Sud-Ouest , & ne douta point qu'il ne suivit le vent ; sur le principe général que près des terres , les Courans sont gouvernés par le vent réglé de Côte.

Utilité de ces Observations. Dans ce petit Recueil d'Observations , fondées sur l'expérience de quelques habiles Navigateurs , on ne prétend pas avoir réuni toutes les connoissances qui appartiennent au même sujet. Mais il ne sera pas sans utilité , pour l'explication d'un grand nombre de difficultés de la même nature , qui se trouvent répandues dans toutes les parties de cet Ouvrage.

§ I V.

Arbres , Plantes , Fruits , & autres Productions.

ARBRES, PLANTES, FRUITS DES INDES ORIENTALES. IL est à propos de répéter , que le soin qu'on a pris constamment de joindre à la description de chaque Pays , les productions particulières , ne laisse à nommer , ou à décrire ici , que celles qui sont communes à la plus grande partie des Indes Orientales. On va les réduire à l'ordre alphabétique.

Avoca. *Avoca* est le nom d'un arbre , & de son fruit , qui est de la grosseur d'un œuf de Poule , & qui croît avec plusieurs autres , en manière de bouquets , contenus ensemble dans

une grande gouffe. La chair renferme un noyau très-dur, osseux, gros comme un noyau de pêche, qui a trois trous aux côtés, & deux plus petits, proches l'un de l'autre. Ce noyau renferme une belle amande, qui est astringente, & vantée pour arrêter le cours de ventre.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

L'*Abhal* est une espèce de Cyprès, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur de celui du Cyprès, & de couleur rousse. On le regarde comme un puissant Emmenagogue, qui sert aussi, dit-on, pour hâter l'expulsion des fœtus morts dans la matrice.

L'Abhal.

L'*Achia* est moins un arbre qu'une sorte de grande canne, qui se confit jaune & en vert, dans le Pays, avec de fort vinaigre, du poivre, quelques Epicerics, & d'autres ingrédients.

L'Achia.

L'*Adhatoda* est une espèce de Noyer, dont les feuilles croissent opposées les unes aux autres. Le calice de la fleur est oblong, & composé d'une seule pièce; la fleur est du genre des Monopetales irréguliers, divisée en deux levres. Sa partie supérieure est courbée en forme d'arc, & ses levres sont retournées vers le bas. Son ovaire se change en un fruit dont l'écorce est ligneuse, & qui est partagé en deux cellules qui contiennent une semence aplatie, & qui a la forme d'un cœur. On lui attribue, comme à l'Abhal, la vertu d'expulser le fœtus mort, & c'est ce que signifie son nom.

L'Adhatoda.

L'*Agathy* est un arbre d'environ trente pieds, dans sa plus grande hauteur, & de cinq ou six pieds de circonférence, dont les branches du milieu, & celles du sommet s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Ib.

L'Agathy.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

croît dans les lieux sablonneux. Sa racine est de couleur noire, d'un goût astringent, & pousse des fibres à une distance considérable. Son bois, qui est fort tendre, le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Une incision, dans l'écorce, en fait sortir une liqueur claire & aqueuse, qui s'épaissit en gomme peu de temps après.

L'Agoucla.

L'*Agoucla*, que les Portugais nomment *Aquila*, par corruption, & les François *Bois d'Aigle*, est un grand arbre, qui ressemble, d'ailleurs à l'Olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune, ou noirâtre, résineux. Il rend, quand on l'approche du feu, ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable. Ceux qui ont cru que le bois d'Aigle étoit le premier bois qu'on trouve sous l'écorce de l'Aloes, & qui par conséquent ne le regardent point comme un arbre particulier (19), ignorent qu'il n'est point amer, & que le bois d'Aloes l'est beaucoup. Il n'a qu'une légère âcreté, qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-temps. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particulièrement; mais les Habitans en font un commerce, qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les Grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il fait suer. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

(19) Voyez ci-dessous le même arbre, entre les Plantes du Japon.

L'Arbre de Pauncho Recchi, arbre commun dans les Indes, surtout aux Philippines, dont on le croit originaire, est d'une grosseur médiocre, d'environ vingt pieds de haut, couvert d'une écorce fongueuse, dont le dedans est rouge. Son bois est blanc & extrêmement dur; mais le cœur & l'aubier sont verdâtres, sans odeur, d'un goût amer, & un peu austère. Ses branches, qui sont en petit nombre, sont couvertes d'une écorce verte, parsemée de petites taches couleur de cendre; la racine est jaunâtre, extrêmement fibreuse, & revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un goût onctueux. Ses feuilles sont oblongues, unies & raes, posées alternativement; la partie de dessus est verte & luisante; celle de dessous l'est beaucoup moins. Elles donnent une huile, étant froissées dans les mains, mais sans aucune odeur. Les fleurs sont attachées, par des pédicules, aux plus petites feuilles, dont elles prennent la place, & composées de trois feuilles épaisses, triangulaires, semblables à du cuir, blanches par dedans & d'un verd pâle en dehors. Lorsqu'on les jette dans le feu, elles ont l'odeur du cuir brûlé. Le fruit sort des étamines de la fleur; & dans sa maturité, il est de la grosseur d'un citron, verd & frotté par dehors, blanc en dedans, plein d'une pulpe succulente, d'un goût & d'une odeur agréable. Cet arbre fleurit deux fois l'année, en Avril, & vers le mois de Septembre. Les deux maturités de son fruit arrivent en Août & Février. Ses feuilles, réduites en cendre, avec du sel, sont supposées les cancers malignes. Son fruit est appelé *la riscal dilant*.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTALES

L'Arbre de
Pauncho Recchi.

L'Arbre est un grand arbre, qui produit
N 119

ARBRES,
PLANTES,
FRUITES
DES INDES
ORIENTALES.

un fruit qu'on abandonne aux Oiseaux, mais dont les racines servent à teindre en bel incarnat. On n'abat pas l'arbre pour les prendre. L'usage est de les couper seulement d'un côté, & de leur laisser le temps de repousser.

L'Alafreira. L'*Alafreira*, arbre un peu plus grand que notre Prunier, produit le Safran dans les Indes. Sa fleur a le pied jaune, quoique les feuilles soient blanches. Elle sert aux mêmes usages que le Safran en Europe, mais il n'a pas la même bonté. La plus grande singularité de cet arbre, est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

L'Aloes. L'*Aloes* des Indes, qui passe pour le meilleur dans les usages de la Médecine, est assez semblable au Squille, mais plus gros. Ses feuilles sont aussi plus grasses, canelées obliquement, & convexes par leur partie inférieure. Les bords en sont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émoussées, obliquement couchées, & qui paroissent rompues. Il porte une tige semblable à celle de l'Anthérique. La plante entière répand une odeur très forte. Elle est d'un goût très amer, & n'a qu'une racine, qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu. L'*Aloes* croît en abondance dans toute l'Inde.

L'Alpam. L'*Alpam* est un fameux arbrisseau, dont le tronc se divise en deux ou trois tiges. Il est couvert d'une écorce de couleur verte & cendrée, sans odeur, & d'un goût acide, astringent. Ses branches sont d'un bois blanchâtre, partagées par des nœuds. Elles ont une moelle verte. La racine est rouge, composée d'un grand nombre de fibres capillaires, qui s'étendent en tout sens. Les feuilles

sont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très aigüe, d'un verd foncé en dessus, & pâle en-dessous. Elles ont un très grand nombre de côtes. Leur odeur n'est pas désagréable, mais leur goût est un peu âcre. Les fleurs, qui sont couleur de pourpre foncé, & sans odeur, croissent sur des pédicules foibles & ronds, & sont quelquefois deux ou trois ensemble. Elles ont chacune trois feuilles, ou petales, assez larges, très pointues par le bout, qui sont couvertes, en dedans, d'un coton fort blanc. Les fleurs ont, dans le milieu, trois étamines rouges & oblongues, qui se croisent l'une sur l'autre. Aux fleurs succèdent des côlles pointues, rondes, & pleines d'une poulpe charnue, sans aucune semence visible. L'Alpam est toujours couvert de feuilles. Il croît dans les terrains sablonneux & découverts. Quelque partie qu'on en prenne, on en fait, avec de l'huile, un excellent onguent, pour les ulcères & les maladies de la peau. Le suc de ses feuilles & celui de sa racine sont des Antirodes fort vantés.

L'*Ambalam* est un grand arbre, qui croît dans les lieux sablonneux, & dont le tronc est si gros, qu'à peine un homme peut l'embrasser. Sa racine est longue & fibreuse; son bois, lisse, poli, & couvert d'une épaisse écorce. Les plus grandes branches sont de couleur verte, & couvertes d'une poussière bleue. Chaque feuille est composée de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une autre feuille de figure irrégulière. Des jets qui poussent les plus grandes branches, il sort un grand nombre de fleurs, qui ont, comme les autres, un goût amer & acide, approchant de celui du Manguier, & une odeur forte & acide. Les fleurs sont blanches, petites, &

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

L'Ambalam.

ARBRES,
PLANTES
FRUITES
DES INDIS
ORIENTA-
LES.

semblables à de petites étoiles. Elles sont com-
posées de cinq ou six pétales, minces & poin-
tus, un peu durs & luisans. Lorsque les bou-
tons des fleurs viennent à pousser, l'arbre se
dépouille de ses feuilles, & ne les reprend
que lorsque le fruit paroît.

L'Ambaré.

L'*Ambaré*, arbre qui quitte ses feuilles,
est d'une hauteur médiocre. Il produit un
fruit de même nom, dont la figure & la
grosseur sont celles d'une petite Pêche, &
qui a, comme elle, un petit noyau. Il est
employé à l'assaisonnement des viandes, aus-
quelles il donne un goût qui approche de
celui du verjus.

L'Ambela.

L'*Ambela* est un arbre dont on distingue
deux especes : l'une de la grandeur du Nef-
lier, & dont les feuilles ressemblent à celles
du Poirier. Son fruit approche de la Noisette.
Il est terminé par plusieurs ongles, & il a
le goût du Verjus, mais beaucoup plus agréa-
ble. On le confit, avant & après sa mû-
rité, & on le mange avec du sel. L'autre
espece est de la même grandeur ; mais ses feuil-
les sont plus petites que celles du Pommier,
& son fruit plus gros. Les Indiens font bouil-
lir son bois avec le Sandal, & en donnent la
décoction contre les fièvres.

L'Ambon.

L'*Ambon* est de la forme du Néflier : mais
son fruit, qui est délicat & savoureux, ap-
proche de la figure des Prunes blanches. Il
contient un noyau, de la grosseur d'une Noi-
sette, auquel on attribue l'étrange pouvoir
de faire tourner l'esprit, pour peu qu'on en
mange. Pyrard assure qu'en ayant impruden-
ment goûté, il se sentit la raison troublée
pendant vingt-quatre heures. Si l'on en man-
ge beaucoup, il cause de mortelles mala-
dies.





L'*Amfaleira*, arbre de hauteur commune, porte un fruit qui croit au gros des branches, & qui ressemble à la pomme d'or. Il a des côtes extérieures, comme le Melon. Le dedans est blanc, & contient un noyau. On en fait d'excellentes confitures, dont le goût tient de l'Épine vinette. Il meurt aux mois de Février, de Mars & d'Avril.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTALES.

L'*Amfaleira*.

L'*Ananançira*, Plante qui produit l'Ananas des Indes Orientales, est peu différente de celui des Indes Occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ces piquans, qui lui donnent quelque ressemblance avec l'Arrichour. Sa grandeur commune est l'une Palme de long, sur une demi de diamètre. Mais sa pulpe jette une odeur de mûre. Elle est dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre doux, qui devient encore plus agréable lorsqu'après l'avoir pelée on la met dans de l'eau & du sucre. La passion que les Indiens ont pour ce fruit ne leur permet pas toujours l'attendre qu'il soit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de sucre. Il est d'ailleurs fort sain quoique si chaud, qu'on croit qu'on y laisseroit l'espace d'un jour, en perdrait tout à fait la tremp.

L'*Ananançira*.

L'*Anavira* est un arbre de grandeur moyenne, qui est toujours vert, & dont le fruit est mûr au mois d'Avril. Le suc de ce fruit, pris en décoction, exsicc la sueur, chasse les humeurs qui ont de la malignité, & rend le ventre libre. De la décoction des feuilles, avec de l'eau, on fait un bon remède pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations.

L'*Anavira*.

L'*Angilim* est un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & dont le fruit est de couleur, qui croît sur les Montagnes.

L'*Angilim*.

ARBRES,
FRUITES,
ÉTENDUES
DES INDÉS
ORIENTALES.

parmi les Rochers. Il est toujours verd. Son fruit ressemble à celui du Cerisier, & dure très long-temps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le Symbole de la Royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadème. Le suc qu'on tire de sa racine, par expression, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses, évacue l'eau des Hydriques. Sa racine, en poudre, passe pour un spécifique contre la morsure des Bêtes venimeuses.

L'Angsana. L'*Angsana* est un arbre dont on ne donne point la description, mais qui est employé dans la Médecine. Sa partie utile est une liqueur, qui en découle par incision, & qui se condensant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce délicate. C'est dans cet état qu'elle se vend chez nos Droguistes. On attribue, à cette gomme, une qualité astringente, & beaucoup de vertu pour les Aphres.

Anis des Indes, recherché des seuls Anglois.

Anis. Les Hollandois achètent, en divers endroits des Indes, une graine, qui croît sur de petits Buissons, & qu'ils appellent *Anis*, parce qu'elle ressemble à l'Anis par l'odeur & le goût. Ils sont les seuls Européens qui ayent du goût pour cette espèce de fruit; ou, si les Anglois s'en servent quelquefois pour leur *Punch*, c'est lorsqu'ils y sont forcés par le besoin. Mais les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia, & le font distiller avec l'Arrack. Ils en boivent de longs traits, qui leur tiennent lieu d'eau-de-vie; sans être arrêtés par la violence de cette liqueur, qui ruine souvent les meilleures constitutions (20).

(20) Un Voyageur a grande estime dans toutes les Indes Orientales. D'au-

L'*Anoneira* est un fort grand arbre, qui produit un fruit nommé *Anone*, dans les mois de Février, de Mars, & d'Avril. Ce fruit est de la grosseur d'une Poire. Il est rouge & jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, plein d'une substance molle, douce & agréable, qui se mange avec une cuillière. Il a quelques petits pepins, noirs & durs. Careri, qui en fait cette description, ajoute qu'il n'a nulle sorte de ressemblance avec aucun fruit de l'Europe.

ARBRES,
PLANTES,
ET FAUTES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

L'*Anoneira*
& l'*Anone*.

L'*Areka*, qu'on mêle avec le Bethel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des Barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la Noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matière blanche & visqueuse, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant point accoutumés au Bethel, mâchent de l'*Areka* sans en avoir ôté cette matière visqueuse, s'enivrent aussi aisément que s'ils avoient pris du vin avec excès; mais cette ivresse dure peu. Si l'*Areka* commence à vieillir, cette mucosité se dessèche; le fruit perd sa force, & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

L'*Areka*.

Pour mâcher le Bethel on en prend deux

sur, Tome III. page 70.
Les Indes, dit-il ailleurs,
le regardent comme un
catal, d'une vertu parti-
culière, surtout, com-

me il l'apprit, lorsqu'en
y a fait insister des serpents
& des scorpions. Ibidem,
page 89.

ARBRES,
PLANTES,
EFFRAITS
DES INDES
ORIENTA
LES.

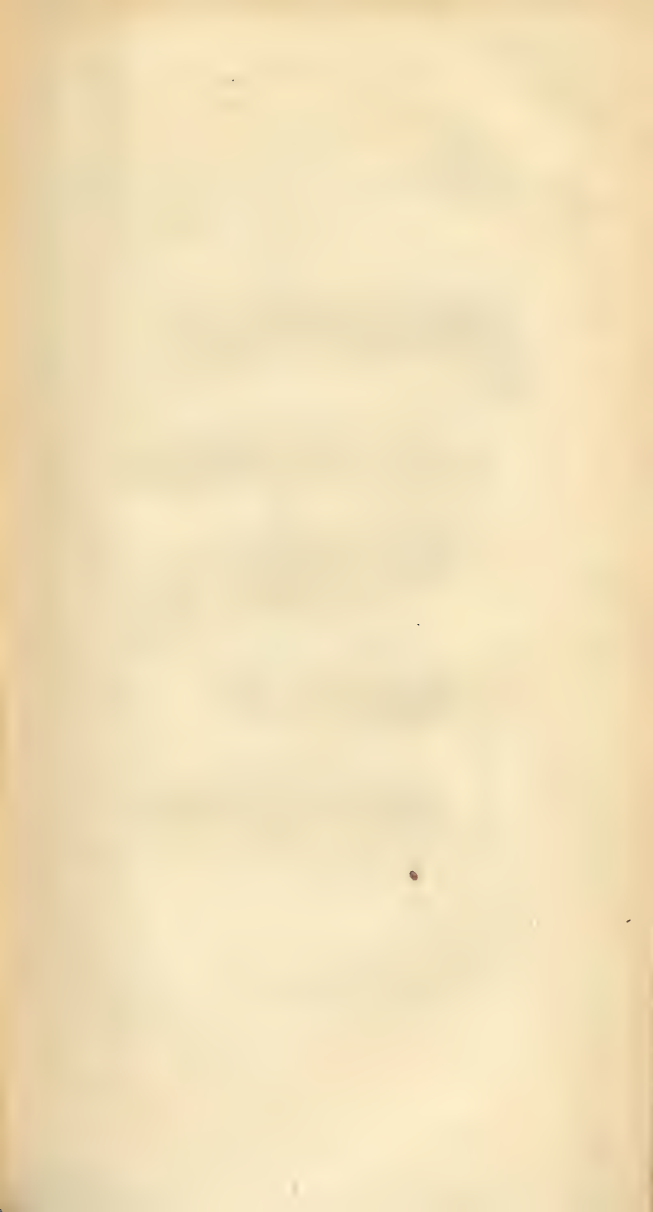
Comment le
Bethel & l'A
reka se mê
lent dans l'u
sage.

ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire, environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoute la quatrième partie d'une Noix d'Areka. On mâche ce paquet, mais on n'en avale point le suc. Cette préparation, qu'on nomme le Bethel, rougit la salive, la langue & les lèvres. On joint quelquefois, au paquet, un grain de Cardamome, un clou de Girofle, ou un peu d'Ambre gris. Ce mélange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que de l'effet du Bethel mêlé avec l'Areka & la Chaux. Mais ces trois ingrédients sont si nécessaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprime un, la salive demeureroit verte, & ne deviendrait jamais rouge.

Outre le beau vernillon que ce mélange donne aux lèvres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion, & ceux qui en font habitude peuvent se passer du secours du vin. On prétend aussi qu'il prévient de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux soulagement à ceux qui sont atteints de ces cruelles maladies. Tous les Voyageurs assurent qu'elles ne sont pas connues dans les Pays où le Bethel croît, & où l'usage en est commun. Aussi les Européens, qui font quelque séjour dans l'Orient, s'y accoutument ils l'abord, & ne manquent ils pas d'en faire bientôt leurs délices (11).

L'Asjagam.

L'*Asjagam* est d'une grosseur médiocre, & s'élève d'environ vingt pieds. Le jus de ses feuilles, mêlé avec de la gaine de Camou





1. *Asafœura* et sa fleur.



2. *Aleira*



3. *Ala*.



4. *Beteleira* sa feuille est le Betel.

pulvérisée, guérit la colique. On les prend en poudre, avec du sucre, pour rectifier & purifier le sang.

L'*Auinat*, fruit d'un arbre ignoré, est une graine fort chaude, qui est en usage pour les assaisonnemens, dans toutes les Indes.

L'*Areira*, qui est de la grandeur du Pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu, des Portugais, le nom de *Pomme de Cannelle*. Il ressemble à la Pomme de Pin; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pepins noirs, & d'une substance si molle qu'on le mange avec la cuillère. Il est plus doux & plus agréable que l'Anone. Son odeur est celle de l'Ambre & de l'eau-rose, mêlés ensemble. Il est dans sa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Badukka est le nom d'un arbrisseau médicinal, dont les feuilles donnent un suc, qui mêlé avec de la graisse de Sanglier, forme un bon liniment pour la Goutte. La décoction de fleurs & des feuilles donne une liqueur purgative; dont la fumée d'érige les ulcères de la bouche. Mais la propriété, la plus singulière est que son fruit, pris dans du lait, rend impuissant.

Le *Babel Schulli* est un arbrisseau épineux, qui croît dans les lieux humides, & dont la racine, en décoction, a des vertus fort apéritives. On en distingue une autre espèce, qui vient dans les sables, & dont les feuilles, comme les tiges, sont d'un verd gai. Ses fleurs sont blanches, tirant un peu sur la couleur d'azur.

Le *Bambou* ou *Mambou*, si célèbre & tant de fois nommé dans toutes les Relations les Indes Orientales, est une sorte de gros roseau, qui croît en manière d'arbre, quelquefois jus-

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS.
DES INDES
ORIENTA-
LES

L'Auinat.

L'Areira &
la Pomme de
Cannelle.

Le Badukka.

Le Babel
Schulli.

Le Bambou,
ou Mambou.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

qu'à la grandeur du Peuplier, & dont les branches s'élèvent droit vers le Ciel. Ses feuilles sont un peu plus longues que celles de l'Olivier. Le tronc est de la grosseur de la cuisse humaine, près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, sont à la distance d'un empan & demi les uns des autres. Sur la Côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ces jointures une matière blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambou*, c'est-à-dire, Sucre de Mambu, comme les Arabes, les Persans & les Mores, lui donnent le nom de *Tabaxir*, qui signifie, dans leur langue, *Jus blanc*. Ses vertus Médicinales la rendent si précieuse, qu'en Arabie & en Perse, elle se vend ordinairement au poids de l'argent. On l'emploie pour la fièvre chaude, la colique, le flux de sang, & pour les maladies secrètes. Dans la plupart des autres parties des Indes, les Bambous n'ont point cette substance. Mais leur tronc & leurs grosses branches servent, partout, à mille usages, qui ne demandent point d'être répétés.

Le Bandura. Le *Bandura* est un arbre, qui n'a de remarquable qu'une sorte de graine, de la figure d'un *Penis*, long quelquefois de plus d'un pied, & beaucoup plus gros que le bras humain. Il est attaché à l'arbre, par une femelle, & presque toujours rempli d'une eau fort agréable à boire. Les qualités de sa racine sont *astringentes*.

Le Basaal. Le *Basaal*, croît dans des lieux sablonneux. Il ne porte des fleurs & des fruits qu'une fois l'an, ce qui dure jusqu'à la quatorzième année. La décoction de ses feuilles, dans l'eau, avec un peu de Gingembre, est un *Gargasilne* éprouvé pour les maux de gorge.

Le *Baxana* est un arbre dont la racine, les feuilles & le fruit passent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre toutes sortes de Poisons; mais dans le voisinage d'Ormuz, son fruit suffoque, dit-on, ceux qui en mangent. On prétend même que son ombre y est mortelle, si l'on y passe seulement un quart d'heure.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Baxana.

Le *Belilla* n'est qu'un arbrisseau, qui porte des baies. Sa racine est fort vantée, en décoction, pour rafraîchir le foie, & purger les humeurs pituiteuses. Quelques-uns croient que c'est du suc de cet arbrisseau, mêlé avec d'autres ingrédients, qu'on compose le *Belilli*, drogue des Indes, qui nous vient dans des cannes de Bambou, sous la forme d'un suc épais, & qui passe pour un antidote égal à la Thériaque. Il est infailible aussi pour les Hémorrhagies.

Le Belilla &
le Belilli.

Le *Belutta*, grand arbre, dont la racine broyée, avec du Gingembre frais, provoque puissamment la sueur.

Le Belutta.

L'arbre qui produit le *Benjoin* est grand, touffu, & ses feuilles ressemblent à celles du Limonier. Il en découle naturellement une sorte de Gomme, qui est le Benjoin, nommé *Lou*, par les Arabes. Mais on fait, dans les arbres, & dans leurs rejettons mêmes, des incisions & des fentes, pour en tirer plus de cette espèce d'encens, qui est une des plus précieuses marchandises de l'Orient, par le cas qu'on fait de son odeur, & de ses usages pour la Médecine. Les plus jeunes arbres produisent le meilleur Benjoin, qui est noirâtre. Le blanc, qui sort des vieux arbres, est bien moins estimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent ensemble.

Le Benjoin.

ARBRES,
PLANTES,
VÉGÉTAUX
DES INDÉS
ORIENTALES.

Israhel.

Le *Bethel* si souvent nommé dans ce Recueil, avec les différences que l'usage de chaque Pays y fait mettre, demanderoit une longue explication pour réunir toutes ses qualités. Cette fameuse feuille est celle d'un arbrisseau rampant, comme le Lierre & le Poivre. Elle ressemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux Plantes, mais son goût est aromatique. Elle est naturellement d'un beau verd. Cependant, on a trouvé le secret de faire blanchir les feuilles de *Bethel*, en les renfermant dans de petits coffres, composés d'un tronc récent de *Binaoier*, & les arrosant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne présente jamais, chez les personnes de qualité, que de ces feuilles sont parfaitement blanches. Rapprochez cette description de celle de l'*Areka*.

Le Bilim-
betta.

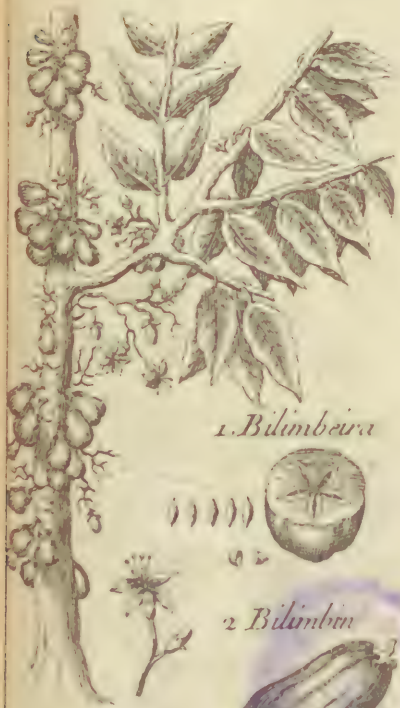
Le *Bilimbetta* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec des feuilles très minces. Il porte, pendant toute l'année, des fruits qui se nomment *Bilimbins*, & dont la couleur approche du verd. Leur figure est celle d'une longue courge. Leur goût, qui tire sur l'aigre, les rend propres à servir d'assaisonnement, & à confire. Tout se mange, parce qu'ils n'ont point de noyau.

Le Bilimbi
ou Biling-
bing.

Le *Bilimbi* ou *Bilingling*, petit arbre, qui ne s'élève guères au dessus de dix pieds, & dont le fruit est une espèce de Pomme, de forme pentagone, porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Le Bintam-
baru.

Le *Bintambaru*, Arbruste, ou grande Plante, qui abonde en sel purgatif. Son suc est laiteux, & picote vivement la langue & le gosier.



1. *Bilimbeira*



2. *Bilimbin*



4. *Caju*
ou Acajou

3.

Cajouera



5.

Canellier



Le *Brindeira* est de la grandeur du Poirier , avec des feuilles plus petites. Les Brindons , qui sont ses fruits , & qui mûrissent dans les mois de Février , de Mars & d'Avril , ressemblent aux Pommes d'or de l'Europe ; mais ils ont la peau dure , & la poulpe rouge , visqueuse , tirant sur l'aigre , avec trois noyaux fort tendres. On ne fait que mâcher la poulpe , pour en avaler le suc ; & l'écorce s'emploie pour les sauces.

ARTES,
PLANTES.
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Le *Brindeira* ,
& les *Brin-*
cons.

Le *Cajan* est une sorte de Buisson , qui ne prend jamais une hauteur d'arbre , mais qui n'en est pas moins estimé par ses pois rouges ; ils croissent quatre à quatre dans des gousses , & sont une fort bonne nourriture. Ses feuilles , en apozème , ont la vertu d'arrêter le flux immodéré des Hémorroïdes. Broyées avec le Poivre , elles nettoient les gencives & calment le mal de dents. Sa graine bouillie dans l'eau de riz , & convertie en liniment avec du beurre , est un excellent remède pour les lassitudes douloureuses aux jointures. On en fait aussi une liqueur salutaire dans la petite vérole. Il ne faut pas confondre le *Cajan* avec le *Cajan-hebr* , plante rampante , qui s'attache aux arbres comme le Lierre , & que les Indiens appliquent broyée sur les fractures.

Le *Cajan*.

Le *Cajeput* est un arbre , d'où l'on tire une huile aromatique , du même nom.

Le *Cajeput*.

Le *Cajuyera* n'est pas un arbre fort haut ; mais le grand nombre de ses branches & l'abondance de ses feuilles le rendent fort touffu. Son fruit , qui se nomme *Acoua* , ressemble en dehors à une Pomme jaune & rouge. Sa propriété , la plus singulière , est que tous les autres fruits ayant le noyau en dedans , il le porte dessus , comme une

Le *Cajuyera* ,
& l'*Acoua*.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

espece de Cimier verd. On attribue, à son odeur, la vertu d'augmenter & de rafraîchir la mémoire. L'amande crue de son noyau a le goût d'une Noix nouvelle. Rôtie, elle prend celui de l'Amande commune. Le tems de la maturité, pour ce fruit, arrive entre Février & Mai. En le coupant par quartiers & le mettant tremper dans l'eau fraîche, on en tire ensuite un suc très rafraîchissant, qui est regardé comme un spécifique pour les obstructions de l'estomac.

Le Calaba.

Le *Calaba* est un arbre gommeux, dont la fleur est une sorte de rose, composée de plusieurs pétales, placés dans un ordre circulaire. Il s'élève de son fond un Pistil, qui devient ensuite un fruit sphérique, charnu, & qui contient un noyau de la même forme. C'est du tronc & des branches, qu'il sort une gomme claire, à peu près semblable au mastic, dont on lui donne le nom, & aux usages duquel on le substitue.

Le Calamba.

Le *Calamba* est un arbre dont le bois est fort précieux par son odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'usage qu'on en fait pour les ouvrages de marqueterie. C'est une espece d'Aloës, suivant Pirard, qui distingue deux sortes d'Aloës des Indes; l'un, dit-il, que les Indiens nomment *Calamba*, & l'autre *Garoa*. Il se vend assez cher, surtout dans les lieux où il ne croît pas, parce que tous les Grands se font honneur d'en brûler, pour le faste autant que pour l'excellence du parfum. Sa couleur est verdâtre.

Le Calame,
ou Roseau a-
romatique.

Le *Calame*, ou *Roseau aromatique* est une sorte de Roseau, qui contient une matière spongieuse & jaunâtre, dont on se sert contre les foiblesses de nerfs, & que les femmes Indiennes employent particulièrement contre

les vapeurs. Après les grandes chaleurs du pays, on en fait aussi prendre aux Chevaux, avec de l'ail, du sel, du sucre & du beurre; mélange qu'on nomme *Arata*, & dont on vante beaucoup la vertu. La tige de cette plante est mince & remplie de nœuds. Elle se fend en éclat, quand on veut la rompre. Elle est coriace sous la dent, altringente, & d'un goût aigre, mêlé d'amertume.

Le *Calefiam* est un grand arbre, dont le bois est de couleur purpurine obscure. Il est uni & flexible. Ses fleurs croissent en grappes, à l'extrémité des branches, & sont assez semblables aux fleurs de la Vigne. Elles sont succédées par des baies en grappes, de figure oblongue, rondes, plates, vertes, couvertes d'une écorce mince, pleines d'une pulpe succulente, mais insipide, qui contient un noyau verd, oblong, plat, dans lequel est une amande blanche & sans goût. L'écorce du *Calefiam*, pulvérisée & réduite en onguent, guérit le spasme cynique & les convulsions causées par de grandes douleurs. Le suc de la même écorce dissipe les aphtes, & pris intérieurement, il arrête la dysenterie. Les Indiens emploient le bois à faire des manches de couteau & des poignées de scie.

Le *Calefiam*.

Le *Camphrier* est un arbre assez commun aux Indes Orientales, mais qui ne porte point partout une gomme aussi estimée que celle des mêmes arbres dans l'Isle de Bornéo. Il a les feuilles alternes, assez semblables à celles du Laurier, roides, vertes. & d'une odeur de Camphre. Ses fleurs, qui naissent des aisselles des feuilles, sur de petites branches, sont blanches, à cinq pétales, & quelquefois à six. Ses fruits sont des baies, composées,

Le *Camphrier*.

comme le fruit du Canelier & du Chêne, d'un calice, & d'un petit gland, qui renferme une semence huileuse, de la grosseur d'un grain de poivre. Ce fruit, dans sa parfaite maturité, est d'un pourpre foncé, & d'un goût de Camphre & de Girofle. Pour tirer le Camphre des Camphriers communs, on prend le bois, les racines, les branches & les feuilles de ces arbres; on les met sur le feu dans une Cucurbite bien bouchée, & la matière du Camphre se sublime & se rassemble en masse. Mais celui de l'Isle de Borneo découle naturellement de son arbre, dans lequel on trouve même de petites veines de Camphre.

La Cannelle.

Observons sur la *Cannelle* qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déjà remarqué, dans la description de cette Isle, que l'arbre, qui la porte, ressemble beaucoup à nos Saules (21), & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la première

(21) Schouten, qui s'étoit fait une étude particulière, en donne cette description: » Ces arbres » merveilleux, dit-il, sont » à peu près semblables à » l'Orange. Le tronc & » les branches en sont » pourtant plus fins, moins » noueux, & montent » plus droit. Les feuilles » ressemblent presque à celles du Laurier. La fleur » en est blanche, & d'une » odeur très agréable. Ils » produisent un fruit à » peu près de la grosseur » de l'Olive. Les Singes » & les Oiseaux en mangent beaucoup. On en » tire une huile, qu'on » tient fort médicinale.

» Presque tout ce qui en » tombe à terre germe, » & produit de jeunes arbres. Lorsqu'ils sont assez grands, on coupe les vieux pour donner de l'air aux nouveaux. Ils ont une double écorce. Celle du dehors est fine, & on les pèle pour l'ôter. Ensuite on en tire, par longs morceaux, l'écorce intérieure, qui est proprement la Cannelle, qu'on fait sécher au Soleil, & qu'on, en séchant, se met d'elle-même en roulement. & devient d'une couleur tirant sur celle de rose. La curiosité m'ayant porté à peler un Arbre, j'ai trou-

& la seconde. Ajoutons que celle-ci est incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troisième ; parce qu'elle est nécessaire à la conservation de l'Arbre ; & cette division demande tant de soin , qu'on en fait comme un métier , qui s'apprend dès la jeunesse. Les derniers Voyageurs font remarquer que la Cannelle coûte plus aux Hollandois qu'on ne se l'imagine. Le Roi de l'Isle , qu'on appelle Roi de Candi , du nom de sa Capitale qui est presque toujours en guerre avec eux , ne manque point de choisir le temps de la récolte , pour les surprendre , ou les incommoder par ses attaques. Ils sont obligés d'entretenir quinze ou seize cens hommes de

pour cette écorce glissante , grasse , sans goût , & sans odeur , ou au moins en ayant très peu. Un Arbre ainsi pelé de sa jeune écorce trois ans avant qu'il se couvrit d'une nouvelle écorce , ne cesse de pèrir pendant un grand temps ; mais il reprend ensuite sa vigueur. Plus excellentes Cannelles que celle d'Inde , on trouve de la Galle & Nourmelle , ou l'on en trouve des bords entières ; & les Caneliers qui sont semés en divers lieux dans les Campagnes les plus sèches.

On dit que la Cannelle , en Indes , méditerranée & orientale. La dernière vient des Arabes , qui l'ont prise & déjà vendue. On batit des Mal-

sons du bois de ces Arbres , & l'on en sert pour faire du feu. Il rend une odeur admirable en brûlant. Quoique la Cannelle passe pour chaude au troisième degré , les racines de l'arbre ne laissent pas de rendre une eau très odoriférante , & même une espèce d'ampère. Les Indes de Ceylon ont l'art de travailler l'écorce verte , c'est à dire , la véritable Cannelle. Ils en font entrer dans les Cabinets , les Armoires , les petites Coffres. Ils s'en servent même en revêtir des Cannonnes ; & l'on m'en donna une dont l'ouvrage étoit d'une finesse inimitable. *Tom. II. page 29 & suivantes.*

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

guerre, pour la défense d'un même nombre d'Ouvriers, qui travaillent dans les Bois à lever les écorces. Ces Travailleurs sont nourris pendant le reste de l'année; sans compter la dépense des Garnisons habituelles de Colombo, Pointe de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de plusieurs autres Places que la Compagnie de Hollande occupe autour de l'Isle. Des frais si considérables augmentent nécessairement la cherté de la Cannelle. L'Arbre produit, pour fruit, une sorte d'Olives, qui ne se mangent point, mais dont les Portugais avoient trouvé le moyen de faire un autre usage. Ils les mettoient dans une chaudiere, avec de l'eau simple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait consumée. Le dessus de cette matiere, après l'avoir laissée refroidir, étoit une pâte, assez semblable à de la cire blanche; & le fond donnoit une espece de Camphre. De cette pâte, ils faisoient des cierges, pour l'édifice de l'Eglise aux principales fêtes; & l'odeur de Cannelle, qu'elle répandoit en brûlant, avoit la force des meilleurs parfums. Ils en envoyoit à Lisbonne, pour la Chapelle du Roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandois aient suivi cette méthode.

Les Portugais tiroient aussi de la Cannelle, des terres voisines de Cochin; moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui se donnoit à meilleur marché. La Compagnie de Hollande, les ayant chassés de cette Ville, a fait ruiner tous les Caneliers du Pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Isles, non plus que des Girofliers, qui croissent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connoître que les

ans & les autres sont comme autant d'Avortons, ou de productions sauvages, qui ne méritent pas le nom d'Epicerie.

Le *Caniram*, est un grand arbre, dont à peine deux hommes peuvent embrasser le tronc. Son écorce est ordinairement rougeâtre; mais les petites branches sont d'un verd sale, pleines de nœuds, & leur écorce est amer. Ses feuilles, qui sortent deux à deux de chaque nœud, sont d'une figure ronde, oblongue, & d'un goût extrêmement amer. Des nœuds des petites branches, sortent des fleurs disposées en ombelle, composées de quatre, cinq ou six pétales, d'un verd d'eau, pointues, d'une odeur foible, mais assez agréable. Son fruit est une pomme ronde, lisse, de couleur d'or, dont la chair, dans sa maturité, est blanche, mucilagineuse & couverte d'une écorce épaisse & friable. Cette chair, & la semence qu'elle contient, ont un goût très amer. La racine du *Caniram* prise en décoction, est bonne pour le cours de ventre & pour les fièvres pituiteuses. Son écorce, pilée & poëe avec de l'eau, arrête les dysenteries bilieuses. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est que le suc de ses feuilles, qui, pris modérément en décoction, est aussi très sain, cause tous les effets du poison, & même la mort, lorsqu'on en boit trop.

Le *Cara Schull* est le nom d'un Arbrisseau, qui ressemble beaucoup au Caprier. Pulvérisé au fen, & mêlé avec du vinaigre, il dissout admirablement les tumeurs. Mis en poudre, par le seul broyement, & mêlé avec la liqueur du Cocotier, qui se nomme *Sory*, il fait meurir & percer les abscesses. La décoction de sa racine est vantée pour la suppression d'urine. Celle de ses feuilles, prise

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le *Caniram*.

Le *Cara*

Schull.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Carambo-
leira & la Ca-
rambola.

intérieurement avec une petite quantité de riz, est excellente pour les tumeurs œdémateuses.

Le *Caramboleira* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de ressemblance par ses feuilles. Son fruit, qui se nomme *Carambola*, est jaune en dehors, dans sa maturité. Sa poulpe, qui ressemble à celle du Limon, & qui a quatre ou cinq amandes, est blanche & d'un goût tirant sur l'aigre du Limon. Les Portugais la mangent avec du sucre, parce qu'ils lui trouvent une qualité froide. L'arbre porte des fruits & des fleurs plusieurs fois l'année.

Le Caram-
deira.

Le *Caramdeira* est un arbre bas & plein d'épines, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Oranger. Son fruit est une sorte de Raisin, dont la couleur tire, en dehors, sur le rouge, quoique l'intérieur soit fort blanc. Il a des pepins. Son goût n'est comparable à rien de connu en Europe. Le temps de sa maturité arrive aux mois d'Avril & de Mai.

Le Cardamo-
me.

Cardamome. On a déjà remarqué que le Cardamome ne se trouve que dans le Royaume de Cananor, sur une Montagne éloignée de la Mer, d'environ six à sept lieues, & qu'on n'a besoin, ni de le semer, ni même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui ont poussé pendant les pluies, & que le Soleil dessèche après l'Hyver. Les cendres de ces herbes disposent la terre à produire les arbrisseaux, qui portent le Cardamome. On le transporte en Perse, en Arabie, en Turquie, & dans tous les Royaumes de l'Inde, où l'on n'est pas content d'un ragoût, s'il n'est assaisonné de cet aromate. Sa rareté en augmente le prix, & le fait vendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau Poivre.



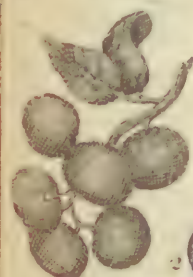
1
Carambola.



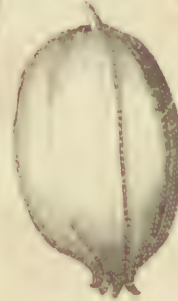
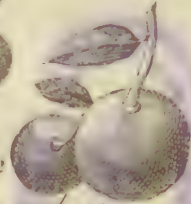
3.
Tarango.



4
Carambola.



2
Carambola.



5
Carambola.



Cocotier. 6.



7. *Coco.*





Le *Carin-Curini*, Arbrisseau dont les fleurs sont en casque & d'un bleu verdâtre, donne un fruit partagé en deux cellules, dans chacune desquelles est une semence platte, arondie, & terminée en pointe comme un cœur. Lorsque cette semence est mûre, elle est jaunâtre, ou d'un rouge pâle, raboteuse, & tout-à-fait insipide. La décoction des feuilles & de la racine, brise le calcul. Leur décoction guérit la dysurie ; & leur infusion, dans l'eau chaude, apaise la toux & les douleurs du calcul.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le Carin Curini.

Le *Carra-pouli* est un Arbre de moyenne hauteur, dont le fruit a la grosseur & le goût d'une Cerise.

Le Carra-pouli.

Le *Cassumuniar* est une racine de la grosseur du petit doigt, célèbre jusqu'en Europe, où les Marchands l'apportent, coupée en petits morceaux, de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourée de cerceles en dehors. Aucun Voyageur ne nous apprend la Plante dont elle se tire : mais elle est estimée comme un puissant remède pour les maladies des nerfs, pour la paralysie, les convulsions, la colique, les tranchées & les affections hystériques.

Le Cassumuniar.

Le *Cattu Schiragam* est un Arbrisseau de hauteur d'homme, qui croît dans les lieux brûlés du Soleil. Broyé, & bouilli dans l'huile, il dissipe les pustules. Sa graine, prise en poudre dans de l'eau chaude, chasse les vents & tue les vers.

Le Cattu Schiragam.

Le *Champakam* est un grand Arbre, qui porte, deux fois l'année, des fleurs extrêmement odorantes, mais qui ne donne du fruit que long-temps après avoir été planté. On fait, de ses fleurs, une distillation spiritueuse.

Le Champakam.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

d'une odeur très agréable. Sa racine & son écorce, desséchées & pilées, sont un maturatif fort vanté. On fait aussi, de ses fleurs, pilées avec de l'huile, un onguent pour les yeux & pour la goutte.

Le Charameis.

Le *Charameis*, Arbre dont on distingue deux especes : l'une de la grandeur du Néflier, dont les feuilles ressemblent à celles du Foirier, & sont d'un verd clair. Son fruit naît en grappe, & ressemble à une Aveline ; mais il se termine en plusieurs angles, de couleur fort jaune, & d'une acidité très agréable. Les Indiens le mangent, ou mûr, ou confit au sel avant sa maturité. C'est un fort bon assaisonnement. L'autre especes donne un fruit plus gros, quoiqu'elle ait les feuilles plus petites. Leur racine jette une sorte de lait ; & son écorce, broyée avec de la moutarde, est un purgatif fort salutaire pour les Asthmatiques.

L'arbre aux Chandelles.

L'Arbre aux *Chandelles* tire ce nom d'une sorte d'écorce fort déliée, & longue de deux palmes, qui pousse des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux Chandelles vertes. Elles renferment plusieurs petits grains, semblables à des pois blancs, qu'on mange cuits, seuls, ou avec le riz.

Le Chiam-
plan.

Le *Chiamplan*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit ; & dans cet état, elle prend une consistance très ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'Arbre, qui la porte, est une especes de petit Platane. On distingue une autre especes de *Chiamplan*, qui a deux feuilles, droites, longues & blanches, & deux autres feuilles, rouges, & renversées en dessous. Cette fleur ne vient pas d'un Arbre, mais d'une Plante basse.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le *Coapoiba* est un arbre commun, de la hauteur du Hêtre, auquel il ressemble aussi par la figure. Son écorce est de couleur cendrée, avec des ondes brunes. Ses feuilles sont fermes, de figure oblongue; & si l'on rompt leur queue, il en sort une liqueur laiteuse. Ses fleurs ont chacune leur pedicule. Elles sont de la grosseur d'une Rose, composées de feuilles blanches, avec de petits onglets rouges. Au lieu de nombril, elles ont un petit globule, rouge, résineux, de la grosseur d'un pois, qui donne une résine aussi claire que la Térébentine, gluante & jaunâtre. Le fruit est contenu dans une caspule, comme celle du gland.

Le *Coapoiba*:

Le *Codaga Pala* est un arbre commun dans le Malabar, dont l'écorce pulvérisée & prise dans du lait aigre, arrête infailiblement le cours de ventre & le flux hémorrhoidal. Sa racine, réduite en poudre & cuire dans l'eau de riz, est excellente en cataplasme pour l'Esquinancie & toutes sortes de tumeurs, même pour la Goutte.

Le *Codaga Pala*.

Le *Codi Avanam* est un Arbrisseau, qui croît dans les lieux sablonneux, & dont le suc, pris dans du vin, est un remède excellent pour la Diarrhée. Cuit aussi dans de l'huile, on le fait prendre, comme un Corroboratif fort puissant, pour l'épuisement des forces.

Le *Codi Avanam*.

Le *Cœur Indien*, ou *Pois de Merveille*, est le nom que les Voyageurs ont donné à une Plante Indienne, & à son fruit, qui est en effet un pois d'une beauté singulière. Il est en partie blanc, en partie noir, & toujours marqué d'un cœur. La plante s'élève à trois ou quatre pieds de hauteur, par des tiges sans poil, & cannelées, qui ont besoin d'être

Cœur Indien.

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le Conguare.

soutenues. Les feuilles sont d'un beau verd , & découpées comme celles de l'Ache. On ne nous apprend ni le nom Indien de la Plante , ni la couleur de ses fleurs , auxquelles succèdent des gousses qui contiennent les pois.

Le *Conguare* , autre Arbre d'une grande hauteur , & dont les rameaux ont beaucoup d'étendue , est distingué par ses feuilles , qui sont rondes , chacune avec un petit pignon. Son fruit est une espece de petites Prunes , d'un goût délicieux. Il est fort estimé à Goa. Comme il porte , dans toutes les Saisons , on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir paré , aussi continuellement que l'Oranger , de fleurs , les unes en boutons , d'autres ouvertes , d'autres nouées , & de fruits dans tous les degrés , jusqu'à la parfaite maturité.

Le *Cotonnier*. Le *Cotonnier* , ou l'Arbre qui porte le *Coton* aux Indes Orientales , differe peu de celui dont on a donné la description entre les Plantes d'Afrique. Cependant , on y remarque quelque différence. Il croît de la grandeur du Rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Erable , & ses fleurs sortent comme les boutons de Roses. Ce n'est qu'après la chute de la fleur , que les boutons grossissent , & que par un nouvel épanouissement , ils produisent le *Coton*. Il s'y trouve une semence , que les Indiens mettent soigneusement en terre , & qui leur donne de nouveaux arbres , dont ils ne cessent pas de tirer la matiere de ces belles toiles , qui leur font mépriser celles de Lin & de Chanvre (23).

Le Cowalam.

Le *Cowalam* est un grand Arbre dont le fruit ressemble à une Pomme ronde. L'écorce

(23) Gautier Schouten portent le *Coton* , dans les Indes Orientales , différent observe que les Plantes qui

de ce fruit, qui est épaisse & verdâtre, en couvrant une autre, dure, ligneuse & renfermée dans une substance visqueuse, humide, jaunâtre, acide & douceâtre, dans laquelle on trouve des graines plates, oblongues, blanches & pleines d'un suc gommeux & transparent. Lorsqu'il est mûr, les Indiens le trouvent délicieux; mais ils ne laissent pas de le confire avec du miel ou dans le vinaigre, parce qu'ils le croient excellent pour la Diarrhée & la Dysenterie.

Le *Cuciombi* ou *Cumuc*, Arbrisseau qui s'attache aux arbres comme le Poivrier, produit, surtout à Java, & sur la Côte de la Sonde, une sorte de Cubebe, que les Indiens appellent *Cuba Chini*, parce qu'avant l'arrivée des Portugais, aux Indes, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre, & qui le transportoient dans tous les autres Pays Orientaux. Ce fruit ne vient que dans les lieux incultes. Il croît par grappes comme les raisins.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Cuciom-
bi, ou Cumuc.

beaucoup l'un de l'autre.

» Celle, dit-il, qui est

» comme une herbe, a

» une queue qui est pres-

» que comme du bois, &

» toute couverte d'une ra-

» de écorte roussâtre. Elle

» s'élève à deux pieds de

» terre, & se divise en

» plusieurs petites bran-

» ches, dont les feuilles

» sont à peu près comme

» celles de la Vigne, ex-

» cepté qu'elles sont un

» peu plus petites. Les

» fleurs tiennent sur le ju-

» ge, & sont un peu rou-

» ges dans le milieu,

» d'où sortent des fruits

» ronds, à peu près de

» la grosseur d'une petite

» pomme, & elles s'en-

» vent en figure d'étoiles.

» Lorsque le fruit est mûr,

» le Coton y paroît & en

» sort. On le recueille &

» on le prépare. Les feuil-

» les des arbres, qui por-

» tent le Coton, sont pres-

» que semblables aux pré-

» cédentes; mais elles sont

» ordinairement plus dou-

» ces & plus unies. Le Co-

» ton d'arbre n'est pas si

» fin que le Coton d'her-

» be. Tome II. pages 164

» & 165.

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA
LES.

lins , & chaque grain a sa queue particulière. Les Insulaires de Java ont eu longtemps la précaution de ne le vendre que bouilli , dans la crainte qu'on ne le fît croître ailleurs. On l'employe contre les plus dangereux rhumes , & pour débarrasser la poitrine de toutes sortes d'humeurs. Les Mores s'en servent , comme du Talassa , pour s'exciter aux plaisirs de l'Amour.

Le Cudu-Pariti.

Le *Cudu-Pariti* est un Arbrisseau , qui s'élève de dix ou douze pieds , & qui porte des fleurs pendant toute l'année. Ses feuilles , en cataplasme sur la tête , procurent le sommeil & dissipent les vertiges ; & son fruit , broyé dans de l'eau , arrête la dysenterie.

Le Cumana.

Le *Cumana* est un Arbre , qui ressemble beaucoup au Mûrier , par sa forme , & dont le fruit , qui est aussi une espèce de Mûre , sert à la composition d'un Syrop fort vanté pour la poitrine. Son bois est si dur , qu'on en tire du feu , comme d'un caillou.

Le Cumbulu.

Le *Cumbulu* est un grand Arbre , commun au Malabar , dont la racine , prise en décoction , passe pour un excellent febrifuge.

Le Curruru Pala.

Le *Currutu-Pala* est un Arbrisseau , dont l'écorce , du moins celle de sa racine , broyée dans l'eau chaude , arrête la Diarrhée & soulage la dysenterie.

Le Durion
ou Durian.

Le *Durion* , ou *Durian* , est un Arbre de la grosseur du Pommier , dont le fruit , qui se nomme aussi Durion , est fort estimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit est fort gros , & ne croît qu'au tronc , comme le Jaka , ou aux grosses branches & dans leurs parties les plus voisines du tronc , comme le Coco. Sa grosseur est à peu près celle d'une Citrouille. Il est couvert d'une écorce verte , épaisse & forte , qui commence à jaunir dans

sa maturité : mais il n'est bon à manger, que lorsqu'elle s'ouvre par le haut. Le dedans, qui est alors parfaitement mûr, donne une odeur excellente. On le partage en quatre quartiers, dont chacun a de petits espaces, qui renferment une certaine quantité de poulpe, suivant la grandeur des cavités ; car elles sont plus ou moins grandes. La plus grosse partie du fruit est de la grosseur d'un œuf de poule, blanche comme du lait, & aussi délicate que la meilleure crème. L'habitude y fait trouver un goût exquis : mais ceux qui en mangent rarement, ou pour la première fois, lui trouvent d'abord un goût d'oignon rôti, qui ne leur paroît pas fort agréable. Le Durion doit être mangé frais. Il ne se garde qu'un jour ou deux, après lesquels il devient noirâtre & se corrompt. Chaque portion de la poulpe a un petit noyau, de la grosseur d'une fève, qui se mange grillé, & qui a le goût de la Chataigne. En général, le Durion & le Jaka se ressemblent beaucoup par la grosseur & la figure ; avec cette différence, néanmoins, que la poulpe du premier est blanche, & que celle de l'autre est jaunâtre, plus remplie de noyaux, & d'un goût moins estimé.

La Plante, qui se nomme *Dutroa*, ou Le Dutroa, *Datura*, croît aux Indes, dans les lieux incultes. Elle s'élève comme un Buisson. Ses feuilles sont pointues, découpées, blanches ; & lorsqu'elles tombent, elles font place à une tête ronde, qui naît, & qui se remplit de grains ou de pepins. Cette semence, mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelque autre mers, & prise dans une certaine quantité, fait mourir, en riant, ou en poussant des cris, ceux qui en mangent une cer-

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

taine quantité. Si l'on en prend moins, on en est quitte pour devenir tout à-fait hébété, pendant l'espace de douze ou quinze heures, sans sçavoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond sommeil, qui dure l'espace de vingt-quatre heures. C'est la ressource des femmes libertines, lorsque pour se livrer au plaisir, elles ont besoin d'endormir leurs Maris ou leurs Gardiens.

Le Fagara.

Le *Fagara* est un Arbrisseau, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur du Pois chiche, couvert d'une écorce déliée, cendrée & noire, avec une coque mince au dessous, qui contient un noyau assez solide, couvert d'une membrane noire & déliée. Il ressemble beaucoup à la coque du Levant. On lui attribue la vertu de résister au venin, & d'excellentes qualités pour l'estomac & le foie. Il y a un petit Fagara, qui est de la figure & de la grosseur de la Cubebe. L'un & l'autre sont aromatiques. On les croit originaires des Isles Philippines.

Le *Fagara* ne croît nulle part aussi bien que dans l'Isle de Java. La grosseur de son fruit y est celle du poivre à queue. Son écorce est tendre, & couverte d'une coquille noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, fort estimé pour le rhume, pour la foiblesse d'estomac, & pour le cours de ventre.

Le Figueira,
ou Bananier
des Indes.

Le *Figueira*, ou *Bananier des Indes*, est moins un Arbre qu'une Plante tendre, de la grosseur de la cuisse humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit, aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers Peres du genre humain couvrirent leur nudité. Les



1. Fiquera ou
Bananier des Indes.

2. Bananes.

3. Jangomeira

4. Jangomade

5. Brindeira

6. Brindons.



Indiens s'en servent au lieu de plats & d'assiettes, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvelant à chaque repas. Ils les font servir aussi de papier, sur lequel ils écrivent. Cette Planche, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des roseaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorsqu'elle a fourni soixante, soixante & dix, & jusqu'à cent Bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejeton. On distingue deux sortes de Bananes Indiennes: les unes de la longueur d'une palme, grosse & rondes comme un œuf, qui se nomment *Bananes à rôtir*. Le goût en est aussi doux que celui des Figues sauvages. Elles sont fort nourissantes, lorsqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de sucre. Leur pulpe est d'un blanc roussâtre, & pleine d'une petite semence tendre & noire, qui se mange aussi. On a soin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & meurir dans les maisons, comme les Melons d'hiver. Les Bananes de la seconde espèce s'appellent *Bananes de Jardin*. Elles sont plus douces, de meilleur goût, & plus chaudes que les autres qui sont naturellement froides; mais elles sont moins grandes, quoiqu'elles ayent les mêmes semences. On les mange crues. Les unes & les autres meurent dans le même temps.

L'Arbre, que les Portugais ont nommé *Le Figuier* *Fi. er d'Inde*, a la feuille du Noyer, & d'Inde. n'a rien de commun d'ailleurs avec le Figuier de l'Europe. Il porte un petit fruit, dont on ne fait pas d'autre usage que de le brûler, pour en tirer une huile noire, qui sert, au lieu de poix & de suif, à noircir les Navires. Ce que cet Arbre a de plus admirable,

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA
LES.

c'est que ses branches , comme celles du Paletuvier , après avoir poussé en hauteur , jettent une petite racine à la cime , se courbent ensuite d'elles-mêmes , & s'introduisent en terre , d'où elles produisent d'autres arbres , qui rempliroient bienrôt un Pays si l'on ne s'attachoit à les détruire. Le bois n'est utile qu'à brûler.

Le Findolim. Le *Findolim* , Plante qui porte une fleur rouge , donne ensuite un fruit de la même couleur , & de la grosseur du Limon.

Le Galanga. Le *Galanga* , que les Arabes nomment *Calvegian* , est une Plante qui ne s'élève que de quinze ou vingt pouces , & qui croît sans culture. Ses feuilles ont la forme d'un fer de lance , & ses fleurs sont blanches. On en distingue deux sortes ; l'un petit , qui vient originaiement de la Chine , & dont l'odeur est fort bonne ; l'autre , qui est plus grand , avec peu d'odeur , & qui se nomme *Languas*. Les Indiens en transplantent de la première espèce , font de ses racines une espèce d'Achar , ou de Salade , & les employent en divers remèdes , pour certaines maladies. Elles sont grosses & longues. Elles ont beaucoup de nœuds , comme la tige , qui est une espèce de Roseau. Elles sont rouges en dehors , & blanches en dedans. Leur goût tire sur celui du Gingembre.

Gingembre Le *Gingembre* des Indes Orientales est une
des Indes O-Plante , dont la tige sort de terre à la hau-
rientales. teur de deux ou trois empan , & n'est pas
plus grosse que nos petits Roseaux. Ce sont
ses racines que les indiens mangent , ou ver-
tes , en manière de salade , ou confites au
sel & au vinaigre. Il paroît que le nom de
Gingembre vient des Arabes , qui nomment
la racine *Gingibil*.

L'Arbre au Goudron, c'est-à-dire, d'où toute une espece d'huile, qui sert à tous les usages du Goudron, a été décrit fort exactement dans la Relation de Dampier. Il ne paroît pas qu'il soit connu des Européens sous un autre nom.

Hermia est le nom d'un Arbrisseau ; & celui de son fruit, qui ressemble au Poivre, en figure & en grosseur, & qui est attaché comme lui, à un pédicule fort court. Mais son écorce est agréablement rayée de couleur rougeâtre & citrine ; & son goût est aromatique, tirant sur celui du Girofle. Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile. On l'emploie pour fortifier l'estomac, & pour les relâchemens de l'épiglotte ou de la luette.

Le *Jacaranda* est un Arbre dont on distingue deux especes ; l'un qui a le bois blanc, & l'autre noir ; tous deux, durs, beaux & marbrés. Le blanc est sans odeur, & ressemble au Prunier. Ses feuilles sont petites, pointues, luisantes en dessus, & blanches en dessous ; régulièrement opposées l'une à l'autre. Chaque rameau pousse plusieurs rejettons, qui portent, pendant plusieurs jours, des boutons de la grosseur d'un noyau de Cerise, disposés en grappe, de couleur d'olive, qui en s'entr'ouvrant se divisent en cinq feuilles inclinées en bas, qui représentent en dedans une petite robe de soie, couleur d'olive luisante. Entre ces feuilles, il naît une fleur monopetale, presque ronde, jaune, d'une odeur fort douce, poussant de son milieu plusieurs étamines blanches, terminées par d'assez grands sommets jaunes. A ses fleurs succèdent un fruit, grand comme la paume de la main, d'une figure irrégulière, bossu, tortu, inégal, penchant par sa pesanteur, d'un blanc mêlé de verd, & rempli d'une

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

L'arbre au
Goudron.

Le *Hermia*.

Le *Jacaranda*
& le *Ma-*
nipoy.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES

substance verte, tirant sur le blanc, dont on se sert pour les usages du Savon. Les Indiens nomment ce fruit Manipoy, & le mangent cuit. L'autre espèce de Jacaranda a le bois noir, dur, compact, mais odorant. Il passe pour sudorifique, & son fruit pour stomachal.

Le Jambo-

Les *Jambos* sont des Arbres fort hauts, dont les feuilles sont longues & minces. Leurs fruits, qui portent le même nom que l'arbre, sont de la grosseur d'une petite pomme, dont ils ont aussi le goût; mais leur odeur est celle de l'Eau-Rose. L'écorce est jaunâtre, & le dedans de couleur cannelle. On y trouve deux noyaux, qui sont détachés de la pulpe. Ils commencent à meurir au mois de Janvier, & leur saison dure jusqu'en Avril.

Le Jambolei-
& les Jambolons,

Le *Jamboleira* est un Arbre sauvage, qui a les feuilles du Limonier, & dont le fruit, nommé *Jambolan*, est fort estimé des Indiens. Il pend aux branches comme nos Cerises & nos Olives. Il a la couleur rouge de l'une, avec la figure & le noyau de l'autre. L'usage des Indes est de le manger au sel. Mais il ne s'accommode point au palais des Européens, qui lui trouvent un goût de corne; ni même à leur santé, parce qu'il leur fait enfler le ventre. Les Jambolons meurent ordinairement aux mois d'Avril & de Mai.

Le Jamboyera,

Le *Jamboyer* est un autre Arbre, de hauteur commune, dont la feuille est petite, & dont la fleur ressemble à celles de l'Oranger. Son fruit a la figure d'une Poire, rouge & blanc en dehors, blanc dans l'intérieur, avec un noyau. Il a l'odeur & le goût des Cerises. Sa saison est en Janvier, Février, &

Le Jangomar,

Mars. Il croît deux ou trois fois dans cet espace. Le *Jangomar* est un Arbre hérissé d'épines,

1. *Jamboyera*



2 *Jamboya*



3. *Jamboya*

4. Sa fleur ouverte

6. *Jambolera*



7 *Jambolon ouvert*

Grav. par L. P. Durvillier-Lesclapart.



& de la grandeur d'un Prunier. Sa feuille ressemble aussi à celles du Prunier. Son fruit, qui tire sur celui du Sorbier, est de couleur jaune dans sa maturité, d'un goût de Pruneau âpre & astringent. On l'employe pour la Diarrhée & pour les inflammations de gorge.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le *Jangomeira* est un Arbre de hauteur médiocre, dont toute l'écorce est remplie d'épines. Ses fruits, qui se nomment *Jangomas*, ont reçu des Portugais le nom de Fruits d'Adam. Ils ressemblent aux Noix par la figure, mais leur couleur est pourpre en dehors, & blanche en dedans. Ils renferment deux noyaux. Le goût de ce fruit est un mélange d'aigre, de doux & d'amer, qui tient du goût de la Nefle. Sa saison est dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier.

Le Jangomeira & les Jangomas, ou Fruits d'Adam.

Le *Jagueira* est un Arbre de la grandeur du Laurier. Ses feuilles sont jaunes & vertes. Son fruit, qui porte le nom de *Jaca*, est le plus gros qu'on connoisse au monde. Un seul fait la charge d'un homme. Il se trouve des Jacas de quatre pieds de long, & d'un pied & demi de diamètre. Les branches de l'arbre ne suffisant point pour soutenir un si grand poids, l'industrielle nature fait croître ce fruit au pied du tronc. Quoiqu'il soit plus gros & plus commun dans l'Isle de Ceylan, que dans les autres Pays des Indes, il croît en Terre ferme, & dans d'autres Isles. L'odeur qu'il exhale, dans sa maturité, fait découvrir les lieux où il se trouve, & connoître le temps de le cueillir. Son écorce est mêlée de jaune & de verd. Elle est épineuse. L'intérieur offre plusieurs portions jaunes, dont la pulpe est très douce & qui ont chacune leur noyau, dur comme le gland, avec le goût des marrons lorsqu'il est rôti. La saison de ce fruit dure, depuis le mois de Mars,

Le Jagueira, & le Jaca.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

jusqu'à celui de Septembre.

L'Ignama
Cona.

L'Igname.

L'*Ignama Cona* est un fruit dont la chair est fort blanche, & qui croît en terre comme le Topinambour; mais il est beaucoup plus grand, & son poids ordinaire est de plusieurs livres. Il ne ressemble, ni par le goût, ni par la forme, à l'*Igname*, qui est le même, aux Indes Orientales, qu'en Afrique & dans les Isles d'Amerique, & qui conserve son goût de Chataigne, de quelque manière qu'il soit apprêté.

L'Ikara-
Mouli.

L'*Ikara-Mouli* est une racine extrêmement chaude, dont on use dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigestion. Quelquefois elle cause le vomissement. On s'en sert aussi contre le venin; & l'on assure que présentée aux Serpens dans sa fraîcheur, elle les fait fuir.

Indigo des
Indes Orientales.

Il croît de l'*Indigo* dans plusieurs endroits des Indes. Celui du Territoire de Brana, d'Indoua & de Corfa, dans l'Indoustan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur. Il en vient beaucoup aussi dans le Pays de Surate, surtout vers Sarquesse, à deux lieues d'Amandabath. C'est de-là qu'on tire particulièrement l'Indigo plat. Il en croît de même nature, & à peu près de même prix, sur les terres de Golkonde. La Mein de Surate, qui est de quarante-deux serres, ou trente-quatre & demie de nos livres, se vend depuis quinze jusqu'à vingt roupies. Il s'en fait aussi, à Baroch, de la même qualité que le précédent. Celui du voisinage d'Agra se fait par morceaux, en forme de demi-Sphere. Il en croît dans le Canton de Raout, à trente-six lieues de Brampour, & dans plusieurs endroits du Bengale, d'où la Compagnie Hollandoise le fait transporter à Malulipatan; mais on a tous ces Indigos à

meilleur marché, de quatre-vingt pour cent, que celui d'Agra.

On sème l'Indigo, aux Indes Orientales, après la saison des pluies. Sa feuille approche de celle des Panais jaunes, mais elle est plus fine. Il a de petites branches, qui sont de vrais bois. Il croît jusqu'à la hauteur d'un homme. Les feuilles sont vertes, pendant qu'elles sont petites, mais elles prennent ensuite une belle couleur violette, tirant sur le bleu. La fleur ressemble à celle du Chardon, & la graine à celle du Senegré.

L'usage général des Indiens est de le couper trois fois l'année. La première coupe se fait, lorsqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette première récolte est sans comparaison meilleure que les deux autres. Le prix de la seconde diminue, de dix ou douze pour cent; & celui de la troisième, d'environ vingt pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle, qui se fait de la première coupe, est d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle de la seconde est plus vive aussi que celle de la troisième. Mais, outre cette différence, qui en fait une considérable dans le prix, les Indiens en altèrent le poids & la qualité par des mélanges.

Après avoir coupé les Plantes, ils séparent les feuilles de leurs petites queues, & les font sécher au Soleil. Ils les jettent dans des bassins faits d'une sorte de chaux, qui s'endurcit jusqu'à paroître d'une seule pièce de marbre. Ces bassins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau saumache, on achève de les remplir des feuilles seches, qu'on y

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Sa description.

Sa préparation.

ARBRES,
PLANTES,
ÉTENDUS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

revenue souvent, jusqu'à ce qu'elles se réduisent comme en vase, ou en terre grasse. Ensuite, on les laisse reposer pendant quelques jours; & lorsque le dépôt est assez fait pour rendre l'eau claire par dessus, ou ouvre des trous, qui sont pratiqués exprès autour du baïin, pour laisser écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vase. Chaque ouvrier se place, avec sa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la grosseur d'un œuf de Poule coupé en deux; c'est-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. L'Indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les Marchands, qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie, en Europe, ont soin de le faire cribler, pour ôter la poussière qui s'y attache. C'est un autre profit pour eux; car ils la vendent aux Habitans du Pays qui l'employent dans leurs teintures. Ceux, qui sont employés à cribler l'Indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur visage, avec le soin continuel de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, & de ne laisser, au linge, que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demie heure; & tous ces préserveurs n'empêchent point qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur salive ne soit quelque temps bleuâtre. On a même observé que si l'on met un œuf le matin, près des cribleurs, le dedans en est tout bleu, le soir lorsqu'on le casse.

A mesure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expose

au Soleil pour les sécher. Les Marchands, qui achètent l'Indigo, en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'assurer qu'on n'y a pas mêlé du sable. L'Indigo se réduit en cendre, & le sable demeure entier. Ceux qui ont besoin de graine, pour en semer, laissent, la seconde année, quelques pieds sécher sur l'herbe, les coupent & en recueillent la semence. Quand la terre a nourri l'Indigo pendant l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer, avant qu'on y en sème d'autre.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Kaka-Moulon, ou *Mullu*, est le nom d'un Arbre à siliques, dont l'écorce, bouillie dans du lait, guérit le Diabète & la Gonorrhée.

Le Kaka-
Moulon.

Le *Kaka-Teddali* est un Arbrisseau, dont la racine & le fruit verd, frûts dans de l'huile, forment un onguent fort recommandé pour la Goutte. Avec ses feuilles, bouillies dans l'eau, on fait un bain, qui passe pour salutaire dans l'anasarque, la cachexie, les tumeurs œdémateuses aux jambes, & toutes les maladies qui proviennent d'un excès de sérosités.

Le Kaka-
Teddali.

Le *Kassava-Maram* est un Arbre de grandeur moyenne, dont les feuilles, bouillies dans de l'huile, avec le Curcuma frais, donnent un liniment vanté pour les pustules aqueuses. Sa racine, bouillie aussi dans l'huile, apaise les douleurs de la Goutte.

Le Kassava-
Maram.

Le *Katou-Cona*, grand Arbre commun au Malabar, est toujours verd, & porte, en tout temps, des fruits & des fleurs. La décoction de ses feuilles guérit la Lèpre & préserve les cheveux de blanchir. On fait aussi, contre la Lèpre, une pâte de son écorce avec du sucre.

Le Katou-
Cona.

Le *Katou-Naregam* est un autre grand Arbre, qui porte une sorte de Limons fort petits, & dont les feuilles rendent un suc, qui passe pour une Errhine excellente dans les

Le Katou-
Naregam.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Le Katitu-
jetti pou.

maux de tête. Pris avec du Poivre, du gingembre & du sucre, il guérit les maladies du Poupon, qui viennent du froid.

Katuti jetti Pou est le nom d'une Plante vanée pour résoudre les Empyemes & les autres abscesses internes, avant qu'ils viennent à maturité, & pour guérir les convulsions & l'Hydropisie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une espèce de Thé, qu'ils prennent en infusion.

Le Kedangu.

Le *Kedangu* est un Arbrisseau, dont les feuilles servent à faire des Bains, qui dissolvent toutes sortes de tumeurs. Le suc de ses fleurs est un excellent remède, pour l'Épilepsie & pour les Aphtes des Enfants.

Le Libby.

Le *Libby* est un Arbre qui ressemble beaucoup au Palmier, & qui en est peut-être une espèce. Il croît près des Rivières, où l'on en trouve des Bois de cinq ou six milles de long. Les Pauvres en tirent une espèce de Pain, qui ressemble au *Sagu* des Isles Moluques. L'écorce & le bois sont durs, minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau. On coupe le tronc, qu'on fend par le milieu, pour en tirer toute la moëlle. On la bat long temps, avec un Pilon de bois dans un grand Mortier, ou dans une Cuve. Ensuite, la mettant dans un linge, qu'on tient sur la Cuve, on verse de l'eau dessus, avec le soin de la remuer, pour en faire passer la plus fine substance, avec l'eau, par le linge. Ce qui tombe dans la Cuve se repose bientôt, & forme un épais sédiment, dont on fait une espèce de pain, en tourteaux, qui est de fort bon goût. On en fait aussi, comme du *Sagu* des Moluques, une sorte de Dragées seches, qui se transportent dans les parties des Indes, où ces Arbres ne croissent point, & qui

mangées avec du lait d'amandes , passent pour un spécifique contre le cours de ventre.

Le *Makarekau* , bel Arbre , par sa hauteur & son étendue , n'est pas moins remarquable par son utilité. Ses racines sont réellement hors de terre , où elles ne tiennent que par un petit bout ; ce qui le fait paroître comme suspendu sur des pilotis & des arcades , au travers desquelles on voit le jour. Elles sont longues , grosses , belles & polies. Lorsque les Indiens , surtout aux Maldives , ont besoin de bois uni , ils coupent une partie de ces racines , & n'en laissent pas ordinairement plus de quatre , pour soutenir l'arbre , qui , sans être endommagé , en pousse d'autres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs sont longues d'un pied , grosses , blanches , doubles , & jettent une odeur très douce. Le fruit est de la grosseur d'une Citrouille , rond , couvert d'une peau dure & divisée par quartiers , qui pénètrent jusqu'au centre. Sa couleur est incarnate. Le gros du fruit ne se mange point ; mais il est rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur , & sont larges d'un empan. On les divise en deux peaux , sur lesquelles on peut écrire , avec de l'encre , comme sur du parchemin. Le bois est humide , poreux , & rempli de filamens , qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'usage.

Le *Mangostan* est un excellent fruit d'un Arbre de même nom , surtout dans l'Isle de Java , où le goût en est plus fin qu'en tout autre lieu. Il ressemble beaucoup à nos Prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la Grenade , mais il est beaucoup plus petit. La peau extérieure , ou l'écorce , est un peu plus épaisse

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Makarekau.

Le Mangos-

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

que celle de la Grenade, mais plus molle, quoique plus cassante. Sa couleur est d'un rouge obscur, & celle de la Poulpe est d'un cramoisi foncé. Elle est divisée en trois ou quatre portions, chacune de la grosseur du bout du ponce, qui se séparent aisément, & qui sont d'un blanc de lait, fort tendres & pleines de jus. Chacune renferme un petit noyau noir. On attribue, à l'écorce, une vertu astringente, qui la fait conserver sèche, pour le flux de ventre.

Le Manguera
& le Mangue.

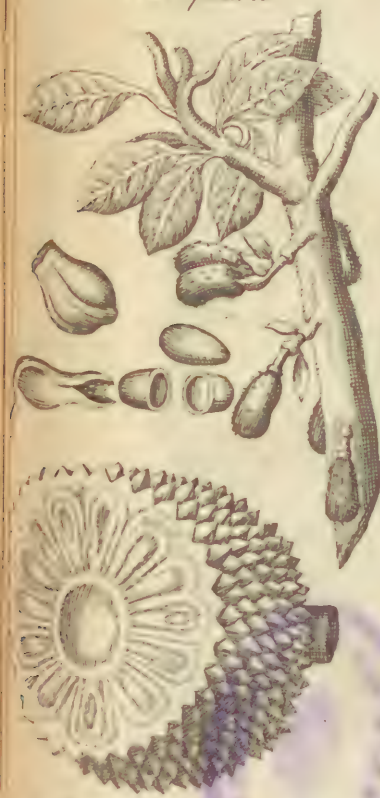
Le *Manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle *Mangue*, ou *Mangoué*, semble occuper le troisième rang après le Cocotier & le *Betleira*, dans l'estime des Indiens, & dans l'opinion même des Voyageurs (24). Il est de la hauteur d'un grand Poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit est pesant. La queue, par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il est verd en dehors; & lorsqu'il est dépouillé de son écorce, la poulpe paroît d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs espèces, dont le goût est différent; tels que les *Carreiras*, les *Mallajas*, les *Nicolas*, les *Satias*, & quelques autres; mais ils surpassent tous, en délicatesse, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il ne connoît rien de si délicieux. Le temps ordinaire de leur maturité est dans le cours d'Avril, de Mai, & de Juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens (25). Leur qualité est fort chaude. L'u-

(24) Philippe de la Sain-
te Trinité, p. 385.

(25) Le même Voyageur
observe, en général, qu'il
y a fort peu d'Arbres,
dans les Indes Orientales,
qui ne demeurent verds,

pendant toute l'année, par-
ce que les feuilles ne
tomberont pas toutes à la
fois, mais successivement,
& que les uns naissent pen-
dant que les autres tom-
beront.

1. *Jaqueira*



2. *Jagua*

3. *Mangueira ou Manquier*



4. *Mangue*

5. *Mogoreira ou Jasmin double*





sage est de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laisser meurir dans les Maisons; ce qui ne demande pas plus de deux ou trois jours. On les confit, soit au sucre, soit au vinaigre; & les Indiens font de celles-ci une espèce de salade, qu'ils nomment *Achar*, pour laquelle les Portugais ne sont pas moins passionnés qu'eux. Le bois du Mangueira s'employe aux ouvrages de Menuiserie.

ARBRÉS,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le *Marotti* est un grand Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel on trouve un noyau dur, large & jaunâtre, qui contient dix ou douze amandes. L'huile, qu'on en tire, guérit les maladies prurigineuses, & les humeurs âcres, qui naissent aux yeux.

Le Marottia

Le *Mazrikam*, est une fleur, qui est aussi verte que sa Plante.

Le Mazari-kan.

Le *Melocorcopali* est le nom d'un Arbre & celui de son fruit, qui est une espèce de gros Coing, de la figure d'un Melon, & du goût d'une Cerise. L'Arbre ressemble au Coignassier, en grandeur & par ses feuilles. Le fruit, qui contient trois ou quatre pepins semblables à ceux du Raisin, lâche modérément le ventre.

Le Melocorcopali.

Le *Mangoreira* est un Arbrisseau, que les Portugais nomment Jasmin d'Arabie, d'où il peut avoir été transporté, & qui ne se trouve néanmoins que dans l'Indoustan. Il porte de très belles fleurs blanches, qui s'appellent *Mangorins*, & dont l'odeur tient de celle du Jasmin, avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le Jasmin n'a que six feuilles, au lieu que le Mangorin en a plus de cinquante.

Le Mangoreira.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

La Molucane.

La *Molucane* est une Plante, qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds jusqu'à sept, & qui tire son nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés si salutaires. Elle est d'un beau verd. Sa tige est menue, tendre, un peu creuse, foible, jettant beaucoup de rameaux, qui proviennent lorsqu'on les laisse ramper; de sorte qu'une seule Plante occupe quelquefois beaucoup d'espace. Ses feuilles ressemblent à celles du Sureau, mais sont molles, tendres & dentellées à l'entour. Sa fleur est semblable à celle de la Citrouille; mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux fertiles & humides, & demeure verte toute l'année. Sa seconde écorce & ses feuilles sont de puissans vulnéraires. Elles guérissent les ulcères les plus invétérés & les plus malins. Elles adoucissent les douleurs. Elles arrêtent le sang. Les Indiens nomment cette Plante, dans leur langue, le remède des Pauvres, & la ruine des Médecins, parce que ses vertus sont infinies.

Le Morank-gati.

Le *Morank-gati* est un fort grand Arbre, dont les rameaux s'étendent beaucoup, & dont les feuilles sont rondes & petites. Le fruit est une longue gousse, qui est remplie d'une sorte de sèves. Les Indiens, surtout aux Isles Maldives, employent les feuilles & les fruits dans leurs potages, & *Pyrard* en vante le goût.

Le Moringa.

Le *Moringa* ressemble au Lentisque, par la grandeur & par ses feuilles. Il a fort peu de branches & beaucoup de nœuds. Son bois est aisé à rompre. La couleur de ses fleurs est verte-brune, & leur goût celui du Navet. Il porte un fruit long d'un pied, de la grosseur d'une Rave, orné de huit angles de couleur

couleur claire, entre verd & gris, moëlleux & blanc en dedans, divisé en plusieurs loges, contenant de petites semences vertes & fort tendres, mais plus âcres que les feuilles. Ce fruit se mange cuit, & se vend, au Marché, comme les fèves en Europe. La racine de l'Arbre est estimée contre les poisons, les maladies contagieuses & les morsures des bêtes venimeuses.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le *Marrenor*, Arbre fort petit, donne un assez gros fruit, qui se nomme *Cannore*, & que les Indiens mangent cuit, pour le mal de tête.

Le *Morrenor*
& le *Cana-*
re.

Moullava est le nom d'une Plante sili-
queuse, qui donne une fleur composée de
cinq pétales jaunes, & une silique, qui ren-
ferme ordinairement quatre semences. C'est
le parfum des pauvres Indiens. Ils reçoivent
la fumée de ses feuilles par le nez, pour se
guérir des vertiges & du mal de tête.

Le *Moullava*.

Le *Nagam*, qui est fort grand, porte des
siliques. Il est fort commun, dans presque
toutes les Contrées des Indes. Le suc de ses
feuilles mêlé avec de l'huile de noix d'Inde,
forme un onguent qu'on employe contre les
enflures, surtout celles du ventre.

Le *Nagam*.

Le *Nandi-Ervatam* est un Arbrisseau, dont
toutes les parties sont lacteuses. Son suc,
mêlé avec de l'huile, passe aux Indes pour
un spécifique contre les maux d'yeux, lors-
qu'on s'en frotte la tête; & sa racine machée
calme le mal de dents.

Le *Nandi-Er-*
vatam.

Le *Nedun-Siketti* est un autre Arbrisseau,
dont les bûches, bouillies dans l'huile, forment
un onguent souverain pour les maladies pri-
vigeuses.

Le *Nedun-*
Siketti.

Le *Nagundo* est un grand Arbre, dont on
distingue deux especes; l'une mâle, & l'autre

Le *Nagundo*.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

fémele. Le mâle est de la grandeur d'un Amandier. Ses feuilles sont semblables à celles du Sureau, dentelées à l'entour, & velues comme celles de la Sauge. L'autre est de la même grandeur, mais ses feuilles sont plus larges, plus rondes, & sans dentelures, semblables à celles du Peuplier blanc. Les unes & les autres ont le goût de la Sauge, mais un peu plus âcre & plus amer. On trouve, le matin, dessus ces feuilles, une espèce d'écume blanche, qui en est sortie la nuit. Les fleurs approchent de celles du Romarin, & sont succédées par des fruits semblables au Poivre noir, mais d'un goût moins âcre & moins chaud. On attribue beaucoup de vertus au Negundo. Ses feuilles, ses fleurs, & ses fruits cuits & pilés avec de l'huile, passent pour un calmant merveilleux. Les feuilles écoriées détergent & guérissent les vieux ulcères. Les femmes Indiennes s'en font un breuvage, & s'en lavent extérieurement, pour aider à la conception.

Le Nilica-
Maram.

Le Nilica-Maram est une espèce de Prunier Indien, dont le fruit & les premières feuilles, séchés, pulvérisés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *Tayr*, sont excellens pour la dysenterie. Il se prend, avec le même succès, en décoction dans la fièvre chaude. Bouilli avec du sucre, & pris intérieurement, il guérit les vertiges. L'eau, distillée du fruit, est une boisson salutaire dans la chaleur excessive du foie.

Le Nir-
Nouzil.

Le Nir-Nouzil, autre Arbrisseau, est respecté au Malabar, par la vertu qu'on attribue à ses feuilles de guérir la vérole. On les prend, dans cette vue, séchées, & pulvérisées avec du sucre, dans une infusion de riz. On fait aussi, des racines & des feuilles bouillies

dans l'eau, un bain dont on vante singulièrement les effets pour la Phrénésie, la Manie, & d'autres affections cephaliques. Avec sa racine, bouillie dans de l'huile, on compose un liniment contre la Goutte.

Le *Niruala* est un Arbre fort gros, ordinairement d'environ trente pieds de hauteur, qui croît dans les lieux pierreux & sablonneux, sur le bord des Rivières. Le suc de ses feuilles, reçu sur un linge, qu'on applique sur les aînes, provoque infailliblement l'urine.

Le *Noela-tali* est une Epine vinette à feuilles d'Oranger. L'Arbre est d'une grosseur moyenne. On fait, de son écorce, des cordes, qui ressemblent à celles de chanvre. Son fruit est d'une fraîcheur délicieuse.

Tous les Voyageurs observent, de la *Noix Muscade*, que son Arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande sans secours, on assure, pour lever l'étonnement, que dans la maturité des Noix, il vient, des Isles Méridionales, un grand nombre d'Oiseaux, qui les avalent entières, & qui les rendent de même, c'est-à-dire, sans les avoir digérées. Elle tombent à terre; & la matière visqueuse, dont on les suppose couvertes, sert, dit on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un Arbre, qu'on n'obtiendrait pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plupart de ces Oiseaux sont de l'espèce de ceux que les Européens nomment Oiseaux de Paradis, & qui s'appellent proprement *Mannucdiatas*. Ils passent en troupes, comme nous voyons passer les Grives, pendant la vendange. La Noix muscade les enivre. Il en meurt toujours quel uns; & les Fourmies, dont les Isles sont rem-

ARBRES,
PLANTES.
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Niruala.

Le Noela-

tali.

Noix Mus-

cade.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

plies, leur mangent les pieds. De-là vient l'opinion vulgaire, que les Oiseaux de Paradis n'ont pas de pieds (26); quoiqu'un grand nombre de Voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vû avec des pieds, & qu'on les a dans nos Histoires, qu'un Marchand François, nommé *Contour*, en envoya un d'Alep, à Louis XIII, auquel il ne manquoit aucune des qualités, qui sont communes aux Oiseaux (27). C'est proprement dans les six petites Isles de Banda, & dans l'Isle de Damne, que croît la Muscade; comme le Girofle, dont on a donné aussi la description dans un autre article, vient dans l'Isle d'Amboine, avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandois ont fait arracher les Girofliers, dans la plupart des autres Isles, qui sont comprises sous le nom de Moluques.

L'Epata.

L'Epata est un grand Arbre, qui croît sur les bords de la Mer, parmi le sable, & dont le fruit contient une amande dont les Indiens font une espèce de mets, qu'ils nomment *Caril*. Ils en font aussi, avec les feuilles d'*Alambeg*, un cataplasme excellent pour mârir & dissiper la rougeole & la peste vérole, & pour amollir toutes sortes de tumeurs.

L'Oloturion.

L'Oloturion est une sorte d'Orrie, d'une nature si caustique & si venimeuse, qu'il suffit d'y toucher, pour sentir une ardeur semblable à celle qu'on ressent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fièvre, si l'on n'y applique point aussitôt de l'ail pilé, que

(26) Ajoutez que les Marchands employent l'ail, pour aider à l'erreur.

(27) Ils ressembloient beaucoup à l'Henné, mais ils sont plus gros.

l'expérience a fait connoître pour remède. Malgré cette pernicieuse qualité, on ne laisse pas, dans plusieurs Contrées des Indes, de mêler le suc de cette Plante avec l'Arrack, ou l'eau de-vie du Pays, pour la rendre plus piquante, au risque de gagner des crachemens de sang, le marasme & la phthisie. D'autres font cuire l'Oloturion dans de l'eau de Mer, y mêlent du suc de limon & son écorce hachée fort menu, & mettent ce mélange dans des roseaux creusés, où ils le conservent pour assaisonner leur viande. Quelques-uns comptent l'Oloturion entre les Zoophytes.

L'Omlan est un Arbre, qui porte un fruit rouge, de la forme d'une Amande, & dont la fleur est longue, belle, & d'une agréable odeur.

Le Pacatsjetti est un Arbrisseau, dont les feuilles réduites en poudre & appliquées sur les ulcères, en dissipent les excrescences & les chairs fongueuses. Prises intérieurement, elles excitent la sueur, & diminuent les accès des fièvres intermittentes.

Le Pachaa est une fleur verte, d'une agréable odeur, qui vient d'une Plante basse & verte, presque aussi odorante que la fleur.

Le Padolim, Plante verte, produit une fleur blanche de même nom, & un fruit assez agréable, de la longueur d'un Concombre d'Europe.

Le Pagna, Arbre fort haut, produit pour fruit une matière blanche, qui est une espèce de coton, divisé en filets fort menus, & renfermé dans une écorce fort dure, large d'un doigt & longue d'une palme. Cette matière ne se file point; mais elle sert à faire des coussins & des matelats.

ARBRES,
PLANTES.
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

L'Omlan.

Le Pacatsjetti.

Le Pachaa.

Le Padolim.

Le Pagna.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le Paiparoca.

Le Pala.

Le *Paiparoca* est un Arbrisseau qui porte des baies rondes, plates, velues, dans lesquelles on trouve régulièrement quatre noyaux. Il est toujours verd. On fait de ses feuilles, de ses racines, & de son fruit, bouillis dans l'eau, un apozème fort vanté pour la Goutte.

Le *Pala*, grand Arbre, qui porte des siliques à cinq pièces, pleines d'un suc laiteux, fort étroites & fort longues, est renommé par la vertu de son écorce, qui, broyée & prise en décoction, relâche le ventre. Prise avec une addition de sel & de poivre, elle fortifie l'estomac, chasse les vents, & calme la chaleur excessive du foye.

Le Palmiera
Tranfolin.

Les Palmiers à Dattes donnent du Tary, comme les Cocotiers. On en distingue plusieurs espèces, mais qui portent peu de fruit. Celle que les Portugais ont nommée *Palmiera de Tranfolin*, a ses fruits mûrs au mois de Mai. Ils sont un peu moins gros que ceux du Cocotier. La première écorce, qui est noire, sert à faire des cordes. L'intérieur n'est pas différent de celle du Coco; mais chacun des fruits du Tranfolin est composé de trois petites Noix en triangle; & si l'on en presse la poulpe, qui est fort blanche, il en sort une eau blanche & froide. Ce Palmier ne croît pas moins haut que le Cocotier. Il ne donne du fruit qu'une fois l'année, au lieu que l'autre en donne quatre fois. Ses feuilles sont plus grandes, plus serrées entr'elles, & forment une sorte de balai. Les Portugais s'en font des Parasols, qu'ils nomment *Sambreiros*. Le Tary, qui distille du Tranfolin est naturellement très froid.

Le Palmier
des Bergios.

Le *Palmier des Bergios*, ou des Singes, a les branches en forme de grand fouet à plusieurs branches, ou de ce qu'on appelle or-

dinairement une discipline. On fait de très beaux chapelets de son fruit ; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés , qu'ils ne le seroient par le plus habile Graveur (28).

Le *Panama* , que les Européens nomment , par excellence , Bois des Moluques , est de la grandeur d'un Coignassier. Sa feuille ressemble à celle de la Mauve , & son fruit à une Aveline ; mais il est plus petit , & son écorce est plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet Arbre portent les Indiens à le cultiver soigneusement ; & ceux qui en élèvent dans des Jardins , n'en accordent pas aisément la vue aux Etrangers. Son bois est fort purgatif. S'il purge trop , on tempère son action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il résiste au venin , & remédie à toutes les blessures ou les morsures empoisonnées. On ne le vante pas moins pour les fièvres quaites & continues , pour les coliques , l'hydropisie & la gravelle , pour la difficulté d'uriner , pour la douleur des jointures , pour la migraine , les skirres , les écronelles , les vers , & pour exciter l'appétit. Sa doze est depuis quatre grains jusqu'à demi-scrupule , dans du bouillon. On en apporte en Europe , mais il y est rare & cher.

Le *Papira* ne s'élève pas de plus de vingt Palmes , & n'en a pas plus d'une de diamètre. Son bois est si tendre , qu'on coupe facilement le tronc , avec un simple couteau. La feuille n'est pas moins large que celle des Courges. Les *Papais* , qui sont ses fruits , pendent comme des grappes de raisin , & mûrissent les uns après les autres. Les Por-

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le Panama.

Le Papira &
les Papais.

(28) Voyez l'Annuaire. Palmes les Indes, page 208
tous les autres espèces de

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

tugais les nomment *Melons des Jésuites*; & Careri en donne pour raison, que ces Pères les aiment jusqu'à s'en faire servir tous les jours à dîner (29). Elles ressemblent assez aux Pommes d'amour; mais elles croissent deux à deux, & leur grosseur l'emporte du triple. Elles sont vertes & jaunes en dehors, jaunâtres en dedans, avec de petits grains noirs, qu'on prendroit pour des graines de Surcou. L'Arbre ne cesse pas de produire, pendant toute l'année.

[**Le Papo.** Le *Papo* est de moyenne hauteur. Il a les feuilles semblables à celles du Figuier. Son fruit sort, comme le Coco, du haut du tronc, au pied des branches. Il est proprement de la forme d'une Figue, mais beaucoup plus gros. Sa poulpe ressemble à celle du Melon, avec des tranches marquées sur la peau, la graine au même endroit, & le goût fort approchant. Avant sa maturité, on l'employe aux potages, comme la Citrouille.

Le Pereyra. Le *Pereyra*, ou le Guaiavier des Indes Orientales, n'est pas un Arbre fort grand, mais ses branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles assez petites. Son fruit est verd & jaune en dehors, de la figure d'une Poire, blanchâtre en dedans, & d'une substance molle. Il a le goût d'une Poire trop mûre. On en fait de très bonnes confitures, seches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

Le Pin. Le *Pin* sauvage est un Arbre, qui a reçu ce nom des Européens, parce que ses fruits ont quelque ressemblance avec les véritables Pommes de Pin. Ils croissent sur les bosses,

1 *Papeyera*



3 *Pereira ou Guaiavier*



5 *Pimentaire ou Poivrier*



2 *Papaja ou Papaie*



4 *Pero ou Guaiave*



Gravé par L.^{re} Duvalier-Durieu.

T. XI. N.° VIII.



les nœuds, & les excrescences de l'Arbre, où ils prennent une sorte de racine, qui les fait pousser droit vers le Ciel. Cette racine est courte & épaisse. Les feuilles en sortent, les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont assez épaisses, & longues de dix ou douze pouces. Les extérieures sont tellement serrées entr'elles, qu'elles retiennent l'eau de pluie, jusqu'à la quantité d'environ deux Pintes, & cette eau sert à nourrir la racine. Lorsqu'on trouve de ces Pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles, un peu au-dessus de la racine; ce qui en fait sortir l'eau, qu'on reçoit dans la bouche, ou dans un vase, pour se désaltérer.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le *Plantain* des Indes Orientales ressemble beaucoup au Bananier, & ne se distingue que par son fruit, qui est beaucoup plus gros, & de la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Roi des Fruits*, sans excepter la Noix de Coco. Dampier, qui est de ce nombre, en donne une curieuse description. L'arbre, qui le porte, a, dit-il, ordinairement dix à douze pieds de haut, & trois, ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'aperçoit pas même qu'il en ait; mais il pousse de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils font quinze mois avant que de reproduire; & s'ils demeurent dans leur situation naturelle, ils produisent dans l'espace d'un an. Le fruit n'est pas plutôt mûr, que l'arbre s'altère: mais alors, il en vient plusieurs jeunes à sa place. En sortant de terre, il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres.

Le Plantain

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

entre les premières, & peu après, deux en-
core, qui sont suivies par d'autres, dans le
même ordre, jusqu'à la fin du mois, où
l'on apperçoit un petit corps de la grosseur
du bras, environné de huit ou dix feuilles,
dont les unes ont quatre ou cinq pieds de
haut. Les premières n'ont pas d'abord plus
d'un pied de long, sur un demi pied de large,
& leur tige n'est pas plus grosse que le doigt;
mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles
s'élargissent. A mesure que les jeunes feuilles
poussent en dedans, les vieilles s'étendent,
& leur pointe panche du côté de la terre;
d'autant plus longues & larges, qu'elles sont
plus proches de la racine. Elles tombent en-
fin & se pourrissent, sans qu'on cesse d'en
voir pousser de jeunes au sommet, qui ren-
dent l'arbre toujours verd. Dans sa perfection,
elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds
de long, sur un pied & demi de large. Elles
vont en diminuant jusqu'au bout, & se ter-
minent par une pointe ronde. Leur tige est
alors de la grosseur du bras, presque ronde,
& d'environ un pied de long, entre la feuille
& le tronc de l'arbre. Si la feuille est en de-
hors, la partie de la tige, qui sort de l'arbre,
paroît renfermer la moitié du tronc, comme
une sorte de peau épaisse; & de l'autre côté
de l'arbre, il y a, vis-à-vis, une autre peau,
qui répond à la première. Les deux autres
feuilles, qui viennent en dedans, sont oppo-
sées aussi l'une à l'autre, mais de manière que si
les deux, qui sont en dehors, poussent au
Nord & au Sud, les autres poussent à l'Est & à
l'Ouest, toujours dans le même ordre. Ainsi,
le tronc de cet arbre, comme celui du Ba-
banier, paroît composé de plusieurs peaux,
qui croissent les unes sur les autres. Lorsqu'il

est dans sa parfaite grandeur, il pousse, au sommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige sort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la grosseur du bras. C'est autour de cette tige que viennent premièrement les fleurs, & que le fruit se forme ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse, de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune, dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse Saucisse; & le fruit, qu'elle renferme, n'est pas plus dur que le Beurre ne l'est en Hyver. Il est du goût le plus délicat. Il se fond dans la bouche, comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'usage est de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le temps qu'il a toute sa grandeur, mais avant qu'il ait pris sa couleur jaune, c'est-à-dire, avant qu'il soit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent, ni viande, ni poisson, le mangent avec une sauce de jus de citron, de sel & de poivre en gousse, qui le rend d'un très bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de Plantain rôti, avec un morceau de Plantain mûr & crud. Le premier sert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglois, aussi passionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou six Plantains mûrs, les hachent, en font une masse, & la font bouillir en forme de Puding, qu'ils appellent *Côte de maille*, parce que c'est une ressource commune contre la faim. On en fait aussi de très bonnes Tartes. Verds, coupés par tranches & séchés au Soleil, ils se gardent long-temps, & se mangent comme des.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Figues. Quelques Indiens prennent du Plantain mûr, le rôtissent, le coupent en pièces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourrissante, qui approche du *Lamb-wool*, ou *Laine d'Agneau*; liqueur Angloise, composée de pommes & de l'espece de Biere qu'on nomme *Ale*. Le même Voyageur ajoute que dans plusieurs endroits des Indes Occidentales, qu'il avoit parcourus, la liqueur du Plantain se fait autrement. On prend dix ou douze Plantains mûrs, qu'on met dans une cuve, & sur lesquels on jette huit pintes d'eau. Dans l'espace de dix heures, les suc du fruit faisant fermenter & écumer ce mélange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne se garde pas plus de vingt quatre ou trente heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui est vive, rafraîchissante, & dont le seul défaut est d'être fort ventueuse, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorsqu'elle devient aigre, on en fait de très bon vinaigre.

P'an aindout Dans l'Isle de Mindanao, les Habitans ont on fait des habits. On a découvert le secret de faire usage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne sert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'est pas communiquée au reste des Indes. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le Plantain ne produit qu'une fois; & lorsque le fruit est mûr, on le coupe près de terre, pour en faire du drap. Un long couteau suffit pour le partager en deux, comme le Bananier. Ensuite, on lui coupe la tête, qui laisse un tronc de huit ou dix pieds de longueur. On leve les écorces extérieures

qui sont fort épaisses du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale grosseur, & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi, l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il est possible. On laisse tous ces morceaux au Soleil, l'espace de deux ou trois jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se sèche, & les bouts paroissent alors pleins de petits filers. Les femmes, dont l'occupation est de faire le drap, prennent un à un ces filers, qui s'enlèvent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filers sont naturellement d'une grosseur fixe. On en fait des pieces de sept à huit verges de long, dont la chaîne & la trame sont de même matiere & de même grosseur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire supplée à sa bonté. Il est dur, lorsqu'il est neuf, & un peu gluant lorsqu'il est mouillé.

Il y a, dans la même Isle, une autre es-
pece de Plantains, plus courts & moins esti-
més que les autres, pleins de petits pepins
noirs, qui sont incorporés avec la poulpe du
fruit. Autre espece de Plantains.

L'Arbrisseau qui porte le *Poivre* est ravissant. Ses feuilles ressembtent à celles du *Lierre*.
On le plante toujours, soit au pied de quel-
ques murs, soit proche d'autres arbres, afin
qu'en s'élevant il trouve un appui qui le
soutienne. Ses feuilles ont une odeur forte,
& le goût piquant, comme celui du fruit.
Lorsque le *Poivre* est fleuri, il sort, du
bouton, en petites grappes, à peu près
comme les *Groseilles*. Ses grains, qui sont
d'abord verts, deviennent insensiblement d'un
rouge très vif, à mesure qu'ils mûrissent. Description du Poivre.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Aussi-tôt qu'il est tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expose au Soleil, où, se desséchant, il se ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'est pas d'une égale beauté dans tous les Pays qui en produisent. Celui du Malabar est le moins estimé. On n'en trouve point, dont la couleur soit naturellement blanche, comme plusieurs Ecrivains se le sont imaginé. Toute sorte de Poivre est noir lorsqu'il est sec, ou du moins fort brun. On en fait du Poivre blanc, en le battant, lorsqu'on le fait sécher, & le dépouillant de sa peau, qui est noire & ridée. Les Indiens ont une autre manière de le rendre blanc, lorsqu'il est déjà sec; c'est de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter, quand il est humecté, pour en faire tomber la peau: mais il paroît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de sa force (30).

Sa culture.

Beaulieu, pendant un long séjour qu'il fit dans l'Île de Botton, s'attacha particulièrement à s'instruire de la culture du Poivre. Il croît, dit-il, en terre franche & grasse. On le plante au pied de toutes sortes d'arbres, autour desquels il rampe & s'entortille, comme le Houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choisissent de bons rejettons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbrisseaux. Il faut apporter beaucoup de soin à nettoyer ou sarcler toutes les herbes, qui croissent à l'entour. Le rejetton croît, sans porter de fruit, jusqu'à la troisième année, qu'il commence; & la quatrième en rend une grande abondance. Il se trouve des plantes, qui en donnent jusqu'à six & sept livres:

Idem, ubi suprà, page 188.



mais il n'est jamais plus gros, ni en plus grand nombre, que dans les trois premières portées, qui, l'une portant l'autre, passent pour égales. Dans les trois portées suivantes, c'est-à-dire, jusqu'à la sixième, qui est la neuvième année de son plant, le Poivrier rapporte un tiers de moins, & la grosseur de son fruit diminue aussi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte presque plus, & le Poivre est fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On est obligé de planter d'autres rejettons : par où l'on doit juger, observe Beaulieu, quelle est l'erreur de ceux qui ont écrit que le Poivre se recueille sans travail. » Quelque jeune qu'il soit, ajoûte-t-il, il porte peu, ou point du tout, » s'il n'est soigneusement cultivé & sarclé ; » j'en ai vu plusieurs Plantes, négligées dans les Bois, qui ne donnoient aucun fruit.

Les trois premières années demandent des soins extrêmes, pour arrêter la naissance des herbes, dans un climat fort humide, non-seulement par les pluies, mais encore par les abondantes rosées, qui ne manquent jamais la nuit, » & qui sont telles, que si l'on va » se promener, avant le lever du Soleil, » dans les Champs où l'on néglige d'arracher les herbages, on en sort aussi mouillé » que du fond de l'eau. Lorsque le Poivrier est prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres, qui lui servent d'appui, afin que les branches ne lui dérobent rien des rayons du Soleil, qui lui sont plus nécessaires qu'à toute autre Plante. Il faut aussi prendre soin, lorsque la grappe est formée, qu'elle soit suspendue sur quelque petit bout de branche, ou quelque estoc, dans la crainte que sa pesanteur ne fasse retomber la Plante, qui est

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTALES,

d'elle-même assez tendre, surtout dans le temps de sa plus grande fécondité. Une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, est d'écarter de la Plantation toute sorte de Bétail, surtout les Buffles, les Bœufs, & d'autres grands Animaux, qui s'embarassant parmi les Plantes, ruinent les espérances des plus ardens Ouvriers. Il faut que la distance, entre les Plantes, soit telle qu'on puisse tourner à l'entour; parce qu'autli-tôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on est obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendroient trop en hauteur; & l'année d'après, elles porteroient moins de fruit.

Le Poivre sort d'abord en petites fleurs blanches, qui paroissent ordinairement au mois d'Avril. Dans le cours de Juin, il est noué. Il est gros & verd, dans le mois d'Août, & sa force est déjà fort vive. Cependant, les Indiens le mangent en salade ou le font confire en *Achar*, avec d'autres fruits, dans une sauce de vinaigre, qui le conserve une année entière. Il est rouge en Octobre. Il noircit en Novembre. Enfin, dans le cours de Décembre, il est tout-à-fait noir, & par conséquent prêt à cueillir. Cependant, cette règle n'est pas si générale, qu'en plusieurs endroits, il ne soit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes. On les fait sécher au Soleil, qui est alors très ardent, jusqu'à ce que d'eux-mêmes les grains se séparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours, pour sécher. Dans cet espace, il est besoin de les tourner souvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais, ensuite, la séparation se fait en un jour ou deux. Il se

rencontre, sur la Plante, des grains qui ne rougissent & ne noircissent point, mais qui deviennent blancs. Les Indiens sont fort attentifs à les cueillir, & à les amasser, pour les usages de la Médecine (31). Dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car, pour les Etrangers, qui en demandent aussi, ils ont l'art de blanchir le Poivre commun. Ils le cueillent, encore rouge, ils le lavent à plusieurs eaux, avec du sable, qui emporte la pellicule rouge, qui noirciroit; & le cœur, demeurant découvert après cette opération, conserve sa blancheur naturelle.

Le meilleur Poivre est ordinairement celui qui se vend par mesure, & non au poids; parce qu'il n'est pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier, ni sable, sans s'exposer à faire voir la tromperie en le mesurant. La mesure des Marchands est le *Nali*, qui contient seize gantes. Chaque gante contient quatre chuppes; & quinze Nalis font le *Bahar*, qui est de quatre cens cinquante livres, poids de Marc. Cette mesure, néanmoins, diminue d'un quart dans les Etats du Roi d'Achem. Le prix commun du Bahar, jusqu'au temps de Beaulieu, avoit été de seize piastres; & jamais, dit-il, il n'avoit passé vingt (32).

On distingue deux sortes de Poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la Côte de Malabar, & se vend

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTALES.

(31) Il paroît ici que Dallon se trompe. lorsqu'il assure qu'il n'y a point de Poivre naturellement blanc. On remarquera aussi quelque erreur dans la manière dont il prétend qu'on blanchit le Poivre blanc.

(32) Beaulieu, dans Thvenot, p. 81.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

dans les Villes de Calcut & de Tutocorin. Il en vient aussi des Terres de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour, petite Ville du même Pays. Quelques Voyageurs nous apprennent que les Hollandois, qui le vont acheter des Malabares, n'emploient point d'argent à ce Commerce, & qu'ils donnent en échange diverses sortes de marchandises, telles que du coton, de l'opium, du vermillon & du vis-argent. C'est ce gros Poivre, qu'ils transportent en Europe. Pour le petit, qui vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en sort peu de l'Asie, où il s'en consomme beaucoup, surtout parmi les Mahométans. Il a plus de grains au double que le gros; & les Maures se font honneur de faire paroître beaucoup de grains dans leurs alimens; sans compter que la chaleur du gros Poivre incommodé la bouche. On prétend que tout le Poivre, que les Hollandois enlèvent sur la Côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piastres les cinq cens livres; & que sur les marchandises, qu'ils donnent dans ce Commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoute qu'il seroit facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piastres; mais, à ce prix même, ce seroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Le Poivre long, qui est assez commun dans toutes les Indes, surtout dans les Etats du Grand-Mogol, y est ordinairement à fort bon compte; & son bois se vend toujours deux tiers de moins.

Ce que le
Poivre coûte
aux Hollan-
dois.

Pommier
d'Inde.

Le Pommier d'Inde porte un fruit, qui n'est pas plus gros qu'une Noix, avec un noyau aussi dur que celui des Prunes, & d'un goût révoltant. L'Arbre est petit, & n'a que de très petites feuilles.

Le *Ponc* est un Arbre des Indes, dont le bois sert à faire des Cabinets, & d'autres Ouvrages qui doivent être vernis. Il est doux, & assez semblable au Sapin. Voyez d'autres remarques sur le *Ponc*, dans l'Article de la Gomme Laque.

Le *Ponga* est un Arbre toujours verd, qui ne porte aucune fleur apparente. Son fruit est attaché aux rameaux, comme le Jaca & le Durion, & son calice est couvert de piquans. Il est d'abord verd; ensuite, rougissant, il se remplit d'un grand nombre de semences oblongues, arrondies, pointues & rougeâtres. On en fait des cataplasmes, pour hâter la suppuration des tumeurs.

Le *Pongelion* est un grand Arbre. On pile & l'on cuit son écorce, pour en tirer une huile, qui sert aux onctions du corps, & qui en attire, dit-on, les humeurs vicieuses. Il découle, de l'arbre, un suc qu'on mêle avec le lait de Coco, pour chasser les vents du corps.

Le *Ponna* croît dans les lieux sablonneux. Les amandes de son fruit rendent, par expression, une huile à brûler, qui sert aussi d'onction pour donner de la souplesse aux membres.

Tous les Pays secs, qui se trouvent entre les Tropiques, sont couverts d'une espèce de véritable *Pourpier*, qui, devenant sauvage, est extrêmement pernicieux aux autres Plantes, surtout lorsqu'elles sont encore tendres. Les Habitans ont beaucoup de peine à l'arracher de leurs Jardins, & n'en font aucun usage; quoiqu'il soit d'ailleurs extrêmement doux, & que dans un Pays ordinairement si chaud, on en pût faire une fort bonne salade. Dans les mêmes Pays, on trouve, en abondance,

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Le *Ponc*.

Le *Ponga*.

Le *Pongelion*.

Le *Ponna*.

Pourpier des
Indes.

Herbe des
Etangs.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Composi-
tion du Bala-
chaun.

Le Nukc-
mum compa-
ré au Soy du
Japon.

Le Pucho,
ou Costus In-
dicus.

Le Pumple-
nose.

dans les Etangs, une herbe qui flotte sur la surface de l'eau, & dont les feuilles sont vertes, étroites, longues & épaisses. Les Indiens, particulièrement ceux du Tonquin, en mangent beaucoup & la croient fort saine. Ils la font entrer dans la composition du Balachaun, aliment d'une force extraordinaire, dont le fond est un mélange de Chevettes & d'autres petits Poissons, avec une saumure d'eau simple & de sel, qu'ils tiennent dans un vase de terre bien bouché. Les Poissons, qui ne sont pas vidés, forment bientôt une espèce de bouillie, dont on tire le jus, qui se nomme *Nukc-mum*; & la pâte, qui reste, est le Balachaun. On le mange avec le riz. Quelques Voyageurs en vantent le goût. Le *Nukc-mum* est d'une couleur brune, tirant sur le gris, & fort claire. Il sert d'assaisonnement pour la Volaille, non-seulement entre les Indiens, mais parmi les Européens mêmes, qui ne le trouvent pas inférieur au Soy du Japon. Aussi l'opinion commune des Indes est-elle, qu'il entre du Poisson dans la composition du Soy; quoiqu'on lise, dans plusieurs Relations, qu'il n'est composé que de froment & d'une sorte de fèves, mêlées avec de l'eau & du sel.

La Plante que les Médecins nomment *Coffus Indicus*, les Malais, *Pucho*, & les Arabes *Cest*, ou *Cast*, a des fleurs blanches d'une odeur assez forte. Elle ressemble beaucoup au Sureau. C'est le bois & les racines qui font le vrai *Costus*, dont il se fait un grand trafic en Perse, en Turquie, en Arabie, à Malacca, & dans quantité d'autres lieux. Le dedans en est blanc, & le dehors gris.

Le *Pumple-nose* est un fruit de la grosseur du Citron. Son écorce est extrêmement épaisse.

tendre & fort inégale. Elle couvre, comme la Grenade, quantité de grains, de la grosseur d'un petit grain d'orge, qui sont remplis de jus. Le goût en est fort agréable. Quoique ce fruit soit assez commun aux Indes Orientales, il n'est nulle part si fin, que dans l'Isle de Sumatra. Le temps de sa maturité est vers la fin de Décembre. Les Anglois en font tant de cas, qu'ils s'en font apporter une quantité considérable dans leur Etablissement de Madras.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le *Puna* est un Arbre si droit & si haut, qu'il peut servir à mâter des Vaisseaux. Il produit un fruit rouge, qui renferme, dans une grosse écorce, douze ou quinze grains de la grosseur des glands & du goût des Nignons. On les mange cuits, parée qu'autrement ils causent des maux de tête.

Le Puna.

Le *Quagada* Cieresi est une grande fleur jaune, d'une figure bizarre, & fort variée, dont la plante a de longues feuilles, vertes & pleines de piquans.

Le Quagada.
dans Cieresi.

La racine de *Quil* ou *Quile*, que les Portugais ont nommée *Pao de Cobra*, & les Hollandois *Bau de Noyant*, est d'un blanc, qui tire un peu sur le jaune, tout dur & fort amer. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin de Palmette pour s'en servir contre les fièvres chaudes, contre les morsures des Serpens, & contre la plupart des venins. Elle tire son nom Indien d'un petit Animal, de la grandeur & de la figure d'un Ixore, qui est ennemi des Serpens, jusqu'à les attaquer, lorsqu'il en voit. Il se dresse, à cette occasion, pour en manger, aussitôt qu'il se sent blessé dans le combat.

Le Quil, ou
Quile, ou
Bau de Noyant.

Le *Pina*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Saga*, est un autre arbre à Pain, mais

Le Pina,
autre arbre à
pain.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

connu seulement dans les Isles Mariannes. Sa tête est large, & touffue. Ses feuilles sont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches comme les Pommes. Il est de la grosseur d'un pain d'un sou & de forme ronde. L'écorce en est épaisse, forte, jaune & lisse. Les Insulaires n'ont pas d'autre Pain. Ils le cueillent, dans sa maturité, pour le faire cuire au four, où l'écorce se grille & noircit. On en ôte alors la surface, après laquelle il reste une peau mince & tendre, qui couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux, tout se mange également : mais il demande d'être mangé frais ; car dans l'espace de vingt-quatre heures, il devient sec, & de mauvais goût.

Le Riz. La Plante du Riz, qui est la principale nourriture des Pays Orientaux, s'y élève à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille est plus large que celle du Froment. Elle porte deux épis larges, fort divisés & chargés de graines oblongues & plates. Les épis sont barbus, & cette barbe est longue de deux ou trois pouces. Elle est fourchue par le haut, & ordinairement frisée vers le bas. Les grains sont de couleur blanche, & contenus dans une cosse ou peau brune. On croit que c'est des Indes Orientales que le Riz a passé dans les autres parties du Monde. Il est très fécond ; mais il aime les terres humides, & croît même dans les eaux ; ce qui paraît dans plusieurs endroits des Indes, où les Moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'été, & l'on en fait la dernière récolte vers l'Equinoxe d'Automne. Quoiqu'il soit plus employé en aliment qu'en remède, on

le croît bienfaisant dans les flux hépatiques , dans les crachemens de sang , & dans plusieurs autres maladies ; mais on recommande alors que l'eau , ou le lait , dans lequel on le fait cuire , soit chalybé , ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens se servent d'une décoction légère de riz avec de l'eau , comme d'un véhicule pour divers remèdes. On fait , aux Indes , plusieurs sortes de pains avec le riz ; & c'est un sentiment général , qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel , malgré l'opinion des anciens Médecins , qui le croyoient peu nourrissant & difficile à digérer. On en tire aussi , par la distillation , une espèce de liqueur , qui se nomme *Arrack* , comme l'Eau-de-vie de Palmier : mais répétons qu'*Arrack* est un nom générique , que les Indiens donnent à toutes les liqueurs fortes. On a vû , dans la description de la Chine , du Japon , & de plusieurs autres Contrées , la différence extrême qu'ils mettent entre le Riz des différentes parties des Indes.

Le *Saamouna* est un bel Arbre , mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu , il est relevé de plus du double , & de la grosseur d'un Vaisseau. Le bois est épineux , gris en dehors , blanc en dedans , noueux , poreux , comme le Liège. Ses feuilles sont oblongues , veinées , dentelées , attachées cinq à cinq , à l'assez longues queues. Ses fruits sont des gouffes oblongues , qui contiennent des pois rouges. On coupe les écorces de cet arbre , pendant qu'elles sont vertes , & l'on en tire un suc excellent pour les inflammations des yeux , pour fortifier la vue , & pour arrêter les larmes involontaires.

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Saamou-
na.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Le *Sabdariffa*.

Le *Sabdariffa* est une espèce de *Kermia*, qui pousse un tige haute de trois ou quatre pieds, droite, canelée, purpurine, rameuse, garnie de feuilles aussi grandes que celles de Vigne, parragées en plusieurs parties, & dentelées. Ses fleurs sont grandes, d'un blanc pâle & d'un purpurin noirâtre, & ressemblent beaucoup à celles de la Mauve. Il leur succède des fruits oblongs, pointus, remplis d'une semence ronde, qui se mangent comme un légume.

Le *Sagumanda*, ou le *Sagu*, arbre à pain.

L'arbre qui donne le *Sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *Sagumanda*. C'est de son tronc même qu'on fait une espèce de pain, en rapant (33) le bois, qui n'est qu'une moëlle un peu dure; & le faisant détrempier dans l'eau, on en compose une espèce de tourteaux ou de galettes, dans des formes qui n'ont pas d'autre usage, & dans lesquelles on les fait sécher au Soleil, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi durs que le biscuit de Mer. On fait cuire aussi le *Sagu*, comme une bouillie, & l'on prend pour cela les parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie est si gluante,

(33) Dampier, qui donne la description du même Arbre, dans l'Isle de Mindanao, dit que les Insulaires l'appellent *Libby*, que l'écorce & le bois sont durs, & minces comme une coquille, mais qu'ils sont pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Surcau; qu'on coupe l'arbre, qu'on le fend par le milieu, & qu'on en tire toute la moëlle, pour la bat-

tre avec un pilon de bois, dans une grande cuve; qu'on la passe ensuite dans un tamis, sur lequel on verse de l'eau, qui enlève tout le pur & la crasse, & que c'est de ce qui passe ainsi au travers du tamis, qu'on fait du pain en forme de tourteaux. Mais on peut accorder ce récit avec celui des Hollandais, en supposant que c'est que l'Isle a la méthode particulière

& file avec si peu d'interruption, qu'à la distance de quatre ou cinq pieds du vase, on en peut prendre avec le bout d'un bâton. La portion, qu'on enleve, tient à la masse par une grande queue, qui s'entortille autour du bâton à mesure qu'on le tourne. On vante le goût de cet aliment. C'est celui de la plupart des Isles Orientales, qui ne produisent ni riz, ni froment, ni seigle. Quelques Voyageurs le croient bon contre l'hydropisie, & contre plusieurs autres maladies.

Le *Sagumanda* n'est pas fort haut; mais son tronc est épais. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du Cocotier. Dans la jeunesse de ces arbres, on coupe une de leurs plus grosses branches, & l'on applique, à l'endroit de l'incision, une bamboche creuse, qui est un morceau scié d'une des plus grosses cannes de sucre. Elle sert de bassin, pour recevoir, en peu de temps, une liqueur, qui découle en abondance, comme celle des Cocotiers; & pendant toute la saison, l'on y en recueille tous les jours à peu près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de Sagouar. Elle est d'une douceur, qui surpasse celle du miel, & d'abord assez mal saine. Mais on y en mêle une autre, nommée Houbat, composée du suc de diverses herbes, qui lui donnent une sorte d'amertume. Avec cette préparation, le Sagouar est assez sain, pour ceux qui en usent sobrement; & les Hollandois mêmes n'ont gueres d'autre boisson, aux Moluques & dans l'Isle d'Amboine. Mais pris avec excès, il enivre, il rend le visage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable, en y mêlant du sucre & de l'Arrack, qui est l'Eau-de-vie des Indes.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Le Sandal.

Le *Sandal* est un Arbre de la grandeur du Noyer. Il porte un fruit assez semblable aux Cerises, mais qui devient noir, après avoir commencé par être verd, & qui est sans goût. Le bois de Sandal est dans une haute estime aux Indes. On distingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croissent en abondance dans les Îles de Timor & de Solor, sont les plus recherchés. On broye, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on se frotte le corps. On le brûle aussi, en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus salutaires. Quoique les Indiens fassent peu d'usage du Sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le transporte dans les autres Pays, où il sert aux usages de la Médecine.

Le Savonier.

Le *Savonier*, ou l'Arbre du Savon, est un grand arbre, du nombre de ceux qui se dépouillent de leurs feuilles. Il porte, pour fruit, une espèce de petites boules, qui ont quelque ressemblance avec les Cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un Savon très blanc, qui est fort utile pour laver la soie, & que les Indiens employent à cet usage.

Le Scararagani.

Le *Scararagam* est un Arbre, qui porte des fruits de couleur verdâtre, & de la grosseur des Noix. Ils se nomment *Unis*, & sont d'un goût fort agréable.

Le Schagri Cottam.

Le *Schagri Cottam* est une espèce de Coroniller, dont le fruit, mêlé avec du sucre, rafraîchit délicieusement. On emploie le suc des feuilles, pour le flux hépatique & la diarrhée. Leur décoction est excellente, en gargarisme, pour resserer la langue.

Le *Schetti* est un Arbrisseau, qui porte des baies, & dont la racine, pilée & prise dans l'eau froide, appaise l'ardeur des fièvres chaudes, & les chaleurs internes. Elle arrête aussi le crachement de sang. Cette Plante est différente du *Bem-Schetti*, qui en est une autre assez approchante, mais dont le fruit est d'un goût farineux & plus douxâtre.

Le *Schulli* est un Arbrisseau, dont on distingue deux espèces; le *Pema Schulli*, auquel on ne connoît aucune vertu Médecinale; & le *Nir Schulli*, dont les feuilles, réduites en poudre, & mêlées avec de l'huile, dissipent les tumeurs des parties génitales.

On trouve, en plusieurs endroits des Indes Orientales, l'Arbre *Sensible*, dont le fruit commence à sauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour se trouvant assis, près de Cochin, sous un de ces arbres, avec quelques-uns de ses Compagnons, » ils ne furent pas peu » surpris, pour ne pas dire effrayés, lorsque » ce fruit merveilleux, qu'ils ne prirent d'abord que pour une feuille, vint à se grossir, » à se mouvoir, & même à faire plusieurs » sauts, lorsqu'ils y eurent touché (34).

Le *Simbor* est une Plante de forme singulière, qui représente les cornes d'un Elan, ce qui lui en fait donner aussi le nom par quelques Voyageurs. Elle croît proche de la Mer. Il ne paroît pas qu'elle ait d'autre racine qu'une matière mollassé & fongueuse, dont elle sort. Aussi n'a-t-elle pas besoin d'être mise en terre, pour croître; il suffit de la placer sur une pierre, ou dans le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité. Elle est

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le *Schetti* &
le *Bem-Schetti*.

Le *Schulli*.

L'Arbre sensible.

Le *Simbor*.

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

verte en Été, comme en Hyver. Ses feuilles ressemblent à celles de nos Lys blancs. Leur substance est visqueuse, & leur goût amer. On lui attribue des vertus émollientes & résolutives, sans compter celle de lâcher le ventre & de tuer les vers.

Le Siouanna. Le *Siouanna* est un Arbrisseau fort agréable à la vue. Il porte des Baies & des Ombelles. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toutes les vertus résident dans sa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux Serpens.

Le Tagera. Le *Tagera* est une Plante assez haute, dont les feuilles broyées & appliquées sur les piqures des Abeilles, des Moustiques, & des autres grosses Mouches, calment promptement les douleurs. Ses semences s'employent broyées, pour les pustules & les ulcères.

Le Talassa. Le *Talassa* est une Plante, qui ne produit ni fleurs, ni fruits, mais dont les feuilles s'employent diversément, pour assaisonner les sauces. On les mange vertes, pour s'exciter à la volupé.

Le Tallir-Kara. Le *Tallir-Kara* est un grand Arbre, dont le tronc est blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuse & cendrée. Sa racine est aussi blanchâtre; mais l'écorce en est obscure, forte, & d'un goût astringent. Bouillie, dans de l'eau, elle forme une boisson, qui pousse puissamment, par les sueurs, & qui évacue les humeurs âcres & salines. On ne connoît, à cet arbre, ni fleurs, ni fruits.

Les Tamarins. Les *Tamarins*, ou *Tamarindes*, car les Voyageurs ne s'accordent point sur ce nom, croissent dans presque toutes les parties des Indes, & sont particulièrement fort communs

au Bengale. Ce sont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Le tronc est bien fait. Les branches s'élèvent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les transplante jeunes, des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les Carrefours des chemins, les Places publiques, les Rues, &c. pour y servir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens se mettent à couvert de l'ardeur du Soleil. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des Pêchers, ou des Amandiers; mais sur la fin elles deviennent ameres. Il en sort un fruit, longuet, & un peu courbé, dans une gousse à peu près semblable à celles de nos fèves, qui paroît d'abord verte, & qui devient ensuite grise, à peu près de la longueur du doigt. Au coucher du Soleil, le fruit se retire sous les feuilles, & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet Astre. Chaque gousse contient trois ou quatre petites fèves, qui tirent sur le brun, & qui sont enveloppées d'une espèce de moëlle gluante. C'est proprement cette moëlle, qui se nomme Tamarin. Elle est d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en servent à l'apprêt de leurs viandes. On en sale. On en fait des confitures au sucre, qui se transportent dans tous les Pays du Monde, & cette manière de les préparer est la meilleure. Elle consiste à les tirer des gousses & à les pétrir ensemble; après quoi l'on y jette du sucre; & sans autre façon, l'on en remplit diverses sortes de pots. Ils conservent toujours ce goût aigrelet, qui les rend assez agréables; & leur principale vertu est de purifier le sang.

Le *Tamaris*, espèce de Tamarin, est un Le Tamaris.

Arbre assez haut, dont le fruit est une sorte de grosses fèves qui renferment des graines dont la figure est aussi celle des fèves. L'écorce en est fort rude ; & la substance même du fruit étant très aigre, sert d'assaisonnement. Les feuilles sont petites & longues, & les fleurs ramassées en grappes.

Le Tani.

Le *Tani* est une espèce de Prunier, qui porte un fruit en forme de Poire, de la grosseur d'une bonne Prune, dont la pulpe est verte, & pleine de suc, mais d'un suc insipide. Il est couvert d'une peau unie, rouge & luisante. Il contient, dans un noyau oblong, une amande blanche, d'un goût agréable, qu'on prend en poudre, pour la cachexie épidémique.

Le Tapia.

Le *Tapia* est un Arbrisseau dont le bois est couvert d'une écorce lisse & cendrée. Il est rempli de moëlle, comme le Sureau, & facile à rompre. Ses feuilles sont trois à trois sur une queue. Elles sont vertes, lisses, unies & luisantes. Sa fleur est composée de quatre feuilles blanches, longues d'un doigt, attachées chacune par un pédicule court, affermies, dans leur longueur, par un nœud & par quelques petites veines obliques, verdâtres. Ces feuilles sont accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de plusieurs étamines rougeâtres. Ses fruits ont la figure, la grosseur, l'écorce & la couleur de l'Orange. Le goût en est doux, mais l'odeur dégoûtante. Ses feuilles broyées sont un excellent remède pour les inflammations, surtout pour celles de l'Anus, qui sont communes dans le Pays.

Le Taranja.

Le *Taranja* est un arbre qu'on croit transplanté d'Afrique aux Indes, où il s'est extrêmement multiplié. Il est petit & épineux.

Son fruit est rond , avec l'écorce jaunâtre. Le dedans est rouge , & du goût de l'Orange , quoique la poulpe soit plus ferme. Il mûrit en Octobre & Novembre.

Ce qu'on a dit du Cocotier , dans la Description du Malabar , où cet Arbre est plus remarquable qu'en tout autre lieu , par sa beauté & par son abondance , n'empêche point que se trouvant aussi dans la plupart des autres Pays des Indes , où il tient le premier rang par son utilité , il ne demande ici quelques nouvelles observations. On croit devoir nommer aussi quelques autres especes de Palmiers , qui ne sont pas comprises dans l'énumération qu'on a déjà donnée de ces Arbres.

Les Indiens donnent au Cocotier le nom de *Tenga* , & les Portugais celui de *Palmira de Cocos*. On a dit , que sans emprunter d'autres secours , on trouve dans le bois , les feuilles & le fruit de cet arbre , de quoi former , mettre à la voile , & charger un Vaisseau , de quoi bâtir & meubler une Maison , & de quoi nourrir & vêtir ses Habitans : mais on n'a pas remarqué que ses feuilles servent aussi de papier pour écrire , & qu'on file la première écorce de son fruit , pour en faire des cordes. Cette première écorce est jaune dans sa maturité. C'est de la seconde , qui est dure , qu'on fait des vases pour toutes sortes d'usages. La poulpe intérieure est une chair blanche , de l'épaisseur d'un demi doigt , dont le goût approche beaucoup de celui de l'amande. Dans le centre , on trouve une eau de la clarté du cristal , qui est une liqueur excellente. On fait , avec ce fruit , diverses sortes de confitures. On en tire de l'huile , pour assaisonner les alimens , & pour brûler dans les lampes. Si l'on

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDÉS
ORIENTALES.

Tenga ou
Cocotier.

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

presse simplement la poulpe, il en sort une espèce de lait, qui sert à faire cuire le riz & à diverses sortes de ragoûts. La liqueur, qu'on fait distiller de l'arbre, par l'incision des branches, se nomme *Tary*, *Taddy*, *Nery*, & *Sory*, ou *Soura*, suivant la différence des lieux, & celle de ses qualités ou de sa préparation. Le *Tary*, qui est la première & la plus naturelle, est doux, du même goût que le petit vin, ou plutôt, du même que le vin du marc de raisin trempé dans l'eau. Il doit être recueilli avant le lever du Soleil; car s'il a le temps d'être échauffé, ou par la chaleur de cet Astre, ou pour avoir été trop long-temps conservé, il s'aigrit, & c'est alors qu'il prend le nom de *Sory* ou *Soura*. On est obligé alors de le faire chauffer, pour le boire, sans quoi sa froideur causeroit de violentes tranchées. Du *Sory* distillé, on tire une sorte de vin, qui devient encore vinaigre, lorsqu'il commence à s'altérer. Distillé deux ou trois fois, c'est de l'Eau de-vie. En le faisant bouillir, il donne cette espèce de sucre noir, qu'on nomme *Jagra*. Enfin, le revau des Cocotiers est le meilleur qu'on puisse avoir dans les Indes. Ils croissent droits, jusqu'à soixante palmes de hauteur; & leur grosseur est égale, depuis le pied jusqu'au sommet.

Le *Thamalapatra*, ou *Folium Indum*.

Thamalapatra est le nom d'un Arbre, dont les vertus sont estimées jusqu'en Europe, puisqu'on en fait entrer les feuilles dans la composition de la Thériaque. Nos Apothicaires les nomment *Malabastrum*, ou *Folium Indum*.

Le *Theca*.

Le *Theca* est comme le Chêne des Indes. C'est un grand Arbre, dont on trouve des Forêts entières. Les Indiens idolâtres n'employent point d'autre bois, pour bâtir &

réparer leurs Temples. Ils tirent , des feuilles , une liqueur , qui leur sert à teindre en pourpre leurs soies & leurs cotons. Elles leur servent aussi d'alimens. Leurs Médecins en font un Syrop avec du sucre , pour guérir les aphtes. Les fleurs , bouillies dans du miel , sont un autre remède , qui évacue les eaux des hydro-piques.

L'Arbre de *Saint Thomas* ne produit aucun fruit ; mais il est d'une beauté admirable , par ses feuilles , qui ressemblent parfaitement à celles du Lierre , & surtout par ses fleurs , qui sont autant de Lys violets , d'une excellent odeur.

L'Arbre *Triste*. Quelques Voyageurs donnent ce nom à un Arbre des Indes , dont Philippe de la Trinité fait la description suivante. (» On le nomme *Triste* , parce qu'au » même temps que les autres semblent se » réjouir , en épanouissant leurs fleurs à la » venue du Soleil , celui-ci perd les siennes. » Elles sont semblables au Jasmin blanc , » excepté qu'elles ont le pied jaune. Cet » arbre est d'une médiocre hauteur. Ses feuilles sont petites , un peu apries , & d'un verd » foncé.) Cette description paroît convenir au Saffran d'Inde.

Le *Tsjaskela* est une espèce de Figuier , dont l'écorce sert aux Indiens à faire des cordes , pour leurs arcs. Ils en tirent aussi la couleur rouge , qui sert à la teinture des draps de Cambaye.

Le *Valli* est un Arbrisseau , qui s'attache à tous les arbres voisins , & dont les feuilles ressemblent à celles du Frêne. Ses fleurs sont en papillon & sans odeur. La longueur de ses gousses est d'un ponce , sur autant de circonférence. Elles sont plates , & contiennent

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

Le Saint
Thomas.

L'Arbre

Le Valli.

ARBRES ,
PLANTES ,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTA-
LES.

deux ou trois semences , séparées par une cloison étroite. Ses fèves , après avoir été séchées par le Soleil , sont de couleur cendrée , & d'un goût fort désagréable. Mangées crues , elles causent une diarrhée douloureuse. Les feuilles en cataplasme , guérissent l'Erysipelle ; & l'on file l'écorce de l'arbre pour en faire des cordes.

Le Venen.

Le *Venen* est un Arbre des Parties les plus Orientales de l'Inde , qui est épineux , & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit est assez gros , & contient , sous une écorce qui ressemble à celle du Coing , une poulpe rougeâtre , dont le goût est celui du raisin avant qu'il soit mûr. On extrait , de ses fleurs , une eau fort odorante ; & du suc exprimé de son fruit , on prépare une sorte de liqueur.

Le Vettagadou.

Le *Vettagadou* est un Arbrisseau baccifère , qui porte une fleur pentapetale , blanchâtre & sans odeur. Ses baies sont rondes , d'un pourpre pâle , & contiennent cinq graines solides & triangulaires , qui sont d'abord blanches , ensuite rougeâtres , & qui deviennent blanches. L'arbre est toujours verd , & porte du fruit deux fois l'an.

Le Vez Cabouli.

Le *Vez Cabouli* est une racine médicinale , qui nous vient , avec d'autres Drogues , par la voie de Surate. On en fait aussi quelque usage pour la teinture.

Le Zerumbet.

Le *Zerumbet* seroit tout-à-fait semblable à la Plante du Gingembre , si ses feuilles n'étoient pas plus longues & plus larges. Sa racine se coupe & se sèche , on se confit au sucre. Elle a plus de vertu , & le goût plus fin , que le Gingembre.

Le Camchain ,
& le Camkit.

Entre diverses sortes d'Oranges , le *Camchain* & le *Camkit* sont dans une haute estime

surtout dans la Cochinchine & le Tunquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le Camchain est de couleur jaunâtre. Sa peau est épaisse & rude : mais rien n'approche de l'odeur & du goût de sa chair, qui est aussi jaune que de l'Ambre. Elle est si saine, qu'on ne la défend pas même aux Malades. Le Camkit est rond, & plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur est un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux : mais il est mal sain, surtout pour ceux qui ont l'estomac foible. Il donne le cours de ventre ; il cause des tranchées douloureuses à ceux qui l'ont déjà. La saison de ces deux fruits est depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Février.

On ne prétend point avoir ici donné toutes les Plantes des Indes Orientales ; mais on s'est attaché à recueillir celles qui se trouvent dans les Voyageurs, & qui n'ont pas déjà trouvé place dans les Histoires naturelles de chaque Pays. L'*Hortus Malabaricus* en contient seul un plus grand nombre. Chacun peut le consulter. Cet Ouvrage a été dressé en douze Tomes *in-folio*, avec des Figures, par Van-Reede, & Calearius, sur les Mémoires du Pere Matthieu de Saint Joseph, Carme Déchaux. Les Notes du Tome premier sont d'Arnout Syen, fameux Botaniste de Leyde ; & les autres, de Commelin. On trouve, à la fin du dernier Tome, un Appendix, sous le nom de *Flora Malabarica*, qui contient les noms des Plantes, en différentes Langues, ou la manière dont ils sont rapportés par les Ecrivains en Botanique (36).

ARBRES,
PLANTES,
ET FRUITS
DES INDES
ORIENTALES.

(36) Amsterdam, 1678, chez Sommeren & Van-Dick.

§ V.

Drogues , Pierres précieuses , & Soyes des Indes Orientales.

DROGUES
DES INDES
ORIENTALES.

RECUEILLONS , d'un grand nombre de Voyageurs , le nom de la plupart des Drogues qui se transportent des Indes Orientales dans les Pays Etrangers. Ceux qui souhaiteront d'être mieux instruits , peuvent se procurer le *Traité Espagnol des Drogues & des Remedes des Indes* (37).

Le *Podi* est une sorte de Farine , ou de fleur de Farine , qu'on employe contre le froid & contre les vents.

Le *Caxumba* , ou *Flors* est une Racine dont on assaisonne les mets , & qui sert aussi à la teinture du coton.

Le *Cajuasti* est un bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu , & l'on s'en frotte le corps , pour l'odeur , autant que pour la santé ; car , il n'y a point de Peuples qui soient aussi passionnés que les Indiens pour les parfums.

Le *Cantior* est un fruit de la nature des Topinambours & des Truffes , dont on ne vante pas d'ailleurs les vertus.

Le *Semparentaon* est une Racine amere , qui a de puissans effets contre diverses maladies. Mais elle est si commune , qu'elle n'en est pas plus cher.

Le *Pontion* croît sur la Côte de Coromandel ; & comme il est plus rare , ou moins bon , dans d'autres lieux , sa qualité d'excellent febrifuge le met toujours à fort haut prix.

Le *Gato-Gamber* est un fruit semblable à l'Olive, ou à l'Areka vert. Il croît à Cam-baye, sur la Côte de Coromandel, & sur toutes celles de la Sonde.

Le *Ganti* est une Racine, qui ressemble à celle du Gingembre, & qui se vend fort cher. Les Indiens s'en frottent le corps.

Le *Sabari* est une espèce de Senevé, qu'on trouve en abondance dans tous les Marchés des Indes.

Le *Doringi* est une graine Carminative & vermifuge, si douce d'ailleurs & si bienfaisante, qu'on la fait prendre en portion légère aux Enfans naissans.

Le *Tianco* est un fruit que les Indiens pilent, & qu'ils prennent avec quelque liqueur, pour les moindres incommodités.

Le *Madian*, le *Maju*, & le *Carassani*, sont autant d'espèces d'*Amfion*, ou d'*Opium*, que les Indiens prennent pour s'enivrer.

Le *Spodiam* est la cendre d'un Arbre, qui croît dans les Pays de la Sonde, & dont on ne se sert que pour s'en frotter le corps.

Le meilleur *Cumin*, qui se nomme *Jentanieran*, en Malai, croît en Perse, où il porte le nom de Chirman. Les Indiens en font un grand usage, avec le *Madian*, le *Maju* & le *Daontaie*, ou sept feuilles, pour les rhumatismes auxquels ils sont fort sujets, & qui leur causent de vives douleurs, parce qu'ils sont presque toujours nus.

Le *Sari* est une certaine fleur de Farine, dont on se frotte le corps pour se garantir des effets du vent.

Le *Tagari*, le *Suruban*, & le *Sedovaia*, sont des Racines que les Indiens broient, ou pilent, pour s'en frotter le corps.

Le *Sambai*, qu'on nomme *Guduan* dans

quelques parties des Indes, est un fruit de la grosseur du Gland, qui s'emploie contre diverses sortes de maladies, surtout contre les morsures venimeuses & contre le poison. Il est également rare & cher.

Le *Jalave* est le fruit d'un Arbre, dont le nom paroît le même. On s'en sert dans les potions Médecinales. Il est de la grosseur du Sambaia.

Le *Paravas* est une Herbe rafraîchissante, d'un prix qui répond à sa rareté. Son usage est pour rafraîchir le sang, en purifiant les humeurs.

Le *Tomon-Pute* est une racine semblable au Galigan, ou Cucurma, avec cette seule différence qu'il est blanc. On s'en frotte le corps. Il est rafraîchissant & fort sain. On l'emploie pour les chaleurs du foye.

L'espèce de petites fèves, qui servent de poids pour peser l'or, l'argent, & les autres métaux, se nomment, en Malay, *Conduri*, & *Saga*, en langue Javane. Elles sont d'un beau rouge, avec une tache noire sur le côté. On n'en fait pas d'autre usage, parce qu'elles sont fort amères, & qu'on les croit même venimeuses.

Gomme Laque.

La Gomme Laque, que les Mores nomment *Lak*, & qui porte le nom de *Tirk*, au Pegu, où le Commerce en est considérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils emploient à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle est moins l'ouvrage de la nature, que de certaines Fourmies ailées, qui suçant la Gomme lorsqu'elle découle des Arbres qui la produisent, la rendent ensuite sur les feuilles des mêmes Arbres, à peu près comme les Abeilles font le miel. Lorsque toutes les branches sont couvertes de

cette matière, on les rompt, pour les faire secher. La Laque s'en sépare, aussi-tôt qu'elles sont seches, & se soutient, par sa consistance, en forme de roseaux. Dans cet état, elle est, suivant les mêmes Auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend, qu'au Pegu, les Fourmies ailées font la Laque par terre, en petits tas, qui sont quelquefois, dit-il, de la grosseur d'un tonneau, au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverses sortes d'Arbrisseaux. De-là vient, ajoute-t-il, que celle du Bengale est plus belle & plus nette que celle du Pegu, où il se mêle toujours quantité d'ordures; quoiqu'il ne désavoue pas qu'elle est en plus grande abondance au Pegu, & que les Hollandois y en prennent beaucoup, pour la transporter en Perse, où elle sert aussi à la teinture. Ce qui en reste, après en avoir tiré la couleur, ne s'employe que pour revêtir diverses sortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la Laque, lorsqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent une autre, & la forment en bâtons, comme la cire d'Espagne. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en achètent tous les ans cent cinquante caissons. Elle ne leur revient pas à plus de dix sous la livre; & du temps de Tavernier, elle valoit, en France, dix sous l'once, quoique fort mêlée de Réline.

Baron, d'après lequel on a donné la description du Tonquin, assure que les Ouvrages de Laque n'y cedent point à ceux d'aucune autre Contrée, si l'on excepte, dit-il, ceux du

Japon, qui passent pour les meilleurs de l'Univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup sur celui du Tonquin, car on ne trouve aucune différence sensible dans la peinture ou le vernis. La Laque du Tonquin, suivant le même récit, est une simple Gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des Arbres.

Le Peuple de la campagne en recueille une si grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au Marché de Cachao, surtout dans la saison de l'Ouvrage. Elle est naturellement blanche, & de la consistance de la crème: mais l'air en change la couleur, & la fait paroître noirâtre. Aussi ceux, qui l'apportent à la Ville, la couvrent-ils de deux ou trois feuilles de papier, pour la tenir fraîche & lui faire conserver sa couleur naturelle. Les Cabinets & tous les Ouvrages qui doivent être vernis, se font d'une espèce de Sapin, qui se nomme *Ponc*: mais les Ouvriers du Pays sont fort éloignés de l'habileté des nôtres; & souvent, lorsqu'ils mettent le vernis sur leurs Ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins des tiroirs, comme on n'a que trop souvent l'occasion de le remarquer dans les marchandises de cette nature, qui se transportent en Europe. Dampier raconte que de son temps, les Anglois, qui faisoient le Voyage du Tonquin, se faisoient accompagner d'un habile Menuisier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faisoient venir ensuite, par les Ouvriers du Pays. Ils portoient, avec eux, jusqu'à des ais de notre Sapin, qui vaut beaucoup mieux que le *Ponc*. Enfin, l'on ajoute que les Maisons, où l'on travaille à la Laque, sont très mal saines; &

qu'on regarde comme l'effet d'une espèce de poison, qui est renfermé dans cette Gomme, & qui pénètre par les narines, jusqu'au cerveau des Ouvriers. On les voit couverts de pustules & d'ulceres; quoique l'odeur de la matière, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de désagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la saison sèche, ou pendant le souffle des vents du Nord, qui sèche beaucoup; parce qu'ils mettent plusieurs couches de vernis l'une sur l'autre, & que la dernière doit toujours être sèche, avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque soin qu'il ait été conservé, il devient noirâtre aussitôt qu'il est exposé à l'air: mais l'huile, & d'autres ingrédients qu'on y mêle, relevent l'éclat de sa couleur. La dernière couche n'est pas plutôt sèche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne consiste qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend aussi luisante que le verre. On fait aussi, de la Laque, une colle, qui passe pour la meilleure qu'on connoisse au Monde.

Les Sucres en cassonade sortent particulièrement du Bengale. C'est une opinion établie, dans cette Contrée, que le Sucre, gardé trente ans, devient un des plus dangereux poisons du Monde. Il se fait aussi du Sucre en pain, dans quantité d'autres lieux; mais il ne se raffine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de Sucre royal. Les pains sont ordinairement de huit à dix livres.

Le Tabac croît, en divers endroits des Indes Orientales, & quelquefois en si grande abondance, qu'on en laisse perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en sont différentes.

Le meilleur Opium vient de l'Isle Celebes,

DRUGS
DES INDÉS
ORIENTALES.

Sucre & Tabac.

Opium.

DROGUES
DES INDES
ORIENTALES.

quoiqu'il s'en trouve dans d'autres Contrées ; surtout aux environs de Brampour, dans l'Indoustan, où les Hollandois vont le prendre en échange pour leur Poivre.

Salpêtre.

Le Salpêtre vient en abondance du Bengale, & le raffiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'est pas. Les Hollandois ont un Magasin à Choupar, qui est quatorze lieues au-dessus de Patna ; & de-là, ils font transporter leurs Salpêtres raffinés, par la Rivière, jusqu'à leur Comptoir d'Ouguely. Ils avoient fait venir des Chaudieres de Hollande, & pris des Raffineurs, pour faire eux-mêmes cette opération ; mais elle ne leur a pas réussi, parce que les Indiens, irrités de se voir ôter le gain du raffinement, refuserent de leur fournir du petit lait, sans lequel il est impossible de blanchir le Salpêtre, qui n'est pas estimé, néanmoins, s'il n'est d'une blancheur transparente. (38).

L'Ambregris.

On n'a jamais trouvé de Corail dans les Mers des Indes, non plus que dans les autres Par-

(38) Gautier Schouten nous apprend que la plus grande quantité de Salpêtre vient des Parties Septentrionales des grandes Indes ; qu'on le tire ordinairement d'une Argile ou Terre noire, fauve, ou blanchâtre ; & que celui qui se fait de simple terre, est le meilleur. Voici la méthode des Indiens : « Ils creusent un grand puits, » comme un puits à Sel, » qu'ils remplissent d'argile & de terre nîtreuse, » & d'eau claire. Ils les mêlent & paîtrissent ensemble, jusqu'à ce qu'elles soient devenues com-

me une bouillie, & que l'eau en ait tiré tous les sels. La manière la plus grossière s'étant précipitée, on prend le plus clair, & on le met dans un autre grand trou, mais un peu plus petit que le premier, où cette matière liquide s'étant de nouveau précipitée, on prend encore le plus clair, qui surnage, & qui est une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans une poêle de fer ; on l'écume souvent ; enfin, il ne demeure que la substance du Salpêtre.

Tome II. page 257.

ties de l'Océan. Cette production de la Nature est réservée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paroît réservé au seul Rivage de la Prusse Ducale, dans la Mer Baltique. Mais il se trouve souvent de l'Ambre gris dans celles de l'Orient; & quelques Voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers morceaux, d'une prodigieuse grosseur, que les Gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on sçait qu'à la Chine, c'est un usage, dans les grands festins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'Ambre, & d'en brûler pour des sommes considérables.

DROGUES
DES INDES
ORIENTALES.

On a déjà remarqué, dans la Description du Royaume de Bouran (39), que c'est de cette Contrée que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le Musc.

Le plus estimé de tous les *Bezoars* est celui qu'on tire du Royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déjà fait observer aussi (40), dans le ventre des Chevres, d'une Province au Nord-Est de cette Contrée, qui broutent un Arbrisseau, dont les boutons & les bouts des branches lui donnent leur forme. C'est du moins, à cette raison, qu'on attribue la variété des figures de ce Bezoar. Les Habitans du Pays connoissent, en tâtant une Chevre, combien elle a de Bezoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains sous le ventre, qu'ils battent, en long, des deux côtés. Tous les Bezoars se rendent au milieu,

Le Bezoar.

(39) Voyez dans l'Article de ce Pays, la figure & la description de l'Animal, qui porte le musc. Tome XXXVI.

(40) Voyez les Voyages aux Mines de Diamans. Tome XXXVI.

DROGUES
DES INDES
ORIENTALES.

& l'on ne peut se tromper au compte. Leur rareté consiste dans la grosseur, quoique les plus petits n'aient pas moins de vertu que les gros. Mais on y est souvent trompé. L'imposture a trouvé le secret de les grossir, avec une pâte composée de gomme & d'autres matières, à laquelle on donne même autant d'enveloppes que le Bezoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnaître cette ruse ; l'un est de peser le Bezoar, & de le faire tremper quelque-temps dans de l'eau tiède : si l'eau ne change point de couleur, & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu : si le fer y entre & le fait rissoler, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel. Il en est du Bezoar de Golkonde, comme du Diamant ; sa cherté augmente à proportion de sa grosseur. Si cinq ou six Bezoars pèsent une once, la valeur de cette once sera depuis quinze jusqu'à dix-huit francs ; mais un seul Bezoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui se vendent jusqu'à deux mille francs.

Observation
sur le Bezoar
de Golkonde.

Un Voyageur, qui n'est point indigne de confiance lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux (41), raconte qu'ayant fait plusieurs Voyages à Golkonde, avec le dessein de s'instruire parfaitement de tout ce qui regarde le Bezoar, il fut long-tems sans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la Chevre ces pierres se trouvent. Enfin l'occasion qu'il eut d'en faire acheter pour soi-

(41) Tavernier, Tome IV. page 83 & suivantes.
Édition in-12, de Paris, 1724.

xante mille roupies à quelques Agens des
 Compagnies de Hollande & d'Angleterre,
 disposa les Marchands, qui avoient fait cette
 vente, à lui marquer de la reconnoissance.
 Il leur demanda quelques-unes des Chevres,
 qui portent le Bezoar. Cette proposition les
 surprit. Ils répondirent qu'il étoit défendu
 sous peine de mort, d'en faire sortir de la
 Province. Cependant, continue le même Ecri-
 vain, „ ils revinrent, environ quinze jours
 „ après, lorsque je ne pensois plus à eux ;
 „ & n'ayant demandé si mes Domestiques
 „ étoient étrangers, ils parurent apprendre,
 „ avec plaisir, que je n'avois autour de moi,
 „ que des Persans. Ils se retirèrent, sans au-
 „ tre explication ; mais une demie heure
 „ après, je les vis reparoître avec six Che-
 „ vres, que je considérai à loisir. Ce sont
 „ de fort belles Bêtes, très hautes, & d'un
 „ poil aussi fin que la soye. Le Chef de ces
 „ Marchands me pria de les accepter. Je fis
 „ difficulté de les recevoir en pur don, &
 „ je demandai ce qu'elles pouvoient valoir.
 „ Après s'être fait presser long-temps, il
 „ m'étonna beaucoup, en me disant qu'une
 „ des six Chevres valoit cent roupies, que
 „ deux autres en valoient quatre, & qu'il
 „ estimoit les trois dernières à 4 roupies & $\frac{3}{4}$.
 „ Je voulus sçavoir ce qui causoit cette dif-
 „ férence. On me répondit que l'une n'avoit
 „ qu'un Bezoar, & que les autres en avoient,
 „ ou deux, ou trois, ou quatre ; ce qu'on
 „ me fit voir sur le champ, en leur battant
 „ le ventre. La première en avoit un, de
 „ belle grosseur ; & les cinq autres en avoient
 „ entr'elles dix-sept, & un demi, qu'on au-
 „ roit pris pour la moitié d'une noisette.
 „ Comme il n'étoit qu'à demi formé, le

DROGUES
 DES INDÉS
 ORIENTA-
 LES.

DRUGES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

» dedans ressembloit à une crotte molle de
» Chevre.

Les Vaches & d'autres Animaux de l'Orient , produisent des Bezoars , entre lesquels il s'en trouve , qui pèsent quelquefois jusqu'à dix-sept ou dix-huit onces : mais on en fait peu de cas ; & six grains des Chevres de Golkonde ont plus d'effet , pour les maladies auxquelles ils sont employés , que trente de l'autre. Cependant il faut distinguer celui des Singes , qu'on vante encore plus que celui des Chevres. Il est extrêmement rare. Il vient particulièrement d'une espèce de Singes , qui n'est connue que dans l'Isle Celebes. Ce Bezoar est rond , au lieu que l'autre est de diverses figures. Les Portugais en donnent jusqu'à cent écus , lorsqu'il est de la grosseur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre Nation , parce que le regardant comme un puissant Antidote , il les rassure contre la crainte du poison , dont ils se croient sans cesse menacés , de la part les uns des autres.

Pierre du
Porc Epi.

La Pierre du *Porc-Epi* , qui se forme dans la tête de cet Animal , est encore plus recherchée que le Bezoar. Elle se vend quatre & cinq cens écus. Qu'elle trempe dans l'eau , un quart d'heure seulement , elle lui communique une amertume , qui n'a rien d'égal au monde. Le même Animal a quelquefois aussi , dans le ventre , une autre Pierre , qui n'a pas moins de vertu ; avec cette différence , que celle ci ne perd rien de son poids , ni de sa grosseur , en trempant dans l'eau , & que l'autre souffre quelque déchet.

Pierre de
Serpent.

La Pierre de Serpent est à peu près de la grandeur d'un liard de Francé. Elle tire quelquefois sur l'ovale ; c'est-à-dire , qu'étant épaisse au milieu , elle devient mince sur les bords.

On prétend , aux Indes , qu'elle se forme sur la tête d'une espèce particulière de Serpens. Nos Voyageurs les plus sensés soupçonnent les Prêtres Idolâtres d'avoir donné naissance à cette opinion , & jugent que ce n'est qu'une composition de quelque drogue ; d'autant plus qu'on ne l'achete que des Bramines. Mais il paroît certain qu'elle est d'une excellente vertu, pour toutes les morsures des Animaux venimeux. On fait , à la partie affligée , une incision , pour en faire sortir le sang ; & lorsque cette Pierre y est appliquée , elle ne tombe qu'après avoir tiré tout le venin , qui s'amasse autour d'elle. Ensuite , pour la nettoyer , on prend du lait de femme , ou de vache , dans lequel on la fait tremper l'espace de dix ou douze heures , & qui reçoit une couleur d'apostume. Les Indiens employent deux moyens , pour connoître si la Pierre de Serpent est de bonne qualité : l'un est , de se la mettre dans la bouche ; elle saute aussitôt , lorsqu'elle est bonne , & d'elle-même elle s'attache au palais : le second moyen est de la mettre dans un verre d'eau , qu'elle fait bouillonner sur le champ , lorsqu'elle n'est point falsifiée. On voit monter , de la Pierre qui est au fond , une sorte de petites vessies jusqu'à la surface de l'eau.

La *Pierre de Serpent au Chaperon* , passe aussi Pierre de Serpent pour un Antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espèce de Serpent , qui a réellement une sorte de Chaperon , pendant derrière sa tête ; & c'est derrière ce Chaperon , qu'on trouve la Pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un œuf de Poule. Mais on n'en trouve point aux Serpens , qui ont moins de deux pieds de long. Cette Pierre , qui n'est pas dure , étant broyée contre une

DRUGUES
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Pierre commune, rend un limon qu'on fait détrempier dans de l'eau, & qu'on avale, pour chasser du corps toutes sortes de venins. Les Serpens à Chaperons sont plus rares, aux Indes Orientales, qu'en Afrique.

La Semencine.

La *Semencine*, cette faineuse poudre à vers, dont les Anglois & les Hollandois font tant de cas, à l'exemple des Persans, qu'ils la mettent en Dragées, vient d'une herbe, qui croît dans les Prés, & qui reçoit un nouveau prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre, les Indiens ont besoin d'adresse pour cette moisson. Ils prennent deux panniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les Prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les Paniers. Ils apportent tant de soin à ne pas y toucher, que pour en faire la montre aux Marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet usage. C'est dans les Pays de Boutan & de Kerman, qu'on recueille particulièrement la *Semencine*.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

Les Rubis.
Dont on tire
d'où ils
se tirent.

Il n'y a proprement que deux Contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverses sortes de Pierres précieuses; le Royaume de Pegu & l'Isle de Ceylan. Le Pegu contient une Montagne, nommée *Capelan*, à deux journées, au Nord-Est, de *Siren*, qui passe pour la Capitale de cet Etat. C'est la *Mine* d'où se tire le plus grand nombre de Rubis, d'Épinelles,

d'Épinelles, qu'on appelle autrement Meres de Rubis, de Topases jaunes, de Saphirs bleus & blancs, d'Hyacinthes, d'Améthistes, & d'autres Pierres de différentes couleurs. On y en trouve une autre espèce, que les Indiens appellent *Bacan*, de couleurs variées, mais si tendres qu'elles en sont beaucoup moins estimées. Dans les Montagnes qui courent depuis le Pegu jusqu'au Royaume de Cambalu, il se trouve en quelques endroits des Rubis, mais plus de Rubis balais que d'autres, & beaucoup d'Épinelles, de Saphirs & de Topases. Ces Montagnes ont des Mines d'or. Elles produisent aussi de la Rhubarbe, dont on fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altère pas si vite que celle des autres endroits de l'Asie. Tavernier, qui s'étoit attaché particulièrement à la connoissance & au Commerce des Pierres précieuses, assure qu'il en sort pas tous les ans, du Pegu, pour cent mille écus de Rubis, & que dans le nombre de toutes ces Pierres, à peine s'en trouve-t-il une de trois ou quatre carats, qui soit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalousie du Roi, qui n'en laisse sortir aucune sans l'avoir vûe, & qui retient toutes celles qui lui plaisent. Tous les Rubis se vendent au poids que les Indiens nomment *Ratis*, qui est à 3 grains & $\frac{1}{2}$, ou $\frac{7}{8}$ de carat. Un Rubis, qui passe six *Ratis*, n'a plus de règle pour le prix. Le même Voyageur observe qu'on appelle Rubis, au Pegu, toutes les autres Pierres de couleur, & qu'on ne les distingue que par la couleur même. Ainsi, dans le langage des Pegouans, le Saphir est un Rubis bleu, l'Améthiste un Rubis violet, la Topase un Rubis jaune, &c.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDES
ORIENTALES.

des Rubis & d'autres Pierres colorées, est l'Isle de Ceylan; surtout une Rivière de cette Isle, qui vient des hautes Montagnes du centre. Comme les pluies la grossissent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chute, elle devient, au contraire, fort basse, les Insulaires font de longues recherches dans le sable, où ils trouvent des Rubis, des Saphirs, & des Topases. Toutes les Pierres de cette Rivière sont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

Les Turquoises.

La Turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux Mines; l'une, qui se nomme la vieille Roche, à trois journées de Meched, au Nord Ouest, près du gros Bourg de Nichaboug; l'autre, qui n'en est qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle Roche. Les Turquoises de la seconde Mine sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc; aussi se donnent-elles à fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier siècle, le Roi de Perse avoit défendu de fouiller dans la vieille Roche, pour tout autre que lui; parce que les Orfèvres du Pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler sur l'or, il se servoit, pour les garnitures de sabres, de poignards & d'autres ouvrages, des Turquoises de cette Mine, au lieu d'émail, en les faisant tailler & appliquer dans des charons, suivant les fleurs, ou les autres figures, qu'elles forment naturellement.

Si les Indes Orientales ont des Emeraudes.

Quoique les Emeraudes ne soient point dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'est une ancienne erreur de se figurer qu'elles en viennent originellement, & que la plupart des Jouailliers se trompent encore aujourd'hui, lorsque voyant une Émeraude de couleur haute, tirant sur

le noir, ils la nomment une *Emeraude Orientale*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne connoît, dans toute l'Asie, aucun lieu d'où elles se tirent. Tavernier décide hardiment que jamais l'Orient n'en a produit. Il croit bien, dit-il, qu'avant la découverte des Indes Occidentales, les *Emeraudes* venoient d'Asie en Europe; mais elles étoient sorties des sources du Pérou. Il explique ce paradoxe, en assurant que les Américains, avant que nous les eussions connus, trafiquoient dans les *Isles Philippines*, où ils apportoit de l'or & de l'argent, mais plus d'argent que d'or, parce que la quantité de Mines d'or, qui se trouvent dans l'Orient, leur faisoit trouver moins de profit dans le Commerce de ce métal. Aujourd'hui, continue-t-il, cet usage dure encore; & les Péruviens passent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois Vaisseaux, dans lesquels ils ne portent que de l'argent, & des *Emeraudes brutes*. Ils ont même cessé d'y porter des *Emeraudes*, depuis qu'ils les envoient toutes en Europe, par la Mer du Nord: ce qui n'empêchoit point, vers la fin du dernier siècle, qu'elles ne se donnassent, aux Indes, à vingt pour cent meilleur marché, qu'elles ne se seroient données en France. On lit encore, dans les mêmes Relations, que les Péruviens étant arrivés aux Philippines, les Indiens du Bengale, d'Arakan, du Pegu, & les Portugais de Goa, y portent toutes sortes de toiles, & quantité de Pierres en œuvre, avec des ouvrages d'or, des étoffes de soye, & des tapis de Perse, quoiqu'ils ne puissent rien vendre directement à ces Marchands d'Amérique. La défense en est portée si loin, que si quelq'un obtenoit la permission de retour.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDES
ORIENTALES.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

ner de Goa en Espagne, par la Mer du Sud, il seroit obligé de donner son argent à quatre-vingt, ou cent pour cent, jusqu'aux Philippines, sans pouvoir faire aucun Commerce, & de se soumettre à la même Loi, des Philippines, jusqu'à la Nouvelle Espagne.

Principales
Pêcheries des
Perles, dans
l'Orient.

Il ne reste rien à joindre aux éclaircissements qu'on a donnés dans plusieurs articles, sur les Mines de Diamans & sur la Pêche des Perles. Cependant on doit observer que les principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient, sont, 1^o. celle de *Bahren*, dans le Golfe Persique : elle appartient au Roi de Perse, qui entretient, dans l'Isle de ce nom, une Garnison de trois cens hommes, pour le soutien de ses droits. 2^o. Celle de *Catifa*, vis-à-vis de Bahren, sur la Côte de l'Arabie Heureuse. La plupart des Perles, qui se pêchent dans ces deux lieux, se vendent aux Indes ; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'est en Europe, tout y passe aisément. Perles baroques ou rondes, chacune à son prix. On en porte aussi quelques-unes à Balfora. Celles qui vont en Perse & en Moscovie se vendent à Bander-Abassi. Dans toute l'Asie, on aime autant l'eau, qui tire sur le jaune, que l'eau blanche ; parce qu'on y est persuadé que les Perles, dont l'eau est un peu dorée, conservent toujours leur vivacité ; au lieu que les blanches ne durent pas trente ans sans la perdre, & que la chaleur du Pays, ou la sueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque, à l'occasion de ces deux Pêcheries, que le Prince Arabe, qui est demeuré en possession de Mascate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ses trésors une des plus belles Perles du monde. Elle est moins esti-

nable, pour sa grosseur, qui n'est que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour sa parfaite rondeur, & pour l'excellence de son eau, qui la rend presque transparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement jusqu'à cent vingt mille livres.

3°. La Pêcherie de Manar, dans l'Isle de Ceylan. Ses Perles sont les plus belles qu'on connoisse, pour l'eau & la rondeur; mais il est rare qu'elles passent trois ou quatre carats.

4°. Celle du Cap de Comorin, qui se nomme simplement *Pêcherie*, comme par excellence, quoique moins célèbre aujourd'hui que celles du Golfe Persique & de Ceylan.

5°. Enfin, celles du Japon, qui donnent des Perles assez grosses & de fort belle eau, mais ordinairement baroques.

Ceux qui pourroient s'étonner de ce que l'on porte des Perles, en Orient, d'où il en vient un si grand nombre, doivent apprendre que dans les Pêcheries d'Orient il ne s'en trouve point de si grand poids que dans celles d'Occident; sans compter que les Monarques & les Seigneurs de l'Asie payent, bien mieux que les Européens, non seulement les Perles, mais encore tous les bijoux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du Diamant.

Quoique les Perles de Bahren & de Catifa tirent un peu sur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres, ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante sur la différence de l'eau des Perles, qui est fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant sur le noir, ou plom-

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDÉS
ORIENTALES.

Observation
sur la couleur
jaune des Perles.

PIERRES
PRE'cieuses
DES INDES
ORIENTA-
LES.

beuse, dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit on, de ce que les Pêcheurs vendant les huitres par monceaux; & les Marchands attendant quelquefois, pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les Perles, une partie de ces huitres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'altèrent jusqu'à devenir puantes, & la Perle est jaunie par l'infection. Cette observation paroît d'autant plus vraie, que dans toutes les huitres, qui ont conservé leur eau, les Perles sont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui se mangent, on pourroit endommager & fendre la Perle. Les huitres du Détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou six jours plutôt que celles du Golfe Persique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui est beaucoup plus grande à Manar, c'est-à-dire, au dixième degré de latitude du Nord, qu'à l'Isle de Bahren, qui est presque au vingt-septième. Aussi se trouve-t-il peu de Perles jaunes, entre celles qui viennent de Manar. Il paroît, au fond, par le témoignage de tous les Voyageurs, que les Orientaux sont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les Perles les plus blanches, les Diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

Autres obser- On a donné, dans d'autres Articles, une vations sur le assez curieuse description de la Pêche du Sein temps & les Persique & du Cap de Comorin: mais on y conditions de doit ajouter que dans les Mers Orientales, leur Pêche. elle se fait deux fois l'an; la première aux mois de Mars & d'Avril, & la seconde dans ceux d'Août & de Septembre. La vente des Perles se fait depuis le mois de Juin jusqu'au

mois de Novembre. Mais il se passe des années sans aucune Pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher veulent s'assurer auparavant du succès. Ils envoient, sur les bancs de la Pêcherie, sept ou huit Barques, dont chacune rapporte un millier d'huîtres. On les ouvre, & s'il ne se trouve pas, dans chaque millier, pour la valeur de cinq *Fanos* de Perles, c'est-à-dire, d'environ un demi écu de notre monnoie, on conclut que la Pêche ne fera pas assez bonne pour compenser les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

Les Marchands sont obligés d'acheter les huîtres au hasard, & de se contenter de ce qu'ils y trouvent. Les grosses Perles sont rares, surtout à la Pêcherie de Ceylan. La plupart sont des Perles à l'once, & à piler. Il s'en trouve quelques unes d'un demi grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats passent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huître vaut jusqu'à sept *Fanos*, & la Pêche de Manar monte à plus de cent mille piastras. Pendant que les Portugais y étoient les Maîtres, ils prenoient un droit sur chaque Barque. Les Hollandois qui leur ont succédé, tirent huit piastras de chaque Plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté jusqu'à dix sept mille deux cents piastras, sans qu'ils puissent être accusés de concussion, parce qu'ils s'obligent à défendre les Plongeurs contre les Malabares, leurs Ennemis, qui viennent pendant la Pêche, avec des Barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'esclavage. Les Hollandois entretiennent, dans cette intervalle, quelques petits Prémiers pour la garde de la Pêcherie. Les meilleures années, pour la Pêche des Perles, sont les plus pluvieuses.

PIERRE
FREDERIQUE
DES INDES
ORIENTALES.

Comment les
huîtres Perlières
s'achètent

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Comment les
Perles se ven-
dent.

Elles ne se vendent point, comme en Europe, au poids de carat, qui est de quatre grains, c'est-à-dire, le même que celui des Diamans. L'Asie a ses propres poids. Aux Indes, surtout dans l'Indoustan, & dans les Royaumes de Golkonde & de Visapour, elles se pèsent par Ratis, qui est un huitième moins que le Carat. En Perse, on les pèse par *Abas*, & l'*Abas* ne diffère du Ratis que par le nom. C'étoit autrefois à Goa, que se faisoit le plus grand négoce des Diamans, des Rubis, des Saphirs, des Topases & des Perles. Les Mineurs & les Marchands y apportent de toutes parts ce qu'ils avoient de plus précieux, parce que la vente y étoit libre; au lieu que dans leurs Pays, ils ne pouvoient rien montrer de beau, sans s'exposer à l'avidité de leurs Princes, qui employoient la violence pour se rendre Maîtres du prix. A la vérité, les Portugais des Indes ont, pour les Perles, un poids particulier, qu'ils nomment *Chegos*, & dont nulle autre Nation ne fait usage, en Asie, en Amérique, ni même en Europe: mais quoiqu'ils vendent les Perles à ce poids, dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laissent pas de les acheter par Carats, par Ratis, ou par Abas, suivant les lieux d'où les Marchands les apportent.

SOYES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

C'est dans l'étendue des États du Grand-Mogol que se font les plus belles Etoffes de Soye & de Coton, qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la Soye & du Coton dans presque toutes les Parties de l'Orient, il semble que l'industrie & l'ardeur du travail soient le partage des Sujets de ce vaste Empire (42). Le seul Village de Kasam-

(42) On ne parle point de la Chine, qui ne peut être proprement comprise sous le nom d'Indes Orientales.

bazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de Soye, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achètent six ou sept mille. Ils en enlèveroient l'avantage, s'ils n'y trouvoient beaucoup d'opposition de la part des Marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux Habitans mêmes du Pays, pour la fabrique de leurs Etoffes. On remarque, à l'égard des Soyes crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches que dans la Palestine, & que les Marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La Soye de Kasambazar est jaunâtre, comme toutes les Soyes crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les Habitans de ce Village ont l'art de la blanchir, avec une lessive, composée des cendres de l'Arbre qu'on nomme Figuier d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la Soye de Palestine.

SOYES
DES INDES
ORIENTALES.

Couleur naturelle des Soyes crues.

Il n'y a point de Pays dans les Indes, où le travail des Soyes s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le Royaume de Guzarate, surtout dans les deux Cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses espèces de beaux tapis, soye & or, ou soye, or & argent, ou tout de soye. Les Chites, ou Toiles de coton peintes, qu'on nomme *Calmandar*, c'est-à-dire, faites au pinceau, se fabriquent particulièrement dans le Royaume de Golkonde, surtout aux environs de Masulipatan. Entre les Chites imprimées, on met une grande différence, qui vient avant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plupart des toiles blanches s'apportent crues à Renonfari & à Baroche, deux Cau-

tons extrêmement favorables pour les blanchir, à cause des belles Prairies & de la quantité de Limons, qui se trouvent dans le voisinage; car ces toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de Limon. Il y en a de si fines, que s'il en faut croire Tavernier, un Ambassadeur Persan, qui revenoit de la Cour du Grand-Mogol, présenta au Roi, son Maître, une Noix de Cocos, de la grosseur d'un œuf d'Austruche, dont on tira un turban long de soixante aunes; & d'une toile si fine, qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Le même Voyageur ajoute qu'il apporta lui-même en France, une once de fil, dont la livre coûtoit six cens Mamoudis (43), & que toute la Cour fut surprise de voir un fil, si délié, qu'il échappoit presque à la vue. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les Parties des Indes; mais il n'en passe guères de non filés en Europe, parce que cette Marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Ils ne se transportent qu'à la Mer rouge, à Ormus, à Bassara, & quelquefois aux Isles de la Sonde & aux Philippines. Pour les Cotons filés la Compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les especes qui servent à faire des méches de chandelle & des bis, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de Soye. Les fines ne sont d'aucun usage dans nos Climats.

(43) Un Mamoudi valoit, de son temps, douze Sols de France.

§ VI.

*Voitures des Indes Orientales, & maniere
d'y voyager.*

O N ne connoît point, aux Indes, l'usage des Chevaux, des Anes, ni des Mules, pour les Voyages, & pour les Voitures. Tout se transporte sur des Bœufs, & sur des Chameaux, ou dans des Charettes trainées par des Bœufs. La charge ordinaire d'un Bœuf est de trois cens, ou trois cens cinquante livres. Tous les Voyageurs parlent, avec étonnement, de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille Bœufs, pour le transport des riz, des bleds & des sels, dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du sel où la Nature en a refusé. Les Chameaux sont particulièrement destinés à porter le bagage des Grands. Dans les Terres du Grand Mogol, qui sont fort bien cultivées, tous les champs sont fermés de bon Fossés, ou accompagnés d'un Réservoir d'eau, en forme d'Étang, pour les arroser. Cet usage est très incommode pour les Voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses caravanes, dans des Passages étroits, sans se voir obligés d'attendre, quelquefois deux ou trois jours, que le chemin devienne libre. Ceux qui conduisent les Bœufs n'ont point d'autre profession. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent Bœufs sous leur ordie, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnoissent tous un Chef, qui tranche

VOITURES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

du Prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la Caravane, qui porte le bled, & celle, qui porte le riz, viennent à se rencontrer, il s'élève souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un Voyageur raconte que le Grand-Mogol, considérant un jour combien ces querelles étoient nuisibles au Commerce & au transport des vivres, dans ses Etats, fit venir, à la Cour, les Chefs des deux Caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent, à chacun, d'un leck de roupies, & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

Voituriers
des Indes, &
leurs usages

On fera mieux comprendre cette manière de voiturier dans les Indes, si l'on observe qu'entre les Tribus Idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre, distinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille Ames, qui n'habitent que sous des Tentes, & dont l'unique métier est de transporter les denrées d'un Pays à l'autre. La première ne se mêle que du bled; la seconde du riz; la troisième des légumes; & la quatrième du sel, qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Ces quatre Tribus ont une autre distinction. Leurs Prêtres marquent ceux de la première, au milieu du front, d'une gomme rouge, de la grandeur d'un écu, & leur font, le long du nez, une raie, sur laquelle ils plaquent quelques grains de bled, en forme de rose. Ceux de la seconde sont marqués, aux mêmes endroits, d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troisième, d'une gomme grise, avec des grains de millet. Ceux de la quatrième portent, pendue au cou, dans un sac, une masse de sel, qui est quelquefois de huit

ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, & dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur priere. Ils ont tous, en écharpe, un cordon, d'où pend une petite boîte d'argent, de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs Prêtres. Ils en mettent aussi à leurs Bœufs, du moins à ceux pour lesquels ils ont une affection particulière. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou six tours, de la ceinture en bas; ce qui la feroit prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de diverses couleurs, avec le jus de quelques racines, & qu'on prendroit ainsi pour une étoffe à ramage.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs Tentes. Ils sont suivis de leurs Prêtres, qui élèvent, dans la Plaine où ils sont campés, une Idole en forme de Serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le Bœuf, qui est destiné à la porter, passe aussi pour un objet de vénération.

Les Caravanes de Charettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cens. Chaque Charette est trainée par dix ou douze Bœufs, & accompagnée de quatre Soldats, qui sont payés par le Marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes, qui traversent la Voirure, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

La manière commune de voyager est sur des Bœufs, qui tiennent lieu de Chevaux. Leur allure est assez douce: mais lorsqu'on

VOITURES
DES INDES
ORIENTALES.

Caravanes
de Charettes.

Montures
pour les Voya-
ges.

VOITURES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

en achete un, pour le monter, on prend garde que ses cornes n'ayent pas plus d'un pied de hauteur, parce que si elles étoient plus longues, il seroit à craindre qu'en se débattant, à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'estomac du Cavalier. Ces Animaux se laissent manier, avec autant de docilité qu'un Cheval; quoiqu'ils n'ayent, pour mords, qu'une corde passée par le tendon du muffle ou des narines. Dans les terres unies & sans pierres, on ne les ferre point: mais la crainte des cailloux & de la chaleur, qui pourroient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La Nature leur a donné, dans les Indes, une grosse bosse sur le dos; elle arrête un collier de cuir, de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette sur le cou pour les atteler.

Carosses In-
diens.

Les Indiens ont aussi, pour leurs Voyages, de petits Carosses fort légers, qui peuvent contenir deux personnes; mais on s'y met ordinairement seul, pour y être plus à l'aise, & pour avoir ses meilleures hardes avec soi. On y trouve une Cave qui sert à porter les provisions de bouche. Ils ne sont trainés que par deux Bœufs (43). Les coussins, les rideaux & les autres commodités, y sont fournis abondamment; mais ces Voitures ne sont pas suspendues. On ne sera pas surpris que les Bœufs, qu'on y attèle, coûtent jusqu'à cinq cens roupies, si l'on considère qu'ils sont capables de faire des Voyages de soixante journées, à quinze lieues par jour, & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne, à chacun, deux ou trois pelottes de farine de froment, paitie avec du beurre & du sucre noir. Le soir, leur ordinaire est de pois chiches, concassés,

(43) Voyez la Figure au Tome XXXVIII.

& trempés une demie-heure dans de l'eau. Le loyer d'un Carosse est ordinairement d'une roupie par jour.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un Palankin, dans lequel on voyage fort à l'aise. C'est une sorte de lit, long de six ou sept pieds, & large de trois, avec un petit balustre qui regne à l'enour. Une canne de Bambou, qu'on plie de bonne heure, pour lui faire prendre la forme d'un arc, soutient la couverture du Palankin, qui est de satin, ou de brocard; & lorsque le Soleil donne d'un côté, un Valet, qui marche à pied, prend soin d'abaisser cette espèce de toit. Un autre Valet porte, au bout d'un bâton, une rondache d'ozier, couverte de quelque belle étoffe, pour seconder la défense contre l'ardeur du Soleil, surtout lorsque le Voyageur se tourne & se trouve exposé à ses rayons. Les deux bouts de la canne sont attachés aux deux extrémités du Palankin, entre deux bâtons qui la traversent en sautoir. Trois hommes à chaque bout, portent la Voiture sur leurs épaules, & marchent plus vite que nos Porteurs de Chaise. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui se relaient, & qui font jusqu'à trize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs payes ne sont que de quatre roupies par mois.

Mais, dans quelque Voiture qu'on voyage aux Indes, l'usage des personnes au-dessus du commun est de se faire escorter de vingt ou trente hommes, armés, les uns d'arcs & de flèches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux Porteurs; & leur office est non-seulement de faire honneur à ceux qui les employent, mais de veiller aussi

VOYAGES
DES INDES
ORIENTALES.

Palankins de
Voyage.

Escortes

VOITURES
DES INDES
ORIENTA-
LES.

Vivres.

pour leur défense. Dans les Villes où on les prend, ils ont un Chef, qui répond de leur fidélité.

Les Villages Mahométans sont assez bien pourvus de Poules, de Pigeonneaux, & même de grosse viande; mais dans les lieux, qui ne sont habités que par des Banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les Voyageurs, qui n'y sont pas accoutumés, de marcher la nuit pour se reposer le jour, ils doivent sortir des Bourgs fermés, au coucher du Soleil, s'ils ne veulent être exposés à de grandes difficultés de la part des Commandans, qui refusent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui se font dans l'étendue de leur Gouvernement. Ceux, qui craignent les obstacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des vivres; & sortant de bonne heure, ils campent dehors sous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

Cherafs,
ou Changeurs
pour les Mon-
noies.

Dans les Indes, un Village est bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces Changeurs, qui se nomment *Cherafs*, & qui servent de Banquiers pour les remises d'argent ou pour les Lettres de Change. Mais le Change est ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent, sont exposés au risque de le perdre, lorsque les Voyageurs sont volés. Ils ont d'ailleurs, un usage fort incommode pour les pavemens. Leur maxime est toujours qu'une pièce ancienne, d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui sont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, elles en sont devenues plus légères. Si l'on n'explique pas

soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pieces, sur lesquelles on perd, en effet, trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux; & si le hasard en faisoit découvrir une piece, dans le payement qu'on a reçu, il vaudroit mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On seroit obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné; ce qui continueroit d'aller de l'un à l'autre, jusq'à ce que le Faux-Monnoyeur fût découvert; & son châtiment seroit d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenoit point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seroient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux Cherafs. Personne ne voulant faire ou recevoir un payement sans leur avoir fait examiner les especes; leur droit, pour ce service, est d'un seizième pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus legeres parties d'or, qui restent sur la pierre de touche, où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens: c'est de les tirer, avec une petite balle, composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre; & la brûlant au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pu ramasser.

A l'égard de l'or ou de l'argent, qui sortent du trésor des Souverains, on y apporte tant de précautions, que la fraude est impossible. Rhoe & Tavernier, qui s'étoient fait une étude particulière de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *Sarquet*, qui est le trésor du Grand-Mogol, est jeté d'abord dans un grand feu

VOITURES,
DES INDÉS
ORIENTA-
LES.

VOITURES
DES INDES
ORIENTALES.

de charbon. Lorsque les pieces sont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelqu'une, où l'on apperçoive la moindre marque d'aloï, elle est aussi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au trésor, on les frappe d'un Poinçon, qui y fait un petit trou, sans les percer. On en voit qui ont sept ou huit de ces trous, c'est-à-dire, qui sont entrés sept ou huit fois au trésor. Elles sont renfermées par mille, dans des sacs, avec les Sceaux du Grand Trésorier, auxquels on ajoute depuis quel temps elles sont battues.

§ VII.

Arbres & Plantes particulieres du Japon.

INTRODUC-
TION.

IL manqueroit une partie essentielle à l'Histoire des Plantes Orientales, si l'on n'y joignoit pas celles du Japon; & je les dois d'ailleurs à ma promesse, après m'être dispensé, par de justes raisons, de les donner dans la Description de cette Contrée. L'excellence de leur source, c'est-à-dire, le mérite de Kämpfer, qui les a recueillies particulièrement dans un Ouvrage Latin, sous le titre d'*Amentis Etrangeres* (44), d'après lequel l'Auteur de la nouvelle Histoire du Japon les a publiées dans notre Langue, est un autre motif pour les adopter dans ce Recueil.

PLANTES
BACCIFERES.

Le Japon a plusieurs especes de Laurier, qui portent en général le nom de *Tsus-no-ki* (45). Celui qui se nomme particulièrement

(44) *Amentatum exoticum, etc. Taboul quinque. Long. viii, c. 12. Meyer. 1712. 1714.*

(45) *Tsus*, signifie un

Laurier; *Ki*, Plante ou Arbre; & *No* est l'Article. *Al. Ki*, *Tsus-no-ki* veut dire Plante de Laurier.

Kuro-Tsons, ou *Prob-Tsons*, est un Laurier à grosses baies, d'un pourpre obscur, dont les feuilles sont quelquefois fort larges, quelquefois étroites & onduées. L'Aka Tsutsu en est un autre, à feuilles larges & à baies rouges assez grosses.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.
Diverses es-
pèces de Lau-
riers.

Le *Ssio*, nommé vulgairement *Kuf-No-ki*, ou *Nambok*, est un Laurier qui donne du Camphre, surtout par ses racines. Il est de l'épaisseur & de la hauteur de nos Tilleuls. On en tire le Camphre, dans la Province de Saxuma & dans les Isles de Gotto, où il croît uniquement, par la décoction des racines & du bois, coupés en petits morceaux. Mais quoiqu'on le sublime ensuite, il est plus de quatre-vingt fois à meilleur marché que celui de Borneo, qui se tire des arbres par de simples incisions entre l'écorce & le bois. L'arbre Japonois a peu de branches. Son écorce est dure & d'un gris obscur; mais celle des jeunes branches est bise, gluante & s'élève aisément. La moëlle en est dure & ligneuse. Le bois est naturellement blanc; mais en se séchant, il prend une petite teinture de rouge. Quoique peu serré, il a des fibres assez dures, qui le rendent propre à faire des Cabinets; mais, à mesure que sa résine s'évapore, il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon sont de la racine de cet Arbre, & de celle du *Fatz no-ki*. Les veines & les nœuds de l'une & de l'autre ont beaucoup d'agrément.

Suivons l'Auteur dans sa Description. Les feuilles du Camphrier Japonois tiennent à des pédicules assez longs, qui rougissent un peu, après avoir été verts d'abord. Elles sont toujours seules, sans ordre, membranées, de forme tantôt sur l'ovale, pointues à l'ex-

Le *Ssio*, Cam-
phrier du Ja-
pon.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

trémité, ondées sur les bords, sans être dentelées; avec beaucoup de fibres, d'une couleur plus pâle. Le dessus est d'un verd foncé, mais luisant; le dessous a la couleur de l'herbe & la douceur de la soie. Le nerf, qui est prominent des deux côtés, est d'un verd blanchâtre, & jette ses rameaux en arc, le long de la feuille. De ces rameaux, il en sort d'autres plus déliés. L'extrémité des fibres forme assez souvent de petits poreaux, qui sont particuliers à cet arbre. Lorsqu'il est dans toute sa grandeur, il commence à pousser de petites fleurs, aux mois de Mai & de Juin. Elles naissent, aux extrémités des petites branches, sous les pédicules des feuilles; & leurs propres pédicules sont d'un tiers plus courts que ceux des feuilles, fort menues, divisés en petites branches, dont chacune porte une fleur blanche hexapetale, avec neuf étamines; trois au milieu, & les six autres disposées en rond, autour des premières. A mesure que le calice augmente, la graine meurit; & dans sa maturité, elle est de la grosseur d'un pois, luisante & d'un pourpre foncé. Sa figure est ronde, allongée comme une Poire, avec une petite enveloppe de couleur tirant sur le pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noyau, de la grosseur d'un grain de Poivre, dont l'écorce est d'un noir luisant, & qui se sépare en deux. Il est de nature huileuse, & d'un goût fade.

Le Na, ou
Nagi.

Le Na, qu'on nomme vulgairement (46)

(46) Il faut se rappeler que les caractères Chinois sont en usage au Japon, parmi les Lettrés, quoique la forme en soit un peu différente. Ainsi,

le premier nom est celui dont les Lettrés Japonais se servent pour exprimer le caractère Chinois, qui marque la Plante.

Nagi & *Tsikburasiba*, est une espèce de Laurier fort rare (47), qui passe au Japon pour un arbre de bonne augure. Il conserve ses feuilles toute l'année. Des Forêts, où la nature le produit, on le transporte dans les Maisons, & jamais on ne l'expose à la pluie. Sa grandeur est celle d'un Cerisier. Le tronc en est fort droit. Son écorce est de couleur bai-obscur. Elle est molle, chatue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de sapin balsamique. Son bois est dur, foible & presque sans fibres; sa moëlle est à-peu-près de la nature du Champignon, & prend la dureté du bois dans la vieillesse de l'arbre. Les feuilles naissent deux à deux, sans pedicules. Elles n'ont point de nœuds, leur substance est dure; enfin elles ressemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtés sont de même couleur, lisses, d'un verd obscur, avec une petite couche de bleu, tirant sur le rouge, larges d'un grand ponce, & longues à proportion. Sous chaque feuille, sortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs, qui laissent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu près de la figure d'une Prune sauvage, & d'un noir purpurin dans sa maturité. La chair en est insipide & peu épaisse. Cette baie renferme une petite noix ronde, de la grosseur d'une Cerise, dont l'écaille est dure & pierreuse, quoique mince & fragile. Elle contient un noyau, couvert d'une petite peau rouge, d'un goût amer & de figure ronde, mais surmonté d'une pointe, qui a sa racine dans le milieu du noyau même.

(47) S'empêcher le déshin, *Laurus*, *julifera*, *folia speciosa* *am. vi.*

ARBRES
ET LIANTES
DU JAPON.

L'Ajikuba.

L'*Ajikuba* est un grand Arbrisseau, dont les rejettons sont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une substance grasse. Sa feuille est semblable à celle de l'Yeuze, un peu tournée. Sa fleur, portée sur un assez gros pistile, est tripetale, d'un pourpre tirant sur le rouge, & presque de la grandeur d'un grain de Poivre. Son fruit est rouge, oblong, assez gros, d'une chair blanche & douce, qui renferme un noyau dur, & d'un goût âcre.

Le Taraijo.

Le *Taraijo*, vulgairement *Oumaisi*, est une espèce de Laurier-Cerise, dont les fleurs sont à quatre pétales, odorantes, d'un jaune pâle, & ramassées en grand nombre sous les aisselles des feuilles. Son fruit, qui contient quatre semences, est rouge, de la grosseur d'une Poire, & de la figure du Poirier. On le cultive dans les Jardins, où il conserve toujours sa beauté.

Le Sankitz.

Le *Sankitz*, vulgairement *Jamma-Tadsi-Banna*, est un petit *Chame-Cerasus* à feuilles de Cerisier sauvage, disposées en rond. Ses fleurs sont pentapétales, & ressemblent à celles du Muguet. Son fruit est un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & styptique, avec un noyau blanc, dur & transparent.

Le Quackitz.

Le *Quackitz*, vulgairement *Tianna-Tadsi-Banna*, est un autre *Chame-Cerasus*, qui ne quitte jamais ses feuilles. Ses fleurs & son fruit ressemblent à ceux du Sankitz. Mais on en distingue une espèce qui a ses feuilles semblables à celles du Saule, excepté qu'elles sont semées de petites bulles. Sa fleur, semblable à celle du *Dulcamara*, est portée sur des pétales recourbés en arrière.

Le Nanstekf.

Le *Nanstekf*, vulgairement *Nartin* ou *Nandin-Tshau*, est un Arbrisseau d'environ

la hauteur d'une coudée, qui de loin a l'apparence d'un Roseau. Ses branches sont disposées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles sont longues d'un pouce & demi, & figurées comme celles du Saule. Ses fleurs sont blanches, à cinq pétales, semblables à celles du Solanum ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses baies sont rouges, de la grosseur d'un pois, & contiennent deux semences de figure hémisphérique.

Le *Nyfini-Mouï*, vulgairement *Tanua-Wanasi*, n'est que le Troëne commun.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Nyfini-Mouï.

Le *Jubeta* est un Arbre de la grosseur du Prunier, dont les fleurs & les baies ressemblent à celles du Troëne. Son écorce est verte. Ses feuilles sont en grand nombre, disposées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & sujettes à se flétrir bientôt. Le noyau est blanc, d'un goût arstringent & caustique. Ses baies passent pour vénémeuses.

Le Jubeta.

Le *Kooki*, vulgairement *Kuto* & *Nami-Gassai*, est un Troëne épineux, dont les feuilles sont en très grand nombre, ovales & longues d'un pouce, sans aucun découpure. Ses fleurs, qui naissent une ou deux sur chaque pédicule, sont de couleur pourpre, à cinq pétales, & ressemblent à la fleur d'hyacinthe. On se sert, en médecine, de ses feuilles & de ses sommets, aussi bien que de ses fruits, dont l'infusion se boit en maîtres de Thé.

Le Kooki.

Le *Fechosatz*, est un Arbre de grandeur médiocre, à fort branchu, dont les feuilles, qui naissent en grand nombre à l'extrémité des petites ramifications, sont longues de deux pouces, pointues à leur commencement, &

Le F echosatz.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON. terminées en ovale, épaisses, dures, & légèrement crénelées. Ses fleurs sont ramassées en épis. Ses baies sont rouges, & de la grosseur d'une Cerise. Le goût de leur chair est sauvage; & celui du noyau, qui est partagé en deux, est astringent.

Le Kemboku. Le *Kemboku*, vulgairement *Ramgambokf* & *Sakaki*, est un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles & les fleurs ressemblent à celles du Myrthe Romain de Mathiole. Ses baies viennent seules, sur un pedicule. Elles sont pointues, & de la grosseur d'un grain de poivre. Les semences ressemblent à celles de l'Ancolie. Leur goût est un peu amer, & fort astringent. Cet arbre est consacré aux Idôles.

Le Fissakaki. Le *Fissakaki*, est un Arbrisseau qui ressemble au Thé, & qui en a les feuilles. Ses fleurs, qui croissent le long des branches, sont rouges, à cinq pétales, & en forme de cloches. Elles sont place à des baies, qu'on prendroit pour celles du Genévrier, & qui contiennent plusieurs semences dures. Cette Plante se cultive pour sa beauté. On en distingue une espèce, dont la fleur est blanche, & les baies pleines d'un suc de couleur pourpre.

Le Sasjebu. Le *Sasjebu* est un Arbrisseau dont la figure & les feuilles different peu de celles du *Fissakaki*. Mais les fleurs sont monopétales, de figure conique, de la grosseur d'un grain d'orge, blanches, semées le long des petites branches, & entremêlées de très petites feuilles. Ses baies, qui ressemblent assez à celles du raisin des bois, sont de couleur purpurine, sans enveloppe, grosses comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment plusieurs semences.

L'Okammi,

L'Okamni, vulgairement *Iso Fihakaki*, est un arbrisseau, dont les rameaux sont droits, minces & en grand nombre. Ses feuilles sont d'un pouce & demi de long, ovales, épaisses, dures, faiblement dentelées, & quelquefois recourbées. Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles, deux à deux, ou trois à trois, sont petites, à quatre pétales, & d'un blanc incarnat; les baies sont rondes, purpurines, pulpeuses, contenant des semences rousses & brillantes.

ARBRES
ET PLANTE
DU JAPON.
L'Okamni.

Le *Syrogi* est un arbrisseau, dont l'écorce est raboteuse, les feuilles longues de trois pouces, pointues aux deux extrémités, sans découpe. Ses fleurs, placées sur des pédicules disposés en ombelle, sont en grand nombre, petites & pentapétales. Ses baies, en Hyver, après la chute des feuilles, sont d'un beau rouge, moins grosses qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeuse & amère. Ses graines sont triangulaires, & de la grosseur de celles du Carvi. On distingue un autre *Syrogi*, nommé vulgairement *Namame*, petit arbre dont les feuilles sont creuses dans leur longueur, recourbées, & très légèrement dentelées à leur bord. Ses baies sont à peu près de la grosseur d'une Cerise; & les semences, qui sont en petit nombre, de celle de la graine de Cumin.

Le Syrogi.

Le *Sinsan*, vulgairement *Mijamma Shimari* (48), est un grand arbre, dont les feuilles, disposées en rond, autour des petites branches, sont longues d'environ trois pouces, épaisses, pointues, légèrement ondulées, sans découpe à leur bord, d'un goût de Sagapenum, avec une chaleur modicante.

Le Sinsan.

(48) Mi-Jamma, signifie Sauvage.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Ses fleurs sont à quatre & cinq pétales, petites & rougeâtres. Ses baies ont la forme d'une Poire & la grosseur de celles de l'Aubépine, renfermant quatre semences blanches, fendues en deux, & semblables à celles de l'Oranger.

Le Come-
Goomi.

Le *Come-Goomi*, vulgairement *Mantus*, est un arbrisseau qui ressemble au Troëscne, & qui a l'apparence du Buis. Il est haut de trois pieds. Ses feuilles sont ovales, terminées en pointes, ramassées par paquets, & sentent les excréments humains. Ses feuilles ont la figure de celles du Jasmin, & sont découpées en long, avec six ou sept levres, & plus même, suivant la bonté du terrain. Ses fleurs sont d'un pourpre foible, & entrelassées dans les paquets de feuilles.

Le Jamma
Go Gomme.

Le *Jamma Go-Gomme*, est un arbrisseau, qui croît sur les Montagnes, & qui est fort branchu. Ses feuilles, semblables à celles du Thé, sont opposées entr'elles. Ses fleurs sont petites, purpurines & découpées en quatre levres. Ses baies sont de la grosseur de la Coriande, & renferment quatre semences.

Le Kinsin.

Le *Kinsin*, ou *Sin-Baku*, vulgairement *Ime-Baki* (49), est un arbre, qui s'élève en cône comme le Cyprès, à la hauteur d'environ trois brasses, & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier-Rose. Son fruit est oblong, partagé en deux, ressemblant par sa partie supérieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fen-Maki* (50), est un grand arbre de même genre que le précédent, & dont le bois est fort estimé, pour en faire des coffres & d'autres Vais-

seaux , parce qu'il est blanc , léger , à l'épreuve des vers & de la pourriture. Il rend une mauvaise odeur , lorsqu'il est plongé dans l'eau chaude ; ce qui l'a fait nommer aussi *Kla Maki* , ou *Maki fetide*.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Isio-Tei* , vulgairement *Fimitz-Baki* , & *Fimeri-Baki* , est un Myrthe sauvage à longues feuilles ; le même , suivant *Kämpfer* , que le Myrthe commun d'Italie de *Galpar Bauhin*.

Le *Tiio Tai*.

L'*Ojo* , vulgairement *Tsuge* , est un grand Buis à feuilles ovales , terminées en pointe , & un peu dentelées. Ses fleurs sont blanches , à quatre pétales ronds , garnies d'un calice , & de la grosseur d'une graine de Coriandre. Ses Baies sont rondes , couleur de pourpre foncé , renfermant deux , trois , ou quatre semences , qui sont grosses & figurées comme celles du Carvi. On distingue un *Tsuge* , qui est un petit Buis , dont les feuilles se terminent en pointe par les deux extrémités.

L'*Ojo*.

Le *Koo-Kotz* , vulgairement *Firangi* , n'est pas différent de notre Houx commun.

Le *Koo-Kotz*.

Le *Sankira* , vulgairement *Quaker* , est le *Smilax* (51) , dont la racine , connue par ses vertus , est grosse , dure , noueuse , inégale , garnie de longues fibres , rouge ou noire en dehors , blanche au dedans , & d'un goût fade. Cette plante , quand elle ne trouve rien qui la soutienne , ne s'élève que d'une ou deux coudées : mais lorsqu'elle rencontre des Buissons , elle devient beaucoup plus haute. Ses Branches sont ligneuses , de la grosseur d'un tuyau d'orge , d'un rouge brun près de terre , garnies de nœuds de deux en deux pouces ,

Le *Sankira*.

(51) *Kämpfer* le définit , *Smilax minus spinosa , fructu rubicundo , radice verrucosa , Chamaedissa*.

& changeant de direction après chaque nœud ; d'où sortent deux tendrons semblables à ceux de la Vigne, par lesquels la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Les feuilles, qui n'ont presque point de pedicules, sont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diamètre, minces, sans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pedicule très mince, long d'un pouce, sont disposées en ombelle, environ dix petites fleurs de couleur jaunâtre, de la grosseur d'un grain de Cotiandre, à six pétales & six étamines, dont la pointe est d'un blanc qui tire sur le jaune. Le sommet du Pistil, qui occupe le milieu de la fleur, est couleur de verd de Mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui ressemble à la Cerise par sa figure, sa grosseur & sa couleur : mais il est sec, farineux, & d'un goût austère. Les semences sont au nombre de quatre, cinq ou six, de la grosseur d'une Lentille, en forme de Croissant ; noirâtres en dehors lorsqu'elles sont sèches ; blanches en dedans ; d'une substance très dure. Cette Plante croît abondamment parmi les Ronces & les Fougères.

Le So-No-Ki. Le *So-No-Ki*, vulgairement *Fira* & *Firaf*, est un Raisin des bois (52), qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feuilles ressemblent à celles du petit Bois (53). Ses fleurs sont à quatre pétales, garnies d'un calice, & couleur de pourpre. Son fruit est rouge, de la grosseur du Poivre, d'un goût doux & fade, contenant trois pepins un peu amers.

Le Siso. Le *Siso*, vulgairement *Murafakki*, est une Plante d'un pied de haut, dont la racine est

(52) *Vitis Idea*.(53) *Clusia Buxus*.

très fibreuse, la tige branchue, les petits rameaux terminés par un épi de fleurs, les feuilles ovales, pointues, & disposées en rond autour des branches. Cette Plante sert à teindre la soye en pourpre.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Fakkubukon*, vulgairement *Feku'o Kad-sura*, est une Plante rampante, & semblable au Liseron. Sa feuille est longue de trois pouces, pointue, figurée en cœur, & sans découpures. Sa fleur est ramassée en grappe, formée en tuyau, & partagée en cinq levres, rouge en dedans, blanchâtre en dehors. Son fruit, semblable à celui du *Dulcamara*, est plein d'un suc très fétide, & contient un petit nombre de semences.

Le Fakkubukon.

Le *Murasaki* commun est une Plante à tige ronde, dont les feuilles sont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaisses, pointues, & sans découpures. Il sort de leur aisselle un épi de fleurs, long de quatre doigts, & ces fleurs sont éloignées l'une de l'autre, sans pedicule, de la grosseur d'une graine de *Coriandre*, couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq pétales. Elles ne s'ouvrent jamais.

Le Murasaki.

Le *Nin-Too*, vulgairement *Sui-Kadsura*, & *Kim-Gingua* (14), est le *Periclymenum* commun (55), à baies purpurines & noires.

Le Nin-Too.

Le *Kenkoo*, vulgairement *Sane-Kadsura*, & *Orani-Kadsura*, est une Plante dont se fait le Papier, & dont on a déjà parlé dans la Description du Japon.

Le Kenkoo.

Le *Ksei*, vulgairement *Jedoriki*, est un Gui à baies rouges, dont les feuilles sont semblables à celles du *Kenkoo*, & viennent

Le Ksei.

(14) C'est à dire, fleur d'or & d'argent,

(55) Autrement, *Caprifolium non peccatum*.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

une à une , alternativement opposées. Le nom Japonois signifie toute Plante parasite , & par excellence le Gui. Kämpfer n'en vit , au Japon , que dans un Bois de Melese , de la Province de Mikowa. Aussi les Payfans de ce Canton l'appellent-ils *Gomi-Maaz* , c'est-à-dire, Gui de Melese.

Le Sans jo. Le *Sans-jo* , vulgairement *Foo-Dsukki* , est le véritable (56) *Alkekenjo*.

Le Kiro. Le *Kiro* , ou *Kirjo* , vulgairement *Omotto* , est un Pied de veau qui n'est point âcre , dont la feuille est grande , & ressemble à celles du Lys. Sa racine est grosse & longue , charnue , fibreuse , un peu amère. Ses fruits sont rouges , de la grosseur & de la figure d'une petite Olive , & d'un très mauvais goût. Cet Arbrisseau sert à garnir les murs des Jardins.

Le Konjaku. Le *Konjaku* , ou *Kusako* , vulgairement *Konjak'dama* , est un *Dracunculus* , dont la tige est marquée de taches vertes ; la feuille longue , & partagée en lobes inégaux ; la racine longue , chaude & purgative.

Le Nanfoo. Le *Nanfoo* , vulgairement *Ooni* & *Dam-makonjakf* (57) , est un *Dracunculus* à grandes feuilles pointues , dont les baies sont très chaudes.

Le Foto. Le *Foto* , vulgairement *Jebi* & *Budo* , est une espèce de Vigne , dont le raisin est charnu , & nullement propre à faire du vin.

Le Ganebu. Le *Ganebu* est une espèce de Vigne , à petites grappes , dont les grains sont noirs & semblables aux baies du Genevlier. Le goût en est doux , & le suc couleur de pourpre.

(56) *Solanum Vesicarium*.

(57) Les Médecins l'appellent *Ten-Nan-Si*.

Le *JammaBudo* est une Vigne sauvage, dont les grappes sont petites, & les grains de la grosseur des raisins de Corinthe, sans pepins. Elle sert à garnir les Berceaux.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Jamma-Budo*.

Le *Niwa-Toka*, ou *Tonga*, est le Surreau commun, dont on distingue néanmoins plusieurs especes: 1^o, le *Tadfa*, qui est un Surreau à grappes; 2^o, la *Jamma-Toofini*, qui est le Surreau aquatique, à fleur simple: sa moëlle sert de méche, pour les chandelles: 3^o, le *Mitse*, ou *Jamma-Simira*, autre Surreau aquatique, dont les baies sont rouges, de figure cônica, & un peu applaties.

Le *Niwa-To-ka*, & les différentes especes.

Le *Foo*, ou *Moo*, vulgairement *Itzingo*, est la Ronce commune à fruit noir. Une autre Ronce, nommée *Fasso-Itzingo*, porte un fruit rougeâtre, qui se mange. Le *Ki-Itzingo* est une sorte de Framboisier à fruit jaune, d'un goût désagréable. Le *Kutz-Nawa-Itzigo* est le Fraisiier commun à fruit rouge, qui n'est pas bon à manger, dans les Isles du Japon. Le *Quanso-Itzigo* est un autre Fraisiier, dont le fruit est de la grosseur d'une Prune, & ne se mange pas non plus.

Le *Foo*, & différentes sortes d'*Itzingo*, ou de Fraisiiers.

Le *Soo*, vulgairement *Kuwa*, est une sorte de Mûrier, dont on distingue deux especes, l'une à fruit blanc, & l'autre à fruit noir.

Le *Soo*, ou Mûrier du Japon.

Le *Den*, ou *Leotz*, vulgairement *Sondam* & *Kraden*, est proprement l'arbre que nous nommons *Azedrac*, & le faux *Sycomore* de Mathiolo.

Le *Den*.

Le *Kuroggi* est un grand Arbre sauvage à feuilles ovales, terminées en pointe, longues de deux poudes, & légèrement denticulées. Ses fleurs sont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le pistil. Il a plusieurs

Le *Kuroggi*.

fleurs, sur un seul pedicule. Les petales extérieures sont écailleux & recourbés. Ses baies sont plus grosses qu'un pois, oblongues, charnues, & purpurines.

L'Akai-Sindjo.

L'*Akai-Sindjo*, ou *Sindrio*, est un Arbrisseau, d'une coudée de hauteur, qui pousse, dès la racine, des branches garnies de feuilles, & alternes. Ses baies sont rondes, un peu applaties, moins grosses qu'un pois, de couleur incarnate, d'une chair molle & pleine de suc, avec un noyau de la couleur & de la grosseur d'une graine de Coriandre.

Le Jesura.

Le *Jesura* est un Arbrisseau, d'environ trois coudées de haut, qui ressemble au *Philirea*. Ses feuilles sont garnies de poils, longues de trois pouces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très découpé. Ses baies sont de la grosseur d'un pois, rouges & charnues.

Le Kotai.

Le *Kotai*, vulgairement *Gommi*, est un Olivier sauvage, semblable à l'Olivier de Bohême, & qui fleurit au printemps; différent du *Sim-Kotai*, ou *Akin-Gommi*, qui est un Olivier des Montagnes, & qui fleurit en Automne.

Le Naatsine.

Le *Naatsine* est une espèce de *Palurus*, que Kämpfer prend pour celui de Prosper Albinus. Son fruit est de la grosseur d'une Prune & d'un goût austere. On le mange confit au sucre. Son noyau est pointu aux deux extrémités.

Le Mifikki.

Le *Mifikki*, vulgairement *Ume-Madaker*, est un Arbrisseau à feuilles de Prunier sauvage. Ses baies, qui croissent en tres petites grappes à l'extrémité des rameaux, sont rouges, de la grosseur d'une graine de Coriandre & renferment plusieurs semences rouilles & triangulaires.

L'*Abrasin* est un arbre de médiocre grandeur, & fort touffu, dont le bois ressemble à celui du Saule. Il a beaucoup de moëlle. Ses feuilles ont de longs pédicules, sont grandes, & ressemblent à celles de la Vigne. Les unes sont entières, les autres profondément découpées en trois parties, qui se terminent en pointe. Leur base est ronde, le bord lâche & ondé. Les extrémités des rameaux sont garnies de longs pédicules, partagés en deux, ou en trois, qui portent des fleurs blanches, à cinq pétales, de figure ovale. Son fruit est de la grosseur d'une Aveline, de figure pyramidale, charnu, mou, & contient des semences semblables à celles du Ricin, desquelles on tire une huile pour les lampes.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

L'*Abrasin*.

Le *Jantzé* est un Arbrisseau à feuilles de Ricin commun. Ses fleurs sont blanches, à cinq pétales. Ses baies sont moins grosses qu'un grain de Poivre. Elles ont, à leur sommet, une espèce d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur.

Le *Jantzé*.

Le *Finna*, vulgairement *Torguena*, ou *Karaji* & *Karajasi*, est le Ricin commun de Gaspard Bauhin.

Le *Finna*.

Le *Molras* est exactement ce qu'on nomme en François Bonaet de Prêtre (58); & l'*Iso Karoggi* en est une autre espèce, à larges feuilles.

Le *Molras*.

Le *Nisi Kingi* est un Arbrisseau qui se cultive dans les Jardins, & dont le fruit, qui est rouge, & de la grosseur d'une Cerise, croît en grappe. On en distingue une autre espèce, dont les jeunes gens arrachent les sommets, par galanterie, à la porte de leurs Maîtresses.

Le *Nisi Kingi*.

(58) C'est l'*Evenimus*.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Kuro-
Ganni.

Le *Kuro-Ganni* est un Arbre dont le bois , suivant la signification de son nom , approche de la dureté du fer. Ses feuilles , qui sont sans poils & sans découpures , ressemblent à celles du *Telephium* commun. Ses baies sont de la grosseur des petites Prunes sauvages. On en distingue une espèce , qui se nomme *Kuro-Kaki*.

Le Tobira.

Le *Tobira* , grand Arbrisseau , ressemble par la forme au Cerisier (59) ; & sa fleur , à celle de l'Oranger , avec l'odeur de celle du *Sagapenum*. Ses branches sont longues , & partagées , dans un même endroit , en plusieurs rameaux. Son bois est mou , sa moëlle grosse , son écorce raboteuse , d'un verd brun , grasse , se séparant aisément , & donnant une résine blanche & visqueuse. Ses feuilles , dont le pedicule est court , sont disposées en rond autour des petites branches. Elles sont longues de deux ou trois pouces , fermes , grasses , étroites par le bas , rondes , ou ovales , à l'extrémité , sans découpures , & d'un verd foncé par dessous. Ses fleurs , dont le pedicule a près d'un pouce de long , sont ramassées en bouquets à l'extrémité des rameaux , & sont paroître l'arbre , au mois de Mai , comme couvert de neige. Elles sont à cinq pétales , semblables , en figure & en grandeur , à celles de l'Oranger , & d'une odeur très agréable ; avec cinq étamines , de même couleur que la fleur , mais rousses à leur pointe qui est assez longue , & un pistil court. Ses fruits sont parfaitement ronds , plus gros qu'une Cerise , rouges , marqués de trois sillons , qui en Automne deviennent autant de fentes profondes.

(59) Kampher le définit , *Genex arboreus sagapeni fatensis* , flore blasi Aurantia fructu polypermis , Ceragi fatis.

des, couvertes d'une peau forte, bise, & grasse. Ses semences, au nombre de trois, sont rousses, à plusieurs angles; & leur substance intérieure est blanche, dure & d'une odeur très fétide.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Too*, vulgairement *Momu*, est proprement le Pêcher dont on distingue plusieurs espèces; telles que le *Jobai*, vulgairement *Jamma-Momu*, ou Pêcher sauvage (60), qui ressemble assez à l'Arboisier de Gaspar Bauhin; & le *Ki*, vulgairement *Ssu-Momu*, qui est un Pêcher, dont le fruit est aigre, & rougit dans sa maturité.

Le *Too*, &
ses espèces.

Le *Kjoo* est une espèce d'Abricotier, dont le fruit est gros. On le nomme vulgairement *Ansu*, & *Kara-Momu*, qui signifie Momu du Caray.

Le *Kjoo*.

Le *Eai*, vulgairement *Ume* & *Ume-Bos*, est un Prunier sauvage, épineux, dont le fruit, qui est gros, se confit avec de la Biere du Japon, & se transporte à la Chine & aux Indes. Le *Muk-No-Ki* est un autre Prunier sauvage, dont l'écorce est noire, le bois pesant & dur, la moëlle ligneuse, la feuille dentelée, forte, & très propre à polir le bois, à la manière des Menuisiers. Son fruit est d'un pourpre foncé, & se mange, quoique doux & vaporeux. Son noyau ne se détache point. Le *Ruko* est le Prunier commun des Jardins, dont on distingue aussi plusieurs espèces, par la différente couleur de leurs fruits, les uns blancs, les autres couleur de pourpre. Tous ont de petits grains comme les Mûres, & l'on en fait un Vin très agréable. Ils entrent aussi dans la composition de

Le *Eai*, &
ses espèces.

(60) Exemplar le déli. *malato*, *esse in illis au*
ni; *Malai papua* *Gloss.* *retamlo*, *nacra* *retago*.
145, *fructu resballo gra*

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

l'Atsiae. Le *Jasjibo* est un autre Prunier, dont la fleur est rouge. Un autre, qu'on nomme *Mogotto*, a la fleur double. Sa beauté le fait cultiver dans les Jardins; & plus l'arbre est vieux & tortu, plus ses fleurs ont d'agrément.

Le Je Jo O,
& les especes.

Le *Je-Jo-O*, vulgairement *Sakira*, est un Cerisier à fleur simple, dont le fruit est d'un goût austere. Le Japon a d'autres Cerisiers : 1°. Le *Jamme-Sakira*, ou Cerisier sauvage, dont la fleur est double, & devient aussi large que les roses, par une soigneuse culture. Rien n'approche de la beauté des Avenues formées de ces Arbres, lorsqu'ils sont en pleine fleur au Printemps. 2°. L'*Ito-Sakira*, qui pousse des branches dès sa racine. 3°. Le *Niwa-Sakira*, qui est un Cerisier nain, a la fleur blanche & double. Un autre, de même nom, a la fleur simple, mais de couleur incarnate. 4°. Le *Ko Sjoï-Sakira*, qui est de médiocre grandeur, & dont la fleur est incarnate, double, & de la grandeur d'une moyenne Rose.

PLANTES
POMIERES
ET SUCIERES.

Le *Biwa* est un Arbre dont la feuille ressemble à celle du Muscadier, & la fleur à celle du Néflier, ramassée en épi & en grappe. Son fruit ressemble au Coing. Sa chair, qui est pulpeuse & d'un goût vineux, contient plusieurs noyaux, de la figure des Chataignes.

Le Ri.

Le *Ri*, vulgairement *Nas*, est un Poirier des Jardins, dont le fruit est gros & dur. On en distingue plusieurs especes. Les Poires sont fort communes au Japon. Elles sont si grosses, que les plus petites ne pèsent pas moins d'une livre; mais il ne faut pas les manger crues.

Le Dal.

Le *Dai*, vulgairement *Kara-Nas*, est un

Pommier cotonneux, dont le fruit est de médiocre grosseur, rond, & d'une chair dense. ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Rai-Kin*, vulgairement *Rukō-Reikin* & *Reiko*, est un autre Pommier, dont le fruit est fort petit & d'un goût austère. Le Rai Kin.

L'*Umbatz*, vulgairement *Marmur*, est un Coignassier, dont le fruit est gros & oblong, presque en forme de Poire. Mais ce sont les Portugais, qui l'ont apporté au Japon. L'Umbatz.

Le *Dsjakurjo*, vulgairement *Sakuro*, est un Grenadier de Jardin; Arbre rare, & dont le fruit n'est point agréable. Le Dsjakurjo.

Le *Kan*, vulgairement *Kummi-Fo*, est un Oranger, dont la feuille est assez grande. Son fruit, qui se nomme *Yo-Mikan*, est de médiocre grosseur. Le Kan.

Le *Juu*, vulgairement *Aie-Tatz-Banna*, est une autre espèce d'Oranger, dont le fruit est fort gros, inégal, & plein de fossettes. Le Juu.

Le *Kutz*, vulgairement *Tatz-Banna*, est un Limonier, dont le fruit est rond, petit, & d'une saveur vineuse. Le Kutz.

Le *Kin-Kan*, vulgairement *Fimé-Tatz-Bonna*, est un autre Limonier, dont la poulpe est fort douce. Le Kin Kan.

Le *Ssi*, vulgairement *Karatz-Banna*, ou *Gus*, est un Oranger sauvage, dont le fruit est de fort mauvais goût (61). Ses branches sont inégales & tortueuses, garnies d'épines longues, fortes, & très piquantes. Son bois n'est pas dur. L'écorce, qui est grasse & d'un verd brillant, se sépare sans peine. Chacune des feuilles est composée de trois petites feuilles, qui se réunissent au centre, sur un pedi-

(61) Kienpfer le définit, *Aurantium folia triflorum & spinosa citrina*.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

cule mince, long d'un demi pouce, garni d'un bord de chaque côté. Ces petites feuilles sont ovales, longues d'un pouce, d'un verd foncé par-dessus & plus clair au revers; celle du milieu un peu plus longue que les autres. Les fleurs ressemblent à celles du Néflier, & croissent près des épines, ou jointes aux feuilles, une à une, ou deux à deux, sans pedicules. Elles ont cinq pétales, d'un demi pouce de long; elles sont blanches, garnies d'un calice, & presque sans odeur. Le pistil est court, environné de plusieurs étamines courtes & pointues. Le fruit ressemble à l'Orange par la figure, & n'en diffère intérieurement que par l'odeur désagréable & le mauvais goût de sa pulpe, qui est visqueuse. On fait sécher l'écorce de ce fruit, pour en faire, avec d'autres drogues, un remède célèbre au Japon, qui se nomme *Ki-Kolum*.

L'*Itabu* &
l'*Inu-Itabu*.

L'*Itabu* est un Figuier sauvage dont le fruit est de couleur purpurine, & la feuille longue de quatre ou cinq doigts, terminée en pointe, & sans découpures. Un autre Figuier, nommé *Inu-Itabu* porte un fruit insipide, & jette des racines qui tirent sur le roux. Ses branches sont courtes, grosses, couchées, revêtues d'une écorce rousse, ou d'un verd clair. Ses feuilles, qui durent toute l'année, sont fermes, dures, épaisses, ovales, & terminées en pointe, longues ordinairement de trois pouces, unies & brillantes par-dessus, & d'un verd clair par le dos, qui est garni, dans toute son étendue, d'une infinité de nervures entrelassées les unes dans les autres, d'une manière fort agréable. Les fleurs ne se montrent point. Les fruits, dont le pédoncule est court, gros & ligneux, sont de la grosseur

leur & de la figure d'une Noix , mais quelquefois de la figure d'une Poire. Leur chair est blanche , fongueuse , garnie d'un grand nombre de petites semences blanches & transparentes , qui sont environnées d'une très-petite fleur blanche à quatre pétales. L'Arbre croît dans les endroits pierreux & le long des murs.

Le *Si* , vulgairement *Kaki* , est un Figuier des Jardins , à feuilles de Poirier , & dont le fruit est d'un goût très agréable. L'Arbre est fort laid. Ses branches sont tortueuses & en petit nombre ; son écorce , qui est brune ou noire , dans sa jeunesse , devient blanche & raboteuse en vieillissant. Ses feuilles , dont le pédicule est court , ressemblent , en couleur & en figure , à celles du Poirier , mais sont plus longues , ovales , plates , & cotonneuses par dessous. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles , aux mois de Mai & de Juin. Elles sont en forme de tuyau , de la grosseur d'un pois , un peu jaunes , environnées d'un calice divisé en plusieurs pièces , avec un pistil court & plusieurs étamines. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Pomme , blanchâtre en dehors ; sa chair de couleur rousse , tendre , & d'un goût de miel. Ses semences ressemblent à celles de la Courge , & sont rangées en étoiles au milieu du fruit.

Le *Si*,

Le Figuier d'Europe , que les Portugais ont porté au Japon , y donne des fruits plus gros , & de meilleur goût que les nôtres. Cependant , on n'y a pas pris soin de le faire beaucoup multiplier.

L'*Ono Kaki* est une autre sorte de Figuier , L'*Ono Kaki*, dont les fruits ressemblent à l'Orange. On les fait sécher au Soleil , on les couvre de farine & de sucre , & c'est dans cet état qu'ils se vendent.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON. Le *Kineri-Gaki*, diffère peu des Figuiers pi-
 cédents, par sa figure & celle de son fruit;
 mais ses Figues ne se conservent point, &
 Le *Kineri* ne peuvent être mangées que dans leur fraî-
 Gaki. cheur.

Le *Ssibu*. Le *Ssibu-Kaki*, autre Figuier, donne un
 Kaki. fruit qui ne se mange point, mais qu'on en-
 terre dans un pot, pour le faire pourrir &
 fondre; & dans le suc, qu'on passe soigneu-
 sement, on trempe le papier dont on fait des
 habits, pour le garantir de la pourriture. On
 s'en sert aussi pour teindre, en couleur baie,
 les toiles d'Orties & de Chanvre.

Le *Ssi*. Le *Ssi*, vulgairement *Kuispinas*, est un
 Néflier dont la feuille est grande, la fleur
 très blanche, l'odeur très agréable, & la
 forme en tuyau, partagé en six levres, lon-
 gues, étroites, & qui s'ouvrent de la gran-
 deur d'une Rose. Son fruit, qui est exagone
 & de figure conique, a la poulpe jaune,
 d'un goût désagréable, & remplie d'une infi-
 nité de petites semences, semblable à celles
 du Sesame. Cette poulpe sert aux teintures
 en jaune. Un autre Arbre, de même nom,
 a la feuille plus petite & la fleur blanche &
 double. Son bouton, lorsqu'il n'est point ou-
 vert, présente la figure d'une belle coque de
 Limaçon, de figure oblongue.

Le *Sidom*. Le *Sidom*, vulgairement *Sidomi-Netti*, est
 un Arbrisseau, qui par sa feuille & ses au-
 tres apparences ressemble au Prunier sauvage.
 Sa fleur est rouge, à cinq pétales, avec un
 calice de figure conique, d'où il sort, avant
 la chute des pétales, un fruit charnu.

Le *Sicku*. Le *Sicku*, vulgairement *Ken* & *Kempoco-*
nes, est un Poirier, qui porte un fruit d'une
 figure extraordinaire, & d'un goût agréable,
 semblable à celui de notre Poire de Berga-

molle. Ce fruit, dont le pedicule est fort long, se divise d'abord comme en deux branches, ensuite en plusieurs autres, opposées les unes aux autres, plus grosses qu'un tuyau d'orge, tortueuses, & longues d'un demi pouce, à l'extrémité desquelles sont suspendus, à une petite queue, deux grains, de la figure & de la grosseur d'un grain de Poivre, divisés en trois lobes, qui contiennent chacun une semence, assez semblable à celle du Lin, par sa couleur, son brillant & sa grosseur. Les feuilles de l'Arbre sont ovales, pointues, d'un verd clair & finement dentelées.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Ka*, vulgairement *Nassubi*, est le Pommer fou. Les Japonois ont différentes sortes de Courges & de Melons. Le *Fco*, vulgairement *Nari-Trigango*, est une grande Courge, dont le milieu est étroit. Une autre espèce, de même nom, & de figure ronde, a la poulpe dense. Le *Ko* en est une autre, dont le fruit est oblong, la fleur grande & blanche. Le *Kwa*, vulgairement *Furi-Uri*, *Sptoori*, *Tshe Uri* & *Tsutke-Uri*, en est une quatrième espèce, grande, de figure ronde oblongue, dont la croûte est une chair solide, qui a le goût du Concombre. On l'appiète avec le marc de Cerise, & c'est un mets des plus ordinaires. Son nom est *Cannemon*.

Le *Ka*.

Diverses sortes de Courges.

Le *Kwa*, vulgairement *Tajwa* & *Kamo Uri*, est un grand Melon de figure oblongue, dont la chair est serrée. Le *Ten Kwa* est le grand Melon commun cannelé. Le *Sjo-Kwa*, vulgairement *Awa-Uri*, est un autre Melon cannelé, mais plus petit que le précédent.

Melons.

L'*Awa*, vulgairement *Karas-Uri*, est le Concombre commun des Jardins, dont on distingue plusieurs espèces : le *Ko-Kwa*, vul-

Concombres.

ARBRES gairement *Soba-Uri*, en est une longue, pleine de verrues & de fentes. Le *Si-Kwa*, vulgairement *Fitzma*, en est une autre oblongue, cannelée, tortue, terminée en pointe.

ET PLANTES DU JAPON. Le Ginkgo. Le *Ginkgo*, ou *Gin-an*, vulgairement *Isso*, est un Noyer à feuilles de Capillaire, dont le tronc est long, droit, gros & branchu. Son écorce est de couleur cendrée; son bois, lâche & foible; sa moëlle, tendre & fongueuse. Ses feuilles, qui naissent une à une, ou plusieurs ensemble, ont un long pedicule: elles sont étroites par le bas, & vont en s'élargissant comme la feuille de Capillaire; leur largeur est de trois ou quatre pouces, sur la même longueur. Le bord supérieur est arrondi, avec des sinuosités inégales, & une profonde entaille au milieu. Elles sont minces, lisses, couleur de verd de Mer, & en Automne, d'un jaune rougeâtre, sans nervures. Les petites branches, qui sont au sommet de l'Arbre, portent des chatons, couverts d'une espèce de farine. Un gros pedicule, d'un pouce de long, & sorti de l'aisselle des feuilles, porte un fruit rond, ou ovale, assez semblable, en figure & en couleur, à la Prune de damas. Sa superficie est inégale, & d'un jaune pâle. Sa chair, qui est blanche, pleine de suc, & d'un goût astringent, contient une Noix, à laquelle elle tient si fortement, qu'on ne peut l'en séparer qu'en la faisant pourrir dans l'eau. Cette Noix, qui se nomme *Ginnant*, a l'apparence d'une pistache, avec le double de sa grosseur. Le noyau qu'elle contient est blanc, un peu dur, & se mange au dessert, parce qu'on le croit favorable à la digestion. Il s'emploie aussi dans divers ragoûts.

Le Kaja. Les Provinces Septentrionales du Japon ont

une autre espece de Noyers , qui se nomme *Kaja* , & qui croît fort haut. Ses fruits sont des Noix oblongues , renfermées dans une poulpe de chair , qui ont la figure & la grosseur des Noix d'Areka. Elles sont d'un goût fort agréable , lorsqu'elles sont sèches ; & d'astringentes qu'elles étoient , elles deviennent alors purgatives. L'huile , qu'on en tire , differe peu , pour le goût , de l'huile d'amande , & sert également pour l'apprêt des alimens , & pour la Medecine. On brûle leurs noyaux , pour en recueillir une vapeur grasse , qui entre dans la composition de la meilleure Encre.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Fi* , vulgairement *Kaja* , est une sorte d'Ifs , qui porte des Noix. C'est une espece de *Kaja* , commun dans les mêmes Provinces , & qui devient aussi fort grand. Ses branches naissent vis-à-vis l'une de l'autre , & s'étendent presque sur un même plan. Son écorce est noirâtre , grosse , odorante & fort amere. Son bois est sec , léger , avec peu de moëlle. Ses feuilles , qui sont sans pedicules , ressemblent beaucoup à celles du Romarin , mais sont roides , beaucoup plus dures , terminées par une pointe fort courte , d'un verd obscur par-dessus , & clair par dessous. Son fruit , assez semblable aux Noix d'Areka , croît entre les aisselles des feuilles , où il est fortement attaché , sans aucun pedicule. Il naît à l'entrée du Printemps , pour meurir à la fin de l'Automne. Sa chair , qui est molle , fibreuse , verte , d'un goût balsamique & un peu astringent , renferme une Noix ovale , garnie d'une pointe aux deux extrémités , avec une coquille ligneuse , mince & fragile. Son noyau est d'une substance douce & huileuse , mais si styptique , qu'il est impossible

Le Fi.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

d'en manger, lorsqu'il est un peu vieux. On en tire une huile que les Bonzes employent aux usages de la Cuisine.

Le Sui.

Le *Sui*, vulgairement *Ssi-No-Ki*, est un Hêtre à feuilles de Frêne, dont la fleur est hexapetale & ramassées en épis. Son fruit est une Noix, renfermée dans une coque écailleuse, garnie de pointes, & de la grosseur d'une Aveline.

Le Koku &
le Reki.

Le *Kas-No-Ki* est proprement le Chêne verd, dont les Japonois distinguent deux espèces; l'une nommée *Koku*, vulgairement *Kasjwa Boku Soku*, & *Sjirakas*, dont le bois est blanc: l'autre, qui s'appelle *Reki*, vulgairement *Kunugi*, *Spira-Kunugi*, & *Akakas*, dont le bois est roussâtre & fort dur.

Le Riitz.

Le *Riitz*, vulgairement *Kuri*, est le Châtaignier commun, Arbre fort commun au Japon, surtout dans la Province de Chieugen, où il porte des fruits plus gros & meilleurs que les nôtres. Il y en a plusieurs sortes, dont la principale différence consiste dans la grosseur inégale de leurs Châtaignes.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fasi-Bami* & *Fa*, est une espèce de Coudrier, dont le fruit est obiong & sans barbes.

Le Sarfio.

Le *Sarfio*, vulgairement *Jus-No-Ki*, qui signifie Arbre de Fer, est un Arbre d'une grandeur extraordinaire, dont les feuilles, alternativement opposées, sont ovales, pointues, longues de deux pouces, inégales, dures, épaisses, & sans découpures. Son fruit, qui croît sans pedicules au sommet des petites branches, est de figure conique. Il devient ligneux, en se desséchant, & se trouve intérieurement rongé, comme la Noix de Galle. Il est assez gros dans sa fraîcheur, pour remplir la main. Les Singes l'aiment beaa-

coup ; ce que le nom de Sarfio signifie.

Le *Ta*, ou *Se*, vulgairement *Tsja*, est un Arbre fruitier, dont les branches poussent sans ordre, dès le pied. Ses feuilles deviennent semblables à celles du Cerisier, après avoir ressemblé, dans sa jeunesse, à celles de l'E-vonyme. Sa fleur diffère peu de la Rose des champs. La Capsule seminale, qui est comme ligneuse, s'ouvre dans sa maturité, & donne deux ou trois semences, dont chacune contient un seul noyau de la figure d'une Châtaigne, & couvert d'une écorce fort semblable, mais plus petit.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Ta*.

Le *Rjogan*, ou *Djogan*, vulgairement *Djogan-Nuki*, qui signifie Œil de Serpent, est un Arbrisseau Chinois d'origine, dont les branches sont minces, les feuilles partagées en cinq lobes, la fleur en forme de Rose, & d'une parfaite blancheur. Son fruit, qui est ramassé en grappes, est de la grosseur d'une Noix, & contient une poulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendrée, dur, & d'un goût fade. La poulpe, que les Japonais trouvent délicieuse, a le goût d'une Cerise sèche, qu'on auroit fait cuire au vin & au sucre. On distingue deux autres especes du même Arbre, qui se nomment *Rogama* & *Rusji*.

Le *Rjogan*.

Le *Sju*, ou *Sju*, vulgairement *Nesji*, *Nodju*, ou *Dju-Djom*, est une espece de Chervi des Montagnes. C'est le fameux *Ginseng*, que les Chinois nomment *Som*, & les Tartares *Soa-w*. Cette Plante, lorsqu'elle est nouvelle, n'a qu'une racine simple, qui ressemble à celle du Panais, longue de trois pouces, & de la grosseur du petit doigt, charnue, blanchâtre, divisée quelquefois en deux jambes, garnies de peu de fibres, d'une

PLANTES
OLÉACEES
ET FRUITIÈRES.

Le *Sju*, ou
le *Ginseng*.

odeur tirant sur celle du Panais jaune, & du goût de notre Chervi, mais plus agréable & plus doux, avec une petite amertume presque insensible. Lorsque la Plante s'est élevée d'environ un pied, elle prend une ou deux autres racines, semblables à la première; & dans sa force, elle en prend un plus grand nombre. Sa tige devient haute d'environ deux pieds; mais elle est plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, canelée & garnie de nœuds, desquelles naissent les branches, alternativement opposées. Des pedicules, longs d'un pouce & demi, & sillonnés profondément jusqu'au milieu de leur longueur, portent des feuilles de figure & de grandeur différentes, suivant l'âge de la Plante; rondes d'abord, longues d'un pouce & légèrement dentelées; mais qui deviennent ensuite plus grandes, se partagent en plusieurs lobes & ressemblent entièrement à celles du Chervi. Les fleurs disposées en ombelle, chacune sur un pedicule séparé, sont blanches, à cinq pétales, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Les étamines sont courtes, & s'élèvent entre les pétales. Le pistil est presque imperceptible. La semence ressemble à celle de l'Anis. Cette Plante se cultive à Meaco; mais elle y a peu de vertu. Son Pays natal est la Corée & la Tartarie. Comme sa principale vertu est de fortifier les fibres & de faciliter la circulation des humeurs, elle s'emploie dans presque tous les remèdes & dans tous les cordiaux (62).

Le Kofuk.

Le Kofuk, vulgairement Nisji & Jobu-Ninsin, est le Panais de l'Europe, comme

(62) Desséchée & mise en poudre. La dose est d'un gros, ou un gros & demi.

Le *Jamma-Ninfin* est notre Panais sauvage.

Le *Busci*, vulgairement *Aona*, est la Rave ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Rei-Fuku*, vulgairement *Daikon*, est le Raves. Le
grand Raifort, qui fait au Japon, la prin- Busci, le Rei,
cipale nourriture du Peuple. Il se mange, & le Farjo.
crud ou cuit, vieux ou nouveau. On le cul-
tive dans les champs, où il croît en abon-
dance. Le *Farjo* est la petite Rave pyrami-
dale de Bauhin.

Le *Sadfin* est un *Lychnis* sauvage, à feuil- Le Sadfin
les de Giroflée, dont la tige est d'environ
un pied de hauteur, & les fleurs blanches à
cinq pétales. Sa racine est longue de trois
ou quatre pouces, d'un goût fade, qui tire
sur celui du Panais. Il se trouve des Impo-
siteurs, qui la vendent pour du Ginseng.

Le *Kekko*, vulgairement *Kikjoo* & *Kirajoo*, Le Kekko
est une Raiponce, haute d'une coudée, à
feuilles oblongues & dentelées, dont la ra-
cine est longue de quatre pouces, grosse &
laineuse. C'est la plus estimée, pour ses ver-
tus, après celle du Ginseng. Ses fleurs, qui
croissent au sommet de la tige, sont en clo-
che, d'un pouce & demi de diamètre, bleues,
& découpées assez profondément en cinq
parties. On distingue trois espèces de cette
Plante; l'une, qui a la fleur blanche & dou-
ble, l'autre, dont la fleur est simple, d'un
pourpre bleu, avec des cannelures couleur
de pourpre, garnies de poils dans les inter-
valles, les pointes jaunâtres, & un pistil
bleu, revêtu de poils. La troisième a la fleur
double, d'un pourpre bleu.

Le *Mondo*, & *Biatf-Mondo*, vulgairement Le Mondo;
Rumo-Figu, est un Chien-dent dont la fleur
est hexapétale, en forme d'épi. Sa racine est
fibreuse & bulbeuse. Un autre Chien-dent,

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

nommé aussi *Riuno-Fige*, s'étend beaucoup & pousse continuellement des rejettons. On fait prendre, aux Malades, les petits tubercules qui terminent la Plante, confits au sucre. Le fruit est rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords sont crenelés. Le *Temondo* est encore un autre espece, commune surtout dans la Province de *Lexuma*, & dont la racine est plus grosse.

Le Boofu. Le *Boofu*, autrement *Fofu*, & *Fumas-Kanna*, est le Ligustique vulgaire.

Perfils. On distingue plusieurs sortes de Perfils. Le *San-Bofu*, vulgairement *Jamma-Bofu*, est le Persil des bords de la Mer, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Ancolie, mais sont un peu plus grasses. Le *Nadagi-Nadagi* est le Persil des Marais de Bauhin. Le *kin*, vulgairement *Seri*, est le petit Persil à feuilles de Morgeline. Le *Quato*, ou *Vino*, vulgairement *Kareno Omno*, est l'Anis commun. Le *Sfiro*, vulgairement *Tagara-Krifo*,

Le Quaiko. est le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*, vulgairement *Togaras*, est le Poivrier commun des Indes.

Le Sfiro est le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*,

Le Bansjo. vulgairement *Togaras*, est le Poivrier commun des Indes.

Le Doku-Quatz. Le *Doku-Quatz*, vulgairement *Dorjen* & *Udo*, est un Airbrisseau annuel, dont la racine est grasse & charnue. Elle se mange, aussi bien que les premières tiges. Ses feuilles sont longues d'un pied, & partagées en lobes, disposées en triangle. Ses fleurs sont petites, & blanchâtres, à cinq pétales.

Le Kjo. Le *Kjo*, vulgairement *Sonja*, est le Gingembre sauvage, à larges feuilles, qui se nomme aussi *Fasi-Kami*, & *Kureno-Fuji-Kami*. On en distingue un autre, nommé *Djcoska*, & vulgairement *Mjoga*, dont le goût n'est pas fort, & dont la tige & les feuilles ressemblent à celles du Roseau.

Le *San-Djoska*, vulgairement *Jamma-Mjega*, est un *Orchis* dont la tige est haute d'un pied, la feuille étroite, & la fleur disposée en épi. Sa capsule féminale, qui est de la grosseur d'un pois, contient un grand nombre de petites semences. ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.
Le San-

Le *Tswa* est un *Doronic*, dont la racine est noueuse, fibreuse, & d'un mauvais goût. Sa feuille ressemble à celle de l'herbe aux Teigneux. Sa tige est nue, & haute d'une coudée. Ses fleurs sont jaunes, & semblables à celles du *Chrysanthème*. Sa semence est de figure cylindrique, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une saveur onctueuse, mais très mauvaise. Le Tswa.

Le *Sco-Kufitz*, vulgairement *Kufaggi*, qui signifie Plante Feuille, est un grand *Abrisseau*, dont les feuilles, alternativement opposées, sont grandes, & ressemblent à celles de la Bardane. Elles se mangent. Ses fleurs approchent de celles du *Ledum*. Le Sco-Kufitz.

Le *Bossai*, vulgairement *Quai*, est un *Jonc* aquatique, dont on mange la racine, qui est fibreuse & garnie de neruds. Le Bossai.

Le *Siko*, vulgairement *Omodaka*, est le *Phleus* aquatique de la petite espèce, à cinq feuilles larges. Sa racine, qui ressemble à la précédente, se mange aussi. Le Siko.

Le *Kai*, vulgairement *Tekoro*, est une herbe des Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Coulevrée blanche. Sa racine ressemble à celle du *Gingembre* & se mange. Ses fleurs, formées en épis, sont blanches, hexapétales, & de la grandeur d'une semence de *Cotlandie*, avec un ptil au milieu. Le Kai.

Le *Dsojo*, vulgairement *Jamma-Emo*, est une herbe des Montagnes, qui monte aux

ARBRES Arbres. Sa racine, qui se mange, est grosse, ET PLANTES longue, charnue, fibreuse, de figure inégale DU JAPON. le, suivant les lieux où elle se trouve. Sa feuille est membraneuse, & ressemble à celle de la double feuille (63). Ses fleurs ne diffèrent point de celles du *Lychnis*; mais elles s'ouvrent peu, sont très petites & à six pétales. Une autre espèce, nommée *Tukue-Imo*, porte des baies; & ses semences croissent sous l'aisselle des feuilles.

L'U & Spen. L'U, vulgairement *Imo*, & *Satai-Imo*, est un Phlees des Marais, semblable au grand Phlees aquatique, à feuilles larges, de Bauhin. Sa racine est longue, grosse, charnue, fibreuse, avec des rejettons moussieux. Elle se mange, aussi bien que la tige. Le *Spen* en est une autre espèce, dont la racine se mange aussi.

Le Gobo. Le *Gobo*, autrement *Umma-Bufuki*, est proprement la grande Bardane, qu'on cultive au Japon, dans les Terres noirâtres, & dont la racine se mange avant qu'elle ait poussé sa tige.

Le Sjooriku. Le *Sjooriku*, vulgairement *Jumma-Gobo* & *Ijuwo-Siki*, est une Plante sauvage, dont la racine se mange & ressemble au Navet. Elle a l'odeur & le goût de la Bardane. Ses feuilles ressemblent à celles de la Patience; ses fleurs sont à cinq pétales, blanches & disposées en épi.

Oignons & Poireaux. Le *Soo*, vulgairement *Fitomosi* est l'Oignon d'Europe; comme le *San*, vulgairement *Fir*, ou *Naniku*, est le Poireau commun à grosse tête. Mais le *Kiu*, vulgairement *Mima-Nira*, est un Poireau fendu à feuilles de Jonc; & le *Kei*, vulgairement *Oi Nira*, est un Poireau fendu à larges feuilles.

(63) Ou Gramen Parnassi.

Le *Kio*, vulgairement *Tsisa*, est la Laitue commune des Jardins, non pommée. On en distingue deux autres espèces, qui se nomment *Kukio*, & *Rukio*.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Kio*.

Le *Kantatz*, vulgairement *Fusu-Kusa*, est un Choux blanc crépé, de la Chine, qui devient haut de trois coudées, & dont la tête se ferme rarement.

Le *Kantatz*.

Le *Bam*, vulgairement *Uma-Biju*, & *Siberi-Fou*, est le Pourpier des Jardins à larges feuilles. Le *Fo-Sai*, vulgairement *Fusina*, *Tjugunika*, & *Tampopo*, est la Dent de Lion, à larges feuilles. Le *Ro*, vulgairement *Fubi Sabun*, est le Petasite commun. Le *Tas*, vulgairement *Koi*, est la Mouffe en général. Le *Soo*, vulgairement *Momubak*, est l'herbe ou l'aigue de Mer, en général. Le *Si*, vulgairement *Naka*, est le Champignon des champs, dont le pedicule est blanc, & la tête plate & tachetée. Il se mange. Le *Tan*, vulgairement *Taki*, est un autre Champignon, bon à manger, blanchâtre, à tête pelée, à bord inégal & souvent frangé. Un autre, plus petit, & vanté pour son excellence, a la tête noire par dessous. Le *Sporto*, est la Truffe du Japon, qui croît sous les Sapins. Le *Bakufsi*, vulgairement *Kikuragi*, & *Kino-Mimi*, est un Champignon dont la tête est tachetée de blanc & de noir, & qui vient sous les vieux Arbres. Il se mange. Le *Si-Fai*, vulgairement *Ama-Nori* & *Mura-faki*, est une Mouffe de Mer, de couleur purpurine, qui croît sur les Rochers, & qui se mange, quoique d'une substance dure & membraneuse. Le *Sakisi*, vulgairement *Iwa-ragi*, est une Mouffe, qui croît sur les plus hauts Rochers. Le *Seru-Qua*, vulgairement *Kakuro-Buto*, & *Tokoro-Tengusa*, est un Al-

HERBES,
LE GEMMES,
ET MOUSSES.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

gue des Rochers, capillaire, rameneuse & jaunâtre, dont on fait, au Japon & à la Chine, une espece de Vermicelli, qui se nomme *Tokoroten*. Le *Toi-Sei*, vulgairement *Au-Nori*, est une Mouffe de Mer, semblable à la Coralline, fendue en plusieurs endroits, dont la feuille est très menue. Le *Firomé*, autrement *Kombu*, est un *Fucus* marin, de la figure d'une lance, dentelé, & d'environ une toise de longueur. Il croît sur les Rochers baignés de la Mer, & nâge sur l'eau. On le mange, après l'avoir préparé. Le *Kaitai*, vulgairement *Arame*, est un autre *Fucus*, de la même figure, mais qui n'est pas dentelé. Le *Sisjeo*, vulgairement *Miru*, est une Mouffe de Mer, branchue, en forme de Corralloïde. Le *Roku-Ka'u*, vulgairement *Ino-Matta*, est encore une Mouffe plus grosse que la précédente, & qui a la figure de corne de Cerf.

Riz, Bled &
autres Grains.

Le *Come*, ou *Wasi*, est le Riz en général. On en distingue deux especes; l'un gras & fort blanc, nommé *Ko*, vulgairement *Mazji-Gomme* & *Ururs-jine*; l'autre plus maigre & rougeâtre, qui se nomme *Da*, vulgairement *Mossi-Gomme* & *Mossi-No-Jome*. Toutes sortes de bleds, & l'orge en particulier, portent le nom de *Ba'u*, vulgairement *Muggi* & *O-Muggi*. Le *Ko-Muggi* est le froment. Le *Jenbaku*, vulgairement *Karas-Muggi*, est le petit Bled, ou le Seigle. Le *Jokur*, vulgairement *Djudjudama*, est la larme de Job. Le *Sio'u*, vulgairement *Kibi* & *Kimmi Kibi*, est le Millet commun à grain jaune. Le *Spak-kuso*, vulgairement *Too-Kibor*, est le Millet Chinois, transporté, au Japon, depuis plusieurs siècles. Sa tige & ses feuilles ressemblent à celles du Roseau, & ses grains sont jaunâtres.

Le *Dsjeku*, vulgairement *Awa*, est un *Panicum* à grande queue pendante, garnie de poils. Le *Fai*, vulgairement *Fije*, est un *Panicum* à grain noirâtre. Le *Kjokuso*, vulgairement *Nan-Bankiwi* (64), est un Millet que les Portugais ont porté des Indes au Japon. Le *Kjo*, vulgairement *Soba*, est une espèce de Bled Sarasin, qui se sème. On en distingue deux autres; l'un qui rampe dans les Bois, & qui se nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwo-Nome*; l'autre, qui croit dans l'eau, & dont l'Avoine s'attache aux habits. On le nomme *Sui-Roo*, vulgairement *Midsu-Soba*. Le *Koba*, vulgairement *Gomma*, est le Sésame, dont l'huile s'emploie dans le vernis, dans les alimens & dans la Médecine. Le *Jeisoku*, vulgairement *Kos*, est le Pavot en général. Le *Wan*, vulgairement *Nora-Mame*, est le gros Pois des Jardins, dont la fleur & le fruit sont blancs. Le *Sandsu*, vulgairement *Sora-Mame*, est la Fève des champs, dont le fruit est noirâtre. Le *Fen*, vulgairement *Adsi-Mame*, & *Kaadsi-Mame*, est le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur est grêle & purpurine; les gousses sont courtes & larges. Sa semence est rouge & semblable au Pois chiche. Le *Toodsu*, est un Haricot à grandes feuilles, dont les gousses sont longues d'un pied, & de la forme d'une épée; ce que son nom signifie. Ses fleurs sont d'un blanc purpurin, & longues de deux pouces. Sa semence est rouge, & plus grosse que la Fève des Jardins. Le *Reodsu* est un autre Haricot, dont la fleur est d'un beau pourpre, & dont la gousse ressemble à celle des Pois de Jardin.

(64) C'est à dire, Millet des Pays Septentrionaux.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

on distingue plusieurs autres sortes de Haricots ; une , entr'autres , dont les Japonois font une espece de bouillie , qui leur tient lieu de Beurre , & dont ils font une sauce fameuse , qui se sert avec les viandes rôties. ils nomment la bouillie *Miso* , & la sauce *Sooju*.

Le Koquan.

Le *Koquan* , vulgairement *Nemu-No-Ki* , c'est-à-dire , Arbre qui sommeille , est un Arbre , dont les feuilles ressemblent à celles de l'Acacia , & dont les gouffes sont pendantes ; de-là vient ce dernier nom.

Le Quai.

Le *Quai* , vulgairement *Jens* & *Quai-Kaku* , est un Arbre dont le tronc est extrêmement gros. Ses feuilles sont garnies de quatre lobes , & ses gouffes articulées. Kämpfer juge que c'est le Tamarin ; mais il est étranger , rare , & presque stérile au Japon.

Le Sokio.

Le *Sokio* est un très grand Arbre , dont les feuilles sont fort longues , & ont plusieurs lobes. Ses branches sont longues & minces. Il est étranger , comme le précédent , & presque stérile. Kämpfer est porté à croire que c'est l'arbre de la Casse.

Le Kakusju.

Le *Kakusju* , vulgairement *Kawara-Fisagi* , ou *Adsja* , est un Arbuste à feuilles de Bardane , dont la fleur est monopetale , les filiques longues & menues , la semence petite , en forme de rein , & garnie de poils aux deux extrémités. Il a peu de branches ; mais elles sont fort longues. Le pistil de ses fleurs , qui sont de couleur pâle , & d'une odeur assez douce , se change en une filique pendante , ronde , & grosse comme un tuyau d'Avoine , dont on fait boire la décoction aux Asthmatiques. Les feuilles , qui ont de chaque côté deux especes d'oreillettes , s'appliquent sur les parties douloureuses , & paient pour être amies des nerfs.

Le *Sjiko*, vulgairement *Rinssjo* & *Rinsjoge*, est un Arbrisseau de deux coudées de hauteur, dont la feuille est pointue, & la fleur ramassée en ombelle au sommet des Rameaux. Elle est blanche & d'une très agréable odeur. On en distingue une espèce, nommée *Jumma-Rinsjo*, dont les feuilles, plus longues & plus étroites, approchent de celles du *Carthouyle* Aromatique.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

PLANTES
REMARQUA-
BLES PAR
LA BEAUTE
DE LEURS
FLEURS.

Le *Sjiko*.

Le *Mokksei*.

Le *Mokksei* est un Arbre, qui se cultive dans les Jardins, & dont la feuille ressemble à celles du Châtaignier. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles, sont petites, à quatre pétales, d'un blanc jaunâtre, & de l'odeur du Jasmin.

Le *Bute* est un petit Arbriste, dont la fleur est rouge, à cinq pétales, & qui ressemble à l'*Acacia* d'Allemagne.

Le *Bute*.

Le *Teto*, vulgairement *Jumma-Buki*, est un Arbrisseau sauvage, qui ressemble au Cythée. Sa fleur est jaune, à cinq, six, ou sept pétales, & semblable à la Renoncule. On en distingue un autre, dont la fleur est jaune & double.

Le *Teto*.

Le *Bioru*, vulgairement *Bijo-Janagi*, est une espèce de petit Saule, à grandes fleurs de Renoncule (65).

Le *Bioru*.

Le *Sini*, ou *Consusé*, vulgairement *Kobus*, est un Arbre sauvage, de la grandeur du Cerisier. Ses branches sont tortueuses. Son écorce sent le Camphre, & sa feuille ressemble à celle du Néflier: mais ses fleurs, qui naissent à l'entrée du Printemps, sont des espèces de Tulipes ou de Lys blancs. Leur pistil est gros & de figure conique, environné d'un grand nombre d'étamines.

Le *Sini*.

(65) Kamper le définit: *Androsæmum Consaniæ metropolitanum, flore maximo Wheeleri*.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Mokuren.

Le Teeki-
Tsyocku.

Le Riuku-
Tsyufusi.

Le Jedogawa-
Tsyufusi.

Le Jamma-
Tsyufusi.

Le Mijamma-
Tsyufusi.

Le *Mokuren* est un Arbrisseau, qui porte des fleurs à peu près semblables aux précédentes, excepté qu'elles sont rouges.

Le *Teeki-Tsyocku*, vulgairement *Tsyufusi*, est le Cistus des Indes, à feuilles du *Ledum* des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman. C'est un Arbrisseau, couvert d'une écorce verte-brune. Ses fleurs sont monopétales, & ressemblent à celles du Martagon. Leur couleur varie beaucoup. Cet Arbrisseau est fort commun au Japon, & fait l'ornement des Campagnes & des Jardins, Il est tantôt à fleurs blanches, marquetées de longues taches rouges; tantôt à fleurs d'un violet blanchâtre, marquées de taches d'un pourpre foncé; tantôt à petites fleurs purpurines, &c.

Le *Riuku-Tsyufusi*, Plante qui vient des Îles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleurs-de-lys, à pétales droits, & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre Plante, du même nom, a la fleur d'un rouge purpurin, tacheté de pourpre foncé.

Le *Jedogawa-Tsyufusi* est un Cytise fort célèbre au Japon. Ses rameaux sont hérissés de pointes. Sa feuille est couverte de poils, & de la figure d'un fer de lance. On en distingue un à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, & un autre à fleurs incarnates.

Le *Jamma-Tsyufusi* est un Cytise des Campagnes, à fleurs de lys, d'un vis incarnat, tachetées de points roux. On en distingue un autre à points rouges; & un troisième à fleurs de vermillon, tachetées de rouge foncé.

Le *Mijamma-Tsyufusi* est un Lys des Montagnes, dont les fleurs sont d'un rouge incarnat, & naissent abondamment avant &

avec les feuilles. On en distingue un , dont la fleur est purpurine.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Kirisima-Tsusufi* est un Arbruste fort touffu , & fort estimé. Sa fleur est de couleur écarlate. Il en est tellement couvert au mois de Mai , qu'il paroît tout en sang.

Le *Kirisima-Tsusufi*.

Le *To-Ken* , vulgairement *Satsuki* , est encore un Cytise , dont on distingue plus de cent especes différentes. Il porte des Lys & ne fleurit qu'en automne. Ses fleurs sont rares , croissent une à une , & ne se ressemblent point. Les unes sont d'un bel incarnat , d'autres d'un écarlate un peu détrempé , d'autres blanches & doubles , d'autres d'un bel écarlate , d'autres couleur de pourpre tirant sur le blanc.

Le T o K

Le *Sakanandzio* est un autre Arbrisseau , qui porte aussi des Lys , mais plus larges , & qui est plus rare que les précédens.

Le *Sakanandzio*.

Le *Sa* , ou *Sjun* , vulgairement *Tsubakki* , est un Arbrisseau à fleurs de Roses , dont le fruit est de figure pyramidale , & contient trois semences. On distingue le sauvage , qui est à fleur simple , & celui des Jardins , qui a la fleur double & plus belle. Il ressemble beaucoup à l'Arbre du Thé.

Le Sa , ou Sjun.

Le *Sau-Sa* , vulgairement *Jimma-Tsubakki* , est un grand Arbrisseau , dont le tronc est court , & l'écorce d'un verd-brun. Ses feuilles ressemblent à celles du Cerisier. De leurs aisselles , il naît , en Automne , un ou deux boutons écailleux , de la grosseur d'une balle de fusil , qui venant à s'ouvrir font éclore une fleur à six ou sept grands pétales rouges , en forme de rose de la Chine. Une espece de couronne , qui sort du fond de la fleur , produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat , courtes & divisées en deux , avec des pointes jaunes.

Le Sau-Sa.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON Cette Plante a un grand nombre de variétés dans la couleur & dans la forme double ou simple de ses fleurs, qui lui font donner des noms différens. Celle, qu'on nomme *Sajanqua*, produit un fruit de la grosseur d'une Pistache. Ses feuilles préparées se mêlent avec celles du Thé, pour en rendre l'odeur plus agréable; & leur décoction sert aux femmes, pour se laver les cheveux.

Le Sijo. Le *Sijo*, vulgairement *Adfai* & *Adfiki*, est un Sureau aquatique, à feuilles d'*Horinia Malabarica*, & à fleurs bleues de quatre ou cinq pétales, ramassées en grappes rondes.

DIVERS
SUREAUX. Le *Fundan*, vulgairement *Te-Mariqua*, est un Sureau dont la feuille est plus ronde que celle du Sureau aquatique, & garnie de beaucoup de nervures, avec les bords dentelés. Sa fleur est blanche à cinq pétales, & ramassée en grappe ronde. Le *Kado-Mariqua* est un Sureau à feuilles étroites, alternativement opposées & dentelées. Ses fleurs ressemblent à celles du précédent. Le *Joro*, vulgairement *Utufugi*, est un autre Sureau, qui ne s'élève que de quatre ou cinq pieds. Ses fleurs, qui naissent à l'extrémité des rameaux, sont en grand nombre, & très semblables à celles de l'Oranger. Ses feuilles sont deux à deux, à demi ovales, pointues, & très-finement dentelées. De l'écorce du milieu, on fait de bonnes emplâtres. Le *Fou-Utufugi* a la fleur double & très blanche. Il sert à l'ornement des parterres. Le *Korai-Utufugi*, ou Sureau de Corée, a les feuilles de l'*Adfai*. De longs pédicules, qui naissent au bout des rameaux, & qui se partagent en cinq branches, vont embrasser toute la base d'une très belle fleur monopétale, découpée en cinq grandes lèvres ovales, qui laissent

paroître un pistil à grosse tête, environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur est d'une odeur charmante, & d'un blanc incarnat mêlé de rouge. Le *Nippon-Usugi* est un Sureau des Montagnes, dont la fleur est moins grosse & d'un rouge purpurin.

ARBRES
DU JAPON.

Le *Sibi*, vulgairement *Fokushiqua*, *Fakushida* & *Fakushiz*, est un Arbre très rare, de la grandeur d'un Grenadier, tortueux, de couleur blanc, & qu'on croiroit sans écorce. Ses feuilles sont de grandeur inégale. Ses fleurs, ramassées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, sont de la grosseur de l'Oeillet, & de couleur de chair.

Le Sibi.

Le *Riotsjo*, vulgairement *Nadsen-Kadsura* & *Nodjo*, est un Arbrisseau qui s'étend beaucoup, & dont la feuille ressemble à celle du Rosier des Jardins. Sa fleur, qui s'évanouit en cinq lèvres, semblables aux pétales de rose, est d'un très beau rouge.

Le Riotsjo.

Le *Kingo*, vulgairement *Afagawa*, est un Lisot à grandes fleurs blanches, qui s'ouvrent le matin; comme le *Kos* & *Kudî*, vulgairement *Fuagawa*, en est un autre, qui s'épanouit à midi. L'une & l'autre se cultivent dans les Jardins.

Le Kingo.
& le Kos.

Le *Too*, vulgairement *Fudî* & *Fiji*, est un Arbrisseau des Jardins, qui sert à garnir les Treillages & les Berceaux. Ses feuilles sont longues, sans décomposer; il jette un grand nombre de fleurs, longues d'un empan & plus, qui durent tout le Printemps, & qui étant suspendues, comme des grappes de raisin, font un charmant spectacle. Elles sont en papillons & sans odeur. De grandes places sont quelquefois ombragées, par une seule, ou par deux ou trois de ces Plantes. Les Curieux mettent, au pied, de la lie de Sacki,

Le Too.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

qui est de la Biere de riz , pour les engrais-
ser , & leur faire produire des épis de trois
ou quatre empans de long. On visite ces
lieux par curiosité , & les Poëtes font des Vers
à leur honneur. La couleur des fleurs est
toute blanche , ou toute purpurine. Il y a un
Too sauvage , dont les feuilles & les fleurs
sont moins belles.

Le Saru Ka-
he Banna.

Le *Saru-Kahe-Banna* est un arbrisseau ,
dont les branches sont longues & en petit
nombre , & les feuilles semblables à celles
de la Réglisse. Ses fleurs , qui viennent en
épis , sont jaunes à cinq petales , dont l'un
est plus petit , marqueté de points rouges ,
& les autres , disposés en croix. Les étami-
nes sont au nombre de dix , & ont la pointe
rouge.

Le Sui Sin-
Kadsira.

Le *Sui-Sin-Kadsira* est une Clematis à fleur
double ; & l'*In-Sin-Kadsira* en est une autre ,
à fleur blanche de six petales , la moitié du
calice couleur de pourpre.

Le Kin , le
Fupeo , & le
Ki.

Le *Kin* , vulgairement *Mukinge* , est une
espece de Mauve des Jardins , dont la fleur
est simple & d'un bleu purpurin , une autre
à la fleur double & bleuâtre. Le *Fupeo* est
une espece de Guimauve , à feuilles de Fi-
guier fort dentelées. Le *Ki* , vulgairement
Avoi , est la Mauve-Rose , dont on distin-
gue plusieurs especes.

Le Fajoo

Le *Fajoo* , Plante célèbre , est la Rose de
la Chine , à fleurs éphemerres ; rouge le ma-
tin , & tirant au pourpre à midi.

Le Foo ,
dont la fleur
se compose
des Années
des Danis.

Le *Foo* , vulgairement *Kiri* , est un arbre
dont la fleur ressemble à celle de la Digitale.
Son bois , léger & ferme , est employé à faire
des Coffres & des Tablettes. Ses feuilles sont
fort grandes , cotonneuses , avec une oreil-
lette de chaque côté. Ses fleurs , qui ressem-

blent à celles du Mufle de Veau , font d'un bleu purpurin , blanchâtres en dedans , d'une odeur douce , longues de deux ponces , à cinq lèviées crenelées , & d'une figure très agréable. On tire de fes deux femences , qui font à-peu-près de la forme & de la groffeur d'une amande , une huile qui fert à divers ufages ; c'est la feuille de cet arbre , que les Dairis du Japon ont choifi pour leurs Armoiries. Elle eft furmontée en chef , dans leur Ecuffon , de trois épis de fleurs.

Le *Go-Too* , vulgairement *Fi-Giri* eft un arbriffeau étranger , qui vient des Philippi-Le Go Too. nes & de la Corée. Sa feuille refsemble à celle de la Vigne. Sa fleur , qui eft très belle , eft à cinq petales en forme de cloche , & d'un pouce de diamètre.

Le *Saku-Jaku* , eft une Pivoine femelle à fleurs fimples , couleur de fang. Le *Botan* ,Le Saku-Jaku. qui eft la grande Pivoine , a la tige ligneufe & droite , la feuille branchue & inégalement frangée ; d'autres ont les fleurs pleines , & de couleur incarnate ; d'autres ont les petales longs , droits , & difpofés en crête.

Le *Foo-Sen* , ou *Kinfu-Gua* , vulgairement *Ibara* , eft notre Roſier commun , porté ,Le Foo-Sen. au Japon , par les Portugais. Mais les Roſes n'y ont pas l'odeur auſſi agréable , qu'en Europe & dans l'Afie Occidentale.

Le *Kei-Quan* , vulgairement *Kei-Foge* ,Le Kei Quan. eft apparemment l'Amaranthe , dont la fleur a pluſieurs variétés. On eſtime particulière- ment celle qui eft à fleurs jaunes , avec des taches rouges , & dont la tige eft rayée de même.

Le *Joſan* , vulgairement *Gibboſi* , eft un Glaieul à feuilles de Plantain , dont la tige ,Le Joſan. qui eft droite & haute d'un pied , porte à

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

son extrémité dix ou douze fleurs en les, d'un pourpre blanchâtre, & longues de trois pouces. Elles viennent au Printemps. Une autre espèce a la feuille étroite & fleurit en Automne.

Le Ran. Le *Ran* est une petite Iris, dont la racine est fibreuse, la feuille semblable à celle du Roseau, la tige mince, & la fleur comme celle de l'*Ornithogale*. Cette fleur a cinq pétales, de trois pouces de diamètre, d'un blanc jaunâtre, avec des raies purpurines, & d'une fort agréable odeur.

Le No-Ran. Le *No-Ran* est une autre Iris, à fleur jaune. Sa tige est grosse, droite, enveloppée de feuilles dès le bas. On en distingue d'autres, couleur de pourpre & de vermillon; jaunes à petites fleurs; jaunes, avec une raie purpurine, &c. Le *Furan*, en est encore une espèce, dont les fleurs sont blanches, en masse, & dont la semence ressemble à de la farine. Les Japonais suspendent, au dessus de leurs portes, les tiges & les feuilles de cette Plante.

L'Angurek-Warna. L'*Angurek-Warna* est une plante parasite, dont les feuilles sont rares & semblables à celles des Roseaux. Sa fleur, qui est soutenue sur un pédoncule mince, ressemble, par la disposition de ses pétales, à un papillon qui vole. Leur nombre est de six, & leur longueur d'un pouce, avec une raie purpurine à chaque face, & quantité de points de même couleur.

Le Katong-Ging. Le *Katong-Ging*, vulgairement *Fouli Lacra*, est une autre Plante parasite, dont la fleur ressemble à un Scorpion. Elle a l'odeur du musc. Ses pétales au nombre de cinq, sont couleur de citron, variés de belles taches purpurines. Ils ont deux pouces de long,

& la largeur d'une plume d'oie. Ils sont roides, gros, plus larges à l'extrémité, & un peu recourbés. Celui du milieu s'étend en droite ligne, comme la queue du Scorpion. Les quatre autres, deux de chaque côté, se courbent en forme de croissant & représentent les pieds. A l'opposite de la queue, une espèce de trompe, courte & recourbée, ne représente pas mal la tête de cet Animal. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'odeur de musc ne réside qu'à l'extrémité du pétale, qui ressemble à la queue du Scorpion; & que s'il est coupé, la fleur demeure sans odeur.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Sekika*, vulgairement *Kisinsô*, est une espèce de Saniale étrangère, qui ressemble au *Cotyledon*, ou Nombril de Venus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *Cyclamen*, ou *Pain-de-Pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pied & demi, est garnie de plusieurs fleurs à cinq pétales, qui forment l'apparence d'une Guêpe volante. Elles sont couleur de Vermillon.

Le *Sekika*

Le *Sjiré*, ou *Sjiroi*, est un Lys blanc, à feuilles de fougère de Marais. Sa tige est grosse, & d'une coudée & demie de hauteur. Ses fleurs sont au sommet de la tige, en petit nombre, de trois pouces de diamètre & peu ouvertes. Les pétales en sont étroits, & marquetés en dedans de points rouges.

Le *Sjiroi*.

Entre plusieurs espèces de Lys, le *Jamma-Ospiroi*, en est un sauvage, dont les feuilles, partagées en trois grands lobes, ont de longs pédicules cannelés, qui embrassent la tige. Le *Biakko*, vulgairement *Juri*, est notre Lys blanc commun, qui a la même odeur. Le *Sazuri* est un Lys à fleur blanche mo-

DIVERS LYS.

Jamma-
Ospiroi.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

nopetale , partagé en six lévres. Le *Kentan* ; vulgairement *Oni Juri* , qui signifie Lys du Diable , est un Lys Martagon , dont la tige est grosse & d'une coudée de haut , la fleur belle , de quatre doigts de diametre , garnie de taches & de Tubercules d'un rouge purpurin ; sa racine est bulbeuse & se mange. Le *Kasbiako* , vulgairement *Konokko-Juri* , a la fleur du Sceau de Salomon. Sa tige est mince ; sa fleur est magnifique , d'un blanc incarnat , marquetée de tache couleur de sang , avec les petales courbés en dehors & terminés en pointe , & un pistil fort long , environné de cinq étamines. Le *Santan* , vulgairement *Fi-me-Juri* , est un Lys qui paroît tout couvert de sang , & dont la tige est environnée de feuilles étroites , en forme d'épis. Une autre espece , nommée Couronne Impériale , a la fleur rouge , très petite , marquetée de taches couleur de sang : une autre est couleur de feu , & se nomme *Fi-Juri*.

Le Seki-Kan. Le *Seki-Kan* , vulgairement *Sibito-Banna* , est un Narcisse à fleur jaune , aussi éclatante que l'or. L'Oignon de cette Plante est un vrai Poison.

Le Kui Symira. Le *Kui-Symira* est une Astrodille , dont la tige est haute d'un pied , cannelée , & environnée , en forme d'épis , à six petales , de couleur tirant sur le pourpre.

Le Jakan. Le *Jakan* , vulgairement *Karatsu-Oogi* , & *Fi Oogi* , est une plante à fleur de Lys , petite , rouge , & marquetée en dedans de taches couleur de sang. Une autre espece , qui se nomme *Singi* , croît sur les Montagnes , & porte une fleur blanche , double , quelquefois d'un bien détrempe.

Le Dandogwa. Le *Dandogwa* est la grande canne sauvage des Indes , à larges feuilles , dont la fleur est d'un jaune éclatant.

Le *Sjigogusa* est l'Iris commune, dont les fleurs ont plusieurs variétés. Le *Farin*, vulgairement *Buran* & *Reso Kjsa*, est l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne. Une autre croît sur les Montagnes, & porte une petite fleur. Le *Ken*, vulgairement *Quanso* & *Was-singusa*, est l'Iris des Jardins à larges feuilles, & à grandes fleurs doubles de couleur de feu. Le *Kaki-Tjubatta*, est l'Iris des Jardins, à fleurs doubles de couleur violette. Une autre a les feuilles étroites, doubles & bleues. Une troisième est à larges feuilles, dont les fleurs sont de couleur d'outremer, tachetées de pointes, couleur de Safran. Le *Fennasob* est une Iris, dont la fleur est d'un rouge purpurin, & le *Sissibi* en est une petite à grandes fleurs doubles.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.
PLUSIEURS
SORTES D'I-
RIS.

Le *Ssifen* est un Narcisse blanc des Montagnes, qui jette un grand nombre de fleurs. On distingue la grande & la petite espèce.

Le Ssifen.

Le *Sen-Sjun* est une *Lychnis* couronnée, dont la fleur est d'un verd blanchâtre, avec des pétales dentelés, & les extrémités couleur de cendre. Une autre espèce a la fleur toute blanche. Le *Senno* en est une autre dont les feuilles & le calice sont remplis de petits poils, la couleur de sang lavé, les pétales frangés, & les extrémités de couleur violette. Le *Fu-ji-Guro*, autre *Lychnis* couronnée, a la tige semée de nœuds d'un pourpre obscur. Sa fleur est petite, couleur de Vermillon, & les pétales entiers.

Plusieurs *Ly-*
cnius.

Le *Mokok* est un arbre à feuilles de *Tephium*, à fleurs monopétales, dont le fruit ressemble à la Cerise, & dont les semences ont la figure d'un Rein. Sa grandeur est moyenne, son tronc droit, & la grosseur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles res-

Le Mokok.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

semblent à celles du *Telephium* commun. Ses fleurs sont monopétales, partagées en cinq lèvres, de couleur pâle, de l'odeur des Giroflées jaunes, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Cerise, d'un blanc incarnat en dehors, d'une chair blanche, sèche & suable, d'un goût un peu amer & sauvage.

Le *Kiusai*.

Le *Kiusai*, vulgairement *Samie*, est la Pensée, que les trois couleurs font nommer aussi fleur de la Trinité.

Le *Sju*.

Le *Sju*, vulgairement *Fagi*, est un Cytise à fleurs d'Anagyris, couleur de pourpre, qui croissent sur de petits épis cannelés. Ses gousses, ou siliques, sont étroites & sont petites.

Le *Tfoo Sju*.

Le *Tfoo-Sju*, vulgairement *Sô-Fagi*, est une herbe des Jardins, d'une coule de hauteur, de la figure de l'*Hyssope* commune & sans odeur. Sa fleur est à six pétales, & couleur de pourpre.

PLUSIEURS
BELLES MA-
TRICAIRES.

Le *Kik*, *Kikf*, ou *Kikku*, vulgairement *Kawara Jamagi*, est une Matricaire, dont on distingue plusieurs espèces, sauvages & cultivées. *Jamagi* signifie Armoise. Ainsi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Sa beauté singulière & l'abondance de ses fleurs en font le principal ornement des campagnes & des Jardins; d'autant plus qu'elles fleurissent en différentes saisons. L'une se nomme *No-Gikf*; c'est la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur est jaune, petite & d'une excellente odeur. Le *Kittijo*, vulgairement *Jamagi*, est une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'été & jusqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille est grasse, longue, étroite, un peu âpre; sa fleur bleue, tirant sur le



pourpre, un peu odorante; sa semence oblongue, serrée & couverte de poils. Le *Ko-Gikf* est une Matricaire rampante des Bois, dont la tige est mince & courte. & la fleur petite. Une autre espèce, à fleur double de couleur d'or, fleurit en Automne. Le *Sjô-Sjô* en est une autre des Jardins, à grandes feuilles simples, & dont la fleur tire sur le bleu. Une autre à fleurs doubles, est variée de jaune & de rouge. Une autre, variée de même, a les fleurs de trois pouces de diamètre. Une autre, à larges feuilles odorantes, a la fleur de couleur d'or, très double & sans odeur, semblable en grandeur & en figure à la Rose de Provins, ou Rose à cent feuilles. Une autre est à fleurs blanches, de différentes grandeurs. Une autre, à fleurs doubles un peu incarnates, & de deux pouces de diamètre. Une autre, à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchue, à fleurs d'un rouge écarlate. Une autre enfin, à fleurs blanches, avec les extrémités des pétales couleur de pourpre, & de petits tuyaux jaunes, mêlés parmi les pétales.

Le *Dsjô-Gikf* est le Chrysanthème Peruvien Le *Dsjô-Gikf*. de Dodonée, ou le grand *Helenium* des Indes de Gaspard Bauhin.

Le *Sekki-Kan* est un Arbrisseau d'une Le *Sekki-Kan*. brasse de hauteur, dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de distance en distance, sont étroites, longues, épaisses, argentées par dessous, pendantes, & sans découpures. Ses fleurs sont incarnates, & ramassées à l'extrémité des rameaux par bouquets, de dix jusqu'à quinze, qui sortent d'une enveloppe commune. Elles sont monopétales, & découpées en sept grandes lèvres. On en distingue deux autres espèces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur rouge.

ARBRES Le *Sen-Fuku*, vulgairement *Ogurenaa*,
II PLANTES est un Arbre jaune, dont la tige est branchue,
DU JAPON. garnie de poils, & haute d'une coudée &
 Le *Sen-Fuku*, demie. Sa fleur approche de celle de la Per-
 ficulaire à siliques.

L'Obai, ou L'Obai ou Robai, est une sorte de Jasmin
 Robai. à fleurs doubles. Son écorce est brune. Son
 bois foible & rempli de moëlle, ses feuilles
 alternativement opposées, & terminées par
 une pointe un peu recourbée. Ses fleurs, qui
 paroissent au mois de Février, avant les feuil-
 les, & qui sortent d'un calice écailleux, sont
 d'un jaune pâle; & composées de deux sortes
 de petales, dont les extérieurs sont d'ordi-
 naire au nombre de huit, longs d'un demi
 pouce, en oval; & les intérieurs, plus petits,
 de grandeur inégale, au nombre de huit,
 & plus marquetés de points couleur de sang.
 l'odeur de la fleur tire sur celle de la Vio-
 lette, mais devient dégoûtante à la longue,
 & le goût en est très désagréable. Cet Ar-
 brisseau, qu'on croit apporté de la Chine,
 est d'une beauté, qui le fait cultiver soigneu-
 sement dans les Jardins.

Le Ren & le Le Ren, vulgairement *Haisis*, est une Plante
 Feifo. connue aux Indes sous le nom de *Taraté*.
 C'est le Nénuphar Indien, & la Fève d'E-
 gypte de Prosper Alpinus. Ses tiges sont d'une
 longueur extraordinaire & se mangent. Sa
 racine, qui est aussi fort longue, s'étend en
 travers. Elle est de la grosseur du bras, gar-
 nie de nœuds éloignés les uns des autres
 & fibreux. Cette Plante passe pour sacrée, &
 ses fleurs servent à l'ornement des Autels. Le
 Feifo est un grand Nénuphar, dont la feuille
 est pointue comme une épée.

Le Somo. Le Somo, vulgairement *Skimmi*, & par
 excellence *Fanna*, qui signifie la Fleur, est

un Arbre sauvage, à feuilles de Laurier, & à fleurs de Narcisse. Son écorce est aromatique. Il est de la grandeur du Cerisier, d'un bois roux, dur & fragile. Ses feuilles sont disposées en rond, autour des petites branches, & ses fleurs sont situées à leur bout. Les Bonzes de la Chine & du Japon mettent devant les Idoles & sur les tombeaux, des feuilles de cet Arbre en bouquets.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Sjo*, vulgairement *Maatz*, est le nom général du Pin. On l'en distingue plusieurs espèces, qui tirent leur différence du nombre, de la situation, & de la figure de leurs feuilles, & qui se nomment, *Fusji-Maatz*, *Aka-Maatz*, *O-Maatz*, *Me-Maatz*, *Gojono-Maatz*.

PLANTES
DE DIVERSES
ESPECES.

Le *Sjo*.

Le *San*, vulgairement *Sfugi*, est un petit Pin-Cyprès, qui produit de la Réfine, & dont le fruit est écailleux, de figure sphérique, & de la grosseur d'une Prune. Ses semences sont rares, oblongues, cannelées & de couleur rouge-baie.

Le *San*.

Le *Scofi*, vulgairement *Kara-Maatz-Nomi*, est une Melese, dont les fruits ont des noyaux de figure pyramidale. Cet Arbre quitte ses feuilles en Hyver.

Le *Scofi*.

Le *Moro-Unig*, ou *Sonoro-Maatz*, est un grand Genevrier, dont les baies ressemblent à celles de la Sabine.

Genevriers.

Le *Moro*.

Le *Si-Moro* est un Genevrier barbu, dont les barbes sont écailleuses, & les fleurs couleur de Safran. Ses baies, semblables à celles de la Sabine, sont à plusieurs angles. Le *Nanzui-Sfugi* est le Genevrier de la Bermude, que la beauté fait cultiver avec soin. Le *Jempak* est un Genevrier en Arbre, qui a l'apparence du Cyprès, & qui jette une très mauvaise odeur.

Le *Si-Moro*.

Le *Sfugi*.

Le *Jempak*.

- ARBRES**
ET PLANTES
DU JAPON
- Le Quai.** Le *Quai*, vulgairement *Fi-No-Ki*, est un Cyprès, rempli d'un suc gras, visqueux, aromatique, de l'odeur du Genévrier. Son fruit est de la grosseur d'un pois, avec un Tubercule. Notre Cyprès commun, qui croît aussi au Japon, y jette par ses feuilles une odeur balsamique; & son fruit contient cinq semences, semblables au grain de froment.
- Le Fa-Ku.** Le *Fa-Ku*, vulgairement *Kaswa*, est un Arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles de la Patience. Ses fleurs sont blanches, en épi, & terminent les rameaux. Son fruit est hérissé de pointes.
- Aristoloches.** Le *San-Kakso* est une Aristoloché, qui monte & s'étend beaucoup, & dont la fleur est de diverses couleurs. Une autre Aristoloché est le *Senninso*, dont la fleur blanche, à quatre pétales, est de l'odeur du Muguet.
- Le San Kad-o.**
- Le Senninso.**
- Le Tito-Megusa.** Le *Tito-Megusa* est une Jourbaibe à fleurs jaunes, dont la feuille est pointue.
- Le Tiflu.** Le *Tiflu*, vulgairement *Fawa-Kingi*, ou *Niwa-Gusa*, ou *Focki Gusa*, est la *Scoparia*, autrement la Belvedere des Italiens, dont on tire, au Japon, un remède célèbre dans cette Contrée.
- Le Fudsi Bakama.** Le *Fudsi-Bakama*, est une petite Plante, fort semblable à la Verveine, dont elle a la feuille. Sa tige ronde & purpurine sortent, à son extrémité, des bouquets de petites fleurs à cinq pétales, couleur de pourpre blanchâtre, enveloppées d'un calice rond & écailleux. Sa semence est en angles, brune, & d'un goût fort amer. Une autre espèce a la tige & les fleurs blanches.
- L'Ominamisji.** L'*Ominamisji*, autrement *Sjro-Banna*, qui signifie Fleur des Femmes, tire ce nom de sa beauté. Elle ressemble à la Verveine par ses feuilles. Sa tige, ronde & cannelée,

pousse plusieurs branches, qui se terminent par des bouquets de fleurs rouges, semblables à celles du Sureau. Sa graine est ovale, & de la grosseur de l'Anis.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Tobi*, vulgairement *Taraxoo*, est une Plante, qui par l'épaisseur de ses feuilles, & par ses branches, qui sont terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, ressemble, suivant la signification de son nom, à une queue de Dragon. Ses feuilles sont étroites, inégalement dentelées. Ses fleurs sont d'un bleu clair, en forme de tuyau, & partagées en quatre lèvres.

Le *Tobi*.

Le *Sisifu-Sjoo*, vulgairement *Ssu'u-Kahi*, est un Marrube, dont la tige est droite, haute d'une coudée, & à peu-près ronde. Ses fleurs, de la grosseur de celles de Lavande, sont d'un bleu clair, & fort serrées les unes contre les autres. Elles naissent des aisselles des feuilles. Une autre Plante, de même nom, a l'odeur d'Anis; & sa semence en a le goût. Sa tige est quarrée, sa fleur purpurine, faite en tuyau, & sa feuille terminée par une pointe, comme celle de la Melisse.

Le *Sisifu-*

Stoo.

Le *Tsiosigusa* est une Verveine, dont les fleurs sont en épis, fort serrées, & semblables à celles de la Sauge.

Le *Tsiosigusa*.

Le *Tsjoo*, vulgairement *Tsia*, est un Lierre, qui monte & s'étend beaucoup. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses baies sont oblongues & charnues. Le *Fotogi-Tsia* est le Lierre commun, qui porte des baies. L'*In-Sjia* est le Lierre de Pierre, ainsi nommé parce qu'il s'attache aux pierres. Sa racine est ligneuse, & sa feuille semblable à celle du Lierre nummulaire. Il se conserve toujours verd. Le *Tsia Mongira* est un Lierre qui rampe à terre,

PLUSIEURS
SORTES DE
LIERRES.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

& dont la feuille ressemble à celle de la petite Nummulaire. Le *Sakufetz*, vulgairement *Kakidoro*, est une Plante rampante, fort semblable au Lierre. Ses fleurs naissent parmi les feuilles, dès le bas de sa tige. Elles sont couleur de pourpre, à six pétales. Ses semences sont rondes, un peu applaties.

Le Sjukaido. Le *Sjukaido* est une espèce d'Oseille, haute d'une coudée, & d'un suc fort âcre. Sa tige est grasse, branchue, garnie de nœuds. Ses feuilles sont épaisses, & finement dentelées. Ses fleurs sont à quatre pétales, couleur de chair, & d'une structure que Kampter nomme singulièrement admirable.

Le Satjo, & le Koo Seki, dont on fait le bleu d'outremer. Le *Satjo*, vulgairement *Katabami*, est l'*Alleluia* à fleurs jaunes de Dodonée. Le *Koo-Seki*, vulgairement *Skigusa*, est une espèce d'*Ephemerum* à feuilles de Muguet, dont la fleur est bleue, & ressemble à celle de la Trinité; mais plus élevée, & semblable aux ailes des Papillons. Ses feuilles sont sans pédicules. Ses fleurs ont à faire la couleur bleue qu'on nomme Outremer, en les mêlant avec du son de riz, qu'on humecte. On exprime ensuite le suc de cette masse, & l'on y plonge un papier net, qu'on fait sécher lorsqu'il est bien imbibé. On réitère plusieurs fois la même opération, & ce papier sert alors pour la couleur.

Le Faklora-Kia.

Le *Fakkona-Kja* est un Capillaire célèbre, qui naît sur la Montagne de Fakkona, & qui sert aux usages de la Médecine. Il est à feuilles de Coriandre.

Le Sin-Sioos.

Le *Sin-Sioos*, vulgairement *Firu-Musse*, est un Epi d'eau, à feuilles de lys des Vallées.

Le Fibi.

Le *Fibi* est proprement la petite Lenchytis âpre. Mais on en distingue une autre, à feuilles frisées du Polypode.

Le

Le *Desjemmai* est une *Phyllitis* à feuilles branchues, dont la racine se mange.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Secki-Ji*, vulgairement *Jawanokawa*, est une *Hermionite* pierreuse, à feuille simple, oblongue, assez grande, fort large à sa racine, & se rétrécissant jusqu'à prendre la forme d'un *Epieu* pointu.

Le *Desjemmai*.
Le *Secki Ji*.

Le *Tsjo*, vulgairement *Sjiro*, est un *Chanvre* blanc, ou plutôt, n'est que la grande *Ortie* commune, qui fleurit au Printemps : mais sa tige a des fils, propres à faire de la toile. Sa semence est d'un goût très âcre, & l'on en tire une huile caustique.

Le *Tsjo*.

Le *Rio*, vulgairement *Tade*, est la *Perficatrice* âcre & brûlante, nommée autrement *Curage* ou *Poivre d'eau*. Ses feuilles tiennent lieu de poivre, aux Japonois.

Le *Rio*.

Le *Koo*, *Ke-Tade* & *Inu-Tade*, est une autre *Perficatrice*, dont la tige est garnie de poils, haute de quatre pieds, divisée par articulations, & partagée, à son sommet, en plusieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille est grande, terminée en pointe, & sans découpures.

Le *Koo*.

Le *Kecquan-Mokf*, vulgairement *Kaide*, est un *Erable*, dont les feuilles sont petites & variées de pourpre & de jaune.

Le *Kecquan*.
Mokf.

Le *Sco* & *Sansjo*, vulgairement *Naru-Fat-si-Kami*, ou *Kawa-Faji-Kami*, est proprement le *Poivrier* du Japon. Ce célèbre *Arbrisseau* s'élève d'environ deux toises. Son écorce est grasse, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes d'un demi ponce de long. Son bois est léger, faible, & fort moëlleux. Ses feuilles, dont le pédicule est très court, sont en forme d'ailes, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq travers de doigt, semblables, en

Le *Sco* &
Sansjo, Poi-
vriér du Ja-
pon.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

partie, à celles du Frêne, ovales, d'un verd agréable, avec un bord un peu crenelé, & une côte tendre, qui les traverse dans leur longueur d'un bout à l'autre. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles, & au bout des petits rameaux, ont sept à huit pétales, & autant d'étamines, dont le sommet est rond & jaune. Ses fleurs sont d'une figure à-peu-près ronde, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Après la chute de la fleur, il paroît une ou deux capsules seminales, de la grosseur d'un grain de poivre, membracées, couvertes d'un grand nombre de petits tubercules, roussâtres dans leur maturité, dures, & qui s'ouvrent pour laisser sortir une seule semence, ovale, un peu dure, de la grosseur d'un grain de Cardamome, couverte d'une peau noire & brillante, sans saveur, mais seulement un peu chaude. Cet Arbrisseau a, dans toutes ses parties, mais principalement dans son écorce, ses feuilles & son fruit, un goût de Poivre, & de Pyrethre brûlant & aromatique. Ses feuilles nouvelles, son écorce sèche, & surtout les capsules seminales, s'employent dans les alimens au lieu de Poivre & de Gingembre. Les Médecins pilent les feuilles, dont ils font, avec de la farine de riz, un cataplasme résolutif, pour les parties attaquées de fluxions douloureuses. Il y a un *Sjo*, ou *Sansjo* sauvage, qui a une partie des mêmes vertus.

Le Raibokf

Le *Barbof*, vulgairement *Fusi*, est un Arbre des Montagnes, qui a de grandes & belles feuilles. Ses fleurs sont petites, blanches, à cinq pétales, & ramassées à l'extrémité des rameaux en épi de forme conique. Ses feuilles portent des excrescences, qui tiennent lieu de Noix de Galle aux Japonais.

Le *Sjo-Ri*, vulgairement *Kandfi-Kansi*, est le Mûrier dont on fait le papier, & qu'on a déjà décrit, dans l'Histoire naturelle du Japon avec le *KadfiKadsura*.

Le *Kioh*, vulgairement *Dara*, est un grand Arbrisseau sauvage, hérissé d'épines, dont les feuilles sont grandes, terminées en pointe, & finement dentelées. Ses fleurs sont blanches, à cinq perales, & disposées en ombelle. Sa semence ressemble à celle du Lin.

L'*Asjebo* est une autre Arbrisseau, d'une condée de haut, & dont les branches sont très flexibles, les feuilles étroites, sans découpures, d'un goût amer & styptique. Leur décoction fait mourir les Mouches & les Vers. Ses fleurs sont monopetales, & très blanches.

L'*Ibuita* est un Arbrisseau qui a les feuilles & l'apparence du Prunier sauvage, la fleur blanche & semblable à celle du Tiroline. Le *Takusifu*, vulgairement *Totagusa*, est la petite Hjule commune. Le *Fan-Ru*, vulgairement *Fa-Koh*, est la Morgeline commune. Le *Mundo*, vulgairement *Jamajusa*, est la Benite commune. Le *Kakko*, vulgairement *Utsu-Bogusa*, est la grande Brunelle, sans déconpure. Le *Gu*, vulgairement *Jamogi*, est la grande Armoise commune, qui se nomme *Tatz* dans sa jeunesse, & dont les feuilles servent au Moxa, fameux remède qu'on a déjà décrit. Le *Koo* est l'Armoise à petites feuilles. L'*Tajin*, vulgairement *Fki Jamogi* est l'*Aérotanum*, ou l'*Aurore male des champs*. Le *Bi*, vulgairement *Aa*, est un Chanvre qui se sème. Le *Koi* est un Chardon des Prés, à larges feuilles. Le *Kei*, vulgairement *Akisa*, est l'Accroche des Bois, à grandes découpures. Le *Sei*, vulgairement *Nadousa*,

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Sjo-Ri*.

Le *Kioh*.

L'*Asjebo*.

L'*Ibuita*, &
autres petites
Plantes.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

est le Tabouret, dont les feuilles sont aussi fort découpées.

PALMIERS DU
JAPON.

Le *Tessio*.

Le *Tessio*, vulgairement *Sotitz* & *Sodetz*, est l'espèce de Palmier, dont on fait le *Saga*. On prétend que l'humidité fait, sur son bois, le même effet que le feu fait sur le parchemin; qu'on lui met, au pied, de la limaille de fer, au lieu de fumier, & que lorsqu'une de ses branches se casse, on l'attache au tronc, avec un clou, pour la faire reprendre. Le

Le *Sjuro*.

Sjuro, ou *Sodio*, approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabar; mais il est stérile au Japon. Le *Soo-Tsou* en est une petite espèce, dont les feuilles sont pointues comme celles du Roseau.

Le *Soo-Tsi*
ku.

Le *Tsiku*, qui
est le *Lan-*
Tou des In-
dies.

Le *Tsiku*, vulgairement *Tacké* & *Fatslu*, est le Roseau qui se nomme *Bambou*, dans les Indes. On en voit, au Japon, d'une extrême grosseur, qui paroissent avoir duré plusieurs siècles. Ils y servent, comme dans la plus grande partie de l'Orient, à faire des meubles & des murs même de Maison. Les rejettons de ses racines se confisent avec le vinaigre, le sel, l'ail, & le poivre. On a remarqué ailleurs que dans la Province d'Oomi, ces racines sont d'une beauté rare, & l'on en fait ces belles cannes que nous con-

Rottangs.

noissons sous le nom de Rottangs.

AUTRES
ROSEAUX.

Le *Rotsiku*, vulgairement *Nato Dacké*, est le Roseau amer des Indes, qui forme une espèce d'Arbrisseau. L'amertume est dans sa racine. Le *Fatsiku*, vulgairement *Fucanma-Tacké*, c'est à dire, Roseau fourchu, est un Arbrisseau dont la tige forme deux fourches. Le *Sji-Tsiku* est encore un Roseau, qui croît en Arbrisseau, & dont la tige est d'un noir purpurin, mince, bien remplie. Ses feuilles sont larges, courtes, pendantes & pliées. Le

Kaansia, vulgairement *Satto-Dacké*, est une Canne de sucre, rare au Japon, & cultivée seulement par les Curieux. Le *Dso*, vulgairement *Sasa*, est un petit Roseau bas, à feuilles étroites; ou plutôt un petit Abrisseau à feuilles de Roseau. Le *Come-Sasa*, en est une autre espèce, dont les feuilles sont cannelées & plus larges. Le *Fachona-Sasa* est la même, avec cette différence, que ses feuilles ont le bord & le nerf du milieu d'un très beau blanc. Le *Fuku*, vulgairement *Tsikutsu*, est un petit Roseau branchu, en arbruste, dont on distingue plusieurs espèces. L'*I*, vulgairement *Assi*, & *Jusi*, est le Jonc commun des Marais du Japon. Ses feuilles sont larges, ses tuyaux fermes, & *Kämpfer* croit qu'on en fait des pinceaux pour écrire. Le *Fo*, vulgairement *Kamena*, est le Souchet des Marais. Le *Kin*, vulgairement *Siki o*, est une espèce de Jonc mince, uni, long, qu'on cultive dans des Plaines humides à la manière du Riz, pour en faire des nattes, qui servent à couvrir le pavé des Chambres. Le *Sju* est un Jonc des Marais, à fleurs de-lys, que sa beauté fait cultiver dans les Jardins. On en distingue trois autres espèces, qui ne diffèrent que par la grandeur des feuilles. Le *Serz*, vulgairement *Suge*, est une herbe des Marais, à feuilles de Jonc, courtes & roides. On les blanchit, pour en faire de très beaux chapeaux, dont les femmes se couvrent la tête, à la promenade.

Le *Kju*, vulgairement *Asasa*, est une espèce de Nénuphar, à feuilles de Thoria. Le *Ken*, vulgairement *Midubaki*, en est une autre espèce, à feuilles de Populago. Le *Et*, vulgairement *Ukigasa*, est la Lanille commune des Marais. On en distingue une autre, qui a les feuilles quarrées.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Kaansia*,
canne de su-
cre du Japon.

JONCS.

Nénuphar.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Kants
joor, ou le
Wanhom, es-
pece de Plan-
tain.

Le *Wanhom* est une Plante Siamoise, dont Kämpfer croit avoir enrichi le Japon, & qu'il y cultiva du moins avec succès. C'est une sorte de Plantain, dont la fleur est blanche, à six petales semblables à celles de l'Orchis, & qui dure fort peu. On attribue, à sa racine, la vertu de déobstruer les Hypochondres, d'échauffer l'estomac, de dissiper les vents, de guérir les tranchées, de fortifier les viscères, & le genre nerveux. Elle porte le nom de *Wanhom* parmi les Siamois, qui la cultivent soigneusement; mais les Etrangers la nomment *Kantsjoor*.

ARBRES
ODORIFÈ-
RANTS

Le *Sin koo*.

Le *Sin-koo*, vulgairement *Kawo-Riki*, est un arbre odoriférant que Kämpfer prend pour l'Aquila, ou bois d'Aigle, espèce d'Alôë, & dont il croit que ce sont les morceaux les plus résineux, & par conséquent ceux qui ont le plus d'odeur, auxquels on donne le nom de *Calamba*. Son tronc, dit-il, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poil, & se partageant en deux branches. Ses feuilles naissent une à une, éloignées d'un pouce entr'elles, semblables à celles du Pécher, d'un verd brillant & vif de chaque côté, sans découpures; mais avec un gros nerf qui regne au milieu sur le dos, dans toute leur longueur, & qui couvre des deux côtés quantité de petits rameaux fins, & presque imperceptibles. Cette description est d'autant plus curieuse, qu'on n'avoit qu'une connoissance imparfaite de cet arbre. On sçavoit seulement, comme l'observe aussi Kämpfer, qu'il ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des Bois & des Montagnes. Suivant le rapport des Japonois & des Siamois, il n'acquiert l'odeur qui le rend si pré-

cieux , que lorsqu'il est tout à-fait vieux.

ARBRES

Le *Sindant* , vulgairement *Tanko* & *Rjad-*

ET PLANTES
DU JAPON.

don , est l'arbre de Sandal du Japon. Il ne s'y trouve que sur les plus hautes Montagnes du Bungo. Le *Baso* , qui est le *Musa* , nommé *Pilang* par les Indiens , est rare & stérile au Japon. Le *Tobé* , ou *Karakatz* , est le *Sumach* des Arabes , & le *Roux* ou *Rhus* , à

Le *Sindant*.

Le *Baso*.

Le *Tobé*.

feuilles d'Orme. de Bauhin. Le *Tambre-Noki* est un Laurier sauvage , de la grandeur du Camphrier ; le ses baies , couleur de pourpre noir & plus grosses qu'un pois , on tire une huile pour les lampes. L'écorce en poudre mêlée avec des Aromates , sert à faire de petits bâtons parfumés , qui se nomment *Senkos*. Les Prêtres en brûlent sur les autels de leurs Dieux ; & les Chirurgiens qui appliquent le Cantere Moxa , les emploient pour y mettre le feu.

Le *Tamu-No-Ki* est un arbre , dont les feuilles sont droites , serrées & d'une beauté bizarre. Ses feuilles sont deux à deux , arides , oblongues , pointues par les deux bouts , d'un verd brillant d'un côté & blanchâtre de l'autre. Ses fleurs à six pétales , sont d'un verd jaunâtre , soutenues par un calice découpé en six.

Le *Tamu-*
No-Ki.

Le *Taabi* est un arbre dont les feuilles sont grandes , dentelées , & les rameaux garnis d'un épi de fleurs , long de trois pouces , avec plusieurs gousses à leur extrémité.

Le *Taabi*.

Le *Too-Sei* est un arbre de grandeur médiocre , dont les branches sont fort tortueuses , & fort garnies de feuilles ovales , rudes , sans découpures. On pile son écorce , pour en faire de la glu.

Le *Too Sei*.

Le *Taamo-Sjibatta* est un arbrisseau dont la fleur est en forme de Lys , & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier.

Le *Taamo-*
Sjibatta.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON. Le *Mame*, ou *Mamelos*, est un arbrisseau dont les branches sont longues & droites, le bois dur, mais léger, jaunâtre & plein de moëlle. Ses feuilles ressemblent à celles du Cerisier. Ses fleurs sont blanches, pendantes, sans pedicules, ordinairement à huit petales, qui sont joints en forme de cloche, & de longueur inégale.

Le *Rengjo*. Le *Rengjo* est un arbrisseau qui jette des branches dès le bas, & dont l'écorce est couverte de Tubercules. Ses fleurs sont jaunes, tendres, en forme de cloche, découpées jusqu'au de-là du milieu & raïées de rouge en dedans. Le *Ko-Gommi* est un autre arbrisseau, qui n'a pas une brasse de haut, dont les feuilles sont étroites & couleur de verd de gris; les fleurs blanches, sans odeur, à cinq petales, ramassées en bouquets, & environnées de cinq ou six petites feuilles. Le *Ko-Gommi-Sakira*, en est une espee dont la fleur est blanche & pleine, semblable à une belle Marguerite.

Le *Jo*. Le *Jo*, vulgairement *Janangs*, est une espee de Hêtre, qui sert à faire des Coffres, peu différent d'un autre qui se nomme *Mids-Janaji*.

Le *Rju*. Le *Rju*, vulgairement *Aukaji*, est un arbre qui approche du Saule, du moins par ses feuilles. Le *Kawa-Janogi* est un petit Saule noirâtre, dont les chatons sont garnis d'un duvet, qui sert de bourre aux Japonois. Le *Kuro-Nosji* est un arbrisseau des Montagnes, qui est de la hauteur d'un homme, mais qui a peu de branches, & la feuille du Saule. Ses fleurs sont petites, à cinq petales, & d'un verd mêlé de jaune.

Le *Boi*. Le *Boi*, vulgairement *Awa-Kadsira*, est un grand Lierre stérile. Le *Futori Ksa*, est un

Lierre de terre des Montagnes, à fleurs tachetées en dedans. Le *Tekz Radjura* en est un autre, à feuille oblongue, d'un verd obscur. Il ressemble au Lierre arbre.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Magubi* est un arbrisseau de grande hauteur, garni de nœuds, & dont l'écorce est d'un verd brillant. Ses feuilles croissent trois à trois.

Le Magubi.

Le *Gube* est une herbe fort haute, dont les branches sont foibles, de couleur baie, & les feuilles partagées en cinq lobes. Ses fleurs sont en ombelle, à cinq pétales, d'un blanc verdâtre. L'*Uno-Fanna*, grand arbrisseau qui ressemble au *Syringa*, a les fleurs ramassées en grappes, à cinq pétales, un peu odorantes, sans étamines & sans pistil. Le *Bantus* est une sorte de *Jasmin* à feuilles dentelées, dont les fleurs sont en épis, jaunes, à trois pétales.

Le Gube.

L'Uno Fanna.

Le Bantus.

Le *Nonigi* est la grande Fumeterre, à racine creuse & à fleur bleue. Le *Keman-Sfo*, ou *Narin*, est une herbe haute d'un pied, dont les feuilles ressemblent à celles de l'*Antolic*. Ses fleurs sont de couleur incarnate, formées de deux especes de capuchons, qui se terminent par une longue pointe recourbée & qui renferment un corps cannelé, de figure conique, garni d'un pistil & de six étamines.

Le Nonigi.

Le Keman-Sfo.

Le *Seki-Tsiku* est un *Œillet* simple à grandes fleurs. Le *Foofen*, ou *Kin-Sajua*, est l'admirable *Peruvienne*, de Rai, à fleurs blanches & rouges.

Le Seki-Tsiku.
Le Foofen.

Le *Koogua*, vulgairement *Kurenei*, & *Benino-Fanna*, est une herbe à longue tige & à grandes feuilles, dont on tire la couleur bleue.

Le Koogua.

Le *Raijua*, vulgairement *Badjinjo*, est

Le Raijua.

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

une espèce de *Lychnis*, qui tient du Pavot ; dont elle a la tête. Sa fleur est simple, & bleue, mais si belle, qu'on la conserve dans des caisses. Le *Neko Fanna* est une sorte d'*Anemone*, dont les pétales sont couverts de poil, en dehors & d'un rouge obscur.

Le *Kibjo*. Le *Jamma-Kibjo* est une Plante, qui ressemble à la *Gentiane*. Ses tiges sont d'un blanc mêlé de verd. Ses fleurs, en forme de tuyau, sont longues d'un pouce & demi, bleues en dehors, & blanches en dedans, avec des lignes bleues. Elles se ferment au coucher du Soleil, & se rouvrent à son lever.

Le *Furiné*. Le *Furiné* est un *Knicus* bleu, qu'on cultive dans les Campagnes, parce que sa fleur sert pour les couleurs.

Le *Sfo*, & le *Dsin*, Ba-filic. Le *Sfo*, vulgairement *Naraje*, & *Sjako-Gufa*, est une espèce de grand B filic. Le *Dsin*, vulgairement *Je* & *Fakkuso*, en est une autre espèce, dont la semence donne une huile célèbre, nommée *Ieno Abra*.

Le *Sun Giku*. Le *Sun-Giku* est une *Marricaine* de la Corée, dont la fleur est double & très belle. Le *Gofitz* est un *Thlapi*, dont les feuilles sont opposées entre elles & sans découpures. Le *Jotei*, vulgairement *Sfi*, en est un autre, à

feuilles de *Patience*, dont les tiges, comme celles du précédent, sont garnies de capsules.

Le *Tenka*. Le *Tenka*, vulgairement *Kon-Sabb*, est la

Morelle des Jardins. Le *Sen* est une herbe de la hauteur d'un pied, branchue & penchée vers la terre, dont les feuilles ressemblent à la *Nummulaire*, & servent à la teinture. Le *Sjaden* est un grand *Plantain*, à larges feuilles ; comme le *San'oo* en est un à feuilles étoilées, & le *Kawa-Sobu* un autre à feuilles d'*Iris*, étroites & longues d'un pied, avec un épi de quatre doigts de long.

Le *Keiz*, vulgairement *Waribi*, est la Fougere, dont on mange, au Japon, les tiges nouvelles. Le *Sinqua*, vulgairement *Ikingusa*, est la Stratiote commune, qui se cultive, dans des pots. Le *Doki* est un Pied de Veau, cannelé, dont la feuille est en forme de doigt. Le *Kogannegusa* est un *Alleluia*, dont la tige est mince & branchue, Les feuilles cordées & couvertes de poils. Le *Keion-Kusa* est une Hermionite à très petites feuilles, onnées au bord, & découpées en pointes. Le *Kimpaku*, vulgairement *Jwagoki* & *Jwasibi*, est une Mouffe des Rochers, qui ressemble à la Bruyere. Le *Matébutz* est une grante Piloselle rampante & hérissée, dont les Japonois font une espece d'Armoisin, qu'ils nomment *Butz*.

Enfin, Kämpfer nous apprend que les nids d'oiseaux du Japon, dont on fait tant de cas pour les ragoûts, & qui s'y nomment *Jenwa*, ou *Jonsku*, vulgairement *Jens*, sont l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & composés de ces *Holothuries*, ou *Poissons plantes*, qui surnagent sur les flots. Il ne parle point des Cedres; quoiqu'on sçache par son propre témoignage, comme par celui de tous les autres Voyageurs, qu'ils sont en abondance au Japon: mais il ajoute, en général, qu'entre les Plantes qu'il a nommées, il s'y en trouve une infinité d'autres, & qu'il en est peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits, ne servent de nourriture aux Habitans.

ARBRES.
ET PLANTES
DU JAPON.

AUTRES
PLANTES.

Jenwa, ou
Nids d'Oi-
seaux.



TABLE

DES TITRES

ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLII.

AVERTISSEMENT, Pag. j

SUITE DU LIVRE II.

Suite des Voyages aux Indes Orientales ;
par le Sud-Ouest.

INTRODUCTION, Pag. 1

PARAG. I. *Voyage du Chevalier Drake*, 7

PARAG. II. *Voyage de Pierre de Sarmiento*,
22

PARAG. III. *Différens Voyages aux Indes*
Orientales, par le Détroit de Magellan,
27

Thomas CANDISH, 28

Olivier DE NOORT, 33

Sebald DE WEERT, *ibid.*

Georges SPILBERG, 43

Jacques L'HERMITE, 56

SCHAPPENHAM, 73

Table des Titres & des Paragr.	459
PARAG. IV. <i>Voyage du Chevalier Jean Narborough ,</i>	77
PARAG. V. <i>Voyage de Froger , ou Relation du Voyage de M. de Genes , au Détroit de Magellan ,</i>	133
PARAG. VI. <i>Voyage de Woodes Rogers , aux Indes Orientales , par le Sud Ouest ,</i>	171
PARAG. VII. <i>Voyage du Capitaine Wood , par le Détroit de Magellan ,</i>	221
PARAG. VIII. <i>Voyage de M. Frezier , par le Détroit de le Maire ,</i>	251
PARAG. IX. <i>Voyage de M. Anson , autour du Monde , par le Sud Ouest ,</i>	315
PARAG. X. <i>Observations Critiques sur les Chinois ,</i>	543

TABLE

DES TITRES

ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLII.

LIVRE III.

Voyage aux Terres Australes
ou Antarctiques.

I NTRODUCTION,	Pag. 1
VOYAGE de Pelsart, aux Terres Australes,	9
VOYAGE d'Abel Jansen Tasman , aux Ter-	

470	Table des Titres & des Paragr.	
	<i>res Australes inconnues ,</i>	29
	VOYAGE de Guillaume Dampier , aux Ter-	
	<i>res Australes ,</i>	45
	DESCRIPT. de l'Isle de Timor ,	134
	VOYAGE de deux Vaisseaux François , aux	
	<i>Terres Australes ,</i>	158

L I V R E I V.

Voyages errans , c'est-à-dire , sans
terme fixe.

INTRODUCTION ,	179
VOYAGES de Gautier Schouten ,	182

T A B L E

D E S T I T R E S

E T D E S P A R A G R A P H E S

Contenus dans le Tome XLIIIe.

S U I T E D U L I V R E I V.

V OYAGE de Guillaume Dampier ;	
<i>autour du Monde ,</i>	Pag. 1
SUPPLÉMENT aux Remarques Géographi-	
<i>ques sur le Tonquin ,</i>	269
ECCLAIRCISSEMENT sur Pulo-Dinding &	
<i>sur Be ncoul</i>	279.

Table des Tirres & des Paragr.	171
DESCRIPTION de la Côte de Malabar ,	288
VOYAGES de Gemelli Careri ,	350
PARAG. I. Avis & Routes diverses , pour le Voyage autour du Monde ,	351
PARAG. II. Différentes courses , par lesquelles Careri se rend à la Chine ,	362
PARAG. III. Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par Terre ,	216

TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHERS

Contenus dans le Tome XLIV.

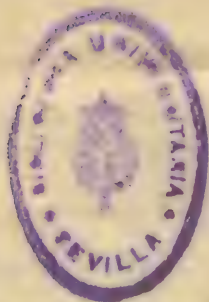
SUITE DU LIVRE IV.

Suite des Voyages de Gemelli Careri.

P ARAGRAPHE IV. Retour de Careri en Europe , par Mexico , par les Mines de Pachuca & les Cous ,	Pag. 1
PARAG. V. Conseils importants pour les Voyageurs ,	94
VOYAGE de la Barbinais le Gentil , au- tour du Monde ,	103
HISTOIRE NATURELLE des Indes Orientales. Introduction ,	240

172	Table des Titres & des Paragr.	
PARAG. I.	<i>Saisons de l'Année ,</i>	241
PARAG. II.	<i>Vents alifès , & autres Vents ,</i>	255
PARAG. III.	<i>Marées & Courans ,</i>	282
PARAG. IV.	<i>Arbres , Plantes , Fruits , & autres Productions ,</i>	292
PARAG. V.	<i>Drogues , Pierres précieuses & Soyes des Indes Orientales ,</i>	372
PARAG. VI.	<i>Voitures des Indes Orientales , & maniere d'y voyager ,</i>	395
PARAG. VII.	<i>Arbres , & Plantes particulie- res du Japon ,</i>	402

FIN DES TABLES.



De l'Imprimerie de la Veuve de CL. SIMON.

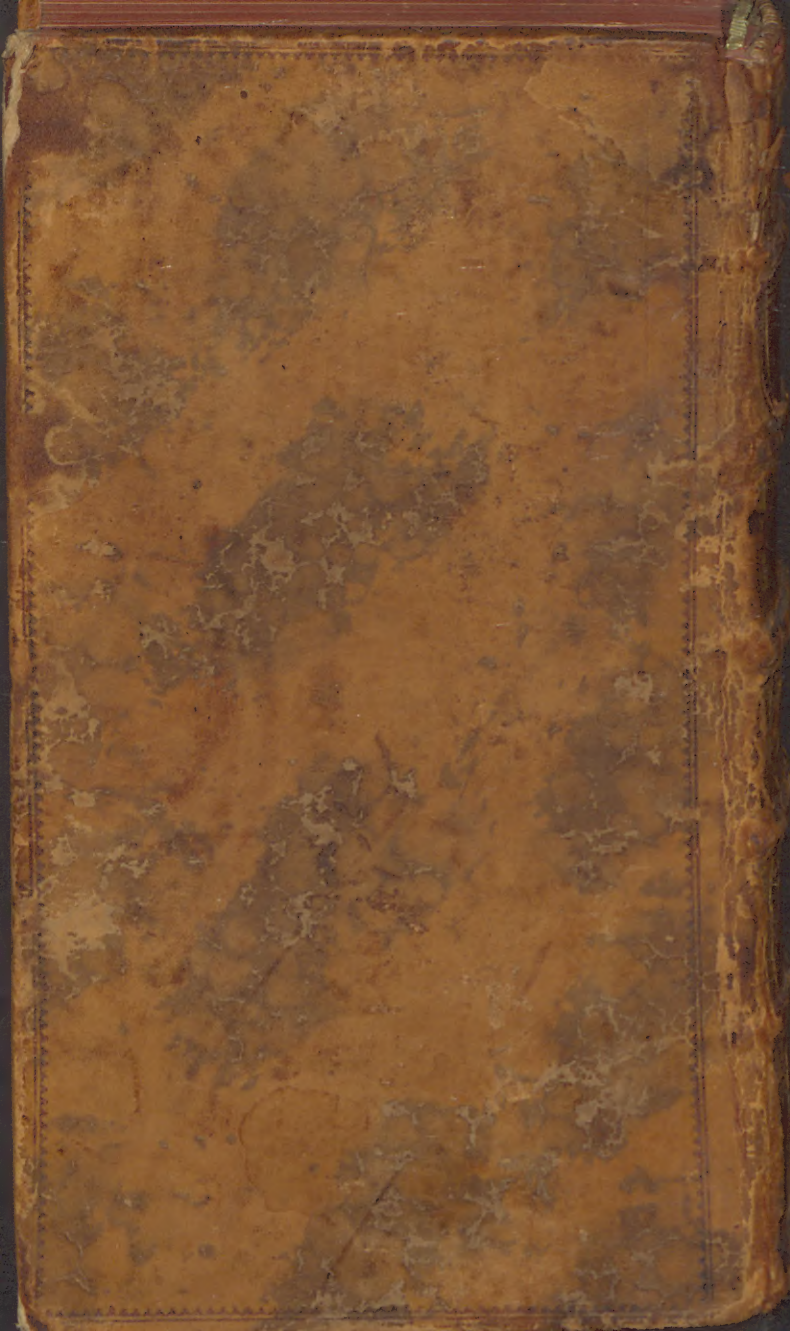












213

HISTOIR
DES
VOYAGES



37

+ colorchecker classic



+
calibrite

100mm